

HADRIEN KLENT

PARESSE POUR TOUS



DU MÊME AUTEUR

Et qu'advienne le chaos, Attila, 2010 ; *Le Tripode*, 2014
La Grande Panne, Le Tripode, 2016

L'illustration de couverture et le paresseux
ont été réalisés par Simon Roussin.

© Éditions Le Tripode, 2021

PARESSE POUR TOUS

Hadrien Klent

PARESSE POUR TOUS

*Sur une idée originale
d'Alessandra Caretti et Hadrien Klent.*



LE TRIPODE

10 avril 2022

J

Il va être vingt heures. Sur la pendule molle, énorme imitation d'une peinture de Salvador Dalí offerte par un bénévole, devenue le gri-gri de la campagne, la grosse aiguille des minutes s'approche de la verticale. C'est le moment de bascule.

Il va être vingt heures : jamais un horaire n'aura signifié tant, pour eux. Jamais la règle du temps n'aura été aussi implacable.

« Nous ne subirons plus le temps. Nous n'en serons plus les esclaves. Nous ne laisserons plus le travail nous imposer sa loi. Nous ne serons plus des fourmis laborieuses, pressées, empressées, compressées, enfermées dans des rythmes choisis par d'autres ! Nous irons à notre rythme, à notre vitesse, à notre lenteur quand nous le souhaiterons, à notre course si nous le voulons ! Le temps de notre vie sera notre temps. Uniquement le nôtre ! »

Dans le jardin, les hamacs sont vides, abandonnés. À l'étage du vieux bâtiment, les anciennes chambres du couvent Levat transformées en bureaux sont bourrées à craquer. Tout le monde est là.

Tout le monde est là, mais plus personne ne parle : plus du tout. Il y a quelques minutes encore, ils commentaient les derniers chiffres qu'ils recevaient. C'est fini, maintenant. Maintenant c'est seulement l'attente. L'attente de toute cette drôle de troupe qui ne ressemble vraiment pas à une équipe de campagne.

Mauvaise troupe. Joyeuse troupe. Troupe variée, colorée, lumineuse. Il n'y a pas une seule cravate, pas un seul tailleur. Il y a un boubou, des jeans rapiécés, une robe kaki, un pull fait maison.

Sur les affiches collées sur les murs du couloir, Émilien Long est, évidemment, sans cravate. Une chemise, un sweat, c'est tout. Même pas une veste.

« Pourquoi faut-il mettre une cravate ? Pourquoi faut-il mettre un tailleur ? Pourquoi faut-il être bien coiffée ou bien rasé ? Cessons de nous contraindre ! Nous pouvons nous habiller, nous coiffer, comme nous le souhaitons car nous ne jouons pas un rôle, nous n'avons pas besoin de nous costumer. Le travail n'est qu'une part de notre vie. Il ne peut pas nous imposer notre tenue. Reprenons le contrôle de notre apparence. De notre vie ! »

Ils regardent différents médias diffusés sur différents écrans de différentes machines. Suspendus à l'annonce officielle des résultats, à vingt heures pile. Toute la joie, l'humour, l'énergie qui ont accompagné cette campagne, tout semble frigorifié. Glacé. Cryogéné.

« Cette force commune vous la percevez comme moi : elle dit qu'ensemble nous pouvons bouleverser les règles du jeu politique dans ce pays. Ce qui compte, c'est notre croyance, partagée, en un nouveau monde. Un monde qui peut devenir notre réalité, si nous l'écrivons tous ensemble ! »

Émilien est seul, dans son petit bureau, tout au bout du couloir. Il termine d'écrire un texte, à la main, sur son cahier, son cahier petit format avec Babar sur la couverture. Mais ce n'est pas un texte qu'il écrit, ce sont deux textes. Deux textes, deux options encore possibles. Deux textes qui disent le contraire l'un de l'autre — il a voulu se plier à l'exercice,

refuser toute certitude tant que les résultats ne seront pas confirmés. Attendre jusqu'au bout.

« Je ne suis pas fait pour cela. Je ne suis pas un homme politique. Mais qui est fait pour cela ? Si être candidat c'est se transformer en machine de guerre, si c'est savoir faire marcher un rouleau compresseur, alors quelle place peut-il y avoir pour une pensée autre de ce qu'est la politique ? De ce qu'elle doit être ? Mais j'ai décidé de continuer. De continuer sans être un warrior, sans être un winner, sans être un killer, sans être un start-upper. Simplement pour porter ce projet. »

Dans son bureau, il est, maintenant, en train d'écrire deux textes qui disent le contraire l'un de l'autre, mais qui sont tous les deux tout aussi graves, sérieux, posés : *je me félicite de cette qualification pour le second tour* ou alors *je prends acte de ces résultats évidemment décevants*. Bien loin de l'énergie furieuse et glorieuse de son dernier meeting, jeudi dernier.

« Nous voulons changer le monde ! Nous pouvons changer le monde ! Car ! nous ! sommes ! le ! monde ! »

Émilien pose son stylo, lève les yeux vers l'écran qui diffuse France 2. Ce sont les toutes dernières secondes avant les résultats. À l'antenne, le chroniqueur politique Philippe Martin, qui, depuis deux ans, n'intervient plus à la télévision qu'en duplex depuis son jardin du Maine-et-Loire, finit de résumer les grands enjeux de ce premier tour, les différentes hypothèses envisageables. Il évoque les cinq candidats en position d'être au second tour, parmi lesquels Émilien Long, et la profonde remise en question du système que ce dernier propose. Comme chaque fois, Émilien écoute quelqu'un parler de lui, de son programme, comme si ça ne le concernait pas vraiment. Comme s'il était question de quelqu'un d'autre.

« Ce n'est plus moi qui suis candidat, c'est nous tous, nous qui croyons que cette révolution démocratique peut l'emporter, qui sommes candidats. Nous sommes candidats ensemble, je ne suis que votre porte-parole, celui qui porte la parole qui réclame un monde réellement, radicalement, nouveau ! Un monde serein, reposé ! Un monde de cultures ! Un monde solidaire ! Un monde partagé ! Un monde équilibré ! Un monde ! Un monde juste ! Juste un monde ! Notre monde ! »

Sur France 2, le présentateur reprend la parole :

— Merci, Philippe, pour votre analyse, nous vous retrouvons tout à l'heure au cours de la soirée. Il ne reste maintenant que vingt-trois secondes avant vingt heures, vingt-trois secondes avant que nous vous donnions notre estimation, avant que soit révélé le choix des Français, dans cette campagne si particulière qui aura rebattu toutes les cartes, cette campagne qui aura mis sur le devant de la scène beaucoup d'outsiders, mais aussi et surtout deux conceptions antagonistes de la société... Ces deux modèles de société seront-ils représentés ce soir ? La France va-t-elle être face à un choix entre une société du travail, de la production, de l'énergie, et une société du temps libre, du partage, de la décroissance ?

En bas, dans la cour, les hamacs, comme poussés par la tension de tous ceux qui sont installés à l'étage, dans les bureaux, semblent se balancer lentement. Frémir.

— Il est maintenant vingt heures. Les deux candidats en tête de l'élection présidentielle de 2022 sont...

C'est le moment de bascule. C'est le moment où tout va changer. Paresse pour tous ? Ou pour lui, rien que pour

lui ? S'il n'est pas au second tour, il sait que, demain, il sera, seul, dans son hamac, le tout premier de tous les hamacs de cette campagne, celui de la minuscule terrasse de son cabanon, à Sormiou. Là où, il y a un peu plus de deux ans, tout a commencé.

Il y a sept cent quarante-six jours.

Il faisait chaud à Marseille.

25 mars 2020

J - 746

Il fait chaud à Marseille. Anormalement chaud, pour une fin mars. Émilien est en tee-shirt. Installé dans le hamac de la terrasse de son cabanon, face à la Méditerranée.

Se balancer, ça aide à réfléchir, non ? Ça aide à prendre des décisions.

Il a pris une décision.

Il pivote à l'intérieur du hamac, sort les jambes, se balance encore quelques secondes.

Cela fait dix jours qu'il s'est installé dans la calanque de Sormiou. Dix jours que le confinement s'est imposé à la France — dix jours qu'un mail de Johanna Serpette, la directrice de son labo du CNRS, ESCV, « Économie, statistiques, cadre de vie », a demandé à tous les membres de l'équipe de rester travailler chez eux. On continue la recherche, mais à la maison. Habituellement, la maison d'Émilien Long, c'est un appartement anonyme dans une petite rue au-dessus de l'église des Réformés, en plein cœur de Marseille, avec une petite chambre pour lui, une grande chambre pour les jumeaux qui sont là la moitié du temps, et un vaste bureau. Appartement qu'il a cherché, et trouvé, vite, en revenant des États-Unis, quand il avait été décidé avec Christine, son ex-femme, de venir s'installer à Marseille, la ville de son enfance, devenue la ville de sa vie de père célibataire.

Émilien sort du hamac.

Dès qu'il a été question d'un confinement, comme en

Chine quelques semaines plus tôt, comme en Italie la semaine précédente, Émilien a pris la décision de venir à Sormiou. Il a chargé sa vieille bagnole de livres, de vivres. Un cubi de vin rouge ; des pâtes, des conserves. Des pommes ; des poires. Du papier ; du papier-toilette. Et le voilà dans cette calanque au sud de Marseille, un des endroits habités les plus sauvages de France, une zone de quasi-non-droit dans un pays où la loi « littoral » interdit toute forme de propriété privée en front de mer : Sormiou, c'est une centaine de petites maisons, des « cabanons » (mais avec des murs en brique, des toits en tuile), au beau milieu d'un parc naturel, au bout de la route dite « du feu » (prévus pour les pompiers, elle sert surtout aux résidents des cabanons — les autres Marseillais et les touristes ne peuvent venir qu'à pied). Sormiou : un petit paradis sur terre, sans électricité ni eau courante, mais charme, douceur, sérénité, et la Méditerranée en face, intensité, beauté, puissance. Un paradis, mais pour lui c'est la vie. C'est ça la vie.

Il attrape son smartphone.

Pour téléphoner, il faut aller au bon endroit, celui où il capte bien son opérateur, de l'autre côté du petit port. Il descend l'escalier vers le chemin qui serpente le long de la calanque. Il regarde ces petites maisons simples, les bateaux qui se balancent doucement. Tout n'est pas rose ici, la mentalité des « cabanonniers », fermés sur leurs traditions et leur folklore, n'est pas exactement celle d'Émilien — lui a toujours trouvé que les bandes de jeunes qui descendent de la cité de la Cayolle pour se baigner, flirter, écouter de la musique à fond, sont plus sympas que les habitants des petites maisons qui voient ces « non-résidents » comme des intrus. Il n'est guère assidu aux réunions de l'Association des Cabanonniers de Sormiou qui distribue les places de parking (voitures,

bateaux) et organise les règles en vigueur sur place — c'est somme toute une forme de *gated community*, ces morceaux de ville à demi privatisés où les riches aiment s'enfermer entre eux.

Émilien s'avance vers la pointe de la Buse.

Il y a là la toute dernière maison de Sormiou. D'ici, il voit bien son cabanon, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à une maison dessinée par un petit enfant : une porte, une fenêtre, une petite remise attenante, et la terrasse — parfaitement orientée vers la mer au loin (la calanque est profonde, certaines maisons ne voient que la rive opposée). Émilien a hérité du cabanon : non pas des murs (il n'y a qu'un seul propriétaire dans cette calanque, une famille qui possède tous les bâtiments depuis leur construction, il y a plus d'un siècle), mais du droit au bail. Dans les années 1980, quand il était minot, il jouait là, sur la terrasse, avec sa sœur, pendant que son père bricolait et que sa mère jouait du violon. Maintenant ses parents sont vieux, ils ne viennent plus ; Isabelle, sa sœur, est parisienne, et ne descend que quelques jours l'été : Émilien, lui, a retrouvé, à son retour des États-Unis, le plaisir de passer du temps hors du temps, de rester pieds nus toute la journée, de pêcher, de faire griller du poisson, sieste dans le hamac, lecture de romans policiers — ce plaisir maintenant il le partage avec ses enfants, ils lisent leurs gros romans de dragons et sorcières, parfois le soir ils regardent un film tous ensemble sur son ordi, et dodo rudimentaire, les jumeaux dans le grand lit de la mezzanine et le père dans le canapé-lit de la pièce du bas. C'est doux.

Là, il est tout seul. Augustine et Pierre sont chez leur mère depuis dix jours. Lui a plongé dans cette vie particulière, cette conjonction inattendue entre un pays à l'arrêt qu'il ne

fait qu'entrevoir (quand il regarde, rapidement, l'état des nouvelles, quelques minutes quotidiennes pour balayer le *live du Monde*) et un endroit où tout est toujours, en permanence, à l'arrêt : ici personne ne travaille jamais. Venir pour travailler à Sormiou, ce serait comme prendre des vacances à la Défense : une faute de goût.

Et pourtant. Émilien devrait. Se. Mettre. Au travail. Cela fait dix jours maintenant qu'il se dit ça, qu'il faut qu'il se plonge dans son gros manuscrit, agglomérat d'articles, de notes, de commentaires sur l'actualité ou sur des livres, des films, des émissions de radio, de télé, tout ce matériau qu'il accumule depuis plusieurs années pour ce livre qu'il a promis à son editrice sur le rapport au travail dans le monde contemporain. Une vaste synthèse pédagogique de toutes les recherches qu'il mène depuis plus de vingt ans maintenant.

Son gros manuscrit, il est dans son petit ordinateur portable : sur le toit du cabanon un panneau solaire permet de recharger la batterie dans la journée ; et le téléphone quand il faut — la plupart du temps il le laisse éteint, ça tient plusieurs jours. Émilien aime bien être seul, réellement seul, sans SMS, sans réseaux sociaux, sans informations en temps réel. *Seul à Sormiou* : voilà le livre qu'il aimerait écrire. Ou alors : *Mes meilleures promenades dans les Calanques*. Ou encore *Comment cuisiner le poisson juste après l'avoir pêché*. Ou sinon *Reconnaître les plantes de la Méditerranée*. Mais ce n'est pas exactement ce qu'on attend de lui. Ce n'est pas exactement sa place, dans la société. Mais pourquoi ? Pourquoi est-il à cette place-là ?

Faire un pas de côté, au moins. Écrire autre chose que le livre qu'on attend de lui.

Encore cinquante mètres en direction de la mer. Il s'installe sur un gros rocher plat. Quatre barres sur son téléphone. Il cherche dans le répertoire le numéro de son éditrice : Éva Durand.

— Éva ?

— Émilien, ça va ? Tout va bien pour toi ? Tu travailles ?

— Oui et non Éva. Oui et non. Comme beaucoup, j'imagine, j'ai du mal à travailler. À avancer.

— Oui, comme tout le monde... Mais je sais que tu peux aller vite quand il le faut. Et il te reste un peu plus de deux mois. Tu devrais pouvoir y arriver.

— Écoute, Éva, je voulais te dire... j'ai envie d'autre chose. D'écrire autre chose. Un autre livre. Quelque chose de moins scolaire. Qui soit moins attendu. Qui soit plus efficace. Qui oblige tout le monde à réfléchir. Qui bouge vraiment les lignes. Tu vois ce que je veux dire ?

— Si tu veux dire, un livre plus « grand public », tu imagines bien que je ne vais pas te dire non...

Émilien regarde la mer à ses pieds, qui semble presque choquée par la conversation. Un type qui parle boulot alors que je suis là, mouvante, brillante, puissante : franchement !

— Grand public, je ne sais pas ce que ça veut dire. Ce qui m'intéresse, c'est à quoi il sert. À quoi ça sert d'écrire si je ne suis pas capable d'articuler mes recherches et ce qu'on est en train de vivre en ce moment ? Avec cette étrange injonction où il faut à la fois se protéger et continuer à travailler. Et donc tous les Français se retrouvent avec les mêmes contraintes qu'au bureau, mais en pire, parce qu'ils sont enfermés chez eux... Il y a dix jours, tu vois, j'espérais que ce confinement serait un temps de remise en question du productivisme. Que les gens allaient vraiment *arrêter* de travailler. Et puis, comme toujours, ça a loupé. Ce qui est compte, c'est que la

machine productiviste tourne à plein, depuis la maison s'il le faut. Ou, pire encore, la machine se donne l'illusion qu'elle continue. Avec le télétravail, les femmes ont encore plus de préoccupations sur le dos, les mecs ne vont plus se décrocher de leur écran, et tout ça pourquoi ? Pour quoi ? Tu vois, j'aimerais que mon livre serve à quelque chose. J'aimerais écrire un autre *genre* de livre.

Éva reste un moment silencieuse. Elle a le même âge qu'Émilien, ils se connaissent depuis quinze ans. Il venait d'obtenir le prix du meilleur jeune économiste du journal *Le Monde*, elle l'avait contacté pour lui proposer d'écrire un livre, précisément un peu plus « grand public » que ce qu'il avait publié jusqu'alors, articles abscons et sa thèse à peine remaniée — dont seul le surtitre pouvait prétendre éveiller l'intérêt de lecteurs non économistes : *Tout a changé mais rien n'a changé. Temps et conditions de travail en France de 1800 à 2000*. Le livre publié par Éva, sorti un an plus tard, en plein sarkozysme triomphant, avait connu un beau succès. Le titre avait aidé : *Travailler moins pour gagner plus*.

Et puis, en moins de quinze ans, tout s'est accéléré. Émilien a obtenu un poste de professeur à Princeton, est devenu un économiste de renommée mondiale. Il a construit un modèle mathématique permettant d'étudier les évolutions de la productivité au cours des siècles passés. Et il a obtenu pour ça le prix Nobel d'économie. Éva, de modeste responsable des sciences humaines dans une grande maison, est devenue l'éditrice d'un prix Nobel. Du jour au lendemain, sa place a changé.

Mais le prochain livre, le livre d'après le discours de Stockholm, le livre avec le bandeau rouge qui crie au lecteur que l'auteur est « prix Nobel d'économie », celui qu'elle attend maintenant, celui qu'Émilien doit lui rendre dans deux mois,

celui qu'il doit écrire, celui qu'il devrait être en train d'écrire : ce sera quel livre ? Quel *genre* de livre ?

Il y a deux types d'éditeurs : ceux qui ne s'intéressent qu'aux livres, à leur destin, à leur éclosion, à leur achèvement, à leur vie en librairie. Et puis ceux, et Éva en fait partie, qui conçoivent leur métier comme un tout, où la part humaine, celle de la relation avec l'auteur, est aussi importante que le produit final. Éva connaît bien Émilien, même s'ils ne se sont vus qu'une quinzaine de fois dans leur vie.

Elle sait que ces dernières années ont été un peu mouvementées pour lui. Professionnellement, le Nobel l'a projeté dans un monde de surexposition médiatique, l'a fait voyager sur tous les continents. Sentimentalement, sa relation s'est franchement compliquée avec sa femme Christine ; leurs jumeaux, Augustine et Pierre, avaient sept ans. Il y a eu tout un temps d'attente, d'hésitations, et puis finalement, à l'été 2018, tout s'est réglé d'un coup : le divorce, le retour en France (Émilien a quitté Princeton pour prendre un poste de chercheur au CNRS, le dossier a été traité par l'Élysée, le retour d'un Nobel prodigue n'est pas une mutation ordinaire), l'installation à Marseille. Sa vie a été bouleversée mais, Éva s'en est bien rendu compte à l'époque, il a su en tirer profit. Il a retrouvé son énergie, qui était tellement absente la fois où elle l'avait vu à dîner à New York, avec Christine, quelques mois après la remise du Nobel : un homme célébré un peu perdu, un homme en couple qui n'y trouve plus sa place — aujourd'hui c'est différent, il a repris pied. Et il s'est enfin engagé pour le livre avec bandeau rouge. Mais quel livre ? Quel *genre* de livre ?

— Écoute, Émilien, cet automne il risque d'y avoir beaucoup d'essais sur le covid, et à mon avis les gens auront envie

de lire autre chose. Quoi que tu proposes, si c'est avec de la hauteur, de la mise à distance, enfin ce que tu sais faire, ça sera super. Aussi bien pour nous, je veux dire la maison, que pour les lecteurs. Pas simplement le livre d'un Nobel, mais un livre qui serve à quelque chose, moi je dis oui évidemment ! Tu as quoi en tête ?

Au tour d'Émilien de rester silencieux. Parfois, ce Nobel est envahissant. Ce statut qui est le sien, l'attente qu'il suscite. Au début des années 2000, tout le monde le prenait de haut, ce normalien à l'accent marseillais et aux préoccupations démodées (le temps de travail, quel sujet de merde, lui avait dit un de ses collègues à l'École d'économie de Paris, après sa soutenance de thèse en 2002 : *so nineties* !). Vingt ans plus tard, Émilien est une star mondiale.

Mais je ne veux pas être une star mondiale ! Je veux rester le même ! Je suis resté le même !

Personne n'est vraiment capable de le croire. Personne n'a envie d'entendre que ce quadragénaire trop brillant, trop rapide, trop impatient (il l'a toujours été) est au fond un type calme, sympa, et humble (il l'a toujours été, aussi ; il l'est maintenant plus encore qu'avant, maintenant qu'il n'a plus grand-chose à prouver).

Et puis je suis père maintenant. Est-ce que c'est pour ça, parce que je vois mes enfants grandir, réfléchir au monde et à leur place dans celui-ci, que je pense qu'il faut que je dise clairement ce que j'ai à dire ? Que je veux mettre les pieds dans le plat une bonne fois pour toutes ? Que je ne peux plus me taire ?

— Le titre, Éva, tout sera dans le titre.

— Ah ?

— Tu vois qui est Paul Lafargue ? Le gendre de Karl Marx. Un type sympa qui à la fin du XIX^e siècle a écrit des textes importants contre le travail.

— Oui, bien sûr, c'est le livre très connu, euh, sur la paresse...

— Voilà, c'est ça. Eh bien je vais reprendre son titre. Mon livre, ça sera : *Le Droit à la paresse au XXI^e siècle*.

Silence, cette fois un peu dubitatif, de l'éditrice.

— Tu es sûr de toi ? Tu es sûr que le mot « paresse » est le bon ? Tu ne crois pas que c'est un peu... clivant ?

— Oh écoute, Éva, je ne me lance pas en politique ! C'est juste un livre pour faire réfléchir. Et ce n'est pas la paresse, c'est : le droit à la paresse. Il faut redonner aux gens le droit à la paresse. Le droit au non-travail. Le droit de vivre. Vivre, ce n'est pas seulement échapper à la maladie, c'est aussi et surtout : vivre vraiment. C'est-à-dire : en dehors de l'obligation du travail, du productivisme. Tu comprends ?

— Écoute, Émilien, il ne faut pas me dire ça, je suis débordée, j'ai en permanence l'impression de travailler trop.

— Éva, ma chère, je crains que tu ne sois pas la lectrice idéale de mon livre. Ou alors si, justement : justement ça pourrait te convaincre. De changer quelque chose dans ta vie.

— Mais oui, convaincs-moi ! Enfin, surtout, rends-moi un manuscrit dans deux mois, pour qu'on puisse le sortir à la mi-septembre comme prévu.

— D'accord, dans deux mois, promis !

— Je t'embrasse. Prends soin de toi.

« Prenez soin de vous », cette expression s'est imposée en quelques jours — pourquoi ? Pourquoi un temps d'épidémie serait-il le seul moment où il faudrait prendre soin de soi ? Pourquoi avant, c'était « bonne journée », « bon courage », et à

cause d'un virus on doit prendre enfin soin de soi. Pourquoi ne pas *tout le temps* prendre soin de soi, des autres, de la planète où l'on vit ?

Il va l'écrire, ce livre. Il va dire ce qu'il n'a jamais clairement dit jusque-là : il faut arrêter de travailler tant. On peut partager le temps de travail pour que *tout le monde* travaille, mais juste un peu. Fini le chômage, fini les *burn-out*. Dépasser les enjeux de classes, d'origines, de genres — affronter ce qui est en réalité l'enjeu principal qui détermine nos sociétés : le travail, le temps libre, les revenus.

Et pour cela, obtenir ce droit à la paresse. Pour tous. Tiens, ça pourrait faire un titre, ça : *Paresse pour tous*. Non, on dirait un slogan. Un bandeau, sur le livre ? En parler à Éva.

Émilien retourne à son cabanon, éteint son téléphone. Il s'assied à la table de la terrasse, avec un cahier et un crayon. Il a décidé d'écrire ce livre-là à l'ancienne. À l'instinct, aussi. Laisser tomber la parole universitaire. Dire ce qu'il pense vraiment. Agir. Lui qui a toujours eu du mal à s'engager, qui n'a signé que parcimonieusement des pétitions, en général d'une technicité telle qu'elles n'arrivaient même pas dans les journaux, il a envie maintenant de prendre la parole. Au moment du Nobel, il avait parlé, c'est vrai. Mais c'était chichiteux : c'était historique, c'était relativiste, c'était intellectualisé. Là il faut prendre parti. Là il faut secouer tout le monde.

Clong-clong. Le bruit très caractéristique de deux boules de pétanque qui se cognent l'une à l'autre.

— Oh, Émilien ! Tu m'entends ?

Clong-clong. C'est Ange Lecciato, un des rares cabanoniers résidents à l'année. Il y a quelque temps, Ange s'était fait faire une carte de visite à Marseille, avec son nom, son

numéro de portable, et cette simple formule : « glandeur professionnel ». Ange n'a même pas quarante ans, il tranche avec le profil des autres cabanonniers à l'année, tous des retraités.

C'est l'heure de la pétanque, mais adaptée aux temps du coronavirus : il suffit de ne pas s'approcher, et on traitera le virus au pastis, dilué dans de l'eau (un peu).

Paresse pour tous : pour Émilien aussi. Il sera toujours temps de s'y mettre, ensuite. Plus tard. Après la partie. Ou demain. Tout vient à point : à qui sait attendre.

LE DROIT À LA PARESSE AU XXI^E SIÈCLE

– Introduction –

Au début des années 1880, un économiste écrivait : « Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie traîne à sa suite des misères individuelles et sociales qui, depuis deux siècles, torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la passion morbide du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture. Au lieu de réagir contre cette aberration mentale, les prêtres, les économistes, les moralistes ont sacro-sanctifié le travail. »

Cette folie de la sanctification du travail, c'est Paul Lafargue, gendre du célèbre Karl Marx, qui l'a attaquée dans un livre publié en 1883 et qui a fait date : *Le Droit à la paresse*. Et même si en France la durée légale du travail est aujourd'hui de trente-cinq heures par semaine, et non plus de quatre-vingt-quatre heures, comme c'était le cas lorsqu'il écrivait ces lignes, pas grand-chose n'a changé dans notre monde actuel (à l'exception des enfants, qui ont fini par être protégés, du moins jusqu'à leurs seize ans, du moins en France). On peut donc dire : depuis maintenant trois siècles, cette étrange folie de l'amour du travail torture la triste humanité.

C'est parce que l'essai de Lafargue m'a semblé important, et largement oublié, que j'ai voulu lui emprunter son titre — auquel j'ai ajouté ce xxi^e siècle dans lequel nous nous trouvons, manière de dire qu'il était temps de remettre au goût du jour les thématiques et analyses de Lafargue. Il est plus que temps !

En France, sur 30 millions d'actifs, il y a près de 20 millions de salariés du secteur privé. Vingt millions de personnes qui mettent leur force de travail au service d'entreprises dont ils ne possèdent pas le capital¹. Ajoutez à cela un peu plus de 5 millions de salariés du secteur public qui, s'ils n'enrichissent aucun actionnaire, donnent leur temps à une pieuvre qui les dévore tout autant que les autres. Restent 3 millions d'indépendants dont, que je sache, le temps de travail n'est pas inférieur — loin s'en faut — aux deux précédentes catégories. Et, si la durée légale est de trente-cinq heures par semaine, combien sont-ils, parmi tous ceux-là (combien parmi vous, lecteurs ?) qui travaillent beaucoup plus en réalité ? Dans la population dite « en âge de travailler », il n'y a guère que les 3 millions de chômeurs qui ne sont pas soumis à la loi du temps de travail obligatoire. Or, ces chômeurs apparaissent comme les ratés de la société ; ils en sont très souvent les exclus. Pourquoi ? Pourquoi les « travailleurs » incarnent-ils la réussite, et les « chômeurs » l'échec ? Pourquoi réussir sa vie, c'est avoir un « bon boulot » ? Un gros salaire ? Pourquoi, au *xxi*^e siècle, continue-t-on à demander à quelqu'un qu'on rencontre pour la première fois ce qu'il fait comme métier et non pas ce qu'il apprécie comme loisir ?

En 1883, Paul Lafargue est prisonnier : emprisonné pour propagande révolutionnaire, il est détenu à Sainte-Pélagie, dans le *v*^e arrondissement de Paris. Il profite de cette réclusion pour reprendre une série d'articles sur le droit à la paresse qu'il avait publiés quelques années plus tôt et en tire l'ouvrage que nous connaissons aujourd'hui.

1. Pardon ! Il y a en France environ 70 000 salariés de sociétés coopératives dont le capital est partagé entre tous les travailleurs cela représente un faramineux 0,35 %...

Au printemps 2020, comme la moitié de l'humanité, j'ai été confiné, comme enfermé chez moi, assigné à résidence, et j'ai profité de cette réclusion imposée pour écrire ce livre. Pour relancer cette passionnante notion du droit à la paresse inventée par mon illustre prédécesseur.

La paresse, ce n'est ni la flemme, ni la mollesse, ni la dépression. La paresse, c'est tout autre chose : c'est se construire sa propre vie, son propre rythme, son rapport au temps — ne plus le subir. La paresse au ^{xxi}^e siècle c'est avoir du temps pour s'occuper de soi, des autres, de la planète : c'est se préoccuper enfin des choses essentielles à la bonne marche d'une société. C'est renoncer à l'individualisme, à l'égoïsme, à la destruction méthodique de notre planète. C'est ouvrir un espace ; des espaces. C'est se poser. Et même se reposer : se poser à nouveau, chaque jour, la question de ce qu'on est, de ce qu'on veut faire, de ce qu'on doit faire. Ne plus être un robot allant travailler, s'usant la semaine pour dépenser son fric une fois le week-end venu, en drogues de toutes sortes (numériques, chimiques, matérielles, culturelles, peu importe, ce sont autant de misérables voyages consuméristes) : on ne *ratrape* rien en dépensant l'argent qu'on a gagné en étant privé de sa vie. C'est déjà trop tard. On n'a qu'une vie : celle que vous êtes en train de vivre, là, aujourd'hui, maintenant. Ce n'est pas un brouillon, ce n'est pas une esquisse. C'est votre vie : vous ne pouvez pas perdre votre temps pour la gagner. Il est temps de la vivre.

C'est le sens de cet essai. D'abord de raconter l'histoire de la « paresse » (c'est-à-dire du temps libre) et l'histoire du travail, tout au long de l'Histoire. Et ensuite de prouver, je veux dire d'apporter une preuve réelle, avec des données chiffrées (une partie du contenu scientifique de

mes recherches est publiée en annexe : ceux des lecteurs qui veulent aller plus loin dans la démonstration pourront s'y référer), qu'il est possible, en France, d'arriver, comme le proposait Paul Lafargue il y a cent quarante ans, à une journée de travail de trois heures : « Le travail ne deviendra un condiment du plaisir de la paresse, un exercice bienfaisant à l'organisme humain, une passion utile à l'organisme social que lorsqu'il sera sagement réglementé et limité à un maximum de trois heures par jour. »

Ces trois heures par jour, soit quinze heures par semaine, je démontrerai qu'il est tout à fait possible de les choisir comme durée légale du travail. Trois heures de travail « capitaliste » ou « productif » (selon qu'on travaille dans le secteur privé ou public) par jour, et pas plus. Le reste du temps, c'est pour la vie. Par toute une série de dispositifs de transferts de taxes, de limitations des salaires et de remise à plat de l'ensemble du dispositif de financement de la protection sociale, je prouverai qu'il est possible de changer radicalement les pratiques du temps de travail dans notre pays sans nuire ni à sa compétitivité ni à sa protection sociale, tout en préservant, voire en renforçant, le triptyque de notre devise qui semble, aujourd'hui plus que jamais, d'actualité : la liberté, l'égalité, la fraternité. À ces trois termes essentiels, j'en ajoute donc un quatrième, et soudain la devise de la République française semble encore plus parfaite : *Liberté, égalité, fraternité, paresse*.

Oui, le droit à la paresse est un droit humain fondamental, c'est ce que

— Papa! Papa!

Augustine et Pierre. Émilien garde son stylo en l'air. Il déteste être interrompu au milieu d'une phrase, mais :

— On est là !

En effet. Les deux jumeaux de neuf ans grimpent sur la terrasse comme deux Vendredi rejoignant un seul Robinson Crusoé. C'est comme ça, avec des jumeaux : toutes les images qui viennent à l'esprit, il faut en doubler la mise.

— Salut les chéris, qu'est-ce que vous faites là ? Votre maman est...

Tourbillon de mauvaise humeur :

— Évidemment que je suis là, tu ne penses quand même pas que les jumeaux allaient venir tout seuls jusqu'ici ?

C'est Christine. Son ex-femme. Qui ne s'arrête pas :

— J'ai essayé de t'appeler dix fois, ton téléphone ne marche plus ou quoi ?

— Ah... Il n'était pas allumé.

— D'accord. Monsieur éteint son téléphone. Et moi je fais comment pour t'appeler si tu ne réponds pas ? Tu te souviens que tu es père, hein ? Il a fallu que je remplisse une attestation de sortie pour motif familial impérieux ! Franchement tu es gonflé d'être venu ici.

Les jumeaux observent leurs parents d'un air renfrogné.

— Mais... Les quinze jours ne sont pas passés..., interroge Émilien.

Leur garde alternée fonctionne sur un système de deux semaines. Il restait quatre jours seul à Émilien, qui pensait justement en profiter pour avancer sur le début de son livre.

Christine, comme souvent lorsqu'elle est en faute, redouble d'exaspération :

— Je sais mais je n'en peux plus avec l'école à la maison, le boulot en télétravail, le confinement. Il faut que tu les prennes maintenant ! Tu pourrais te sentir un peu impliqué !

Christine est scénariste de séries pour la télévision. Elle gagne très bien sa vie, même en temps de confinement

(surtout en temps de confinement ! le monde entier regardant des séries sur tous les canaux numériques disponibles, et les chaînes reprogrammant des vieilleseries pour fixer un public soudain plus captif que d'habitude : autant de droits d'auteur qui vont tomber ensuite) — le télétravail, pour elle, ce doit être quelques réunions de brainstorming avec ses coauteurs, rien de trop étouffant. Mais bon. Ne pas ouvrir un champ de conflit.

Et puis, il est ravi de retrouver ses enfants. Au cabanon, loin de tous, hors de tout, tous les trois.

Le droit de vivre. Vivre entièrement. Allez, venez les chéris ! Venez ! On va vivre ! On va profiter de ce confinement ! Mon livre, je travaillerai dessus trois heures par jour — et ça ira très bien comme ça.

13 avril 2020

J - 727

Philippe Martin a soixante-six ans, dont quarante-six de journalisme politique : en 1974, à tout juste vingt ans, il est entré à la rédaction de ce qui s'appelait alors la « deuxième chaîne couleur de l'ORTF » : devenue Antenne 2 en 1975, France 2 en 1992 ; en 2020 il est toujours là, chroniqueur politique respecté qui délivre ses analyses toujours vaguement centristes dans les émissions politiques ou au 20 heures. De l'ORTF aux podcasts, Philippe Martin a fluctué, sans jamais sombrer.

Le 15 mars au soir, toutes ses sources lui disaient qu'il y aurait bien un confinement généralisé pour tous les Français : il a décidé, sans attendre l'annonce officielle, de partir dans sa maison de campagne, au Puy-Notre-Dame, dans le Maine-et-Loire. Comme beaucoup, il pensait que ce serait l'affaire de quinze jours. Cela fait presque un mois maintenant, et il y en a pour un mois encore.

Assez vite, il a été décidé avec France 2 qu'il ferait ses interventions dans les émissions depuis sa maison, en duplex. Des techniciens, avec des masques et des gants, comme si on était en pleine guerre bactériologique, sont venus lui installer le matériel et la liaison. Un technicien de France 2, installé dans le seul hôtel ouvert à la ronde (à Saumur), suffit pour faire fonctionner l'ensemble : caméra, micro, projecteur, connexion. Philippe se maquille tout seul, devant le miroir de sa petite salle d'eau du rez-de-chaussée.

Le studio est installé dans une grande remise à outils dont la double porte vitrée donne sur le jardin à l'arrière.

Il est 20 h 12, et Philippe Martin intervient en direct. Assis sur une chaise en bois, avec le soleil qui se couche et colore d'un rouge discret le jardin derrière.

— Comme à chaque fois, l'intervention du président hésite entre l'optimisme et le pessimisme. Comme s'il voulait donner des gages à chacune des tendances qui s'opposent aujourd'hui en France. D'un côté, il insiste sur le fait que l'épidémie n'est pas terminée, loin de là. Il ne veut pas de relâchement, ce fameux relâchement qui inquiète tant le gouvernement. Mais, de l'autre côté, il se projette, et nous projette, dans un lendemain. Pour la première fois, il annonce une date pour le déconfinement. Et, surtout, il évoque l'après avec ces deux formules si importantes. D'une part, les « jours heureux », c'est-à-dire, vous l'avez dit, une référence au programme de la Résistance en 1944. Et d'autre part « sachons nous réinventer ». Le temps d'après sera-t-il un temps profondément bouleversé dans les politiques publiques ? C'est ce qu'il semble nous dire. Mais le fera-t-il vraiment ? Saura-t-il vraiment se réinventer ? Nous verrons.

À Paris, le présentateur le remercie, le duplex est coupé, Philippe décroche l'oreillette, le technicien vient débrancher son micro-cravate.

Savoir se réinventer. Depuis un mois, Philippe Martin est allé plusieurs fois dans la jardinerie la plus proche de chez lui (magasin jugé prioritaire en période de confinement) acheter des outils : une bêche, une houe, une grelinette (pour ameubler la terre sans la retourner). Et, soir après soir, les téléspectateurs ont pu voir, en arrière-plan, derrière le chroniqueur, son jardin changer : des carrés apparaître, des fruits et des légumes être plantés, semés, des fleurs aussi — Philippe a acheté un gros livre, *Le Guide Terre vivante de*

l'autonomie au jardin, sorte de bible *digest* de la permaculture, cette façon de cultiver la plus respectueuse de la nature, et des possibilités qu'elle offre de se passer de toute forme d'intrant extérieur : il y apprend les combinaisons entre plantes amies, et celles dont il faut au contraire se méfier. Ses capucines ont commencé à lever : elles attendent d'être rejointes par les tomates, qu'elles protégeront en fixant les pucerons ; ajouter le basilic pour plus de goût et de fructification et les œillets d'Inde pour éloigner les aleurodes.

Mais comment faire au moment du retour à Paris ? À la mi-mai ? C'est justement la période des saints de glace, les derniers jours de froid du printemps, après lesquels on peut enfin planter les légumes fragiles sans le moindre risque : les tomates évidemment, mais aussi les courgettes, les concombres, les melons, les aubergines. Il ne veut surtout pas rater cela : il faut qu'il reste ici jusqu'à la fin mai. Mais en juin, qui s'occupera de ce qu'il a planté ? S'il ne pleut pas ? Ou s'il pleut trop ? L'oïdium, un champignon qui fait blanchir les feuilles et détruit les plants de cucurbitacées, peut dévaster un potager en quelques jours, en cas de forte amplitude des températures. Et qui va éclaircir les épinards ? Resemer des haricots tous les quinze jours ?

Il pourrait décider de prendre sa retraite. Il en a le droit, ayant dépassé l'âge légal depuis un moment. Mais il aime tellement son travail : il s'était promis d'aller jusqu'à l'élection présidentielle de 2022, sa neuvième consécutive, et d'arrêter enfin. À soixante-huit ans. Encore deux ans à s'amuser, à suivre les discours, les prises de position, les alliances, les déclarations, les discussions. Les disséquer, les analyser, les commenter.

Mais alors, le potager ?

17 août 2020

J - 601

C'est un objet petit, léger, médiocre en densité, en résistance des matériaux : il ne tient le choc ni face à l'eau ni face au feu. Mais c'est un objet infini, dans le temps si l'on s'en occupe avec attention, et dans ce qu'il peut apporter au monde s'il a été écrit avec l'intelligence, l'humilité et l'énergie nécessaires. Un livre.

Ce livre : *Le Droit à la paresse au ^{xx}e siècle*. Les premiers exemplaires sont arrivés ce matin par paquets de dix à la maison d'édition ; puis ont été placés dans des enveloppes individuelles, souvent accompagnés par un petit mot d'Éva (Émilien n'a pas souhaité faire de dédicaces), et ils sont repartis, distribués un peu partout. Évidemment, aux temps d'internet, où la moindre information est diffusée, likée, copiée, reliquée, commentée, en quelques secondes, cela semble moins impressionnant, mais tout de même : en quelques jours, cet objet qui n'était que virtuel (un fichier PDF) est devenu réel (un livre en papier) et le voilà qui arrive dans les bureaux des journalistes économiques, politiques, sociaux. Mais aussi des responsables politiques de tous les camps. Avec son attachée de presse, Éva a compté large. Elle pense que ça va être un événement, ce livre qui va sortir dans un mois, pas trop tôt pour ne pas prendre la place des romans de la rentrée littéraire, mais pas trop tard pour pouvoir devenir un enjeu de société cet automne. Un prix Nobel qui s'attaque si frontalement au dogme du travail, il y a de quoi faire. De quoi dire.

Éva tient le livre en main ; pour la première fois de la journée, elle le regarde vraiment, pas comme une fusée qu'il faut

envoyer, une balle de pétanque qu'il faut pointer, un frisbee qu'il faut lancer — elle le regarde comme un livre qu'elle recevrait, elle, à son tour. Comment réagirait-elle ? Ce titre étonnant, insolent ; cette couverture avec une photo en noir et blanc d'un groupe en train de regarder vers le ciel (la diversité de ces personnes, de leurs regards, la richesse de ce qu'il y a dans leurs yeux, une attente, un bonheur, une sérénité) ; une quatrième de couverture dynamique mais rigoureuse (Émilien n'a rien concédé là-dessus) ; et puis ce bandeau insolent, dont elle a eu l'idée : « Prix Nobel du temps libre ».

Et puis cette simple dédicace : « Pour mes enfants, Augustine et Pierre ».

Et puis ce début sur Paul Lafargue.

Éva est confiante. Contente. Ravie, même. Depuis ce matin, depuis que les livres arrivent un peu partout, elle n'arrête pas de recevoir des messages, notamment des journalistes, intrigués, emballés, excités. Qui veulent en savoir plus. Bien comprendre. Et surtout organiser, déjà, un entretien avec Émilien.

Qu'elle se décide à appeler.

— Émilien ! On a reçu le livre ce matin, et il est magnifique.

— Ah, chouette !

— Les services de presse sont partis, et un paquet a été envoyé à Marseille, tu auras tes exemplaires demain ou après-demain.

— Super.

— Émilien ?

— Oui Éva ?

— Écoute... J'ai déjà beaucoup de retours de journalistes.

— Hein ? Il y a des gens qui l'ont lu en une demi-journée ?

— Non, Émilien. Pas lu. Mais regardé. Et ça les a accrochés.

— Ah.

— Et... Je voulais te dire... Il va se passer quelque chose, le 15 septembre. Le livre va faire parler de lui. Beaucoup.

— D'accord.

— Et...

— Mais quoi, Éva, il y a un problème ou quoi ?

Dans son bureau parisien, Éva sourit. Elle est sereine. C'est le moment d'attaquer.

— Il va falloir que tu te jettes à l'eau.

— Comment ça, à l'eau ? Ça y est, je me suis mouillé, moi. C'est à toi de faire les longueurs, maintenant...

— Non, Émilien... Non. Je pense que je vais vraiment avoir besoin de toi cette fois-ci...

— Ah non, on ne va pas recommencer, Éva ! J'ai dit que je voulais bien faire une interview, ou deux, mais pas plus. Tout ce que j'avais à dire est dans le livre. Merde, il y a presque cinq cents pages dont deux cents de pure analyse de données statistiques, je crois que quelqu'un qui s'intéresse au sujet a de quoi se nourrir.

— Émilien, tu peux le déplorer, mais tu sais comme moi que si un auteur soutient son livre, ça change tout. Je crois qu'il faudrait vraiment que tu acceptes, cette fois, de parler aux journalistes.

Émilien soupire. Éva reprend :

— Je connais tes arguments Émilien, mais là il y a la possibilité de sortir de ton champ habituel, de fabriquer un enjeu autour de la paresse. Tu comprends ? Je sais que tu n'aimes pas ça, mais ça vaut le coup. Tu peux transformer cet objet en débat de société. Obliger les gens à s'interroger sur ce que tu dis, c'est ce que tu veux, non ?

— Évidemment que c'est ce que je veux. J'ai fait le livre pour ça. Ça devrait suffire, non ?

— Émilien, on en reparle quand tu l'auras reçu, d'accord ?

J'aimerais que tu réfléchisses, que tu te demandes ce que tu veux vraiment. Si c'est que tout le monde remette en question le dogme du travail, et moi je pense que c'est important, alors fais-moi confiance, montons ensemble un programme raisonnable mais substantiel de visibilité médiatique, dans plein d'endroits très différents, et au bout d'un mois on n'en parle plus. Enfin, si, justement, on en parle encore, mais pour toi ça sera fini. Un mois ! Juste un mois.

— Mais Éva j'ai les enfants deux semaines par mois...

— Pas en entier le mois ! Et puis on essaiera de faire le plus de choses à Marseille, on te fabriquera un programme aux petits oignons à Paris sur quelques jours à chaque fois.

— Je déteste Paris !

— Je sais Émilien, mais je ne veux plus t'écouter maintenant. Je te laisse réfléchir, et on se reparle, d'accord ? Allez je t'embrasse, et bravo, et merci pour ce livre. Ça va être quelque chose, je sens.

Il a raccroché. Quelque chose ? S'il mouille sa chemise, s'il se jette à l'eau comme elle dit. Elle est maligne, Éva : elle en avait à peine parlé en juin, juillet, quand ils préparaient la sortie : les épreuves d'impression, la couverture, les textes de promotion. Elle m'a laissé sauter la case des dédicaces en sachant bien que les journalistes regarderaient quand même le livre. Mais maintenant elle veut me jeter dans le cirque, face aux lions, répéter cinq cents fois les mêmes choses...

Mais est-ce que je ne m'étais pas promis de faire un livre qui serve à quelque chose ? De parler vraiment. Si pour se faire entendre, il faut aller faire le zouave un peu partout, alors pourquoi pas ?

En mission pour le dieu de la paresse.

Pff.

Pas envie de me contraindre à ça. De me battre. Je ne suis pas un combattant.

Oh je ne sais pas.

— Papa, on a faim !

Ah oui zut, le goûter. Les jumeaux.

Ils sont à Marseille avant d'aller finir les vacances à Sormiou. Il attend de recevoir le livre, il veut leur montrer la dédicace et qu'ils soient fiers.

Il a hâte, lui aussi, d'avoir ce petit objet en papier dans les mains. Qu'il devienne réalité.

Ce livre. Son livre. Va-t-il servir à quelque chose ?

Un livre peut-il changer l'ordre des choses ?

«... soudain la devise de la République française semble encore plus parfaite : Liberté, égalité, fraternité, paresse.

*Oui, le droit à la paresse est un droit humain fondamental, c'est ce que voulait dire Paul Lafargue et c'est je ce que je dis à sa suite : le but principal des individus de nos jours ne devrait pas être de chercher du travail mais bel et bien de chercher du temps libre. Il est temps d'inverser l'ordre de nos priorités. Et ainsi notre monde, notre société tout au moins, pourra changer radicalement. Ni une réforme, ni une révolution, simplement un retournement de paradigme. Le droit. À la paresse. Au *xxi^e* siècle.*

C'est parti ! »

19 août 2020

J - 599

Et puis tout à coup l'étang de Berre : son étrangeté, ni vraiment mer ni tout à fait étang, interface entre la Provence et la Méditerranée, interface faite de grues majestueuses, d'usines sales et puissantes, de bateaux en perpétuel mouvement.

Johanna Serpette regarde le paysage. Ça fait près de trente ans qu'elle est marseillaise, et elle a toujours ce même frisson, quand elle arrive sur l'A7, au-dessus de Berre : tout à coup le sentiment d'arriver chez elle.

Sur sa moto, une Indian FTR 1200 nerveuse mais maniable et rassurante dans les courbes, Johanna donne un coup d'accélérateur : la route monte d'un coup, tourne le dos à l'étang et de là-haut, de la butte, on devine au loin la rade de Marseille. Le soleil est encore haut ; il est dix-huit heures : elle est partie ce matin de Bretagne, après quelques jours de vacances chez ses parents dans la baie de Morlaix. De Morlaix à Marseille, de l'Atlantique rugueuse à la Méditerranée caressante, dans la même journée connaître ces deux France si différentes, si étrangement différentes.

Johanna ralentit légèrement : la route est limitée à 70 km/h à partir de maintenant. Malgré tout elle a l'impression de foncer vers chez elle, comme une sorte de dernier sprint sans interruption : l'A7 entre dans Marseille, quasiment jusqu'à la gare Saint-Charles — après il lui reste deux petits kilomètres urbains avant d'arriver à la pointe Malmousque, où elle habite dans un petit appartement qu'elle a acheté pour une bouchée de pain quand elle était jeune chercheuse, dans les années 1990.

Elle est arrivée. Elle gare sa moto dans la ruelle en impasse, juste en bas de chez elle. Son appartement n'est pas orienté vers la mer, mais c'est un inconvénient mineur quand on habite à Malmousque, où il suffit de faire trois pas pour se retrouver sans rien d'autre que la Méditerranée face à soi. Johanna ouvre sa boîte aux lettres : il y a quelques revues qu'elle préfère recevoir chez elle qu'à son labo du CNRS, les numéros de rentrée d'*Actes de la recherche en sciences sociales*, de la revue du Mauss (Mouvement anti-utilitariste en sciences sociales) et, dans un genre plus classique, de la *Revue française de sociologie*. Il y a aussi un livre : le livre d'Émilien.

Elle ouvre ses volets. Attrape une bière fraîche dans son frigo. S'assied sur son canapé. Ces dix heures de moto l'ont quand même un peu fatiguée. Elle met les pieds en l'air. Elle aime se retrouver chez elle, seule, tranquille : du temps pour lire, pour réfléchir, pour préparer aussi son retour au travail, la semaine prochaine. Johanna aime que tout soit bien organisé — et dans le labo qu'elle dirige tout est toujours bien organisé.

Le Droit à la paresse au ^{xx}e siècle : voilà une bonne lecture pour fêter son retour. Après tout, je suis encore en vacances. J'ai le droit de. Le droit à.

Elle feuillette le livre. Ça a l'air chouette. Sacré Émilien.

LE DROIT À LA PARESSE AU XXI^e SIÈCLE.
– Chapitre 2 – « Ne travaillez jamais ! » –

« J’peux pas travailler, ça m’emmerde. »

Aristide Bruant, 1889

L’histoire a produit un nombre incommensurable d’utopistes de tous poils. Parmi ceux-là, j’ai une tendresse particulière pour quelques-uns qui sont tout en haut du grand panier, parfois un peu fourre-tout, des projets alternatifs pour l’humanité.

Ceux-là, ils ne veulent pas travailler. Mais alors pas du tout. Ce n’est pas seulement de la tendresse que j’ai, mais aussi une forme d’admiration pour leur radicalité. Ah, la radicalité : elle est compliquée ; elle fait peur, elle semble rude. Elle secoue. Elle est menaçante. Mais elle est nécessaire : c’est ce qu’il faut retenir. Elle sert à casser les dogmes, les scléroses, les certitudes imposées. Elle permet de s’obliger à réfléchir — quand toute une logique nous demande parfois, souvent, trop souvent, d’accepter notre sort la bouche en cœur. Souvenez-vous de la phrase célèbre de Margaret Thatcher expliquant benoîtement, dans les années 1980, « *There is no alternative* » (TINA) : pas d’alternative au libéralisme, à la souffrance au travail, à la précarité des masses.

Cette idée, ces utopistes-là la refusent. Ils veulent une alternative : TIAA. Écrivains, poètes, intellectuels, ils ont un même dégoût du travail, avec des formules qui se ressemblent, se répètent, se copient, se dupliquent.

Plaçons-nous dans le dernier tiers du XIX^e siècle, au pic de la révolution industrielle, celle qui (on l’a vu chez

Lafargue) a fait du travail le dogme principal et obligatoire de l'organisation de la société, et suivons ces utopistes radicaux sur quatre générations.

Écoutons Rimbaud. Dans la lettre dite du « voyant », le jeune Rimbaud (seize ans) écrit à son ancien professeur Georges Izambard (qui n'a, lui, que vingt-deux ans), le 13 mai 1871 : « Travailler maintenant, jamais, jamais. Je suis en grève. Maintenant, je m'encrapule le plus possible. Pourquoi ? Je veux être poète, et je travaille à me rendre *voyant*. »

Travailler maintenant, jamais, dit Rimbaud — mais attention au sens du mot « travail ». C'est le moment de rappeler ce que tout bon élève de terminale est censé mettre dans sa dissertation de philo : « travail » vient du mot latin *tripalium*, désignant un objet de torture (à trois pieux, une sorte de tripode qui fait mal) — « travail » renvoie donc à la souffrance, et c'est cette obligation à se faire mal pour subvenir à ses besoins (un toit, des repas, des habits) que refuse Rimbaud. Cette forme d'esclavage de basse intensité qui ne nourrit pas l'âme, seulement l'estomac.

Mais ne pas travailler ne veut pas dire ne rien faire. Rimbaud en est le meilleur exemple, disant explicitement qu'il « travaille » à se « rendre voyant ». Dans sa seconde lettre dite du « voyant », tout aussi célèbre, celle du 15 mai 1871 au poète Paul Demeny, il établit les responsabilités qui incombent au poète : « Le poète est vraiment voleur de feu. Il est chargé de l'humanité, des *animaux* même ; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions ; si ce qu'il rapporte de là-bas a forme, il donne forme : si c'est informe, il donne de l'informe. Trouver une langue. » Ce n'est pas rien : ce n'est pas un travail au sens d'un emploi que la société propose, moyennant un salaire, mais c'est une activité

chronophage : inventer une langue prend plus de temps (et d'énergie !) que, par exemple, s'occuper de la facturation dans une société de conseil.

Il faut donc faire attention. Car, en deçà de la littérature, faire sa vaisselle, tailler ses rosiers, ranger ses chaussettes, c'est du travail, mais ce n'est pas un emploi. Lorsqu'on parle (ce « on » désignant aussi bien tous les auteurs que je cite que moi-même) de l'abolition ou de la diminution du travail, ce n'est donc évidemment pas la suppression ou diminution des diverses activités humaines (il faudra toujours ranger ses chaussettes dans une société de la paresse), c'est la baisse du « travail productif », c'est-à-dire du travail « posté » qui donne droit à un salaire.

La proposition que je fais dans ce livre correspond à un retournement de problématique : il s'agit de mettre le fait majoritaire (le travail productif) à la place du fait minoritaire (l'activité libre). À l'époque de Lafargue, réduire à trois heures la journée de travail, qui en faisait douze, était une demande qui paraissait radicalement utopique. De nos jours, réduire le temps de travail d'une semaine de trente-cinq heures à une semaine de quinze heures (trois heures en moyenne par jour sur cinq jours, ou deux journées de sept heures trente pour cinq entièrement libres, ou tout autre système) est évidemment moins radical. Cette proposition renvoie à une société d'après le travail sans pour autant l'abolir totalement : de la même façon que les antibiotiques permettent de lutter contre les bactéries sans pour autant empêcher absolument des infections mortelles, mon projet ne met pas à bas l'ensemble des structures productives du pays.

Mais je reviens à mes écrivains utopistes qui, eux, sont dans une radicalité bien plus absolue. Si Rimbaud

représentait la première génération, la deuxième est celle des surréalistes. J'ai assez peu d'affection pour le parcours d'André Breton, sinistre gourou, et pas tellement plus pour celui d'Aragon, stalinien enflammé, mais il est bon de les écouter vitupérer contre le travail. Par exemple dans le numéro 4 de leur revue *La Révolution surréaliste* (1925), titré « Guerre au travail ». Ou, plus exactement « Et guerre au travail » (ce que certains préfèrent lire comme un rallongement du titre : *La Révolution surréaliste et guerre au travail*, alors que j'y vois un slogan, à la manière de : « Et merde aux cons ! »). Dans ce numéro, Louis Aragon écrit : « L'homme qui a consenti au travail pour assurer sa vie, l'homme qui a osé sacrifier son attention, tout ce qui demeurerait en lui de divin [...], qu'il reconnaisse ce qu'est au vrai la prostitution. Ah ! banquiers, étudiants, ouvriers, fonctionnaires, domestiques, vous êtes les fellateurs de l'utile, les branleurs de la nécessité. Je ne travaillerai jamais, mes mains sont pures. »

Je ne travaillerai jamais, dit Aragon, et c'est entre autres pour cette raison que les surréalistes vénéraient Rimbaud, dont Breton rappelait qu'il « avait horreur du travail ». Dans *Nadja* (1928), le même Breton s'agace face à Nadja qui traite de braves gens les « gens qui ont fini leur travail » et prennent le métro le soir : « Ces gens ne sauraient être intéressants dans la mesure où ils supportent le travail, avec ou non toutes les autres misères. [...] Je hais, moi, de toutes mes forces, cet asservissement. [...] De braves gens, disiez-vous, oui, braves comme ceux qui se font tuer à la guerre, n'est-ce pas ? » On ne saurait être plus clair : il est tout aussi stupide d'aller travailler (une forme de mort symbolique) que d'aller se faire tuer à la guerre (là, la mort est bien réelle). Dans une société marquée par la guerre, le parallèle

fait sens ; aujourd'hui, nos sociétés ont oublié la guerre : elles en oublient aussi de s'interroger sur le travail.

Ne travaillez jamais, dit encore, une génération plus tard, Guy Debord dans une phrase devenue mythique, inscription peinte sur un mur de la rue de Seine, à Paris, en 1953, et qu'il revendiquera quarante ans plus tard comme la « plus belle » de ses œuvres de jeunesse et « celle qui s'est toujours confirmée comme la plus sérieuse ». Très sérieuse en effet : en 1963, Debord écrit à une société d'édition de cartes postales, qui s'était permis d'utiliser son image de manière ironique en la titrant « Conseil superflu », que le « travail est imposé à la quasi-totalité de ces travailleurs, en dépit de leurs plus vives répulsions, par une écrasante contrainte » et donc que « le slogan NE TRAVAILLEZ JAMAIS ne peut en aucun cas être considéré comme un "conseil superflu" ».

On sait que, toute sa vie, Debord aura su ne pas travailler, ayant notamment la chance de pouvoir s'appuyer sur le soutien enthousiaste du producteur Gérard Lebovici qui le finançait sans limites. Mais avoir un mécène n'est pas donné à tout le monde, loin s'en faut : l'utopie reste, ici, purement individualiste.

Car ces trois générations, voyante, surréaliste, situationniste, ont en commun une forme d'« élitisme » qui les empêche de produire un discours véritablement performatif : si ces écrivains ne veulent pas travailler, ils n'ont pas de solution à proposer pour les autres. Ils n'envisagent pas un modèle global de société où chacun trouverait une place dans le « non-travail ». Or une société où seuls quelques privilégiés peuvent ne pas travailler, même s'il est sympathique que ces privilégiés soient des écrivains plutôt que des capitalistes, reste à mes yeux un échec.

Une quatrième génération, celle du Comité invisible, change légèrement d'angle. Pour la première fois, la façon de s'opposer au travail n'est plus seulement égoïste ; elle cherche à prendre en compte la société dans son entièreté. Notamment dans *L'Insurrection qui vient* (2007), dans lequel un chapitre entier est consacré au travail.

Nous ne travaillons plus : nous taffons, dit le Comité invisible dans son livre. Ces jeunes radicaux des années 2000 se livrent à une synthèse du rapport des Français au travail plus qu'à une opposition frontale : « Nous appartenons à cette génération qui vit très bien sans cette fiction [travailleuse]. [...] Nous admettons la nécessité de trouver de l'argent, qu'importent les moyens, parce qu'il est présentement impossible de s'en passer, non la nécessité de travailler. » Évidemment, le travail est toujours vu sous un angle critique : « L'horreur du travail est moins dans le travail lui-même que dans le ravage méthodique, depuis des siècles, de tout ce qui n'est pas lui » ; et les formules de 2007 restent pertinentes dans notre France d'aujourd'hui : « Travailler aujourd'hui se rattache moins à la nécessité économique de produire des marchandises qu'à la nécessité politique de produire des producteurs et des consommateurs, de sauver par tous les moyens l'ordre du travail. »

On sait qu'à Tarnac, autant la ferme du Goutailloux que l'épicerie du village (le fameux Magasin général) proposaient un modèle où il s'agissait de participer à un espace collectif sans pour autant s'asservir au travail productif. Un modèle qui, à mes yeux, est extrêmement fécond. Les petites communautés qui essaient partout en France, et qui construisent un autre rapport de leurs membres au travail, au partage, à la coopération, aux biens communs, sont passionnantes ; mais elles restent, c'est peu de le dire,

encore très minoritaires. Par contagion, par capillarité, ce modèle peut se développer petit à petit, mais il n'a aucune chance de devenir majoritaire s'il ne se produit pas un changement profond.

Ce changement arrivera, pour le dire vite, soit par une révolution, soit par une transformation radicale des structures du travail en France. Or, à la différence du Comité invisible, qui est « insurrectionnaliste » (seul un renversement de la société actuelle peut la faire évoluer), je suis, moi, réformiste : je crois qu'il faut proposer au pays un cadre qui s'imposerait à tous. Et c'est pour cela que la semaine de quinze heures, qui serait certainement regardée avec beaucoup de mépris par messieurs Rimbaud, Breton, Debord, Coupat, me semble être la bonne solution pour que tous les citoyens puissent sortir de la tyrannie du travail. Si tant est que la démocratie dans laquelle nous vivons, qui nous semble parfois si poussive, bloquée, accepte un jour enfin de s'intéresser à cette thématique. Il faudra sans doute patienter un certain temps avant que la semaine de quinze heures soit instituée en France (peut-être que seuls mes enfants la verront promulguée...), mais je préfère croire à la possibilité de son avènement dans le cadre de notre république plutôt que de maintenir éternellement le fantasme d'une révolution que l'on rêve toujours mais qui n'advient jamais.

20 août 2020

J - 598

Ils sont à Sormiou : derniers jours des vacances d'été.

Tout autour d'eux, les odeurs. L'odeur du maquis, le romarin, les genêts comme un pâturage brûlé, la terre sèche et les pierres blanches, dites de Cassis, qui sentent quelque chose comme le plâtre, mais doux, léger — toutes ces odeurs qui accompagnent les promeneurs dans les Calanques. Qui accompagnent aujourd'hui Augustine, Pierre et Émilien.

Ce matin, ils ont mis leurs chaussures de marche, se sont lancés à l'assaut du Baou Rond, 281 mètres d'altitude seulement, mais une sacrée montée, assez difficile, avec des parties presque d'escalade.

Les jumeaux traînent toujours un peu la patte au début des promenades. Mais en réalité ils aiment ces moments avec leur père, apprendre à marcher sur les pointes des rochers pour que ce soit plus rapide, plus facile, éviter les petites pierres qui font glisser ou les pierres plates qui dérapent quand elles sont humides, après la pluie — là tout est sec.

Ils sont en haut du Baou. Ils partagent, tous les trois, des fruits secs. Ils regardent la mer et, au loin, le « bec de Sormiou », la pointe à l'ouest de la calanque, si découpée, si tranchée avant d'échouer dans la mer. Il fait un peu chaud, mais la lumière est exceptionnelle. Ils ne disent rien. Ils sont heureux, tous les trois. Mais deux d'entre eux sont des enfants de neuf ans, et à neuf ans on a souvent des problèmes qui semblent insolubles.

C'est Augustine qui attaque :

— Papa, maman nous dit toujours qu'on est flemmards,

qu'on ne range pas nos habits ou nos jouets. Et toi tu écris un livre qui dit qu'on a le droit d'être paresseux.

Et c'est Pierre qui enchaîne :

— Alors en fait c'est bien d'être flemmard ?

Merde. C'était sûr. Que ça allait arriver. La question qui tue. C'est eux qui la posent : Augustine et Pierre Long. Ils n'ont pas lu son livre évidemment — ils ont vu la dédicace, ont trouvé que c'était cool, et ont reposé l'objet sans y mettre la ferveur qu'espérait leur père (mais c'est normal, voyons, ce n'est qu'un livre, pour eux). En revanche, manifestement, le sujet les trouble.

Il va falloir leur répondre. Leur expliquer la différence entre paresse, la noble paresse, la riche paresse, et flemme, la molle flemme, la médiocre flemme. Leur dire que leur avenir ce n'est pas de fumer des joints toute la journée pour célébrer Paul Lafargue, mais simplement d'inventer leurs choix individuels et collectifs, ce qu'ils peuvent faire de leur temps libre — la paresse pour en tirer quelque chose de réel et pas pour le fuir, ce réel. La paresse dans une forme d'action. Ouvrir un espace, des espaces, et s'en servir pour remplir sa vie. La paresse comme une idée de la liberté, de la non-soumission aux contraintes du travail productiviste.

Merde, il est piégeux ce mot de « paresse ». Non il est beau. Mais il est piégeux. Oui mais si j'arrive à convaincre mes enfants, eux qui ne me laissent jamais rien passer, qui ne pourrais-je réussir à convaincre ?

Ils vont redescendre par le chemin facile, pour pouvoir discuter tranquillement, être concentrés sur ce thème — et Émilien prendra le temps d'expliquer à ses jumeaux que le droit à la paresse ce n'est pas le devoir de ne rien foutre ni de s'en foutre.

Et toutes ces formules qu'il invente, il sent qu'elles sont bonnes, qu'il peut s'en resservir. Il va faire ce qu'Éva lui a demandé : il va prendre la parole. Puisqu'il trouve les mots qui expliquent à deux enfants de neuf ans l'intérêt de son livre, pourquoi ne pas les reprendre pour des journalistes de vingt-neuf ans ou de cinquante-neuf ans ?

Émilien voit la mer au loin qui scintille avec une telle puissance qu'elle semble l'appeler. Éva a raison ; je vais me jeter à l'eau.

22 septembre 2020

J - 565

— Il faut vivre avec ce virus, vivre c'est-à-dire continuer à travailler : le travail c'est la vie, vous le savez bien. C'est une nécessité pour l'être humain. C'est ce qu'on fait qui nous donne notre identité.

Au 20 heures de France 2, l'invitée politique est la ministre de l'Économie, Élisabeth Crayeville, venue parler du budget 2021, de la récession qui menace la France, du plan de relance du gouvernement pour dépasser cette crise économique, la plus importante depuis la Seconde Guerre mondiale.

Ancienne cheffe d'entreprise, ancienne conseillère économique du président, elle a été nommée ministre lors du remaniement de juillet pour mettre en œuvre la feuille de route élyséenne : travailler et produire davantage. Et, malgré la crise sanitaire qui semble ne jamais vouloir s'arrêter, elle n'a cessé de monter au front pour se faire entendre, faire entendre sa ligne politique, celle qui met l'économie, la production, avant tout.

Pendant le confinement du printemps 2020, elle était encore à l'Élysée. Période pénible pour elle. D'abord d'un point de vue humain : elle ne supportait plus ce Paris amorphe, sans le bruit des klaxons et l'odeur des bagnoles, sans les embouteillages et l'énergie de tous les travailleurs partant au boulot. Elle avait l'impression d'être la seule à travailler sur une planète endormie. Pénible aussi parce qu'elle plaidait pour que le confinement soit le plus limité possible, en volume (les retraités seulement !), en temps (quinze jours c'est bien assez !), en lieux (Grand-Est et Île-de-France uniquement !) — et qu'on ne l'avait guère écoutée. Au début du moins, parce que au bout

d'un moment les choses avaient changé, le président avait décidé qu'il fallait déconfiner, que les gens devaient reprendre le travail et ensuite qu'il fallait relancer la machine économique, ne plus trop écouter les plaintifs et les craintifs. Alors, depuis qu'elle est ministre, Élisabeth Crayeville tance un peu tout le monde : les syndicats, les fonctionnaires, les cadres, les travailleurs précaires (la vie est précaire, l'amour est précaire, pourquoi pas le travail ?). Allez, au boulot tout le monde !

Pour l'interroger ce soir, il y a le présentateur du 20 heures, mais aussi, en duplex, Philippe Martin. Qui a trouvé la solution à son problème : il s'est installé définitivement dans sa maison du Maine-et-Loire. Il a convaincu sa chaîne de maintenir le système des directs depuis sa remise à outils. Simple, et peu onéreux : France 2 fournit les moyens techniques, Philippe paie de sa poche un jeune voisin futé, ouvrier agricole, qui a été formé par la chaîne, et qui assure seul la diffusion. Philippe est donc maintenant ce qu'on appelle un « néorural » : à soixante-six ans, ce Parisien pur jus passe la moitié de sa journée, au moins, au potager. Et l'autre plongé dans les nouvelles du petit monde politique. Pailler les haricots. Puis faire le 20 heures.

Ce soir, depuis son jardin, il pose ses questions : sèches, incisives, parfois presque insolentes. Comme s'il se sentait plus libre, loin de Paris, de renoncer à la langue de bois.

— Madame la ministre, j'aimerais vous interroger sur un ouvrage que vous connaissez certainement, puisqu'il est signé d'un prix Nobel d'économie : *Le Droit à la paresse au ^{xxi}e siècle* d'Émilien Long. Un ouvrage assez iconoclaste, qui s'oppose frontalement à la société productiviste qui est la nôtre, et qui propose d'abaisser le temps de travail à quinze heures par semaine, soit trois heures par jour. C'est une thèse

provocante, mais qui, il faut le dire, est étayée par un travail scientifique extrêmement détaillé. Alors je voulais savoir si vous l'aviez lu, et, si oui, ce que vous en pensiez.

— Oui, j'ai regardé ce livre. Je dis bien « regardé » car il ne me viendrait pas à l'idée de le lire en entier. Son auteur, Émilien Long, est un ayatollah de la flemme qui, soit dit en passant, a bénéficié d'une scolarité d'excellence et gratuite, je tiens à le souligner, telle que seule la France peut offrir aux plus méritants de ses enfants. Normale sup, docteur en économie, à Paris, en France... et grâce à cela, un prix Nobel ! On dit merci qui ? Merci le système français et ses valeurs fondées sur le travail et l'égalité. Alors vous vous souvenez certainement que je m'étais réjouie du retour de M. Long en France en 2018, dans un laboratoire du CNRS à Marseille. À l'époque j'étais conseillère du président de la République, et je m'enorgueillis d'avoir œuvré en faveur de ce retour. En coulisses, bien entendu, mais il avait fallu trouver un poste pour M. Long, qui voulait s'installer dans sa ville natale, s'occuper aussi que ses enfants puissent s'inscrire à l'école, et ainsi de suite. Et tout cela pour quoi, aujourd'hui ? Pour entendre ce genre de... je cherche le bon mot...

— De provocations ? tente le présentateur de France 2.

— De prise de bec ? tente Philippe Martin.

Élisabeth Crayeville fait non de la tête, d'un air agacé.

— ... ce genre de calembredaines, voilà le mot que je cherchais. Eh bien écoutez, moi ça me fait plutôt rigoler. Trois heures de travail par jour ? Mais c'est trop ! Beaucoup trop ! Si M. Long était radical il proposerait un revenu de 2 000 euros par personne sans la moindre contrepartie ! Et qui paie tout ça ? L'argent tombe du ciel ? Ou alors ce monsieur qui a le prix Nobel a trouvé la machine qui transforme le plomb en or ? Je suis ministre de l'Économie, moi, pardon,

j'ai un budget à boucler comme chaque année, et comme je vous l'ai dit cette année à cause de la crise sanitaire les choses sont extrêmement compliquées. C'est tout le contraire du fantasme de M. Long. On a besoin d'activité ! De travail ! D'une France laborieuse ! Sinon le spectre d'une récession permanente va s'abattre sur nous ! Vous m'entendez ? Il faut arrêter les chiffonnades, les rebuffades. Il faut être un peu sérieux. Moi je suis sérieuse. Lui c'est un farceur. Voilà.

— Mais madame la ministre..., essaie de lancer Philippe Martin depuis sa maison du Maine-et-Loire, avant de se rendre compte qu'à Paris ils ont coupé son duplex.

C'est le présentateur qui conclut :

— Eh bien c'est avec cette opposition entre une ministre sérieuse et un économiste farceur que nous allons nous quitter, je vous remercie madame Crayeville, et quant à moi je vous retrouve demain à vingt heures sur France 2. À suivre, la météo et le tirage du Loto...

Le direct est terminé. La liaison avec Philippe Martin est rétablie, qui remercie la ministre. Elle manifeste sa désapprobation :

— C'était idiot, votre question sur le bouquin ! Vous m'avez lancée là-dessus alors que j'avais encore énormément de choses importantes à dire. Le droit à la paresse, c'est une fumisterie. J'ai été polie, j'aurais dû dire que l'auteur était un véritable glandeur des temps modernes. Un démobilisateur, un collabo de ceux qui veulent que la France sombre dans le chaos. Je peux vous dire que s'il était en face de moi, je le lui dirais sans la moindre gêne.

Le présentateur du 20 heures saisit la balle au bond.

— Eh bien que diriez-vous d'un débat avec lui ?

Élisabeth Crayeville, en bonne politique, rebondit en toutes circonstances. Elle sourit :

— Mais avec plaisir... Il ne fera pas long feu, ah ah ah !

Elle sait bien que la machine médiatique va se tarir autour du livre d'Émilien Long, que dans deux ou trois mois ce droit à la paresse sera oublié, alors qu'elle, elle sera encore ministre de l'Économie. La presse aboie, la ministre passe.

Puis la liaison est coupée avec le Maine-et-Loire : pendant qu'à Paris ministre et responsables de la chaîne boivent quelques coupes de champagne, apéro classique d'après émission, au Puy-Notre-Dame Philippe Martin va faire un dernier tour dans son jardin, alors que la nuit tombe.

Il y a quelque chose d'un peu triste à voir un potager à l'automne : comme un être qu'on a aimé, qu'on a vu flamboyant, lumineux, qui est soudain dans les derniers moments de sa vie, sombre, malade, éteint. Philippe n'arrive pas à se résoudre à arracher les plants de tomates qui ont jauni, feuilles recroquevillées et tomates vertes qui ne rougiront plus.

Mais le potager, à la différence d'un humain au terme de sa vie, renaîtra au printemps : il faut s'en occuper maintenant, mettre du compost et couvrir de mulch, un gros tapis de feuilles qui nourrira la terre. Tout repartira de zéro.

Il faut y croire. Philippe Martin soupire. Les nuits tombent de plus en plus tôt, il se sent un peu seul, un peu triste dans sa campagne. Ce soir, il serait bien sorti dîner dans une brasserie parisienne. Sur les grands boulevards. Avec des amis journalistes. Profiter de l'énergie de la ville. Parler politique.

5 octobre 2020

J - 552

— Salut les gens ! C'est votre poto Alfonso, le roi de la macro-éco, sur la chaîne « On décode les codes de l'éco », et aujourd'hui les amis on a une star avec nous. On a un calibre. On a un prix Nobel. Vous allez me dire quoi un Nobel ? On s'en bat le cul du Nobel. Le Nobel on sait ce que c'est, c'est un prix qu'on donne chaque année aux meilleurs scientifiques dans plein de domaines et en économie c'est toujours des vieux cons libéraux qui l'ont. Sauf que pas toujours ! Pas lui ! Les gens, je vous présente mon invité : Émilien Long !

Et Alphonse tire par le bras Émilien pour le mettre face à son téléphone portable. Émilien qui est l'invité de « On décode les codes de l'éco », la chaîne YouTube d'Alphonse Burnous, vingt et un ans, en master 1 d'éco à Paris-I Panthéon-Sorbonne. Le studio d'enregistrement : la chambre d'Alphonse dans la résidence Crous du XIX^e arrondissement. Le décor : un tableau blanc et les manuels d'Alphonse. Et la caméra, donc : un smartphone.

Lorsque Éva avait établi avec Émilien un programme raisonnable de promotion (trois télés, trois radios, trois quotidiens papier, trois hebdos, etc.), elle avait évidemment pris en compte ce qu'on n'appelle plus depuis un moment les « nouveaux médias », ni les « pure players », mais, maintenant, tout simplement, les « médias web ». Et, parmi eux, Alphonse Burnous, le youtubeur. Un youtubeur ? Émilien avait cru à une plaisanterie, mais Éva avait insisté, lui demandant d'aller regarder sa vidéo star, « La main invisible pour les teubés », *tu vas voir derrière le langage un peu spécial le garçon fait un*

vrai travail de vulgarisation de qualité. Et c'est vrai : en une dizaine de minutes, Alphonse arrivait à résumer, sans trahir, Hobbes, Hume, Smith, Hayek — alors pourquoi pas Rabelais, Charles Fourier, Paul Lafargue, Émilien Long ? Un million d'abonnés : c'est la plus grosse chaîne YouTube de vulgarisation économique en langue française. Tous les profs d'éco de France et de Navarre (mais aussi du Québec, et d'ailleurs) la conseillent à leurs élèves, au lycée et à la fac : il n'y a pas mieux pour toucher ce que, pudiquement, on appelle dans le milieu de l'édition les « jeunes ». Et Émilien, somme toute, avait conclu qu'une chaîne YouTube, ce n'était pas plus idiot que Radio Classique ou *Les Échos*.

— Émilien, ici on se tutoie, pas d'offense, ma première question elle est simple : c'est quoi ce titre débile ?

Sourire un peu ébahi d'Émilien Long : tu es prix Nobel, on t'invite dans des colloques dans le monde entier, mais là un youtubeur te balance que ton titre est nul.

Ne pas se laisser déstabiliser.

— Ce n'est pas un titre débile, mon cher Alphonse. C'est une référence. Une référence à un livre un peu oublié de nos jours mais qui a été un best-seller, si j'ose dire, à la fin du XIX^e siècle. Un livre qui a osé défendre le droit à la paresse. Et attention, il ne faut pas entendre une nuance péjorative dans le mot « paresse ». Ce n'est pas le... euh pardon... On a le droit d'utiliser le mot « péjoratif » ici ?

Alphonse fait semblant de se mettre en colère :

— Tu es sérieux ? Non mais les gens attention le gars pense qu'on ne connaît pas le mot « péjoratif ». La gêne quoi... Attends Émilien, on connaît même le mot « prolégomènes » ici. Tu nous as pris pour qui ? On a quatre étoiles sur quatre dans le classement des meilleures chaînes YouTube de vulgarisation dans le magazine *Sciences humaines*.

Émilien reste interdit. C'est des codes qu'il faut maîtriser, et lui, très clairement, ne les maîtrise pas tout à fait.

— Allez le Nobel ne fais pas cette gueule ! Reprends ton explication sur le titre !

Et c'est parti pour une interview en montagnes russes, faite de provoc et de vraies questions, et Émilien petit à petit se détend et prend même du plaisir à défendre les thèses de son livre dans cette atmosphère si particulière. Comme elle semble loin, sa prochaine intervention sur le même sujet (Cercle des Économistes, Cercle Interallié, rue du Faubourg-Saint-Honoré, demain, dix-neuf heures).

Onze minutes. C'est comme ça sur YouTube, la crainte du zapping y est presque pire qu'à la télévision (il y a tellement d'autres vidéos à voir, amenées comme un os à ronger par des algorithmes bien dressés) : une interview ne peut jamais être trop longue.

— Écoute Émilien, j'ai envie de te remercier, de te dire qu'on a appris plein de choses passionnantes, et que c'était super. Mais avant de te dire au revoir, j'ai quand même une dernière question. C'est la séquence : « La question tout sauf con » de l'émission. Jingle !

Silence assourdissant. Le jingle sera ajouté après, en post-prod, c'est-à-dire avec Alphonse seul derrière son Mac, faisant le montage.

— La question tout sauf con, c'est : monsieur Émilien Long, tout ce que tu défends dans ton livre, et que tu as résumé aujourd'hui pour nous, eh bien ça ressemble beaucoup à un programme présidentiel je trouve. Alors ma question c'est : Émilien Long président ? Et 2022 serait l'année de la paresse ?

La veille, Éva avait prévenu Émilien : *attention à la fin il va te poser une dernière question et c'est ce qui va tourner sur*

tous les réseaux sociaux, te plante pas sur ce que tu dis, ça va te coller ensuite comme le sparadrap du capitaine Haddock.

Émilien se lance :

— Alphonse, écoute merci car finalement c'est la première fois qu'on me pose la question, et j'ai envie de te répondre super honnêtement : pourquoi pas ? Pourquoi pas en effet lancer une candidature qui ne soit pas celle d'un type, d'un mec comme moi, mais qui soit celle de cette vision-là de la société. Une société qui refuse le productivisme, qui refuse la destruction de la nature, qui refuse la fuite en avant. Une société où les gens peuvent respirer, dans tous les sens du terme : respirer un meilleur air, un air moins chaud, moins pollué, et respirer parce qu'ils ont du temps en dehors du travail, pour vivre. En tout cas, si un candidat avait ça comme programme, sans hésiter je m'engagerais à ses côtés !

Tout cela lui a échappé. C'est sorti d'une traite. Sans réfléchir. Sans se contrôler. Sans limites.

C'est le sparadrap : il est collé maintenant. Il ne va plus se décoller. *Regardez-moi ce sparadrap de malheur, mille tonnerres !*

Et puis après. Émilien a voulu inviter Alphonse à dîner, réflexe presque paternel (il est étudiant il ne doit pas avoir beaucoup de sous), Alphonse a trouvé ça sympa (je gagne quand même 1 200 euros par mois de revenus YouTube), ils sont allés au Rouleau de printemps à Belleville, un minuscule restaurant vietnamien, et ils ont longuement parlé. Plus exactement, Alphonse a longuement parlé. De ses parents, classe moyenne habitant à Blanquefort près de Bordeaux, ni très méchants ni très passionnants, de sa jeunesse d'enfant unique chéri qui se faisait grandement chier, de sa découverte de YouTube il y a presque dix ans déjà, à une époque où il se

sentait pionnier, de son plaisir à faire des vidéos tout de suite pédagogiques, sur tout et n'importe quoi, et puis après le bac, la montée à Paris, l'entrée à la fac d'éco, cette envie de continuer en se spécialisant, et le succès qui est arrivé assez vite, et maintenant il se retrouve comme un vrai journaliste, invité à des colloques ou à des débats, observateur amusé des mœurs du petit monde politico-médiatique parisien dans lequel son statut de plouc provincial a diminué à proportion de la hausse des abonnés de sa chaîne YouTube.

Ils ont pris des raviolis vietnamiens, des soupes de nouilles et les rouleaux de printemps qui donnent leur nom au restaurant. Ils en sont au dessert, un flan aux cinq saveurs.

— Je ne suis pas dupe, explique Alphonse. Pas dupe de cette espèce de succès que j'ai en ce moment. Ce matin, j'ai eu un coup de fil de l'Élysée, ils voulaient me voir parce que peut-être que le président va venir me donner une interview pour parler du plan de relance. Tu imagines ? Après un prix Nobel, le président...

— À mon avis, il sera un tout petit peu plus dans la langue de bois que moi...

— Mais je sais bien ! C'est ça qui me fait chier, tu vois, au début je m'amusais, je disais ce que je voulais, mais maintenant j'ai l'impression d'être une sorte de relais des grandes voix connues, alors je ne dis pas, quand j'invite un mec comme toi ça peut être intéressant...

— Merci, dit Émilien un peu vexé.

— Non mais te vexe pas ! C'est super intéressant ton discours, mais je parle pour moi, pour ce que je produis moi : je me retrouve dans un format super classique, banal, un tête-à-tête. C'est quoi mon avenir là ? J'ai l'impression que je vais finir journaliste économique à la télé à faire des petites pastilles avec un ton un peu décalé... Ça fait chier quoi...

Émilien le regarde avec affection.

— Tu es libre quand même de choisir ta voie...

— Oui, enfin libre... Libre au sens de Bourdieu, c'est-à-dire contraint dans un champ où mon ambition semble déjà être écrite à l'avance. Finir journaliste éco à la télé, je devrais rêver de ça. Moi désolé, ça ne me fait pas rêver...

— Mais qu'est-ce qui te fait rêver ?

Alphonse semble sursauter.

— Bah... Plein de choses... Mille choses...

— Dis-m'en une : si tu imagines ta vie sans aucune contrainte, ni sociologique, ni économique, qu'est-ce qui te fait rêver ?

— Je ne sais pas, un truc qui soit utile. Qui serve à quelque chose. J'adore faire de la vulgarisation mais là j'ai atteint un plafond. Je n'apprends plus rien, j'ai l'impression de m'être transformé en passeur de plats. J'aimerais servir à quelque chose de plus profond.

Émilien ne dit rien, fait un petit sourire. Cet âge-là, cette liberté-là, ces possibles-là, est-ce qu'il ne les regrette pas un peu ? Est-ce qu'il ne trouve pas que sa vie est trop cadrée, justement ? Est-ce que depuis qu'il a eu le prix Nobel il n'a pas une seule voie à suivre, une voie qui va se dérouler toute seule, des livres encore, des disciples, des ennemis, des interventions dans le débat public, jusqu'à la retraite, jusqu'à la mort ?

Jusqu'à la mort.

Il chasse cette idée de sa tête. Reprend un peu de flan. Il est sympa cet Alphonse. C'est fou, il a une dizaine d'années de plus que les jumeaux seulement. En âge, il est plus proche d'eux que de moi. Putain, je suis vieux. Mais non, je ne suis pas vieux, qu'est-ce que je raconte ?

LE DROIT À LA PARESSE AU XXI^E SIÈCLE.
– Chapitre 5 – « L’humanité est en train de
résoudre son problème économique » –

C’est un des avantages pour qui se penche sur l’histoire du droit à la paresse : il y a à boire et à manger, mais aussi à réfléchir. Dit autrement : il n’y a pas que des « ripailleurs » qui se soient opposés au travail, mais aussi de sévères économistes ou de doctes philosophes. Je prends le mot « ripaille » chez Lafargue, qui parle de Rabelais et de Cervantès et de leurs romans où la fête l’emporte sur le devoir laborieux (« [ils] nous font venir l’eau à la bouche avec leurs peintures de ces moments de ripaille »), et j’élargis le terme aux auteurs que j’ai cités jusqu’à présent, qui refusent le travail via une opposition fracassante au capitalisme. À côté d’eux se trouvent des auteurs moins provocateurs qui ont voulu *démontrer* qu’une société où le travail n’est plus le dogme principal était possible.

Le lecteur aura compris que, malgré mon affection pour Debord, Fourier ou Scutenaire, je fais partie, moi aussi, de ce deuxième groupe, attaché à l’idée que la rigueur n’empêche pas la puissance de la démonstration.

À tout seigneur tout honneur, c’est vers Sénèque que je me tourne en premier lieu. Sénèque le stoïcien, ayant vécu il y a exactement deux mille ans, auteur de *De l’oisiveté*, mais aussi de *De la brièveté de la vie*. Sénèque y rappelle que « personne ne vous restituera vos années, personne ne vous rendra à vous-même. La vie marchera comme elle a commencé, sans retourner sur ses pas ni suspendre son

cours ». Or un « homme trop occupé » (par des « affaires », par d'« inutiles études », par « le sommeil ou la débauche ») « ne peut rien faire de bien ». À l'inverse, « celui qui n'emploie son temps que pour son propre usage, qui règle chacun de ses jours comme sa vie, ne désire ni ne craint le lendemain » est à sa juste place, et ne regrettera pas d'être passé à côté de sa vie. Et Sénèque, qui adresse ce texte à son beau-père Paulinus, lui explique comment il pourra atteindre le bonheur : « Prenez un peu de temps pour vous. » Tout simplement ! On pourrait presque se croire dans les pages d'un magazine bien-être...

Mais ce n'est pas à « un repos plein d'indolence et d'inertie » que Sénèque le (et nous) convie, c'est bien plutôt à « des occupations plus tranquilles, plus sûres, plus hautes », lesquelles ont à voir avec la sagesse. Car vivre, c'est se consacrer « à l'étude de la sagesse » : voilà ce qu'est la fameuse oisiveté stoïcienne, qui était déjà surprenante en l'an 52, et qui l'est à peu près tout autant, deux mille ans plus tard. Prendre du temps pour réfléchir.

Sénèque le philosophe, le stoïcien, est l'un des premiers à administrer une *preuve* de l'utilité de la remise en question du travail. Dans une époque comme la nôtre, qui s'appuie beaucoup sur des arguments utilitaristes plutôt que moraux pour prendre des décisions, cette idée qu'on perd sa vie à travailler est un argument tout ce qu'il y a de plus immédiat, de plus simple, de plus convaincant. À peu de chose près, je pourrais m'arrêter là.

Mais on peut aller plus loin et, toujours dans une perspective utilitariste, prouver que dans nos sociétés actuelles, l'état de l'économie (lequel ne préoccupe guère Sénèque, qui pense sans doute qu'il pourra toujours s'appuyer sur

quelques esclaves qui produiront de quoi le nourrir) rend non seulement possible mais aussi nécessaire l'idée de travailler moins.

Le philosophe britannique Bertrand Russell a écrit, en 1932, un court texte intitulé *Éloge de l'oisiveté*, dans lequel il s'en prend au dogme du travail. Il s'appuie sur l'histoire de la guerre qui vient d'avoir lieu (en 1932, on ne l'appelle pas encore « Première Guerre mondiale ») pour démontrer que « la technique moderne a permis de diminuer considérablement la somme de travail requise pour procurer à chacun les choses indispensables à la vie ». Alors que nombre de travailleurs avaient été affectés soit à la guerre, soit à la production de munitions, « le niveau de bien-être matériel » n'a jamais été aussi haut dans les pays occidentaux que pendant ces quatre années de conflit. Si, en 1918, on avait réduit la journée de travail à quatre heures, « tout aurait été pour le mieux » ; mais « on en est revenu au vieux système chaotique où ceux dont le travail était nécessaire devaient faire de longues journées tandis qu'on abandonnait les autres au chômage et à la faim ». Russell donne l'explication de cette étrangeté : c'est tout simplement parce que l'idée que les « pauvres puissent avoir des loisirs a toujours choqué les riches » : au *xix^e* siècle, on disait « que le travail évitait aux adultes de sombrer dans l'ivrognerie et aux enfants de faire des bêtises ». Au *xx^e* siècle, on continue à penser la même chose, et « nous produisons énormément de choses dont nous n'avons pas besoin. Nous maintenons une forte proportion de la main-d'œuvre en chômage parce que nous pouvons nous passer de leur travail en faisant surtravailler les autres. Quand toutes ces méthodes s'avèrent insuffisantes, on fait la guerre : nous employons alors un certain nombre de gens à fabriquer

des explosifs et d'autres à les faire éclater, comme si nous étions des enfants découvrant les feux d'artifice. »

À ces lignes, je n'ai rien à ajouter. Elles sont d'une troublante actualité — si l'on considère maintenant que nous ne faisons plus directement la guerre, mais que nous continuons néanmoins à produire des « explosifs » pour faire tourner la machine productiviste : la France est le troisième exportateur d'armes au monde (8 % du total), pour une valeur de presque 20 milliards de dollars annuels.

Russell termine en expliquant qu'en « travaillant quatre heures par jour, un homme devrait avoir droit aux choses qui sont essentielles pour vivre dans un minimum de confort, et qu'il devrait pouvoir disposer du reste de son temps comme bon lui semble ». Sa conclusion, lapidaire, reste optimiste : notre société (celle de 1932, donc, et ça marche évidemment tout aussi bien pour celle d'aujourd'hui) a choisi « le surmenage pour les uns et la misère pour les autres : en cela, nous nous sommes montrés bien bêtes, mais il n'y a pas de raison pour persévérer dans notre bêtise indéfiniment ». Je répète : il n'y a pas de raison pour persévérer dans notre bêtise.

Mais Russell n'est pas économiste de profession, à la différence d'un autre Britannique, qui fut d'ailleurs son ami, John Maynard Keynes. On connaît Keynes surtout pour son grand œuvre *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* (1936), véritable manifeste de ce qu'on appellera ensuite le keynésianisme (l'État doit jouer un rôle dans l'économie, notamment via une politique de relance). Mais on connaît moins un texte pourtant à mes yeux autrement plus important intitulé « Perspectives économiques pour nos petits-enfants » (un article de 1930, republié récemment

en France sous le titre réinventé, mais parlant, de *Lettre à nos petits-enfants*) : dans ce texte l'économiste se projette un siècle plus tard, c'est-à-dire, à peu de chose près, aujourd'hui.

Et son analyse est passionnante car elle est visionnaire : Keynes comprend que « l'humanité est en train de résoudre son problème économique ». À rebours des accès de « pessimisme économique » qui frappent les chercheurs de son époque, il fait un tableau réjouissant du siècle à venir. Et prédit que « le niveau de vie dont jouiront les pays les plus dynamiques sera entre quatre et huit fois plus élevé qu'aujourd'hui » : or notre PIB est justement aujourd'hui quatre fois plus élevé qu'il y a un siècle... Pour Keynes, ce qui a été jusqu'alors le problème principal de l'espèce humaine, la « lutte pour la subsistance », ne sera plus « primordial » ni « pressant ». Autrement dit, il ne sera plus nécessaire de s'escrimer à la tâche pour satisfaire les besoins principaux de l'humanité. Les hommes réussiront à « effectuer toutes les opérations agricoles, minières et industrielles nécessaires avec seulement le quart de l'effort humain que nous avons été habitués à leur consacrer ».

Mais, selon Keynes, l'homme continuera malgré tout à effectuer un « certain travail afin de lui donner satisfaction », des « petites tâches, obligations et routines ». Il chiffre à « trois heures par jour » ce besoin qu'il faudra continuer à satisfaire. Trois heures par jour... Comme Lafargue, en 1883 ; et comme ce que je propose aujourd'hui. Keynes termine son texte en disant qu'il se « réjouit de voir se réaliser, dans un avenir pas si lointain, le plus grand changement qui se soit jamais produit dans les conditions matérielles de la vie des êtres humains considérés globalement ».

Et pourtant, ce grand changement ne s'est pas encore produit. Nos sociétés sont bien quatre fois plus riches qu'il y a un siècle, mais travaillent toujours autant... Pourquoi ?

Pour une raison très simple. Les gains de productivité, énormes tout au long du xx^e siècle, on a choisi de faire comme s'ils n'existaient pas. Comme si on ne les voyait pas. Au lieu de réduire le temps de travail, afin de produire autant en moins de temps, on a fait le contraire : on a laissé les gens travailler autant, ou presque, et donc, mécaniquement, produire beaucoup plus. Évidemment, cela arrangeait bien les capitalistes, qui font ainsi toujours plus de profit ; mais, manifestement, de l'autre côté, les salariés ont accepté d'être les complices de ce choix (complices plus ou moins volontaires, depuis 1908 et l'invention de la Ford T par Charles Ford, vendue 850 dollars pour que les ouvriers qui la fabriquaient puissent l'acheter).

Il suffit de regarder aujourd'hui ce que nous avons autour de nous dans nos appartements, nos maisons. Tant d'objets ! Tant de nourriture ! Tant de services ! Au lieu de *diviser* par quatre le temps de travail, nous avons *multiplié* par quatre nos « besoins ». Nous avons des téléphones bourrés de technologie : mais il faut tous les ans augmenter leur puissance ! Des télévisions immenses, mais toujours trop petites ! Des voitures confortables mais il faut encore ajouter des sièges chauffants ! Descendre acheter une pizza devient un effort terrible puisqu'on peut se les faire livrer ! Attendre trois jours pour recevoir un livre qu'on a commandé en librairie semble interminable quand on peut cliquer pour le recevoir chez soi ! Et ainsi de suite *ad nauseam*. Et pourtant, cette nausée, nous pourrions en guérir.

15 octobre 2020

J - 542

Le soleil disparaît déjà derrière les falaises de Sormiou : il est dix-neuf heures. L'automne, ici, c'est au coucher du soleil qu'on comprend qu'il est là ; fini les jours qui durent si longtemps.

Le livre d'Émilien est sorti il y a un mois pile, il est en tête de plusieurs listes de meilleures ventes, il a fait la couv' de deux hebdomadaires (*L'Obs* : « Paresse partout ! Travail nulle part ! » ; *Le Point* : « L'homme qui veut mettre la France à l'arrêt »), la une de plusieurs quotidiens, des télévisions du monde entier, toutes les radios francophones, sans compter les centaines de recensions, commentaires, critiques aussi évidemment, sur internet, et les traductions du livre lancées déjà dans treize langues. La vidéo d'Émilien sur « On décode les codes de l'éco » a fait le meilleur score de la chaîne YouTube.

Alors Émilien a voulu fêter ça, la fin de ce mois intense où il est allé porter la parole de son livre : il a fait tout ce qui avait été convenu avec Éva, et même un peu plus. Pris au jeu. Désireux de marquer le territoire, le plus largement possible. Autant qu'il le pouvait, il a dit que, oui, il est économiquement viable d'avoir des journées de trois heures de travail, si on prend la peine de taxer les heures supplémentaires, et évidemment les revenus du capital, et les multinationales du numérique dont l'activité immatérielle, sur le territoire français, est immense, mais dont les astuces fiscales empêchent le fisc français de leur appliquer l'impôt légitime ; si on limite les écarts de salaires dans un ratio de un à quatre (de 1 500 euros net pour l'ouvrier à 6 000 euros net pour le patron, ça génère

énormément d'excédent brut d'exploitation dans les entreprises, qu'on peut transférer en hausse du salaire horaire en diminuant le temps de travail). Pour ça, rien de mieux qu'une société coopérative, où les salariés sont en réalité leurs propres patrons. Et puis finis les *bullshit jobs*, ces boulots inutiles qui gonflent artificiellement le PIB mais réellement le déficit de la sécu (congé maladie et dépressions : une étude chiffre à 20 milliards d'euros annuels les dépenses générées par les activités « inutiles ») ; fini la congestion des villes (une journée de trois heures il y en a trois ou quatre dans une journée normale, on peut répartir plus intelligemment les flux de travailleurs). Sans compter : la hausse du bénévolat et de la pratique sportive ; la baisse de la consommation d'antidépresseurs et du taux de suicide ; le développement de l'agriculture vivrière (le retour des potagers à l'arrière des 20 millions de maisons individuelles françaises et le développement des potagers partagés en milieu urbain : meilleure alimentation des Français, rétablissement de liens sociaux, en ville comme à la campagne), soit une amélioration globale de la santé de la société. Bref : une France apaisée, salubre, sereine, produisant moins de biens inutiles, plus de sens et plus de bonheur.

Il y a eu des critiques, évidemment : des tribunes un peu partout pour le vouer aux gémonies, pour le traiter de fou, d'hystérique de la flemme, de champion du rien-foutre ; des responsables politiques de tous bords pour refuser même de débattre de ce projet de société jugé délirant ; mais aussi des dirigeants d'ONG, des chercheurs, des écrivains, qui ont pris la plume pour le soutenir (une tribune « Cent artistes pour la paresse » dans *Libération* ; une analyse d'un groupe de neurobiologistes « Le cerveau fonctionne mieux s'il se repose plus » dans *Le Monde* ; un point de vue « Les enseignants du secondaire croient à la semaine de quinze heures » dans

L'Obs ; un dialogue avec Edwy Plenel au Théâtre du Rond-Point ; et ainsi de suite). Bref : le mois qui vient de s'écouler a été largement consacré dans les médias à la paresse, manière aussi pour beaucoup de journalistes d'avoir un sujet original, clivant et intéressant, de ne pas se focaliser seulement sur une pandémie et sa litanie d'interdictions et de restrictions.

Émilien a voulu fêter ce mois joyeux, et pour ça il a réuni ses proches : sa sœur Isabelle Long, responsable de la communication de la Cimade (une importante association de soutien aux migrants) ; son éditrice, évidemment, Éva Durand ; la directrice de son labo du CNRS, Johanna Serpette ; et son vieux pote de prépa, Rémi Lachemise, devenu requin de la finance, ou dauphin plutôt, dauphin de la finance : Rémi investit dans des petites pousses qui vont peut-être cartonner, peut-être pas, toujours à vocation sociale ou solidaire, et il soutient des projets d'aide au développement un peu partout sur le globe, mais il roule en Maserati, sort avec des femmes aussi flamboyantes qu'éphémères — mystère de l'amitié, les deux garçons sont restés potes, alors que les autres de la bande de la khâgne B/L, aujourd'hui profs de fac ou bureaucrates haut placés, ils ne les voient plus.

C'est Émilien qui invite ce soir : il a proposé à ses amis de venir à Marseille (pour Johanna c'est facile, elle y habite ; les autres sont parisiens, et quel Parisien refuserait de descendre passer vingt-quatre heures au bord de la Méditerranée ?) et les emmène dîner dans le restaurant de sa calanque : le Château de Sormiou. Château parce que c'est la seule grande maison en dur : c'est là que Marie de Sormiou dormait, à l'époque où la calanque lui appartenait, offerte par son mari, Alfred de Ferry. En 1894, il a fait construire cette maison qui était leur résidence secondaire, et où Marie a écrit la plupart de ses

poèmes, dont la fameuse *Ode à la Provence*, que Mounet-Sully, un acteur star de l'époque, a lue au théâtre antique d'Orange. Plus personne ne lit Marie de Sormiou, plus grand-monde ne se souvient de Mounet-Sully, mais la calanque, elle, est toujours aussi belle : victoire de la nature sur l'homme.

Émilien, qui connaît bien les patrons, a obtenu la meilleure table, celle qui donne directement sur la mer, le soleil s'éloigne au loin, l'air est doux — ce climat méditerranéen qui surprend à chaque fois ceux qui viennent du Nord ; on boit un rosé frais.

On trinque au droit à la paresse au *xxi^e* siècle.

Isabelle, la grande sœur, sourit :

— Tu te rends compte que tu as relancé le mot, la notion de paresse ? C'est génial, non ? Aujourd'hui c'est devenu une thématique incontournable. Tous les matins sur France Inter, quel que soit l'invité, il a toujours le droit à une question là-dessus : mais alors les trois heures par jour ? Est-ce qu'on ne travaille pas trop ? Et nin-nin-nin...

Isabelle dit toujours « nin-nin-nin » à la place de « bla-bla-bla » : personne ne sait d'où ça vient, mais c'est mignon.

Rémi rigole. Il rigole toujours avant de parler ; même si ce qu'il va dire n'est pas nécessairement drôle :

— L'autre jour j'étais à un *board*, à Hong Kong. Les mecs ont moins parlé du covid que de la paresse ! Le *french Nobel* avec sa *fucking lazyness*, les types ils balisaient grave... Je leur ai dit qu'on était amis, là ils ont carrément paniqué. C'est comme si j'avais parlé du diable. Mon pote, tu vas me faire perdre des jetons de présence, tu effraies le bon peuple des patrons du monde entier et ils vont me jeter de leurs conseils d'administration pour cause d'amitié suspecte avec l'assassin du travail.

— Je ne m'inquiète pas trop pour ton avenir, Rémi, sourit Émilien.

— Mais moi je m'inquiète du tien ! Tu vas faire quoi maintenant ?

Un petit silence. Émilien le regarde avec surprise ; puis les trois autres, Johanna, Isabelle, Éva, qui semblent toutes attendre une réponse.

— Eh bien je vais continuer à vivre. Je vais continuer à écrire, à réfléchir, à me baigner ici, à pêcher avec mes bambins. Tout continue comme avant, quoi...

De nouveau un silence. Comme si les quatre amis attendaient autre chose. Cette fois c'est Éva qui prend la parole :

— Émilien, tu te souviens de ce que je t'avais dit sur le YouTube de Burnous. Le coup du sparadrap... Alors, tu as vu : il est collé maintenant...

Troisième silence. Depuis le début Émilien a compris où ils voulaient l'emmener. Mais lui n'a pas envie d'y arriver, d'y arriver trop vite.

— Comment ça, il est collé ? J'ai bien vu quelques reprises ici ou là de l'idée d'un Émilien Long candidat à la présidentielle, mais c'est tout.

— Euh, intervient Johanna, je ne dirais pas « quelques reprises ici ou là »... Rien qu'au labo j'ai eu trois coups de fil pour me faire parler de ta candidature...

Johanna, il y a deux ans, s'est retrouvée dans cette situation particulière d'accueillir dans son labo un chercheur pas comme les autres, un prix Nobel débarquant de Princeton... Cela aurait pu être compliqué, mais au contraire, tout de suite, entre les deux s'est nouée une relation faite de confiance et d'estime réciproque.

Émilien la regarde comme si tout cela était une plaisanterie :

— Quoi ma candidature ? Mais je ne suis pas candidat. Il n'y a pas de candidature ! Je ne vois pas de quoi ils parlent...

- Il n'y a pas..., commence Rémi.
- ... pas encore..., continue Éva.
- ... de candidature, poursuit Johanna.
- Mais ça pourrait changer, non ? demande Isabelle.
- Émilien s'agace un peu, gentiment :
- Mais attendez ! Vous avez préparé votre coup, là ?
- Oui.
- Bien sûr.
- On s'est parlé. Dans la voiture à trois en descendant de

Paris, puis avec Johanna sur la route pour Sormiou.

Émilien regarde la mer. Rien que la mer : uniquement la mer ; il fait abstraction de cette table, des entrées posées devant chacun, des verres de rosé, des autres tables. La mer, à l'infini. Le soleil, on ne peut pas le voir, Sormiou est orientée au sud et le coucher du soleil ne fait que transformer la mer, au loin, en nappe orangée sublime. Candidat à l'élection présidentielle ? N'importe quoi !

- C'est n'importe quoi, on est bien d'accord ?

Johanna sourit.

— Non, Émilien. Ça a beaucoup de sens, au contraire. D'un côté, tu as un programme qui allie une radicalité extrême avec une rigueur implacable, celle d'un prix Nobel d'économie. Et de l'autre, tu as un peuple paumé, malheureux de ne pas pouvoir croire à quelque chose... On a un président qui avait vendu du rêve en 2017, mais un petit rêve, pour un petit nombre d'électeurs seulement... Et on a vu ce que ça a donné : le rêve a fait pschiiit. On a un candidat d'extrême gauche qui n'en finit plus d'agacer par sa mégalomanie débordante et ses humeurs changeantes... Une candidate d'extrême droite qui... Bon, on s'en fiche, même si elle est au second tour on peut se dire que comme toujours elle n'ira pas plus loin... Bref. Il y a un boulevard pour une candidature de gauche qui prenne en

compte l'ensemble de l'arc narratif du monde d'aujourd'hui. Le monde d'après la fin du communisme. D'après la fin des idéologies. D'après la fin des croyances. D'après le covid. D'après l'après.

— Cette fameuse candidature qui sort de nulle part, qui transcende tout, qui écrit un nouveau paradigme, relance Éva. Cette candidature que personne n'attendait, mais à laquelle tant de gens rêvent à chaque fois. Une candidature d'un mec hors système, pour de vrai cette fois, pas un inspecteur des finances qui a été conseiller à l'Élysée puis ministre de l'Économie. Non ! Un mec qui n'a pas fait de politique, jamais, qui n'a aucune ambition personnelle, mais qui en revanche est un mec qui s'interroge sur la société. Et qui est crédible ! Émilien, tu es prix Nobel ! Tu te rends compte ! Personne ne pourra te faire chier dans un débat en disant que tes propositions ne sont pas sérieuses. Tu es le mec le plus crédible qu'on puisse trouver en France !

— Le mec, peut-être, intervient Émilien, mais vous oubliez la meuf : Esther Duflo. Je ne suis pas le seul Nobel d'économie français. Elle pourrait se présenter, elle. Et puis il y a aussi Jean Tirole...

Cette fois c'est Rémi qui tonne.

— Attends, ne parle pas de Tirole. J'en peux plus de son libéralisme bien propre sur lui ! Quant à notre collègue et néanmoins amie Esther, tu conviendras que sa vision des questions de pauvreté est mondiale, et plutôt orientée vers les pays pauvres que vers les enjeux français.

Rémi et Émilien étaient dans la même khâgne que celle d'Esther Duflo, deux années après elle. Deux Français, avec la même formation, quasiment le même âge, qui obtiennent le Nobel à quelques années d'intervalle, ce n'est pas banal ; Émilien et Esther ont toujours gardé un contact, lointain

certain, mais cordial. Rémi, lui, a financé plusieurs projets de recherche du Poverty Action Lab, le labo qu'elle dirige avec son mari Abhijit Banerjee. Ce qui est sûr, c'est qu'Esther Duflo ne sera pas candidate à la présidentielle en 2022. En revanche, le paradoxe est que le président actuel est *lui aussi* passé par cette même khâgne, cette fois deux ans après Émilien et Rémi. Ça fait beaucoup de beau linge se succédant dans les années 1990 dans cette salle un peu délabrée donnant sur une petite cour avec trois marronniers du V^e arrondissement parisien. Pas mal de gloriole aussi pour leur professeur d'économie commun : j'ai quand même formé un président et deux Nobel...

Émilien a l'air un peu las. Inquiet. Mais il reste sa grande sœur, elle, elle le connaît, elle sait qu'il aime avant tout la vie, la vraie vie, qu'il n'a aucune envie de se jeter dans le bain de la politique, dans le cauchemar de la représentation permanente, du cirque électoral.

— Isa, fais entendre la voix de la raison. Dis-moi que tu ne les crois pas vraiment, que tu as voulu jouer un peu avec eux, mais qu'au fond ça n'a aucun sens. Que me lancer, me pourrir la vie pendant, quoi, un an et demi, pour finir avec 4 % des voix et appeler à voter je ne sais qui, si ça se trouve appeler à voter pour le même président qu'on a déjà, juste parce que le deuxième tour refait à l'identique celui de 2017, franchement le jeu n'en vaut pas la chandelle. Hein ? Tu es d'accord ? Tu vas leur dire que ton petit frère il veut pouvoir venir à Sormiou pour lire dans son hamac ?

Isabelle, son air sérieux et tendre, sa douceur et sa fermeté :

— Émilien, évidemment que ce serait un chienlit pour toi. Évidemment que c'est du sacrifice. Évidemment que tu vas en chier, te faire chier, voire même nous faire chier, et

nin-nin-nin. Mais le problème, là, c'est que ce truc t'échappe, qu'il échappe à ton propre désir : tu as une responsabilité, parce que tu peux changer les choses, en profondeur. Et non seulement je pense que tu dois y aller, mais en plus, à la différence de mes trois camarades ici présents, je pense que tu peux la gagner, cette élection.

Rémi explose de rire.

— Ah oui ! Ça c'est énorme ! La famille Long n'a peur de rien ! Ta *sister* pense que tu vas gagner ! Là c'est un peu gros, je te l'accorde...

Émilien prend l'air offensé :

— C'est un peu vexant ce que tu dis... Tu crois que je devrais me présenter mais tu penses que je ne vais pas gagner ?

— Évidemment, Émilien, répond Éva. L'idée c'est de faire avancer le *schmilblick*, de faire bouger les lignes. De faire progresser tes idées. Pas de gagner, bien sûr. La France est malheureuse, perdue, paumée, tout ce que tu veux, mais pas au point de te filer la majorité de ses votes.

Rire général. Émilien est de plus en plus vexé ; mais il sourit.

— Ah je comprends votre stratégie... Vous jouez à la corrida, vous voulez me chauffer à blanc, me montrer la cape rouge pour que je m'excite, me dire que je vais me faire tuer par le torero pour que je l'attaque. Vous me bluffez comme si j'étais un idiot, c'est ça ? Vous pensez que me dire que je ne suis pas capable de gagner ça va me donner envie d'y aller ?

Isabelle répond très sérieusement :

— En fait non, Émi... Ils pensent tous les trois que c'est une super idée que tu te lances, mais que tu n'as aucune chance. Moi je pense que tu peux gagner. Il n'y a pas de calcul du tout. C'est juste deux tendances.

— Pardon ! répond Émilien en s'échauffant, et c'est peut-être le rosé qu'il boit comme de l'eau pour tenir le choc dans cette discussion qui lui fait perdre un peu de son calme. Pardon ! Il y a trois tendances : ceux qui pensent que je vais me présenter et perdre ; celle qui pense que je vais me présenter et gagner ; et enfin celui qui dit d'aller vous faire foutre ! Non mais !

Rire général.

Et puis le dîner continue, on parle de mille et une autres choses, on s'amuse, on plaisante, on interroge, on affirme ; et aussi on se souvient du temps passé — chacun des quatre invités a une chronologie différente dans sa relation à Émilien, sa sœur le connaît depuis toujours (naissance), Rémi depuis vingt-cinq ans (hypokhâgne), Éva depuis quinze ans (prix du meilleur économiste) ; Johanna depuis deux ans (venue à Marseille au CNRS), et ces récits entremêlés, entrelacés, dessinent le portrait d'un garçon complexe et touchant, brillant et perdu, joyeux et sérieux : Émilien Long.

Il fait nuit.

Rémi avec sa Maserati ramène à Marseille Johanna chez elle, et Éva dans un hôtel standard ; il ira lui dans un hôtel de luxe, le Petit Nice — Isabelle reste dormir au cabanon avec son petit frère, ils vont rejouer un épisode de leur enfance, quand ils devaient se coucher alors que les parents restaient dîner chez des amis d'un cabanon voisin ; les deux enfants discutaient de tout, de rien — parfois de leur avenir, quand lui était au lycée et elle déjà étudiante. Là, ils vont parler seulement de son avenir à lui.

— Je ne sais pas quoi penser, Isabelle...

Il lui a laissé la « bonne » place, le grand matelas de la mezzanine ; il s'est installé dans le canapé-lit d'en bas. Ils ont

éteint la lampe torche. Il va faire frais cette nuit, mais ils ont des sacs de couchage prévus pour des nuits à moins dix degrés, il n'en fera que onze ou douze.

— Tu sais, c'était drôle, dans la voiture avec Rémi et Éva, au début on plaisantait. Et puis, au fur et à mesure, c'est devenu de plus en plus sérieux. De plus en plus crédible. Quand on a retrouvé Johanna — c'était la deuxième fois que je la voyais, j'aime bien cette femme, je la trouve toujours juste dans ses analyses, dans son regard sur les choses — on pensait qu'elle allait nous refroidir, mais pas du tout, elle a embrayé et alors là, nin-nin-nin, la dernière demi-heure, on était comme des fous...

Émilien a confiance en sa grande sœur. Entièrement confiance. Il a toujours eu plus confiance en elle qu'en leurs parents. Isabelle, il peut lui parler sans jamais craindre qu'elle ne comprenne pas, ou qu'elle le juge. C'est précieux, comme relation. Surtout dans une situation comme celle-là.

— Mais selon eux, c'est pour faire le malin... Une candidature de témoignage, ce n'est pas très excitant comme perspective. S'il n'y a que toi qui y crois...

Émilien a toujours été légèrement mégalomane. Mais à son rythme : minot marseillais qui se voyait bien monter à Paris en prépa ; khâgneux parisien semi-glandeur qui se voyait bien entrer à Normale sup ; docteur en économie qui se voyait bien prof aux États-Unis ; économiste qui se voyait bien prix Nobel ; puisque à chaque fois ça a marché, alors pourquoi maintenant ne pas se voir président ?

— Je ne sais pas si j'y crois vraiment, répond Isabelle. Je crois simplement qu'il y a un espace. Une place à prendre. Et que cette place tu pourrais la prendre toi. J'ai confiance en toi et je me dis que beaucoup de gens pourraient avoir, comme moi, confiance en toi... Après, la victoire finale, c'est autre chose. C'est à toi de la gagner.

La fraîcheur est tombée sur le cabanon. Mais une fraîcheur agréable, pour qui est bien au chaud dans son sac de couchage.

— Mais Isa tu te rends compte ? Si j'étais candidat je voudrais tout faire à ma manière, ne rien subir des pseudo-règles du monde politique. J'aimerais faire une campagne cohérente avec mon sujet, pas comme ces candidats soi-disant gauchos qui tombent dans tous les pièges du système...

— Mais c'est ça qui est bien Émi ! C'est que tu peux, tu dois faire ce que tu veux, précisément. Ta com', tes slogans de campagne, ton programme, tout... Tu ne subirais aucune contrainte. Pas de parti, pas de gangue.

Elle rit.

— Je voulais dire « gangue » au féminin, mais « gang » au masculin ça marche aussi...

Émilien, dans le noir, a les yeux qui brillent.

— Tu vois, par exemple, j'aimerais inventer un truc pour aller chercher les signatures de maires, je ne sais pas, disons que je prendrais une roulotte tirée par un âne et que j'avancerais comme ça, à mon rythme. Tu vois, l'idée ce serait de mettre un autre rapport au temps dans ma campagne : dès le début. Le candidat qui va chercher des signatures avec son âne ! Attends... Si j'y consacre disons trois mois, et qu'il me faut six cents promesses pour être sûr d'en avoir cinq cents au final, ça veut dire en trouver six par jour... Hmm, ça paraît un peu compliqué... Disons qu'il faudra sans doute doubler le voyage d'autres dispositifs... Dans certaines zones de la France, avec un âne, tu ne fais pas plus de quatre ou cinq mairies en une journée...

L'avantage d'un économiste, c'est qu'il va vite pour faire les calculs. Pour planifier un cadre.

Mais c'est aussi un inconvénient : il peut sèchement refermer les portes qu'il a ouvertes avec enthousiasme. Émilien soupire :

— Il me faudrait une équipe... Un directeur de campagne, un porte-parole, des conseillers, la chienlit quoi... Des technocrates de misère...

— Pas forcément. Tu peux décider que ton équipe ce ne sont que des gens en qui tu as confiance, et peu importe qu'ils soient déjà dans le milieu politique. Je ne sais pas, tu pourrais prendre... Johanna comme directrice de campagne, elle a un super profil pour ça. Rémi, tu le prends comme conseiller disons... spécial, le profil disruptif sur plein de sujets, mais qui te permettra de parler au Medef, ce qui ne va pas être une sinécure... Éva, conseillère culture. Et...

— ... et toi conseillère com'.

Isabelle se redresse, comme mue par un ressort extrêmement puissant :

— Ah non ! Non Émilien, moi je ne travaille pas avec toi, c'est pas bon comme idée le frère et la sœur qui bossent ensemble, et puis la Cimade a trop besoin de moi.

Elle se recouche, baisse la voix :

— Disons que je pourrais te donner des avis, ou des conseils... Mais ça ne sera pas officiel, d'accord ?

— Comment ça, pas « officiel » ? Tu parles comme si c'était déjà décidé... Comme si j'étais déjà candidat !

Ils rient, tous les deux. Mais un seul des deux est face à une décision qu'il va devoir prendre.

Émilien soupire :

— Je pense vraiment qu'il y a quelque chose à dire aux Français, quelque chose qui peut s'entendre depuis cette histoire de virus. Tu vois le succès de la collapsologie depuis quelques années, ça raconte quelque chose. Il faudrait que je puisse proposer un truc. Articuler l'idée que la fin du travail pourrait être le remède à la fin du monde... Tu vois, tout le monde va me pilonner en mode « il défend la flemme, la

glande, le néant », mais si j'articule quelque chose entre la fin du travail et le fait que de toute façon on doit tourner une page pour rester sur cette planète, alors ils n'ont plus d'angle d'attaque. Tu vois : dépolluer les sols, replanter des arbres, produire en bio, tout cela c'est de l'activité. Il ne s'agit pas de ne rien faire : il s'agit de faire bien. De faire autrement.

— Oui, en gros, il faudrait que tu sois le nouveau René Dumont... Arriver à porter une parole à la fois vraiment écologiste et radicalement décroissante...

— Exactement, pas un candidat dont le but serait juste de pactiser avec la grande distribution pour que la part du bio dans les supermarchés passe de 7 à 15 %...

Elle sourit.

— Il faudrait que tu t'appuies sur quelqu'un qui connaît bien ces sujets pour ta campagne...

— Oui.

— Et pourquoi pas le Baron ?

— Le Baron ? Il est encore vivant ?

— Je crois... Maman m'a reparlé de lui il n'y a pas longtemps.

Le Baron ? Et pourquoi pas ?

16 octobre 2020

J - 541

— Bonjour, je voudrais parler au Baron.

— C'est moi.

— Bonjour, Baron. C'est Émilien Long, je ne pense pas que vous vous souveniez de moi, j'étais venu en stage à l'été 1990, ma mère nous avait envoyés trois semaines avec ma sœur Isabelle...

C'était il y a trente ans, l'été de la fin de la troisième pour Émilien, celui de la première pour Isabelle, leurs parents les avaient inscrits dans une colonie un peu particulière, un séjour de trois semaines en autarcie dans une ferme (auto)³, c'est-à-dire : autonome, autogérée, autosuffisante. Un lieu qui, tout autogéré qu'il se proclamait, était en fait dirigé par une seule personne, fantasque, un quadragénaire barbu balançant entre illumination et rationalisme : le Baron.

Pourquoi « Baron » ? Personne n'a jamais su. Comment s'appelle-t-il vraiment ? Peu importe. Là-bas, à Peyrelevade, sur le plateau de Millevaches, c'était le Baron : tout le monde l'appelait ainsi, et tout le monde s'en contentait.

Et aujourd'hui encore, sur la page Facebook de « L'Autre Ferme » à Peyrelevade, il est écrit « Le Baron », suivi d'un numéro de téléphone, un fixe, et la mention : « Pas la peine d'appeler dans la journée, on ne répond qu'entre 19 h et 19 h 30. »

Il est dix-neuf heures quinze. Émilien est dans son appartement marseillais, le matin il a raccompagné sa grande sœur à la gare Saint-Charles, à seize heures trente il a récupéré ses enfants à l'école de la rue Barthélémy, maintenant Augustine et Pierre regardent un dessin animé après la douche et avant

le dîner. Dehors, il pleut, il fait froid, le mistral souffle : c'est le temps que les Marseillais détestent.

Au téléphone, un long silence, puis cette réponse :

— Émilien Long, le prix Nobel d'économie ! Je me souviens très bien de toi, voyons ! Ta dégaine d'ado squelettique et intello qui se demandait ce qu'il faisait là... Tu en as fait du chemin...

Pour Émilien, ces trois semaines de stage avaient été comme une sorte de ruban de Moebius, dont il est impossible de savoir de quel côté on se trouve : à la fois un agacement permanent à faire des choses qu'il ne connaissait pas, ne comprenait pas, fatigue physique pour ce presque lycéen de quinze ans maigrelet et un peu empoté, incompréhension face à la complexité de ce que le Baron essayait de leur apprendre ; et à la fois une fascination pour cette façon d'envisager la vie en dehors de tout cadre classique, liberté dans les champs, beauté de la nature, plaisir à soigner et à récolter ces fruits et ces légumes.

— Et vous, Baron, où en êtes-vous ?

— Moi, rien n'a tellement changé... Ah si, je me suis marié, il y a une dizaine d'années, avec une Hollandaise, une cantatrice... C'est la joie. Sinon la ferme a bien grandi, mais je ne m'en occupe plus tellement, j'ai soixante-quatorze ans maintenant tu sais.

— Oui Baron...

À la différence de pas mal de gourous, le Baron n'était dans aucune ambiguïté, ni sexuelle ni de pouvoir : il voulait simplement que sa ferme, « L'Autre Ferme », soit le modèle d'une agriculture et d'une société différentes ; bien avant la mode de la permaculture, le Baron avait banni toute forme d'intrant ne venant pas directement de sa terre (purin d'ortie :

oui ; bouillie bordelaise : non). Les membres de la coopérative agricole (les « coopé ») travaillaient six heures par jour : trois heures le matin, trois heures l'après-midi ; le reste du temps était libre, il y avait une école pour les enfants des coopé ; le matériel, les véhicules étaient mis en commun, mais chacun habitait dans sa maison. En 1990, c'était un modèle qui avait à la fois dépassé les fantasmes des communautés des années 1970 (qui avaient déjà depuis longtemps pour la plupart échoué) et anticipé ce qui trente ans plus tard essaïmera un peu partout en France : des lieux collectifs pensés comme des espaces de résistance à l'ordre productiviste classique.

— Alors, dis-moi, pourquoi est-ce que tu voulais me parler ?

Un silence. Émilien vérifie que la porte de la chambre des enfants est bien fermée, que les jumeaux ne vont pas l'entendre.

— Baron... Je vais vous dire un truc étonnant, puis vous demander un truc étonnant. Ne soyez pas surpris.

— Je t'écoute...

— Baron, j'envisage de me présenter à l'élection présidentielle pour défendre mes idées sur la fin du travail... sur le droit à la paresse. Et j'aimerais articuler ça avec une équation écologiste, mais réelle, pas du *greenwashing* pour être à la mode...

— Et... ?

— Et j'aimerais, si ça se concrétise, je dis bien « si » parce que pour le moment je n'ai pas pris ma décision, j'aimerais bien que vous soyez mon conseiller sur les questions de nature.

— De nature ?

— D'agriculture, mais pas seulement. Les forêts, les jardins, dans les villes, chez les gens, les champs, enfin tout ce qui a à voir avec la terre.

— Tout, quoi.

— Non, pas tout... Je ne vais pas... on ne va pas faire comme si on ne savait pas que les trois quarts des Français vivaient en ville. Ça fera partie de l'équation de mon projet. Réarticuler villes et campagnes. Il y a quelque chose à trouver. Dès lors qu'on libère du temps pris sur le travail, il faut que les Français puissent se reconnecter à la nature. Et c'est ça qui m'intéresse dans votre expérience. Et que j'aimerais que vous partagiez avec nous.

— Tu dis « libérer du temps au travail », mais de combien de temps tu parles ?

— Vous savez que quand j'étais venu en stage, en 1990, dans la ferme, vous aviez cette règle qui m'avait impressionné : six heures de travail par jour, pas une minute de plus.

— Oui, écoute maintenant on est descendus à cinq heures... On a fait des progrès sur pas mal de techniques de culture...

— Eh bien moi dans mon projet, ce sera trois heures par jour... La semaine de quinze heures pour tous !

— Ah...

Un silence. Cette fois le Baron est bluffé.

Dans la chambre des enfants, une petite voix :

— Papa ! C'est fini le film !

Émilien, au Baron :

— Si sur le principe vous ne me dites pas non, alors pensez-vous que vous pourriez vous rendre disponible pour une réunion que je ferai à la fin du mois ?

— À Paris ?

— Mais non ! À Marseille, Baron. Je ne pourrais jamais mener une campagne électorale depuis Paris.

LE DROIT À LA PARESSE AU XXI^e SIÈCLE. – Chapitre 8 – Rebonjour paresse –

Le titre de ce chapitre est un clin d'œil à un livre qui, sorti en 2004, a fait ce qu'on appelait à l'époque un « buzz ». Intitulé *Bonjour paresse* (en souvenir du *Bonjour tristesse* de Françoise Sagan), il s'agissait, sous la plume de Corinne Maier (un pseudonyme), de raconter « l'art et la nécessité d'en faire le moins possible en entreprise ». Ce livre et le brouhaha médiatique qui l'a accompagné ont été la dernière occurrence d'un débat en France sur le thème de la paresse. Et encore, de manière très ciblée, puisqu'il était question de la possibilité de ne « rien faire » au bureau sans se faire remarquer — le propos de Corinne Maier n'était pas tant de croire en la fin du travail que de dire comment s'en soulager l'air de rien.

Cela fait vingt ans, maintenant, que nous sommes entrés dans le XXI^e siècle. C'est beaucoup — mais cela reste peu : je veux dire par là que nous ne pouvons faire comme si nous ne nous souvenions de rien du XX^e siècle. Or tout au long du siècle passé on a observé une réduction du temps de travail (en France, on est passé en cent ans d'une semaine de quatre-vingt-quatre heures à une de trente-cinq heures) — mais au XXI^e, rien. Pour le moment.

Je ne reviendrai pas sur les débats assez ahurissants qui ont accompagné puis suivi le vote de la toute dernière réduction du temps de travail, la loi dite Aubry de 1998 : j'en ai déjà parlé dans un ouvrage précédent¹. Débats plutôt médiocres, souvent agressifs, parfois carrément diffamatoires (je veux

1. Chez le même éditeur : *Travailler moins pour gagner plus*, 2007.

dire, y compris contre moi, certains économistes surjouant parfois l'exaspération alors qu'ils feraient mieux de s'interroger sur leur propre aberration).

Que la droite ait été, de tout temps, contre la réduction du temps de travail, cela peut se comprendre si l'on se souvient que la droite en France n'est pas ou quasiment pas libérale au sens économique du terme : elle est simplement conservatrice. Là où la main invisible d'Adam Smith ou le néoclassicisme de Milton Friedman pourraient postuler que la durée légale du travail est fixée en fonction des besoins réels de la société (et donc, avec des taux de chômage élevés, une productivité forte et une valeur ajoutée extrême, que mécaniquement cette durée doit diminuer), la droite à la française, forte du souvenir des seigneurs décidant des horaires de leurs serfs à rebours de toute cohérence de productivité, impose que les salariés français soient rivés à leur poste de travail le plus longtemps possible, afin qu'ils se souviennent qu'ils ne sont pas libres (le salariat ayant simplement remplacé le servage).

Bien. Le lecteur aura compris que je ne vais pas tenter ici de convaincre la droite française que son dirigisme paternaliste est bien loin du libéralisme qui, lorsqu'il est radical, a du moins l'intérêt de proposer une souplesse absolue de tous les marchés, y compris celui du travail. Car, même si j'arrivais à convaincre un parti de droite que l'individualisme défendu par Friedrich Hayek s'accommoderait très bien d'une semaine de quinze heures, je n'en vois pas tellement l'intérêt : à mes yeux, la réduction du temps de travail doit aller de pair avec un discours d'égalité sociale et de partage des ressources, ce qu'un vrai libéral ne souhaitera jamais.

En revanche, j'ai plus de mal à m'expliquer le peu d'intérêt de la gauche française pour la remise en question du dieu Travail. Oh il y a des éclairs, de temps en temps : il y a bien eu

un candidat choisi par le Parti socialiste qui a mis sur la table lors de la dernière présidentielle le revenu universel d'existence — et a enfin fait connaître au grand public cette notion qui s'est malheureusement retrouvée vilipendée par toute une série de caricatures. Je préfère penser que c'est parce que ce candidat, si honnête et rigoureux qu'il se soit montré, a été trahi par plusieurs responsables de son propre parti, que le thème a fait un tel flop, mesuré par son score du premier tour, 6,36 %...

Mais si l'on observe les partis de gauche qui ont vocation à présenter des candidats à la prochaine élection présidentielle, celle de 2022, on ne voit... rien : rien d'autre que le productivisme, le *made in France*, la croissance verte, et *tutti quanti*. Tout se passe comme s'il fallait dire définitivement adieu paresse. Pourquoi ? Pourquoi aucun parti ne souhaite-t-il se saisir de cette thématique, dont j'ai montré pourtant que ses racines étaient profondes ? Peut-être parce qu'il manque un soubassement théorique, un véritable travail de recherche, avec des hypothèses économiques, des calculs et des projections intégrant l'ensemble des données. C'est ce travail que je propose dans cet essai — avec l'espoir, en offrant cette boîte à outils du possible, que ce possible puisse devenir un sujet lors de prochaines élections.

19 octobre 2020

J - 538

Congrès international des poètes : à Mexico, dans le magnifique amphithéâtre de l'ancien couvent San Ildefonso, au cœur du centre historique de la ville, derrière une grande table disposée sous l'impressionnante peinture murale de Diego Rivera, *La Creación*, sont installés côte à côte : une poétesse québécoise de vingt-sept ans, un poète hollandais de quatre-vingt-treize ans, une poétesse kazakhe de soixante-quatre ans, et un homme souriant, dodu et majestueux, poète sénégalais d'origine, français depuis longtemps, Souleymane Coly, cinquante-trois ans.

C'est à son tour de parler. Il s'exprime en français, est traduit en espagnol, en anglais, en russe, en chinois. Il y a quinze nationalités. Cinq langues de traduction. Soixante-cinq poètes invités. Et un énorme public : la salle de cinq cents places est presque entièrement remplie.

— La poésie est politique. La poésie n'est QUE politique. La poésie est le pouvoir : mais le pouvoir des mots. Il n'y a pas d'autre pouvoir que celui des mots. Ceux qui croient avoir du pouvoir parce qu'ils dirigent une entreprise, un pays, une région, eux ne produisent que du vent quand ils ouvrent la bouche. Ils ont construit leur univers sur du sable. Le pouvoir, c'est de parler vraiment. De dire les choses. La poésie le permet. Je suis un homme politique parce que je suis un poète. Je suis roi parce que je suis poète. Ma langue a du pouvoir car elle est grosse de ma salive mêlée, de serpent et de panthère. Oui, je suis serpent, je suis panthère. Car je suis poète. Je sais que la langue est forte et fragile. Qu'elle est tout

et rien. Je me pique de pas-que.

Souleymane rit. Se tourne vers les cabines des traducteurs.

— Mais comment mes très chers traduisez-vous « Je me pique de pas-que » ?

Joyeuse cacophonie : chaque traducteur dit sa traduction. Souleymane les commente, les discute, puis s'exclame :

— Réjouissons-nous que la tour de Babel se soit effondrée ! Réjouissons-nous de toutes ces langues qui nous permettent de nous confronter à d'autres univers, façons de penser, approches du réel. Quelle terreur serait un monde avec une langue unique. Une langue qu'on ne pourrait pas choisir. Langue maternelle ET paternelle ET onclenelle ET tante-nelle. Enfermé dans une seule famille, avec une seule vision du monde. S'il n'y avait qu'une seule langue, il n'y aurait peut-être qu'un seul poète !

Mais.

— Mais je m'échauffe. Maintenant il est temps pour moi de déclamer quelques-uns de mes poèmes. De vous les lire. De vous les transmettre.

Souleymane Coly, un des poètes français les plus reconnus de par le monde ; parle une dizaine de langues, a passé le concours du Quai d'Orsay après de brillantes études. A été nommé il y a vingt ans ambassadeur, représentant de la France à l'Unesco ; puis en poste en Roumanie et au Cambodge, où son intelligence diplomatique a fait merveille — sa carrière aurait pu continuer dans des pays de plus en plus grands, mais trop de bureaucratie étouffait le poète, qui a préféré se placer en disponibilité du Quai d'Orsay : j'ai l'honneur, monsieur le ministre, de vous demander ma remise en liberté. Il a continué de voyager, beaucoup, mais comme poète uniquement, globe-trotter allant de résidences en invitations, d'hommages en conférences, libre, toujours.

À San Ildefonso, il se lève. Commence à dire ses poésies. Fleuries. Horizontales. Immenses. Profondes. Dures. Douces. Belles.

Puis cocktail. Des dizaines de poètes sous les arcades en pierre volcanique du grand patio du couvent. Souleymane passe de la délégation des poètes bengalis au (seul) poète moldave, puis va bavarder avec les étudiants en lettres de l'UNAM, l'université publique mexicaine qui organise le congrès. Il est chaleureux, empathique, éruptif aussi s'il le faut (à l'ambassadeur de France au Mexique qui est venu saluer son collègue en disponibilité : voyez ces rencontres, comme les Mexicains aiment et respectent les poètes, pourquoi la France en est-elle incapable?).

Souleymane ne met pas, ne met plus jamais, d'habits occidentaux. Il est habillé d'un magnifique boubou aux mille couleurs et se meut avec aisance dans cette foule bigarrée, où certains poètes sont en jean déchiqueté et d'autres en costume-cravate.

Son téléphone sonne : Émilien Long. Ils se connaissent depuis Princeton, où Souleymane a été artiste associé durant une année entière, quand Émilien débutait sa carrière de professeur aux États-Unis. Ce n'était pas seulement la langue française qui les a rapprochés : une certaine manière d'être libres, inventifs, ambitieux mais du bon côté de l'ambition, celle qui te dit que tu peux faire des choses bien sans aller là où on t'attend.

Étrangeté des télécommunications au XXI^e siècle : l'un est dans son appartement marseillais, l'autre dans le centre de la ville de Mexico ; et, de Marseille à Mexico, Émilien propose à Souleymane de venir se joindre au groupe qu'il réunit à la fin

du mois. Un groupe qui aurait comme but : envisager l'hypothèse d'une possibilité que.

Souleymane est joyeux, joyeux d'avoir parlé poésie toute la soirée et joyeux d'avoir bu ces tequilas qui semblent ne jamais se tarir :

— Émilien ! Je te dis oui ! Un oui qui dit pardi. Un oui qui dit : et si ? Un oui qui vient d'ici. Oui, oui mon ami hardi.

De l'autre côté de l'Atlantique, Émilien ajoute très sérieusement son nom à la petite liste qu'il s'est constituée, au dos d'une enveloppe. Déjà cinq noms qui ont dit oui sur le principe, oui pour venir parler, oui pour faire partie d'une équipe : le Baron ; Johanna Serpette, pas mécontente à l'idée de prendre du champ un moment de son labo du CNRS, de s'éloigner un temps des petites tensions, vagues jalousies et conflits de prééminence de tous ces chercheurs qui devraient œuvrer pour le bien commun ; Alphonse Burnous, surpris d'abord, flatté évidemment, ravi finalement d'être considéré comme capable de faire partie de ce groupe, passionné aussi par l'idée de défendre un projet de société qui puisse, pour sa génération, incarner enfin un futur un peu optimiste ; Rémi Lachemise, bien sûr, d'accord *pour n'importe quoi qui te serait utile, chauffeur, cuisinier ou financier*. Et maintenant Souleymane Coly.

Joyeuse troupe.

21 octobre 2020

J - 536

À la rédaction du quotidien *Le Monde*. C'est un lundi un peu spécial : le service politique ouvre sa cellule « présidentielle ». Un an et demi avant l'élection. Moment particulier dans la vie d'un journal : les directeurs sont là, on va parler cadrage général et stratégie de ressources humaines. Chaque candidat présumé, ou déclaré, va avoir « son » journaliste attiré. Jeux de pouvoir, à l'intérieur du journal, presque pires que ceux que vivent les candidats eux-mêmes. Qui aura quelle place ?

Les discours préliminaires s'éternisent.

Puis le responsable du service politique égrène sa liste de journalistes chargés de candidats. À la toute fin, il y a une dernière rubrique :

— Et alors les candidats farfelus... Ceux dont aucun n'aura les cinq cents signatures. C'est donc pour le journaliste en charge de cette rubrique un boulot plutôt marrant, qui dure un an, parce que tout s'arrête assez vite... Alors cette année comme candidats farfelus, nous avons déjà, je dis bien déjà car l'année qui vient ne sera pas exempte de surprises... Marcel Campion, bien sûr, le roi des forains... 0,4 % aux municipales à Paris, mais maintenant il vise l'Élysée ! Monique Duvauchelle, une retraitée qui, nous dit-elle, a fait l'intégralité des manifestations de gilets jaunes, plus celles contre la réforme des retraites, a eu le covid en avril 2020, mais se bat contre le vaccin et pense fédérer sur l'ensemble de ses colères une majorité de Français. Et, bien sûr, l'étonnant Émilien Long, prix Nobel d'économie, qui pourrait se déclarer, si l'on

en croit les indiscretions lues ici ou là, pour défendre le droit à la paresse ! Bref, que du beau linge... C'est un poste où il faut un peu de rigueur face à la folie douce des candidats. Je propose donc Nadia Ben Arfa, comme un baptême du feu...

Nadia est assise parmi le groupe des journalistes politiques du *Monde*, qu'elle connaît à peine. Elle ne rougit pas, fait un petit sourire sec et professionnel. Elle avait été prévenue le matin même par un mail de son chef de service. Nadia est journaliste au *Monde* depuis une semaine exactement. C'est son tout premier poste, après un parcours scolaire exceptionnel : entrée à Sciences Po en « convention Zep » (les meilleurs élèves issus de zone d'éducation prioritaire qui entrent à Sciences Po par une admission parallèle), elle y a brillé et a intégré le master journalisme où elle a impressionné l'ensemble de ses professeurs par un mélange détonnant de maturité dans le regard et d'hyper-efficacité dans l'écriture journalistique, dont elle intégrait les codes, quels qu'ils soient (la radio, la télé, le tweet, l'infographie), avec une aisance stupéfiante. Elle a fait une thèse consacrée à l'évolution de l'écriture journalistique, puis elle a pu choisir entre plusieurs offres d'emploi : pistée par ses anciens professeurs, tous journalistes en place. Elle a décidé d'aller au *Monde* comme le repère d'un monde classique, d'un monde traditionnel qui lui semblait inaccessible quand elle était plus jeune, que ses parents regardaient BFM-TV et ses frères Facebook pour s'informer.

Depuis ce matin, Nadia rabâche le sentiment d'être méprisée, bizutée — ils m'ont donné ce poste sur les candidats nuls parce que je suis une rebeu ? Parce que je viens de Sciences Po via Zep ? Parce qu'ils pensent que j'écris de la merde ?

Pas du tout. C'est son chef qui lui expliquera, après la réunion. Ce poste n'est pas une punition, pas un bizutage, au

contraire : c'est une vieille habitude au *Monde* de donner les « minuscules » candidats (par différence avec les « petits » candidats, qui ont une chance, eux, d'être sur la ligne de départ du premier tour) à un ou une très jeune journaliste dont l'avenir semble prometteur ; Gérard Courtois l'a fait en 1974 ; Françoise Fressoz en 1981 ; Raphaëlle Bacqué en 1988 ; Luc Bronner en 1995, et ainsi de suite. Une année de formation, d'apprentissage sur le terrain, de découverte des papiers qu'on voudrait longs mais qui ne feront que deux feuillets, d'interviews reléguées dans les tréfonds du web là où les grands candidats ont des pleines pages en papier et le titre de la home sur le net.

Ce sera ensuite, dans les années ultérieures, qu'on verra si Nadia marche sur les traces de ses glorieux aînés. Car c'est aussi la question qui est posée par ce premier poste, question pas directement formulée par ses patrons, mais qu'il va bien falloir qu'elle se pose : toi, Nadia, que veux-tu devenir, ensuite ?

Nadia est rassurée par ce que lui a dit le chef de service. Ce challenge, tout compte fait, l'amuse ; elle est excitée, aussi, plaisir habituel chez les journalistes, de se confronter à des personnalités très différentes ; et ces candidats sont particulièrement différents, non seulement les uns des autres, mais aussi du personnel politique habituel. J'ai envie de l'exercer, ce métier. Mon métier. Ce que je vais devenir, je le verrai plus tard.

24 octobre 2020

J – 533

11 h

Ce samedi matin, Émilien doit retrouver sept personnes dans le bureau d'une amie informaticienne, une grande salle en rez-de-chaussée, rue du Coq, dans le 1^{er} arrondissement marseillais, pas loin de la gare Saint-Charles, ce qui permet aux Parisiens d'arriver vite et de repartir vite. Tomettes hexagonales au sol, immense table en bois brut avec des bancs de chaque côté, grandes plantes vertes qui s'épanouissent un peu partout : c'est là où travaille Marguerite Dupont, une petite femme blonde avec des dreadlocks et une longue robe kaki, qui a monté une société dédiée à l'hébergement et aux solutions web entièrement open source, comme elle l'explique à Éva, qui est arrivée la première. L'informaticienne au look grunge a immédiatement sondé l'éditrice parisienne au look éponyme :

- Tu connais le principe des logiciels libres ?
- Euh... Plus ou moins... C'est des logiciels gratuits ?
- Pas que gratuits. Gratuits, en général, même si parfois il y a des versions payantes, mais surtout open source, c'est-à-dire que leur code source est libre, modifiable par qui veut.
- Mais c'est impossible... Ça voudrait dire que ça n'appartient à personne.

Marguerite rougit : elle a ferré un nouveau poisson. Elle va l'évangéliser. Ça lui coûte, de parler — mais c'est important. Quand on peut convaincre.

– Et si ! C'est possible. Comme l'air que nous respirons ou la formule πr^2 pour calculer l'aire d'un cercle. Ça appartient

à tout le monde, on peut s'en servir comme on veut, par exemple pour calculer la surface d'une part de pizza coupée en huit : $(\pi r^2)/8$.

— Mais comment est-ce que vous gagnez de l'argent ?

— Moi je gagne de l'argent en offrant des services informatiques tout en utilisant des logiciels libres, c'est-à-dire que je ne paie pas pour l'usage du logiciel, en revanche j'y contribue, en tant qu'utilisatrice, d'abord en signalant les bugs et en expliquant aux concepteurs les usages réels qu'on a de leur outil. Et puis j'aide dans des forums en ligne d'autres personnes qui ont des problèmes avec le logiciel. J'apporte donc une pierre à cet édifice qui se construit collectivement, hors de toute appropriation capitaliste.

— Ah...

Éva n'a pas forcément envie d'en savoir beaucoup plus. Elle change de sujet :

— Et comment vous connaissez Émilien ?

Marguerite la regarde, presque effrayée.

— Mais on ne se tutoie pas ?

Éva acquiesce, un peu gênée : elle a l'impression de systématiquement mettre mal à l'aise son interlocutrice, sans le vouloir évidemment. Sans comprendre pourquoi non plus.

Marguerite répond :

— Émilien est venu à une *install-party* une fois ici, on est devenus amis.

— Une quoi ?

— Une *install-party*, c'est un moment dédié à l'installation de logiciels libres, ou mieux, de systèmes d'exploitation libres.

— Ah...

— Tu as un Mac, j'imagine ?

— Oui, sourit Éva, désolée d'être aussi prédictible.

— Eh bien ton système d'exploitation c'est MacOS, un

système très performant mais complètement fermé dont tu ne sais pas ce qu'il fait dans ton dos, qui t'impose des mises à jour régulièrement sans te dire pourquoi, et qui pourrait ne plus être développé si demain la société Apple fait faillite.

— Peu probable...

— Peu probable, je te l'accorde. Mais en revanche, nous, avec nos Linux, nos systèmes d'exploitation, on a des systèmes entièrement libres, entièrement personnalisables, dont on peut surveiller et adapter l'ensemble des comportements. Et décider de manière beaucoup plus précise ce qu'on met à jour, corrige, modifie, et ainsi de suite.

— OK, c'est Linux en fait ton truc ! Il fallait le dire.

Marguerite la regarde, déstabilisée. Elle se moque de moi ou quoi ?

— Oui, c'est Linux, mon truc. Notre truc. C'est...

La porte s'est ouverte. Émilien entre, accompagné de Johanna.

— Marguerite ! Je parie que tu essaies de refourguer une Debian instable à cette pauvre Éva !

Là Éva ne peut plus du tout suivre : Debian est un des systèmes Linux les plus complexes qui soient, et instable correspond à sa version provisoire, celle que testent les informaticiens, donc celle qu'il n'est vraiment pas recommandé de mettre dans les mains d'une éditrice parisienne.

Ils se saluent, tous les quatre, comme on se salue en temps de covid, de loin, avec les yeux surtout : les yeux de Marguerite, un peu allumés et rieurs, les yeux d'Éva, souples et subtils, les yeux de Johanna, brillants et volontaires, et les yeux d'Émilien : crispés.

Il ressent une tension sourde qu'il n'arrive pas à faire passer, depuis ce matin, malgré le jogging qu'il est allé faire

au parc Longchamp, malgré la longue douche brûlante qui a suivi : il se sent plus tendu qu'à l'oral d'Ulm, qu'à sa leçon à l'agreg de sciences éco, qu'à sa soutenance de thèse, qu'à son entretien pour Princeton, qu'à son discours de Stockholm — cette fois il y a quelque chose qu'il ne maîtrise pas parfaitement. Pas tant l'oral lui-même que son enjeu : il ne sait pas si le mieux pour lui c'est de réussir, ou de rater.

Pour se détendre un peu, il va dans la petite cuisine, à côté, préparer du café. Pour tout le monde.

Six cafés. Sept cafés. Huit cafés. Ils sont tous là. Il est onze heures trente, la réunion peut commencer, et c'est Émilien qui fait les présentations :

— Johanna Serpette, directrice de mon labo du CNRS, ici à Marseille. Sociologue de formation, spécialiste des organisations et du management.

Johanna fait le regard qu'il faut faire dans ce cas-là : regard rassurant engageant motivant.

— Rémi Lachemise, chef d'entreprise. Sans autre commentaire.

Rémi rigole :

— C'est une menace ?

Émilien le reprend, froidement :

— Rémi, je fais le tour de table, la parole circulera ensuite.

Il faut cadrer. Ça veut dire que c'est commencé ? Que ce sera de plus en plus cadré ? Émilien ne veut pas se poser cette question. Il continue :

— Alphonse Burnous, youtubeur, qui s'occupe de la chaîne « On décode les codes de l'éco ». Très bonne chaîne YouTube. Éva Durand, éditrice. Mon éditrice. Le... alors ne vous étonnez pas, c'est un surnom, le Baron, agriculteur. Souleymane Coly, poète. Et diplomate. Et enfin, Marguerite Dupont, informaticienne, notre hôte aujourd'hui.

Un silence. C'est maintenant qu'il va enchaîner. Sur quelque chose d'important. Ils le savent, tous. Maintenant :

— Je vous ai réunis... Vous savez pourquoi. J'aimerais pour commencer vous donner la parole à tour de rôle, que chacun dise, très synthétiquement, pourquoi il croit à l'idée que je me présente à l'élection présidentielle. Et évidemment en miroir, pourquoi il n'y croit pas. J'aimerais une vision clairement manichéenne. Le blanc, le noir. Et je compte sur votre franchise : vous pouvez y aller à fond. Johanna, si tu veux bien commencer.

Johanna se racle la gorge. Émilien ouvre un cahier petit format. Un cahier qu'il a pioché dans le stock de fournitures de ses enfants : il y avait une série de cahiers Babar datant de leur CP (ou maternelle ?), jamais utilisés — ce n'est pas maintenant, en CM1, qu'ils accepteraient d'en avoir un comme ça. Sur la couverture de celui-ci, Babar est tranquillement installé au bord d'une rivière, à pêcher avec sa trompe.

Premier mot de la première ligne de la première page du premier cahier. Émilien écrit le prénom de Johanna et la regarde ; elle se lance :

— Le positif : un discours radical rigoureux. Une candidature issue de la société civile mais hyper rassurante, *because* prix Nobel. Un être humain charismatique. Une honnêteté. Une sincérité. Le négatif : aucune expérience dans le champ, ni toi ni autour de toi. Je veux dire : nous, ici. Un manque de crédibilité dans le champ politique. Un programme qui fait extrêmement peur. Et, pour toi, le cauchemar personnel que représente une campagne électorale. Surtout ce *type* de campagne.

C'est déjà fini. Bien synthétique, comme il avait demandé. Mais Émilien avait oublié :

— Ah et j'aimerais aussi que me disiez en conclusion si

selon vous je dois y aller ou pas. Là encore, en toute sincérité. Donc, Johanna, ta conclusion ?

Johanna ouvre la bouche, fait semblant de réfléchir une seconde. Et, très vite :

— Il faut y aller.

Pour elle, c'est évident. Sinon, elle ne serait pas là. Pour Émilien, c'est plus étonnant : les arguments contre semblaient pourtant largement dépasser les pour. Peu importe : dans son cahier, il finit de noter quelques mots-clés, trace un petit bâton dans une colonne marquée « oui ». Et il lance Rémi. L'homme d'affaires fait un regard insolent.

— Le positif : tu es glamour, tu es dans le vent, tu es *hype*, tu es clivant dans le bon sens du terme, tu as une forte notoriété et un accès évident aux médias, tu es un *winner*, tu n'as peur de rien, tu es fou mais pas trop. Le négatif : toutes tes qualités deviennent des défauts dès que tu entres en campagne. Tu es fragile médiatiquement, inexistant politiquement, tu risques d'effrayer aussi bien ceux dont tu ne veux pas le vote, les riches, les cadres, les classes moyennes sup, que ceux dont tu veux le vote, les employés, les ouvriers, les agriculteurs, parce qu'ils te jugeront fou. Et donc, ma conclusion : tu dois évidemment y aller, car à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Rires autour de la table.

Au tour du benjamin, Alphonse. Ce n'est pas, loin s'en faut, le plus timide :

— Le plus : un prix Nobel d'éco candidat c'est top, ça ratisse super large, ça fait parler, ça amuse et ça rassure, ça fait du bruit et du mouvement. La fin du travail c'est un truc de jeunes, c'est un truc dans l'air du temps, ça marche, tu génères des likes. Le moins : tu n'as que des amateurs autour de toi, tu n'as pas de parti, pas de fric, tu es père divorcé et c'est pas cool. Tu es trop sûr de toi. Trop beau gosse. Ma conclusion : vas-y !

Prendre un jeune youtubeur dans le vent comme responsable de la communication d'une campagne : ça se tente. C'est risqué, mais ça se tente. Mais qu'est-ce qui n'est pas risqué dans cette histoire ?

Maintenant l'éditrice parisienne. Éva, son élégance, sa mesure, sa finesse. De tous, c'est certainement elle qui connaît le mieux Émilien :

— Le plus : beaucoup de talent, d'énergie, d'intelligence. Une envie de faire le bien. Une volonté d'y arriver, quoi qu'il t'en coûte. Le moins : trop sensible, pas assez guerrier pour une campagne électorale. Pas assez mesquin, pas assez maquignon. Trop frêle, j'ai presque envie de dire trop flemmard pour aller au bout. Ma conclusion : oui bien sûr, si tu sais où tu vas et ce que tu risques de perdre.

Émilien relève la tête de sa feuille de notes :

— C'est un oui bémol ?

— Non... C'est un oui. Avec un petit bonus rien que pour toi.

— D'ac, merci. Le Baron ?

— Le plus : tu es assez fou pour nous réunir ici et pour nous y faire croire. Si on est sept cinglés, manifestement très différents les uns des autres...

Regard appuyé sur son voisin, le jeune Alphonse. Qui fait semblant de ne pas comprendre, regardant volontairement en l'air comme si de rien n'était — sourires de tout le groupe.

— ... à y croire, pourquoi tu ne toucherais pas plein de gens ? Le moins : personne n'a jamais gagné une élection dans ce pays avec un vrai programme de gauche. Personne depuis Léon Blum en 1936. Donc tu n'as aucune chance. Et ma conclusion : il faut bien sûr y aller.

Émilien acquiesce, note « Blum 36 », rajoute un bâton dans la colonne des « oui », et passe la parole à Marguerite. Laquelle est mal à l'aise, comme toujours quand il faut parler en public.

Elle lance à toute allure :

— Le plus : tout le monde l'a déjà dit, le moins, je ne suis pas trop d'accord avec ce qui a été dit, car tout ce que j'ai entendu pour moi c'est des qualités, le côté amateur, qui n'y connaît rien, c'est bien, c'est ce qu'il faut aujourd'hui pour convaincre.

Elle s'interrompt et rougit, comme si elle en avait déjà trop dit. Émilien a pensé à elle pour prendre en charge l'ensemble des enjeux numériques d'une éventuelle campagne : Marguerite s'y connaît parfaitement, avec en prime ce choix des logiciels libres et de l'idéologie qui va avec, celle des biens communs.

Émilien la relance gentiment :

— Donc ?

— Donc oui il faut que tu sois candidat.

Sixième bâton dans la colonne des oui.

— Merci Marguerite. Souleymane, je te laisse conclure.

— Conclure, mais sans froideur...

Souleymane s'occuperait, dans l'équipe de la campagne, des relations internationales. Cela fait sens : diplomate en disponibilité, polyglotte, voyageur, multiculturel (je ne suis pas un Bounty, noir à l'extérieur, blanc à l'intérieur, je suis plutôt un arc-en-ciel, noir de jais, blanc de papier, jaune de soleil, rouge de flammes, bleu de glace), chaleureux et engagé.

— Alors écoute-moi, le Nobel rebelle. Écoute ma liste. En positif : beau cul, belle gueule, beau cerveau, beau programme. Belle idéologie. Beau projet de société. La générosité de la démarche t'honore. Et ta confiance en nous m'enchant. Mais il y a le négatif... L'ombre du moins... Tu vas te faire manger tout cru mon ami, te faire déchiqeter menu par les loups de la politique, par les requins de la banque, par les chacals du journalisme. Et voilà ma conclusion : n'y va pas mon ami, tu as tout à perdre, rien à gagner.

Surprise de l'assemblée. Sur les sept prises de position, la dernière est la première, et donc la seule, qui soit négative.

Émilien s'inquiète :

— Mais si j'y allais, tu viendrais avec nous ?

Souleymane lève les bras au ciel. Les manches de son boubou retombent sur ses bras.

Soupir. Sourire.

— Sur un frêle esquif ou un vigoureux paquebot, oui tu peux compter sur moi, je serai là, à tes côtés ! Si tu veux sombrer, alors je tomberai à l'eau avec toi. Avec vous tous, compagnons d'infortune et de folie !

Ils rient. Émilien fait un petit signe de la tête, rassuré ; mais toujours assez tendu. Puis :

— J'aimerais reprendre certains de vos arguments.

Depuis combien de temps déjà ? Depuis si longtemps qu'Émilien ne se souvient pas d'avoir été autre chose que ça, il a eu cette capacité à intégrer les arguments des autres, à les synthétiser, à en ajouter d'autres, à y répondre. C'est peut-être pour ça que ça a été si facile pour lui d'écrire sa thèse, d'emmagasiner tout ce qui avait été écrit sur le temps de travail, d'y adjoindre des données statistiques jamais utilisées, d'en organiser la force synthétique, et d'arriver à un résultat à la fois clair et efficace. De continuer, de traiter des dizaines de types de données, pour des dizaines de pays, sur des dizaines de décennies. Construire un modèle mathématique. Et finir par recevoir un prix Nobel.

Là, les arguments sont plus faciles à synthétiser, mais le but final est plus difficile à atteindre.

— La question de la crédibilité : cruciale, pour une campagne présidentielle. Et en effet sur le champ économique évidemment je ne suis pas en difficulté. Ce qui ne veut pas dire que je sois convaincant — depuis toujours j'ai face à moi

des économistes qui m'expliquent que je dis n'importe quoi, ça ne va certainement pas s'arrêter maintenant. En revanche, il y a tout le reste : aucune expérience politique, quasiment aucune dans les relations internationales, même si le Nobel m'a à un moment transformé en Obama au petit pied. Pas de connaissance des enjeux sociétaux, par exemple la santé, la vieillesse, la maladie. Mais aussi, je ne sais pas, la sécurité routière, ou le sport amateur, ou plein d'autres trucs : je n'y connais rien, je n'y ai jamais réfléchi, et je n'ai pas écrit la moindre ligne sur le sujet. Mais...

— ... mais on aurait du temps pour y travailler, non ? demande Johanna.

— C'est précisément ce que j'allais dire. En revanche, Rémi a souligné un point important en parlant de sociologie électorale.

— Ah bon ? J'ai parlé de ça, moi ?

— Oui. Tu as raison de dire qu'il y a une partie de la population active, ou non active mais bien lotie, qui va s'opposer frontalement à mon programme. En gros, tous ceux qui adorent leur travail et/ou, j'insiste sur le « et » et sur le « ou », et/ou gagnent plus que quatre fois 1 500 euros par mois. Ça fait entre 5 et 15 % du corps électoral. Après, il y a l'inconnue des retraités qui ne seront quasiment pas concernés par notre proposition centrale, puisqu'ils ne travaillent *plus* ; or c'est un tiers des électeurs, et la catégorie, vous le savez, qui s'abstient le moins. Il faudra donc les intégrer dans notre schéma tactique.

Il sursaute. Tout le monde le voit. Il a l'impression de parler comme un général en campagne. Ce serait ça, faire une campagne ? Avoir un schéma tactique ? Il se reprend.

— Je reviens à ce qu'a dit Rémi : si les gens qui gagnent moins de 6 000 euros par mois (c'est un peu plus de 95 % des actifs, soit dit en passant), ou qui sont au chômage, et/ou tous

ceux qui ont le sentiment qu'ils travaillent trop, si personne de ces gens-là n'adhère à notre programme parce qu'il leur fait peur, alors on est foutus.

— Mais c'est le but d'une campagne, non ? De convaincre les gens.

C'était le Baron. Et son enthousiasme juvénile de septuagénaire. Émilien répond en souriant :

— Évidemment. Mais souvenez-vous de 2017. On a un candidat qui introduit la notion de revenu universel dans le débat public — et honnêtement c'était la première fois que ça sortait du cercle des chercheurs, des économistes, des intellectuels, là toute la société a été confrontée à cette thématique. C'était super que tout le monde en parle. Et là, bam ! 6,36 %. Alors qu'il y avait un gros parti derrière... Donc : ce n'est pas parce que tu as lancé une idée, et une idée séduisante, que la mayonnaise prend.

— Tu es pessimiste ? demande Alphonse.

— Non. J'évalue. Je mesure. J'analyse. Baron, tu disais que la dernière victoire de la gauche, c'était 1936. Mais si on regarde la durée légale du travail, je peux vous dire que la dernière mesure réellement progressiste a un siècle. Regardez les chiffres : en 1848, la semaine est à quatre-vingt-quatre heures. En 1900, la semaine est ramenée, dans l'industrie, à soixante-dix heures, soit une diminution de 16 %. En 1919, c'est-à-dire juste après la Première Guerre mondiale, la semaine est fixée à quarante-huit heures, ce qui fait une baisse de 31 %. Il n'y aura pas mieux ensuite en termes de réduction... En 1936 : quarante heures, soit de nouveau moins 16 %. En 1981, la semaine est à trente-neuf heures, soit moins 2,5 %. En 1998, à trente-cinq heures, soit moins 10 %. Moi je propose de passer à quinze heures, soit moins 57 % ! C'est-à-dire la baisse la plus importante de l'Histoire !

Il reprend sa respiration un instant. Il parle vite, un peu trop fort. Il est dans son émotion, et on n'a pas de raison de ne pas trouver qu'elle est bonne. Pour Johanna, Éva, Rémi, qui étaient au dîner de Sormiou, il n'y a même pas un mois, c'est évidemment fascinant : l'énergie d'Émilien Long s'est mise en branle, et rien ne semble l'arrêter.

— Et ce projet, ce ne serait pas seulement ça : il y a plein d'autres enjeux qui n'ont pas été présents, ou pas assez, dans les programmes progressistes des décennies passées : le climat, la nature, la santé. Et tout, je dis bien tout, converge avec l'idée de ne pas travailler plus de trois heures par jour. Donc ce serait une révolution. Mais une révolution démocratique. Et sans homme providentiel. Je serai un simple porteur de plat.

Alphonse tape sur la table. Tout le monde sursaute.

— Mais il faut qu'on t'enregistre, là ! Tu fais déjà un discours de meeting !

Émilien le regarde presque avec étonnement. Comme s'il avait oublié toute cette petite troupe autour de lui. Comme s'il était seul face aux questions qui commencent à se poser pour lui.

— On parlera plus tard des enjeux de communication. Mais...

Tout à coup son visage accuse une grande lassitude.

— Mais il y a un argument qu'aucun d'entre vous n'a évoqué. Qui à mon sens est le plus problématique. Ma campagne, c'est le droit à la paresse pour tous. Or, pour la mener à bien, il va falloir qu'on bosse comme des fous — donc faire l'exact contraire de ce qu'on promet. « Faites ce que je dis, pas ce que je fais » : j'ai toujours détesté cette phrase...

Un silence. Et puis Souleymane, le sage :

— Mais mon ami il y a une hypothèse que tu as écartée, un peu vite... Et si tu menais ta campagne à la paresseuse ?

Si ce que tu disais tu le faisais ? La journée de trois heures déjà pour le candidat, et pour son équipe ! Tu traces une route que tu empruntes.

Johanna, déjà dans son rôle de directrice de la campagne, intervient :

— Trois heures, non, ce n'est pas possible, on n'y arriverait pas... Trois heures par jour !

Émilien sourit :

— Mais si nous on n'y arrive pas, qui y arrivera ? Qui pourra croire qu'on pourra y arriver ?

— Attends, Émilien, répond Johanna, ce n'est pas à un vieil ami de Léon Blum que je vais apprendre que prendre le pouvoir ce n'est pas exercer le pouvoir. Tu ne peux pas te mettre face à des gens qui vont bosser quinze heures par jour en en faisant cinq fois moins. Tu vas, ou plutôt on va se faire déchiqueter. Je prends un exemple : imaginons quelqu'un qui fait campagne — ça pourrait être nous — pour les transports gratuits dans les villes. Bon. Ce type ne va pas frauder dans le métro pendant la campagne sous prétexte qu'il défend le métro gratuit. Il faut qu'il attende d'être au pouvoir pour passer une loi qui impose la gratuité du métro. C'est la même chose pour le temps de travail : la campagne, ce n'est pas comme si tu avais déjà fait passer la loi des quinze heures.

— Mmh, acquiesce en grommelant Souleymane. C'est loin d'être faux...

Émilien tapote sur la table avec son stylo, agacé.

— Tu as raison Johanna. Mais il faut trouver un truc, au moins marquer quelque chose. On pourrait imaginer que tous les jours par exemple on débraie, volontairement, pendant une heure, je ne sais pas, de onze à douze, le moment où dans les bureaux tout le monde est au top de la productivité, nous, toute notre équipe est off.

— Et puis on a droit à la sieste, lance Alphonse. Après le déjeuner, une sieste avant de reprendre le travail!

— Et évidemment interdit de s'appeler ou de s'envoyer des messages le soir. Interdiction absolue de travailler de vingt-deux heures à sept heures! lance Éva. C'est une telle plaie les gens qui écrivent tard le soir ou très tôt le matin, comme s'ils voulaient nous montrer qu'ils ne s'arrêtent jamais.

— De vingt et une heures à huit heures je dirais plutôt, rétorque Alphonse.

— De vingt heures à neuf heures! enchérit Souleymane.

— Ou alors on fait comme moi à la ferme, s'amuse le Baron. Moi, c'est trente minutes de communication possible, entre dix-neuf heures et dix-neuf heures trente. Et c'est tout.

Johanna s'apprête à prendre la parole, mais Émilien l'arrête d'un geste.

— Bon, on verra ça, on aura le temps d'en reparler. Mais c'est bien, vous avez répondu à ma question.

Il sourit.

— Bon.

Un silence.

Il est temps de conclure, c'est évident. Il doit conclure. Il va conclure :

— Eh bien. Donc. On a soupesé les arguments, et, de manière nette, le positif l'emporte largement sur le négatif. Mais...

Un long silence.

— Mais..., demande Johanna. Mais quoi?

Émilien fait une drôle de tête. Une tête de quelqu'un qui n'a pas envie de parler. Il le faut bien, pourtant.

— Mais je ne vais pas vous donner ma conclusion tout de suite. Je vous avais demandé de vous rendre disponibles pour le week-end. Et je vous en remercie, d'ailleurs. Et donc, pour

bien commencer dans notre thématique, je vais vous laisser tranquilles tout cet après-midi et ce soir. On va se retrouver ici demain à la même heure. Et je vous donnerai ma réponse. Et en fonction de cela, on lancera nos premières pistes de travail, ou alors on s'arrêtera là, et je vous inviterai pour un bon déjeuner. J'ai besoin de...

— ... de réfléchir, termine Johanna.

— Non. J'ai besoin d'en parler avec Augustine et Pierre. Mes enfants jumeaux, pour ceux qui ne les connaissent pas. Je ne peux pas prendre cette décision sans en parler avec eux. J'ai rendez-vous ce soir avec les deux pour qu'on ait cette discussion. Tous les trois. Comme dans un vieux western en noir et blanc : on va s'attabler, on va prendre des whiskys, enfin un whisky et deux diabolos grenadine, on va poser nos flingues sur la table, et on va négocier. Je ne peux pas vous donner ma décision avant de leur en avoir parlé. En gros, notre sort est entre les mains de deux cow-boys en culotte courte. Le sort de la Fraaaaaance !

Ils rient, tous. Un peu de tension s'envole. Émilien reprend :

— Je plaisante, évidemment. Mais je ne plaisante pas : je ne vais pas jouer à être président dans leur dos.

Dans *L'An 01*, le chef-d'œuvre de Gébé, une de mes planches préférées s'intitule « Prenez garde ! ». Elle déroule en parallèle le récit de travailleurs le matin sur un quai de gare. Dans un cas, ils « nouent la trame effilochée du programme de télé d'hier soir avec les fils poisseux des nouvelles du matin » : « ils vont au boulot », « les portes d'usines et les chaises de bureaux les attendent avec confiance, les somnambules ne s'égarent jamais ». Ceux-là, « vous pouvez leur raconter n'importe quoi » : « que la télé est objective, que le travail est noble », et « qu'ils peuvent devenir vieux et malades les yeux fermés ». Ils sont « bien polis et respectueux » : « C'est la masse ! » Dans l'autre cas, sur l'autre colonne, ils sont « en voyage au boulot », ils imaginent que le train va « peut-être vers la mer ! ». Terminus : « ce n'est pas la mer », « ils le savaient bien », mais « ce sera pour demain ». Ils vont « à l'usine et au bureau et pas dans des petits hôtels pour faire l'amour », mais « ils savent que c'est pour demain ». Ceux-là, ils sont capables, un jour, « de filer à la mer, au bistrot, dans les squares, définitivement ». Ceux-là, sont « redoutables » : « C'est la masse ! » Et Gébé ajoute une dernière ligne au bas des deux colonnes : « Comment, "ce sont les mêmes" ? Bien sûr que ce sont les mêmes ! On vous aura prévenus ! »

Eh bien, aujourd'hui, c'est exactement la même chose : les Français sont râleurs, se plaignent de tout, que l'hôpital n'a pas de moyens mais ils disent que les impôts sont

trop élevés, qu'ils ne gagnent pas assez d'argent et que les autres sont toujours plus aidés (les autres, ça peut être : les étrangers, les urbains, les ruraux, les périurbains, les banlieusards, les malades, les handicapés, les vieux, les jeunes), qu'ils n'ont de temps pour rien faire mais ils regardent des heures de séries sur Netflix tous les jours, que le covid tue beaucoup mais ils ne voient pas qu'un quart d'entre eux aura un cancer, qu'il leur faut deux bagnoles par foyer et que l'essence est trop chère mais que l'on pollue trop et que tout est foutu — mais aussi : les Français donnent 7,5 milliards d'euros par an aux associations caritatives, ils font des clubs de paroles pour partager leurs lectures, ils sont bénévoles ou pompiers volontaires, l'usage du vélo ne cesse de progresser, les potagers et jardins partagés se multiplient, les magasins écocitoyens aussi, les ressourceries et lieux de mise en commun débarquent un peu partout, le racisme n'a jamais été aussi bas, et depuis le printemps 2020 l'idée que le travail doit l'emporter sur tout le reste n'est plus complètement une idée fixe.

Comment ça, ce sont les mêmes ? Bien sûr que ce sont les mêmes. Et c'est pour ça qu'il ne faut pas être pessimiste. C'est pour ça que je suis optimiste : la révolution que je souhaite pour le ^{xxi}e siècle, d'abord en France et ensuite dans le reste du monde, c'est une révolution pacifique où parce que l'obligation de travail tombe, la société tout entière se met en mouvement : en libérant du temps, on libère en réalité la possibilité pour les gens de faire des choses, de se consacrer à des choses. D'où une hausse substantielle du bénévolat, du sport, du jardinage — c'est-à-dire une augmentation du bien qu'on fait aux autres, à soi, à la nature. Baisse des maladies du travail, de la consommation d'anti-dépresseurs, des cancers. Il faut toujours prendre en compte

l'ensemble des éléments en économie : le xx^e siècle n'a voulu mesurer que la croissance et ses à-côtés, dans un aveuglement délirant où la production de missiles atomiques ou les travaux de destruction d'une forêt primaire *augmentent* le PIB alors qu'ils détruisent hommes et nature. Le xxi^e siècle, et particulièrement depuis la pandémie du covid-19, semble accepter de mesurer de façon plus subtile l'évolution du monde. Dans cette équation, comme je l'ai montré dans ce livre, le temps de travail peut être de quinze heures par semaine sans le moindre dommage pour l'économie dans son ensemble, c'est-à-dire l'arc entier formé par : la santé, la santé mentale, l'humeur, la productivité, la production.

Un tel monde est-il possible ? J'en suis sûr. Adviendra-t-il ? Je le souhaite. Comment ? Je ne sais pas encore — mais je sais que je ne suis pas le seul, loin s'en faut, à ne plus vouloir subir le monde tel qu'il nous est imposé. À vouloir changer la nature même du système dans lequel nous évoluons. Je suis prêt à jouer, à la place qui est la mienne, un rôle dans cette transformation-révolution. Dans cette révolution-transformation. (Comment, c'est la même ? Bien sûr que c'est la même !)

24 octobre 2020

J – 533

18 h

Émilien referme son livre. Pourquoi a-t-il voulu le lire une fois encore, comme s'il ne savait pas ce qu'il avait écrit, il y a quelques mois, et que plus de deux cent mille Français ont déjà lu ? Que, dans le reste du monde, peut-être deux millions de personnes vont bientôt lire (*The Right to be Lazy in the Twenty-First Century* ; *Il diritto alla pigrizia nel XXI secolo* ; *El derecho a la pereza en el siglo XXI* ; *Das Recht auf Faulheit im 21. Jahrhundert* ; 21世紀怠ける権利) ?

C'est comme s'il voulait se motiver lui-même. De ces idées faire quelque chose de concret. Comme s'il était son propre *sparring-partner*.

Il est installé sur une chaise au niveau du toit du Mucem. Il aime bien le jardin pseudo-botanique installé en haut du musée, pas pour les quelques plantes aromatiques qu'il ne prend jamais le temps de renifler, mais pour la vue au loin sur la mer, et le calme de ces grandes terrasses qui, c'est à mettre au crédit des aménageurs du lieu, sont ouvertes à tous, sans besoin de billet d'entrée. Au sommet du fort Saint-Jean, il y a l'épaisse muraille de pierres claires et ensuite rien d'autre que la Méditerranée qui brille à l'horizon.

Émilien attend Christine et ses enfants, il a proposé ce lieu comme rendez-vous, ça fera deux balades différentes pour les enfants, ils seront venus par le sud du Vieux-Port et repartiront par le nord vers l'église des Réformés. Christine habite à côté de Notre-Dame-du-Mont, Pierre et Augustine sont

de vrais enfants de bourgeois, leur mère habite une maison avec jardin et leur père a un cabanon à Sormiou — c'est comme ça, la vie en a décidé ainsi, ce sont des gosses de riches. Mais justement, il y a le moyen de changer quelque chose à l'ordre du monde, que tous les enfants d'aujourd'hui et ceux à venir vivent dans un pays plus juste. Supprimer ou presque l'héritage, taxer à 95 % les successions au-delà des 50 000 premiers euros, voilà encore une mesure à ajouter pour faire un programme cohérent. Un programme cohérent ? Émilien a du mal à vraiment admettre qu'il va se retrouver dans la peau d'un homme politique avec un programme. Un programme !

Il y a cette question de l'organisation, avec ses enfants. Si je pars en campagne, ça va être impossible de faire strictement la garde alternée. Il faudra de la souplesse. Pour combien de temps ? Combien de jours ?

Sur son téléphone il s'installe une appli qui fait compte à rebours jusqu'au 10 avril 2022, date probable du premier tour de l'élection présidentielle. Il reste : 533 jours, soit un an, cinq mois, et dix-sept jours. Et quatorze de plus en cas de second tour. De second tour ?

Mais le QG de campagne serait à Marseille, je pourrais les voir quand même. Il y aura des déplacements évidemment, mais si on arrive à s'organiser avec Christine, si elle n'est pas trop pénible, je pourrais les voir presque autant que maintenant. Mais pourquoi je ne me contente pas de la vie que j'ai maintenant, qui me va très bien ? Pourquoi vouloir me lancer là-dedans ? Pourquoi

— Papa ! Papa !

Ils sont là. Il va falloir leur parler. Et puis décider.

25 octobre 2020

J – 532

0 h 30

La discussion a eu lieu. Émilien ne sait pas si ses enfants ont vraiment compris les institutions de la V^e République. Président, finalement, c'est comme maire de Marseille mais pour toute la France ? Si tu es président on sera les plus riches de France ? Tu décideras tout pour tout le monde ?

Mais l'essentiel a été dit, malgré tout. Qu'il les aime, qu'ils sont plus importants que tout le reste. Qu'il va sans doute les voir un peu moins, mais que ça ne change rien. Il a essayé d'expliquer le processus, les cinq cents signatures, le premier tour, le deuxième tour, autant d'étapes qu'il n'est pas sûr d'atteindre, mais que ça vaut le coup d'essayer — les deux enfants ont opiné, et Augustine a conclu gravement :

— De toutes façons tu serais un super président, papa, nous on est d'accord pour te partager un peu parce que ça fera du bien à tout le monde.

Émilien était ému, il ne savait plus trop quoi faire, quoi dire, ils ont mangé des pizzas. Et puis sur un coup de tête il a décidé d'aller à Sormiou dormir.

— Oh non papa, il fait trop froid !

Mais Émilien voulait. Être là-bas, une fois encore, à ce moment-là de bascule. Parce que cette fois ça y est, cette fois il est candidat. Il a peur de ne pas dormir beaucoup, il a envie de n'entendre que le bruit de la mer et le souffle de ses deux enfants qui dorment.

Ils ont pris la voiture.

Marseille la nuit. Ça roule. C'est beau, Émilien a pris par la corniche, la mer est noire et la ville a ses lumières rassurantes ; juste avant la Pointe-Rouge, il a tourné à gauche, pour contourner le début du massif des Calanques, pour prendre la « route du feu », pour descendre jusqu'à Sormiou.

Il s'est garé dans le parking, le plus près possible de chez lui. À l'arrière, les enfants s'étaient endormis. Il a pris dans ses bras d'abord Augustine, puis Pierre, les a déposés sur le grand matelas en haut, a allumé le petit chauffage à pétrole. Il fait froid, c'est vrai, mais ça va vite se réchauffer. Il les a glissés dans les sacs de couchage. Ils ont ronchonné, un peu, et puis se sont tout de suite rendormis. Combien de fois je pourrais encore faire ces gestes-là ?

Il est minuit et demi maintenant. Émilien a essayé de lire, il s'est plongé dans le gros volume de *L'Autofictif*, le journal littéraire d'Éric Chevillard, y a vu cette phrase qu'il a pris comme un avertissement pour lui : « Les rôles que la vie nous confie, il nous faut bien les accepter. Comment faire corps autrement ? Tu dors comme une souche. Tu trembles comme une feuille. Je joue à l'écrivain ; on ne saurait mieux l'être. » Tu te crois capable d'être président ?

Émilien n'arrive pas à se concentrer. Il est trop excité. Il a envie de parler. Il voit qu'il y a de la lumière chez Ange, il descend à son cabanon, toque à la porte. Ange Lecciato lui ouvre sa porte, étonné :

— Oh pinsout', qu'est-ce que tu fais là ?

Pinsout', prononciation à la française du mot corse *pinzutu* : le nom familial pour désigner un non-Corse.

— Ange, viens à la maison, je suis avec mes enfants, ils sont couchés, viens bavarder un peu.

Au cabanon. Les enfants dorment profondément, ne seront pas dérangés par la discussion. Émilien a servi deux whiskys, Ange lui a demandé pourquoi il était là, Émilien a éludé, j'aime bien venir juste pour la nuit — c'est vrai d'ailleurs.

Émilien, en fait, est déjà dans le coup d'après.

— Ange, dis-moi, tu pourrais me faire le fil d'une journée habituelle pour toi ? Ça m'intéresse, pour mon boulot sur le temps de travail, tu sais.

— Mais moi je ne travaille pas, hé ! Mon métier, c'est glandeur.

— Je sais bien. C'est pour ça que ça m'intéresse. C'est comment la journée d'un glandeur ? Tu peux me faire le détail, heure par heure, d'une journée type ?

— Ah... Écoute... Le matin, je me lève vers neuf heures. J'écoute la radio en prenant un café et en mangeant des biscottes. Si tu veux tout savoir, je trempe mes biscottes dans mon café. Tu prends pas de notes ?

— Arrête ! C'est pas scientifique, c'est juste que ça m'intéresse...

Ange aime bien chambrer Émilien. Ils sont tellement différents, tous les deux. Et pourtant, ils se comprennent, ils aiment bien être ensemble, ils peuvent parler pendant des heures : c'est ça, l'amitié. Rien d'autre que ça. Au-delà de toute autre considération, l'âge, le niveau culturel, le déterminant politique, simplement être capable de discuter ensemble. Ange évidemment est impressionné par le prestige intellectuel de son ami ; Émilien en retour a beaucoup d'admiration pour la liberté de penser d'Ange, sa volonté de ne pas se plier aux normes sociales, au petit jeu des places habituelles. Il habite dans un cabanon avec une vue sublime et un loyer minuscule, à peine plus de 100 euros par mois, un des rares endroits de France où tu peux habiter « décemment » en touchant le RSA.

— Après, disons qu'il est dix heures. Je range un peu, je lave mon linge à la main, je fais un peu de bricolage au cabanon, il y a toujours des choses à fabriquer, à réparer. Voilà déjà onze heures. Là, selon la saison, soit je sors le bateau pour pêcher, soit je pars marcher dans le massif. En gros, je veux de la nature. De la solitude — bon, tu vas me dire, je ne manque pas de solitude ici en général, mais dans la matinée j'ai besoin de me sentir dans un endroit qui soit plus fort que moi, tu vois. Ensuite je rentre déjeuner. En général à midi trente, pour écouter les infos sur France Culture. Ensuite, une petite sieste, ou alors je lis un journal ou une revue, je suis abonné au *Canard enchaîné*, à *CQFD*, à *Ballast* et à *Jef Klak*.

CQFD un mensuel du même tonneau que *Le Canard*, mais nettement plus critique. *Ballast* et *Jef Klak* sont des revues tout autant radicales, mais plus intello.

— Que des lectures de bon aloi, sourit Émilien.

— Ensuite l'après-midi, ça peut être une sortie à Marseille, pour faire des courses ou voir des potes ou aller jouer au PMU. En général l'après-midi j'aime bien parler. Discuter, me confronter à d'autres personnes. C'est le moment de la rencontre pour moi. S'il y a des amis ici, alors ça peut être une balade ensemble. Ou aller à la mer, évidemment, s'il fait assez chaud. Et le soir, bon, c'est selon la saison, l'apéro commence vers dix-huit heures, avec pétanque dès que c'est possible, et puis après dîner, tout seul ou avec des gens, d'ici ou des amis qui sont venus me voir ; le soir en général je regarde un peu la télé, une heure ou deux, vers minuit, tu sais j'ai une télé à batterie, je la charge la journée avec le panneau solaire, j'aime bien regarder Arte le soir tard, il y a souvent des trucs bien. Et puis voilà, je me couche, et le lendemain ça recommence. Tu vois, ça fait des journées bien remplies...

Émilien le regarde : s'il savait, ce presque quadragénaire, peinard pépère, qu'il est une sorte d'*eidos*, de concept philosophique de ce qu'est un individu qui a droit à la paresse, ça le ferait, quoi, rigoler ? Émilien pourrait peut-être lui dire ça : tu vas devenir l'image du Français moyen, enfin presque moyen, il faudra travailler un tout petit peu plus, sacrifier trois heures dans ta matinée ou ton après-midi, mais sinon ça sera ça, la vie : ça sera tout simplement ça.

Mais Émilien ne lui dit rien de tout cela. À la place, il lui parle de son enfance à lui. De ses souvenirs d'été, ici à Sormiou, au milieu des années 1980, quand il avait une dizaine d'années.

Les vacances d'été duraient deux vrais mois, même un peu plus. Deux mois entiers à vivre dans la nature, sans montre, sans calendrier, sans horaire autre que celui de trois ou quatre repas qui rythmaient la journée, mais le déjeuner c'était souvent un pique-nique, sur la plage ou en balade, et le dîner se prenait chez les uns ou les autres — autrement dit, il n'y avait jamais aucune contrainte, la journée se déroulait sans besoin de mesurer quoi que ce soit. Et un enfant ne s'ennuie jamais.

— Ou du moins moi je ne me suis jamais ennuyé. Tout était joyeux, jouer à la mer, nager, regarder les poissons, pêcher, lire les livres de tous les enfants de tous les cabanons, il y avait de quoi remplir l'été entier, les promenades, les amitiés, les premières amours, ça remplissait la vie.

Ange l'écoute avec une forme de douce tendresse, comme celle d'un mec un peu bourrin pas mal sensible.

— Tu vois Ange, ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi cet état-là, cette vie-là, il faudrait à un moment le perdre, la perdre, en devenant adulte. Qui a décidé un jour que la vie adulte serait grise, contrainte, formelle, sinistre ? Qui a fomenté ce mauvais coup ?

— Pas moi en tout cas !

— Non, toi, justement, toi tu as décidé d'y échapper. Et c'est beau. Et c'est fort aussi mon pote. C'est courageux. Mais pourquoi y a-t-il aussi peu de gens comme toi ? Pourquoi beaucoup décident de rentrer dans le rang ?

— Ah ça...

Ce n'est pas Ange qui va donner des réponses à Émilien. En revanche, Émilien, lui, va pouvoir continuer à poser ses questions.

— Tu sais, ce qui m'étonne le plus, c'est la façon dont l'humanité, disons le peuple français pour circonscrire le débat, courbe l'échine sans rien dire. Si on regardait ça de loin, si on débarquait d'une autre planète et qu'on voyait une population enchaînée à des journées de travail étouffantes payées une misère, pendant que, je prends un exemple, d'autres individus ont quelques apparts qu'ils louent et encaissent des loyers sans bouger le petit doigt, on se demanderait quand même d'une part pourquoi le système est comme ça, si injuste, si déséquilibré. Et puis aussi, on se demanderait par quel miracle tout ça tient.

— Oui... D'accord.

— Oui c'est fou si tu réfléchis ! Ça fait combien de temps qu'on nous explique que l'exploitation de l'homme par l'homme va déboucher sur une révolution, et que cette putain de révolution n'arrive jamais ? Il y a des prurits de temps en temps, Mai 68 ou les gilets jaunes ou que sais-je, mais à chaque fois le troupeau retourne sagement dans sa taule.

Ange regarde son ami avec amusement.

— Écoute, Émilien, tu devrais faire de la politique. Moi si tu défends la glande pour tout le monde, je vote pour toi !

— Toi ? Pfouh ! Je parie que tu n'as jamais voté de ta vie.

— Mais détrompe-toi, mon cher. La première fois où j'ai pu

voter, c'était à la présidentielle de 2002. Bon. Pas de chance, j'ai dû voter Jacques Chirac au deuxième tour. Et c'est vrai que ça m'a un peu refroidi. Et que je n'ai plus voté. Mais voilà, 2022 c'est tout pile vingt ans après. Je pourrais très bien me remettre à voter si je voulais.

Émilien a envie de lui dire. Mais non. Ou alors presque.

— Bah oui alors, tu voteras pour moi, on n'a qu'à dire ça, hein ? Si c'est possible, tu votes pour moi, d'ac ?

— Mais ouais ! Je vote pour toi ! Tranquille mec !

Et Ange lève son verre :

— Émilien président ! You-ouh !

Émilien trinque avec lui. Un peu comme Rockefeller avec son premier dollar : il a trouvé son premier électeur. Ça se fête.

30 octobre 2020

J - 527

Le soleil tombe sur les vignes au pied du Puy-Notre-Dame. Les feuilles d'un jaune orangé brillent et donnent un aspect merveilleux au paysage, légèrement collinaire, que Philippe Martin ne se lasse pas d'arpenter.

Il est descendu voir son voisin Jonathan, un vigneron trentenaire qui a acheté quelques hectares autour du village il y a quelques années et qui fait du vin nature (pas seulement bio, mais aussi sans sulfites, sans colle, sans produits chimiques) avec les cépages classiques du coin (on est juste à côté du terroir du saumur-champigny triomphant), du cabernet-franc en rouge et du chenin en blanc : mais emmenés vers un ailleurs subtil et original, qui font les délices de Philippe. À Paris, il ne jurait que par des bordeaux bien charpentés ou des bourgognes de réputation et pensait que le vin nature sentait le foin et le fumier ; il a été conquis par les bouteilles discrètement puissantes de son voisin, et il ne boit plus que cela.

Jonathan marche au milieu de ses vignes : il va être temps de descendre les fils, les grosses lignes métalliques qui palissent la vigne, qui devront être fixées vers le sol pour ne pas déranger lors de la taille du printemps prochain.

C'est ce qu'il explique à Philippe, toujours curieux de voir comment on fait du vin : il a pu assister à un jour de vendange, en septembre.

— Mais les vignes, tu pourrais les tailler déjà maintenant ?

Jonathan, un grand maigre au regard profond, observe son voisin avec un peu de commisération.

— Voyons, Philippe, tu ne connais pas le proverbe ? Taille tôt ou taille tard, mais taille en mars.

Il a prononcé le mot « mars » de la façon contemporaine, avec le « s » final. Philippe, pointilleux, reprend la formule :

— Taille tôt ou taille tard, mais taille en mar. Oui j'ai déjà entendu ça.

Ils marchent un peu au soleil doux de l'Anjou : c'est un de ces jours d'été indien, comme il y en a beaucoup ici les mois d'automne.

— Ah, lance Jonathan, il faut que je te rende ton livre sur la paresse. Je l'ai fini.

Philippe s'entend bien avec son voisin aussi parce que c'est un très grand lecteur : ils se prêtent souvent des livres, romans ou essais, et aiment bien en discuter ensemble ensuite.

— Alors, ça t'a plu ?

— Écoute, c'est sympa, évidemment. Intéressant. Après, le mec il est très franco-français dans son approche. Quand tu vois les auteurs qu'il cite, bon, on aimerait bien qu'il ait une vision moins occidental-centrée du sujet. Il n'y a pas qu'en Europe que des gens se sont interrogés sur le dogme du travail.

— Oui, tu as raison. Mais j'imagine, vu le parcours d'Émilien Long, que c'est volontaire de sa part. Si ça se trouve, il prépare déjà un volume 2, *Le Droit à la paresse dans le monde entier*. Là son idée c'est clairement de parler aux Français. Tu sais, quand il a eu le prix Nobel, il était prof aux États-Unis, et il a été pas mal critiqué pour ça. Il est revenu s'installer ici, et sans doute que son livre c'est une façon pour lui de marquer le coup : je suis là, les amis !

— Admettons. Après j'ai survolé certains passages parce que je n'avais pas le temps de le lire en détail.

Jonathan a cinq hectares de vigne. Ce n'est pas énorme,

mais il est tout seul pour tout faire. Donc c'est énorme.

— Mais il me semble qu'il y a un truc qui coince. Comment je fais dans son système, moi, avec mon exploitation, tout seul ? J'aimerais bien être à quinze heures par semaine, mais en vrai je dois être à soixante-dix ou quatre-vingts heures. Alors s'il y avait une loi fixant la durée légale à quinze heures, je devrais arrêter de faire du vin ?

Philippe le regarde, étonné.

— Attention, le livre de Long ne dit pas qu'il faut empêcher les gens de travailler beaucoup, du moment qu'ils sont à leur compte. L'enjeu, c'est la question de la force de travail que tu offres à quelqu'un moyennant salaire. Il est complètement dans une grille de lecture marxiste.

— Ah ?

— Oui, tu sais que c'est Marx qui a expliqué qu'un travailleur qui reçoit un salaire ne touche qu'une part de ce qui lui est dû, une part qui assure sa survie, en gros se nourrir, se vêtir, se loger. Le reste, c'est la fameuse plus-value, qui est empochée par le capitaliste, le patron.

— Ça me rappelle vaguement quelque chose.

— Bon eh bien dans la théorie de Long, c'est la même chose : il parle du travail que tu fournis pour quelqu'un d'autre, pas de celui qui t'est propre. Réduction à quinze heures par semaine, en conservant un même niveau de revenu, afin de récupérer, en gros, la plus-value qui pour le moment va dans d'autres poches que celles du travailleur.

— Mais tu y crois, toi ?

— Moi, tu sais, je ne suis pas programmé pour croire quoi que ce soit. Je suis programmé pour analyser, commenter.

Philippe soupire un peu. Ce logiciel, il aimerait le modifier, parfois. Mais, puisqu'il y a analyse, il faut aller au bout. Jonathan poursuit :

— Sauf que du coup ça créerait une injustice énorme entre un mec comme moi, qui aura toujours besoin de bosser soixante-dix heures, et un salarié lambda.

— Oui, c'est vrai. Mais dans son projet, tu pourrais t'appuyer sur des employés, il y a tout un système d'aide à la création d'emploi pour soutenir les indépendants.

Philippe sourit :

— Et puis je te rappelle que tu étais salarié, avant ! C'est toi qui as choisi ton propre esclavage.

Jonathan, comme beaucoup de néo-vignerons de sa génération, a laissé tomber un boulot de cadre bien payé pour se consacrer à sa passion.

Philippe tape sur l'épaule du trentenaire.

— De toutes façons, le projet d'Émilien Long n'est pas près de devenir concret, tu sais. Ça ouvre un débat, mais la France bouge tellement peu, est tellement sclérosée... Avant que la durée légale du travail ne diminue dans ce pays, tu auras eu le temps de prendre ta retraite !

Jonathan sourit. Il regarde le paysage, l'absolue géométrie des lignes, la richesse de sa terre qu'il cajole avec du fumier de bovin et des plumes de canard, ses vignes avec lesquelles il a entamé un dialogue qu'il ne veut plus interrompre. La fin du travail, on verra ça plus tard.

4 novembre 2020

J - 522

Elle est stricte, habillée sèchement et coiffure glaciale. Elle est belle cela dit, mais c'est fou comme elle a envie d'avoir l'air sévère. Elle est jeune aussi, très très jeune. Quel âge ? Elle est maligne, elle est super maligne. Elle a une façon de parler étonnante, une voix un peu traînante et très insolente, très sûre de son intelligence et de la rapidité de son raisonnement.

Se dit Émilien qui donne sa première interview à Nadia Ben Arfa : la journaliste du *Monde* est descendue à Marseille spécialement pour le rencontrer, il lui a donné rendez-vous dans le bureau de Marguerite, qu'elle a accepté de lui prêter encore une fois — il est temps de se trouver un endroit pour mettre en œuvre cette campagne !

C'est, tout simplement, le premier entretien d'Émilien comme candidat : il y a trois jours, sa lettre de candidature a été envoyée aux médias. Nadia a tout de suite réagi : elle a immédiatement calé un rendez-vous, réservé un billet de train.

Et elle a travaillé. Énormément. Elle a lu les livres d'Émilien, les comptes rendus non seulement dans la presse mais aussi dans les revues universitaires, et aussi le livre publié juste après son prix Nobel par quelques économistes libéraux s'affirmant exaspérés par le brouhaha fait autour de son travail, de son analyse des courbes du temps de travail. Il avait démontré qu'il y avait deux moments dans l'histoire du temps de travail en France : une première baisse très forte, entre la fin du XIX^e siècle et 1936 ; puis une baisse très légère, entre 1936 et nos jours. Or dans la deuxième séquence la hausse de la

productivité était *supérieure* à celle de la première séquence : c'est-à-dire qu'on a moins diminué le temps de travail à un moment où la productivité augmentait plus. La conclusion d'Émilien, celle qui est à l'origine du *Droit à la paresse au xxi^e siècle*, était qu'il était temps de corriger, et de fortement corriger, cet état de fait : de rattraper, d'un seul coup, les gains de productivité étalés sur plus de cinquante ans et non récupérés en diminution du temps de travail.

Les économistes exaspérés avaient fait une tout autre lecture, proposant de différencier une première productivité, celle dans l'industrie (début xx^e) et une deuxième, celle dans les services (fin xx^e) qui, bien que réelle, ne permet plus de réduire le temps de travail : même si une infirmière utilise un téléphone portable avec un GPS pour se rendre au domicile de ses patients, la durée pour y aller et le temps des soins restent incompressibles. En revanche, il n'y a plus besoin d'un secrétariat, elle peut tout gérer avec son smartphone : c'est ce gain de productivité qui est mesuré par le calcul brut, mais cela ne permet pas de réduire pour autant le temps de travail ; et par ailleurs c'est ce qui explique l'important taux de chômage de la France au début du xxi^e siècle.

— Oui mais c'est justement la limite d'une explication purement économétrique, chère madame. Car ce que je propose dans *Le Droit à la paresse*, qui est pour une part une réponse à ces fameux économistes exaspérés, c'est justement de partager le temps de travail de l'infirmière : alors en effet on ne va pas réembaucher une secrétaire pour gérer son agenda, mais sur un même poste d'infirmière, on aura trois individus différents. Et chacune travaillera quinze heures par semaine.

— J'avais bien noté, monsieur Long, votre réponse implicite aux économistes exaspérés, car vous dites à un moment : « Certains surjouent l'exaspération mais ils feraient mieux de

s'interroger sur leur propre aberration.» Phrase amusante.

Émilien sourit.

— Je vous félicite d'avoir saisi l'allusion, vous êtes la première à m'en parler. Vous êtes forte, bravo !

Nadia ne relève pas.

— Il n'en reste pas moins que le partage du travail n'a jamais vraiment marché. La loi sur les trente-cinq heures n'a pas massivement fait baisser le chômage...

— Attention, si vous voulez voir les liens entre deux phénomènes, vous devez fabriquer un algorithme qui écrase tous les autres artefacts. C'est un système complexe, qui s'appuie sur d'autres jeux de données, et qui permet de corriger les chiffres bruts que vous avez. C'est un peu compliqué à expliquer...

— Je sais bien, monsieur Long, et c'est justement ce qu'a fait un économiste dans un article paru en 2006 dans la revue *Économie et Prévision*, qui démontre justement que si on analyse uniquement l'effet trente-cinq heures dans la courbe du chômage, il y a en réalité, à cause du coût des mesures, un effet de destruction d'emplois.

Émilien est extrêmement surpris. Il s'attendait à une journaliste politique classique, comme il en lit tous les jours dans *Le Monde*, et là il a l'impression d'être face à une chercheuse en économie avec vingt ans de carrière derrière elle. Cela dit, l'étude qu'elle cite a été critiquée, notamment parce qu'elle est très clairement à charge. D'autres analyses ont montré le contraire — à dire vrai, le débat est encore ouvert, et traduit en réalité souvent les préférences des économistes : les libéraux se persuadent que les trente-cinq heures ont augmenté le chômage, les keynésiens le contraire.

— Écoutez, madame Ben Barka...

— Ben Arfa.

— Pardon, je suis confus. Je... j'ai confondu. Désolé... Bref,

si vous voulez qu'on prenne le temps d'étudier les chiffres du chômage, de la productivité et du temps de travail, on peut le faire. Mais on va sortir du cadre de cette interview. Cela impliquerait beaucoup de temps, beaucoup de développements, et quelques graphiques. Vous m'avez dit combien de signes, pour cet entretien ?

— Cinq mille signes.

— Donc je crains qu'on ne doive en rester là.

Nadia le regarde d'un air un peu dur.

— On va en rester là, d'accord. Mais si vous voulez être convaincant sur le sujet, il faudrait que vous puissiez répondre à vos détracteurs.

Émilien se lève, énervé. Il fait trois pas dans le tout petit bureau.

— Mais je peux répondre, évidemment ! Vous croyez quoi ? Que je me la coule douce depuis que j'ai eu le Nobel ? Bien sûr que j'ai des opposants sur le terrain de la théorie économique. Et c'est tant mieux ! Et j'accepte de débattre avec eux depuis le début. Et je vais continuer s'il le faut. Mais là je suis candidat à l'élection présidentielle, je ne suis pas au jury de ma thèse. Vous êtes trop jeune d'ailleurs pour être membre du jury. Vous avez quel âge ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Émilien, qui s'était un peu énervé, regarde Nadia avec étonnement. Il se rassied. Soudain très calme. Mais elle, elle ne l'est plus du tout :

— D'où mon âge vous regarde ? Je suis journaliste, je viens vous interroger et vous me demandez quel âge j'ai ! Vous pensez que *Le Monde* serait capable de vous envoyer une gamine, une stagiaire ?

— Mais je n'ai jamais dit ça... Je me demandais juste quel âge vous aviez. Parce que, au contraire, vous êtes tout à fait

étonnante dans la précision de vos questions, en regard de votre âge que j'imagine être... quoi... vingt-cinq ans ?

— Vingt-quatre.

Émilien hoche la tête.

— Bon, question suivante.

— Avez-vous conscience d'être considéré comme un candidat farceur ?

— ...

Il n'a pas envie de répondre. Soudain très las. Il voit toujours les dialogues comme des combats, il s'échauffe, s'énerve, s'épuise, et finit par blesser ses interlocuteurs, alors qu'il voudrait simplement les convaincre. Comment il va mener toute une campagne comme ça ?

Nadia essaie, elle aussi, de s'adoucir :

— Je vous demande ça car au journal ils m'ont chargée de tous les petits candidats, ceux qui font un tour pour faire parler d'eux. Et du coup vous entrez dans cette liste. Ils vous prennent pour un clown. La ministre de l'Économie vous a traité de farceur. Mais comme vous avez eu le Nobel, le journal considère qu'il faut être un peu poli. Et que vous avez droit à un entretien.

— Bien. Je vais répondre. Ça tourne toujours, votre truc ? Vous vous souvenez de la candidature de Coluche, en 1981 ? Il s'était lancé comme un farceur, justement, et au bout d'un moment il s'est rendu compte que beaucoup de gens comptaient sur lui. Sur cette candidature, pour faire entendre des voix nouvelles. Que les Français avaient besoin d'un candidat radicalement différent. Finalement, il s'est dégonflé, il s'est arrêté. Moi je n'ai aucune envie de m'arrêter. Si au début, une forme d'élite médiatique veut me prendre pour un clown, ça ne me pose aucun problème. Je m'en fiche de ce qu'ils pensent. Je suis là pour renverser la table. Pour dire ça suffit. Ça suffit

de faire semblant, de faire comme si on était un pays joyeux, apaisé, alors qu'on est un pays paumé, un pays déprimé. Un pays où les classes moyennes se sentent pauvres, les pauvres se sentent exclus, et les exclus ne savent même plus s'ils existent. Moi je crois que les Français ont besoin de redonner du sens à leur vie. Et ça passe par le fait de moins travailler. De moins fuir la vie. D'être sur terre, et d'en retenir plus que la combinaison travail-consommation. Donc, pour reprendre ce que disait Coluche sur les hommes politiques qui le prenaient pour un imbécile, moi je pense que les clowns ce sont ceux qui font comme si de rien n'était. Ils ont leur petit nez rouge et nous disent Croissance ! Travail ! Start-up ! Moi je dis, simplement, décroissance, temps libre, bénévolat. C'est l'exact contraire. Dans un an et demi, on verra qui est encore en piste, au grand cirque de l'élection. Voilà. On peut finir comme ça.

Nadia coupe l'enregistreur. Cette fois souriante :

— Eh ben voilà, quand vous voulez, c'est beaucoup mieux !

Un peu vexé, Émilien répond :

— Mais arrêtez de distribuer les mauvais et les bons points !

— Je ne distribue pas les points, je vous donne mon point de vue.

Il change de sujet :

— Vous me ferez relire l'entretien avant publication ?

— Certainement pas, monsieur Long. Vous devez assumer vos propos.

— Je les assume très bien. J'aimerais simplement éviter que le long développement en réponse aux économistes exaspérés ne prenne trop de place. Tout ce que je vous ai dit au début, sur un autre rapport au temps, dans notre société, ça c'est important. C'est important que les gens comprennent que je ne suis pas un candidat absurde, ou un candidat décalé.

Je suis le candidat d'une révolution. C'est sympa, de pouvoir voter pour une révolution. Ça change un peu, non ? Révolution mais par les urnes. Révolution démocratique. C'est pas une véritable nouveauté, ça ?

Nadia, très professionnelle, note ces dernières phrases. Ça pourrait faire une belle chute. Elle est contente d'elle, contente d'avoir bien mené l'entretien, d'avoir montré à Émilien qu'elle était à la hauteur, contente aussi du dialogue en tant que tel — c'est quand même plus intéressant que ce que je craignais, ce poste ; évidemment quand je ferai Marcel Campion ce sera moins stimulant ; mais sans doute marrant quand même. Je suis à ma place, là. La bonne place. Je crois.

13 novembre 2020

J - 513

Johanna Serpette gare sa moto juste devant l'ancien couvent Levat, un grand bâtiment qui ne ressemble pas du tout à un couvent mais plutôt à un grand mas provençal, avec un immense jardin qui était le verger des sœurs dominicaines demeurant là (« Sœurs Victimes du Sacré-Cœur de Jésus » !), jardin bordé de grands bâtiments industriels : on est à la Belle-de-Mai, un quartier marseillais fait d'entrepôts, d'immeubles sans joie et de petites maisons individuelles — célèbre pour deux équipements culturels très différents l'un de l'autre : d'une part les studios où se tourne le feuilleton *Plus belle la vie* (juste derrière le couvent), d'autre part la Friche Belle-de-Mai, un lieu pluriculturel ouvert en 1992 et qui parvient, bon an mal an, à mêler artistes contemporains, rappeurs en herbe, skateurs du quartier — sans oublier Radio Grenouille ou le sympathique Pakito Bolino et ses éditions du Dernier Cri.

Johanna retrouve à l'entrée de l'ancien couvent Nasser Belkeca, le patron d'une petite PME de transport, qu'elle connaît bien parce qu'il travaille pour son labo au CNRS — Nasser est le tout premier salarié de la campagne d'Émilien, de l'association qui a été créée il y a quelques jours, « Paresse pour tous », qui va être la structure porteuse de l'ensemble de la campagne électorale, locaux, salariés donc, mais aussi déplacements, communication, et ainsi de suite. Association loi 1901, à but non lucratif (évidemment), qu'il fallait doter d'une structure juridique autonome de l'équipe de campagne : présidente Isabelle Long, trésorière Laura Serpette, merci les sœurs !

Et puis il avait fallu parler argent. Émilien, lors d'une réunion en tête à tête avec Johanna, avait fixé les principes du financement de sa campagne :

— Je pars du principe qu'on aura les cinq cents signatures : cela veut dire qu'on aura droit aux 800 000 euros remboursés par l'État, quel que soit notre score au premier tour. Dès qu'on aura les signatures, aucune difficulté à obtenir un prêt bancaire pour ces 800 000, puisque la garantie est donnée par l'État. Pour avoir plus, c'est compliqué. Mais moi j'ai de l'argent de côté, beaucoup d'argent : d'une part il me reste une grosse partie du fric touché lors du Nobel, dans les 700 000... Et ensuite je vais demander à Éva de me faire une avance sur droits en fonction des ventes déjà réalisées du livre et des droits de traductions... Disons que j'arriverai en tout à avancer un petit million, qui sera utilisable dès le début de la campagne, avant le prêt bancaire. Au total, on arrive un peu en dessous de deux. Ensuite, à l'été on fera une souscription, et disons qu'on obtiendra un peu plus d'un million. En tout ça fera trois millions. Voilà. J'aimerais qu'on fasse une campagne de trois millions d'euros. C'est possible ! Le NPA en 2017, c'est une campagne à 770 000 euros... Donc bon ! Il faut qu'on soit économes, malins, qu'on ne flingue pas de l'argent connement. Je te laisse faire un tableau Excel et me dire si ça marche. Ou plutôt : me dire que ça marche !

Johanna a fait son tableau Excel. Ça marche, évidemment, tout peut marcher dans un tableau Excel, et devenir président pour trois millions d'euros n'est pas forcément plus difficile que pour 22 millions, le maximum autorisé pour un candidat arrivant au second tour, remboursé par l'État.

Nasser a reçu le titre de chef de cabinet, concept pompeux qui veut dire responsable des enjeux logistiques. Emballé

par le projet de cette campagne, il a laissé à son associé la gestion de leur petite boîte de transport et a signé le tout premier contrat de travail émis par l'association « Paresse pour tous » — et c'est lui qui a proposé le couvent Levat comme QG de campagne : il avait appris que tout le premier étage était à louer par la mairie, bail précaire de deux ans maximum, c'est parfait pour aller jusqu'à la présidentielle, et possibilité d'utiliser les jardins, dont une partie sont des potagers partagés, et une autre un simple espace laissé à l'état naturel, gardé sauvage, un endroit libre en pleine ville. Les pièces sont petites, les anciennes chambres des bonnes sœurs, avec des tomettes au sol et une fenêtre qui donne sur le jardin, des murs blancs peints à la chaux, c'est sobre mais dans un monde où le plastique, la moquette et le gris foncé dominent la vie de bureau, ça fait du bien.

Johanna a le coup de cœur. Elle a envoyé quelques photos à Émilien, puis l'a appelé : le candidat est en visioconférence depuis chez lui avec Alphonse et Éva pour plancher sur un appel au monde de la culture (« Moins d'art, mieux d'art » ?, « Le droit à la paresse pour les artistes aussi » ?, « Pour un art sans travail » ?, c'est compliqué d'articuler Paul Lafargue et les intermittents d'aujourd'hui, sans parler des écarts de salaires entre techniciens, artistes, et stars ; et puis il y a des plasticiens qui sont de véritables chefs d'entreprise, devenus des capitalistes parfois cotés en Bourse ; ça en fait des enjeux...) — il a regardé rapidement les photos, a répondu quelques mots enthousiastes, et a redit à Johanna qu'il lui faisait entière confiance, que ses décisions à elle seraient, toujours, ses décisions à lui.

C'est donc le moment de prendre une décision ; une décision cruciale, même si elle a l'air de peu : choisir un lieu où l'on va se réunir, où l'on va réfléchir ensemble, où l'on va devoir

inventer une autre façon de mener une campagne électorale. Johanna pense à tous les livres qu'elle a lus au cours de sa vie, et cela fait beaucoup, sur la façon dont un groupe s'organise, dont chaque chose compte, le lieu les gens les méthodes : là on n'est plus dans la théorie. Là elle est dans le concret. Elle aime ça, mais il ne faut pas se loucher.

Dans le couloir avec Nasser, elle regarde une dernière fois ces petits bureaux, ces anciennes cellules monastiques avec du mobilier de récup', ce plus grand bureau d'angle qui pourrait être celui d'Émilien, et surtout ce jardin immense et à moitié sauvage, havre de paix au sein de la ville ; elle regarde cet endroit bizarre, envoûtant mais tellement décalé par rapport à un open space du faubourg Saint-Denis, à Paris ; elle regarde Nasser, malin et sympa mais tellement différent d'un membre de la préfectorale ; elle se regarde elle, efficace et enthousiaste mais qui ne ressemble tellement pas à une directrice de campagne : est-ce que tout ça est sérieux ? Est-ce qu'on est vraiment en train de faire ça ? Est-ce qu'on n'est pas complètement à côté de la plaque ?

— Allez, donne-moi ce bail, que je le signe ! On va être très bien ici.

5 décembre 2020

J - 491

Alphonse respire un grand coup, ferme les yeux, les rouvre, avec un air un peu tragique.

— Mes chers amis, c'est la fin, provisoire, d'« On décode les codes de l'éco ». Mais ce n'est pas un adieu, c'est un au revoir, comme disait Giscard d'Estaing en 1981.

— Oh là, non ! Mauvais exemple : il n'est jamais revenu. Et puis franchement, te comparer à Giscard... Pourquoi pas à René Coty ?

Rémi l'a interrompu dès la première phrase de sa répétition. C'est pas gagné.

Alphonse est venu voir l'homme d'affaires dans les bureaux de sa petite société, installée rue des Martyrs, dans un immeuble somptueux qui donne sur un grand jardin privé. Rémi n'a qu'une secrétaire, ne vient pas souvent au bureau, mais quand le jeune youtubeur lui a demandé s'il voulait bien discuter avec lui de sa vidéo d'adieu, il lui a proposé cette grande salle de réunion chic, avec canapés luxueux et vue sur cette quasi-forêt en plein cœur de Paris.

Ils s'entendent bien, les deux larrons. Une même forme d'insolence, une volonté de faire bouger les lignes : l'un dans le monde des grandes entreprises, l'autre dans celui, pas si lointain, de la vulgarisation économique. Le vieux retrouve dans le jeune une envie de ne pas obéir à ce qu'on attend de lui, à la place un peu rapidement assignée par la famille, les amis : contente-toi de ce que tu es. Les parents de Rémi étaient peu diplômés (institut et chef de chantier), que leur rejeton soit reçu à Normale sup était une consécration : passe

l'agreg, maintenant, trouve-toi un poste de haut fonctionnaire, assure ta vie. Mais non, Rémi avait envie de conquérir le monde, de se faire du fric, puis après, très vite, en fait, de faire des choses intéressantes avec ce fric : ni requin ni mesquin, je veux gagner mon droit de puissance. Évidemment avec les années papa et maman se sont montrés moins critiques, à croire qu'il suffit de bien gagner sa vie pour rassurer ses parents, mais maintenant c'est le contraire : pourquoi tu dilapides ta fortune à soutenir des projets de construction dans le Sahel ? Pourquoi le microcrédit en Indonésie ? Pourquoi l'école de la deuxième chance en France ? Etc., etc. À quarante-cinq ans, être obligé de se justifier de ce qu'on fait, comme si on était encore l'écolier d'il y a quarante ans.

Alphonse reprend, mais cette fois en improvisant, en laissant les quelques notes qu'il avait prises pour les tester devant Rémi :

— Mes amis, ce n'est qu'un au revoir. Vous me reverrez bientôt. Ma sale gueule sera dans votre poste prochainement. Le Burnous ne vous oublie pas. À bientôt les potos ! Je ne sais pas, si je bloque déjà sur la formule de début je ne vais pas aller très loin.

— Et si tu ne disais rien ? Tu pourrais faire une vidéo de onze minutes où on te voit dormir. Mais dormir pour de vrai, hein, pas en faisant semblant. Et à la toute fin, il y a juste une phrase qui s'affiche à l'écran : « Comme moi, rejoignez "Paresse pour tous" et Émilien Long pour la prochaine présidentielle. »

— C'est une blague ?

— Non. Ça ferait un effet blast, tu ne crois pas ?

Alphonse regarde son aîné avec un peu de surprise : c'est toujours étonnant quand quelqu'un de plus âgé que toi est plus radical.

— Mais personne ne va me regarder dormir onze minutes de suite. Tu es fou.

— Les gens peuvent avancer jusqu'à la fin. Je ne sais pas, moi je trouve ça drôle.

— Donc tu es fou.

Rémi sourit. C'est vrai qu'il est un peu fou. Il voit bien dans les milieux compassés où il évolue, il a toujours l'impression d'être hors normes. « Tu es très spontané », lui a dit un jour un grand patron, pourtant censément un peu plus rock'n'roll que les autres. Spontané parce qu'il aime rire, qu'il aime dire n'importe quoi, qu'il aime choquer les grands bourgeois ? Ça ne l'a pas empêché de monter une structure financière qui aide énormément de projets à visée sociale ou environnementale. Pourquoi faudrait-il être sinistre pour faire les choses bien ?

— Bon, alors je ne sais pas, fais une vidéo hyper plan-plan en interviewant toute l'équipe d'Émilien, au moins ça nous fera de la pub. C'est vrai quoi, tu as un million d'abonnés, moi j'aimerais bien leur dire un truc. J'ai des choses à vous dire !

Alphonse lance au quadragénaire, d'un air provocateur :

— Tu veux que je te filme ?

— Mais oui, filme-moi !

Alphonse dégainé son smartphone. Rémi recoiffe ses cheveux bouclés.

— Salut les gens, c'est Rémi Lachemise, j'ai pris le contrôle de la chaîne du petit Burnous. Bye-bye le jeune. J'ai mis la main sur son gros paquet d'abonnés. Sur son million ! Sur 1M abo ! Et vous savez pourquoi ? Parce que vous valez de l'or, les gars ! Si vous avez seize ans ou plus. Les autres, je m'en branle, vous pouvez zapper et regarder un clip d'Akya Fokiyara. Les autres, restez. Vous savez ce qu'il va se passer en avril 2022 ? On vote, les cocos ! Le petit Burnous et moi, on vous a mitonné une surprise. On a un candidat qui déchire.

Un beau gosse avec une tête farcie d'équations qui a démontré qu'il fallait travailler moins. Que notre pays était à la dérive mais que tout pouvait changer grâce à la semaine de quinze heures et deux ou trois autres trucs qu'il vous expliquera à l'occasion. Il a écrit un livre sur le sujet, vous pourrez regarder. Un livre savant, un peu chiantos mais pas grave, vous êtes pas obligés de le lire en entier ! Et donc le Burnous, et moi Rémi Lachemise, et quelques autres personnes super, eh ben on s'est mis aux côtés d'Émilien Long pour qu'il soit élu président en 2022. Et on a besoin de toi mon pote ! Oui je te tutoie ! Oui tu vas t'inscrire sur les listes électorales, cette année, ou la prochaine, ou la suivante, et tu vas voter pour Émilien ! Et grâce à ça tu ne bosseras plus ! Tu m'entends ! On disait qu'avoir vingt ans en 2020 c'était pas marrant, mais tu vas tout changer mon pote ! Tu vas t'inventer un avenir meilleur ! Une avenir rieur ! Un avenir sans peur ! Ah si notre pote Souleymane le poète était là, tu verrais ce qu'il a à te dire pour te convaincre de voter ! Et... Et ? Voilà...

Il fait un petit signe avec les doigts pour dire à Alphonse de couper.

Le jeune homme repose son portable. Très sérieusement, il reprend son aîné :

— C'est Aya Nakamura.

— Ah...

— Tu t'es ridiculisé, là. Le mec qui veut faire jeune et qui se plante.

— Mais sinon, c'était convaincant, non ?

— Non.

Ils explosent de rire, tous les deux.

Et puis Alphonse fera une vidéo de son âge où il expliquera à des gens de son âge pourquoi la candidature d'Émilien Long est intéressante, et qu'il met sa chaîne YouTube entre

parenthèses, mais qu'il va garder le lien avec ses followers parce qu'il va s'occuper de la communication d'Émilien.

— Voyons, Rémi ! C'est beaucoup trop tôt pour parler déjà du vote ! Chaque chose en son temps. Donne en premier aux gens la possibilité de comprendre de quoi il est question. Faut pas mettre la charrue avant les bœufs.

Qu'est-ce qu'il est sérieux, cet Alphonse. Mais d'accord, il a raison : il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs.

15 décembre 2020

J - 481

Nadia est chez elle, dans son studio parisien du XIII^e arrondissement. Elle finit de parler à ses parents, sur Skype. Ils sont dans leur appartement de Stains, celui où elle a grandi avec ses frères et où ils habitent encore — ce n'est pas si loin de chez Nadia, mais parfois cela semble une distance infranchissable : heureusement il y a internet pour garder du lien sans s'obliger à filer en banlieue nord.

Elle les regarde tous les deux avec affection. Son père, qui n'avait comme horizon que de travailler, élever ses enfants à la dure, ne jamais penser à lui, ne jamais penser à autre chose qu'à cette infinie routine des jours répétés et au confort minimal qu'il s'était octroyé en quittant la Tunisie : maintenant retraité, pouvant prendre un peu de temps pour lui, même si ses loisirs restent extrêmement restreints. Sa mère, elle, avait des aspirations, quand elle était jeune elle faisait de la peinture, mais tu comprends quand on est venus en France il a bien fallu travailler tous les deux pour payer les traites de la voiture, et les loyers de l'appart, et puis après les enfants ça coûte cher tu sais.

Leur vie a tellement manqué de liberté. Et pourtant c'est bien eux qui, somme toute, lui ont donné à elle cette envie de ne pas devenir ce qu'ils étaient ; qui l'ont poussée à s'autoriser à s'affranchir de son milieu, de leur milieu ; qui l'ont aidée à devenir ce qu'elle est maintenant, une Parisienne surdiplômée journaliste politique.

Quand elle était enfant, ils ont vite été dépassés aux yeux de Nadia qui cherchait à voir plus, et ses oreilles à entendre

plus, sa mémoire à se remplir plus : pour ça la bibliothèque était son horizon unique — tout ce qu'elle a appris, compris, rêvé : dans des livres, avec des livres. Se faire son éducation politique, sociale, sentimentale, avec comme unique ressources les romans d'un côté, les essais de l'autre. Et, ensuite, comme c'était facile, à Sciences Po, à côté des fils de bourgeois qui semblaient aimer les livres, qui semblaient connaître l'Histoire, qui semblaient comprendre les relations sociales, mais sans aller aussi loin qu'elle, elle qui avait dû tout apprendre toute seule, leurs codes et la façon d'en parler, leurs pratiques et une façon de s'en détourner ; voilà pourquoi elle n'a jamais eu peur d'eux.

Ils étaient trop frêles en vérité. Tout leur avait été amené prémâché dans le bec. Ce n'est pas la même chose quand il faut se nourrir soi-même. Quand il faut découvrir, assimiler, utiliser.

Bien sûr, Nadia en a lu, des témoignages de ces « trans-fuges de classe » qui ont toujours la crainte d'être illégitimes. Elle, elle n'est pas sûre d'être légitime ; mais pas moins que les autres. C'est sa force.

22 décembre 2020

J - 474

Au premier étage du couvent Levat. De leur « coupe-vent de campagne » comme l'a baptisé Souleymane : face aux vents contraires, contre les coups du temps, en avant toujours ! C'est ce qu'on dit en Bretagne, la patrie d'accueil de Souleymane, dont la maison d'écrivain, avec ses 20 000 livres rangés par genre et par époque, est tout au bout de la pointe du Raz.

Au premier étage du « coupe-vent », il y a une salle un peu plus grande, ancienne chapelle, maintenant appelée « salle des transmissions » : c'est le lieu des réunions. Une grande vieille table en bois, deux bancs, et des tasses de thé et de café fumants. Avec, derrière les tasses, des humains. L'équipe — ils ont tous un titre maintenant : Johanna, directrice de campagne, Rémi, conseiller spécial, Alphonse, conseiller com', Souleymane, chargé des relations internationales, Marguerite, responsable du pôle numérique, le Baron, conseiller aux questions rurales, Éva, chargée de la culture. Tous salariés par l'association de campagne « Paresse pour tous ». Au mur, une immense affiche qui a été dessinée par Simon Roussin, jeune dessinateur futé et brillant qu'Éva connaissait pour lui avoir commandé des couvertures de livres et qui a été recruté pour illustrer la campagne : ce dessin, qui est juste pour eux, est un clin d'œil à *L'An 01* de Gébé. Il est inscrit en énorme : « L'An 20 », et dessous trois personnages sous des chapeaux reprennent les phrases mythiques de la bande dessinée utopique des années 1970 : « On arrête tout », « On réfléchit », « Et c'est pas triste ». Simon Roussin a mis des couleurs comme il aime : au feutre, vives, lézardant les conventions habituelles.

L'an 20, pour l'homophonie avec l'an 1 : cet an 2020, si particulier, si compliqué parfois, il est presque fini, maintenant : c'est la dernière réunion de l'équipe avant les fêtes de Noël. Pour eux, 2020 est déjà un souvenir : on pense à l'année prochaine, depuis un moment. Et à la suivante, surtout.

On bavarde, joyeusement. Tous commencent à bien se connaître, à s'apprécier : c'est Émilien qui a choisi de construire ce groupe réunissant des gens très différents, mais qui lui semblaient reliés par une sorte de fil invisible ; et ce fil se fait de plus en plus solide. Ce fil s'épaissit de leur richesse commune. Se nourrit de leurs dialogues croisés.

Johanna a mis sur pied, dès le début, des pratiques de dialogue sur lesquelles elle avait beaucoup travaillé comme chercheuse : la communication bienveillante, la gestion par consentement, et autres outils d'intelligence partagée. Sortir du schéma pyramidal de la discussion, de la prise de décision. Ici, tout le monde s'écoute, tout le monde a le même niveau hiérarchique dans les discussions, tout le monde a droit de prendre la parole, de ne pas être d'accord, en respectant son interlocuteur — la seule chose, évidemment, c'est qu'au final il y a un candidat et qu'il aura le dernier mot en ce qui concerne le programme. Le programme présidentiel.

La campagne est lancée, officiellement. L'interview dans *Le Monde* a fait pas mal parler d'elle. Elle a aussi, logiquement, comme Émilien l'avait imaginé, engendré beaucoup de polémiques. Un groupe de quatre-vingts chefs d'entreprise, dont les quarante au grand complet du fameux CAC, ont signé dans *Le Figaro* une tribune intitulée « Le travail est une chose trop sérieuse pour être laissée aux économistes ». Rémi la commente :

— Ce qui est malin, c'est d'avoir utilisé la phrase fameuse de Clemenceau sur la guerre, trop grave pour être laissée aux

militaires. Ça te met, Émilien, du côté des pseudo-experts, alors qu'eux se font passer pour les praticiens, ceux qui sont sur le terrain et qui savent comment les choses se passent réellement.

— C'est quand même fort, lance Johanna. Les mecs sont à des niveaux hiérarchiques totalement déconnectés de la réalité du travail dans leurs boîtes, mais ils font comme s'ils avaient les mains dans la glaise.

Rémi reprend sa lecture avec gourmandise :

— Donc, Émilien, tu es un « économiste assoiffé de reconnaissance qui n'a pas su se contenter d'un prix prestigieux couronnant des recherches pourtant déjà trop militantes pour être vraiment honnêtes ». Ton projet est de « mettre à bas l'ensemble de l'économie française », sans compter que tu es sans doute au service de « puissances étrangères qui pourraient financer ce mouvement de déstabilisation de notre pays ». Bref, il est temps de « cesser de parler de paresse et de remettre le travail au centre de l'équation économique de notre pays ». Évidemment « le covid a montré qu'il fallait produire français et que pour ce faire il importait de travailler français ». Bref, tu es le fantôme de Marx et de son gendre « réincarnés dans l'aspect d'un jeune bobo démagogique dont le discours menace les soubassements de notre démocratie ».

— Oui mais le mieux, s'amuse Émilien, le mieux c'est la fin.

Il lit : « Cette énième attaque contre le travail vient couronner des décennies d'affaïssement des croyances dans les valeurs simples qui ont façonné notre pays : le labeur, la perfection du geste de l'ouvrier, de l'employé, l'intelligence du cadre, l'énergie collective qui nous a donné la croissance qui a fait de la France un des pays les plus riches au monde. Face à ces attaques, dont la dernière voudrait s'imaginer un avenir politique des plus aventureux (quel Français

raisonnable pourrait voter pour une ode à la flemme?), il serait temps de légiférer pour que les attaques contre le travail soient enfin considérées comme ce qu'elles sont : du racisme, de la haine, de l'insulte, de la diffamation. Nous proposons donc que le Code pénal intègre dorénavant, au même titre que la diffamation envers les tribunaux, l'armée, les corps constitués (article 30 de la loi sur la presse de 1881), un délit de diffamation envers le travail, l'effort, le labeur. Lequel délit serait puni, comme les précédents, par une amende de 45 000 euros. Et, de la même façon qu'il existe un délit d'injure "envers une personne ou un groupe de personnes à raison de leur origine ou de leur appartenance ou de leur non-appartenance à une ethnie, une nation, une race ou une religion déterminée, de leur sexe, de leur orientation sexuelle ou de leur handicap" (article 33), que l'injure contre des personnes "en raison de leur volonté de travailler ou de manifester leur amour du travail" soit punie par une peine de six mois d'emprisonnement et 22 500 euros d'amende. Ce ne serait que justice. »

Marguerite est en colère. Elle n'avait pas lu la tribune jusqu'au bout — ils sont trop cons, à quoi bon ?

— Donc en gros, ils veulent une loi pour t'empêcher d'être candidat, c'est ça ? Six mois de taule si tu t'en prends au travail ? Là c'est la dictature ! On va devoir basculer en résistance ! Défendre la paresse les armes à la main !

Tout le monde sourit. Mais la situation n'est pas si drôle. Non pas parce que cette proposition de loi est un risque (c'est un coup d'épée dans l'eau, tout le monde le sait bien, évidemment inconstitutionnel dès lors que, justement, le travail n'est pas une catégorie dans laquelle se rangent les humains), mais parce que les hostilités sont bien commencées.

— Il faut qu'on trouve une façon de répondre, tonne Rémi.
— Qu'on montre qu'on n'est pas seuls, propose Éva.
— Qu'on dise qu'on n'est pas fous, ajoute Alphonse.
— Qu'on donne envie d'y croire, lance le Baron.
— Qu'on arrête de se faire marcher sur la gueule, s'agace Marguerite.

— Qu'on entonne la chanson de la paresse, tente Souleymane.

— Bref, qu'on fasse quelque chose, résume Johanna.
Émilien regarde ce groupe dynamique, inventif, créatif.
— Oui mais il faut qu'on fasse quelque chose qui nous ressemble, pas qui leur ressemble, répond-il.

Sept regards interrogatifs autour de lui.

— Je veux dire qu'une autre tribune dans un autre journal qui dise le contraire, d'accord, pourquoi pas, vous pourriez vous occuper de ça, Éva et Souleymane, et Rémi. Mais j'aimerais qu'on ait autre chose à répondre. Une réponse qui n'ait rien à voir. Rien à voir avec eux.

— Comme quoi ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas d'idée. J'aimerais juste qu'on se sente capables d'être différents, même dans ce genre de circonstances. Surtout dans ce genre de circonstances.

Johanna lève la main. Sentiment de bien-être quand on sait qu'on a une idée qui va être utile.

— Je voulais justement vous parler de quelque chose. Ça pourrait être une solution.

Sept regards, encore interrogatifs ; mais aussi pleins d'espoir.

— Hier je me disais justement qu'il fallait qu'on invente un lien avec les citoyens, avec nos électeurs, ou plutôt nos futurs électeurs, ou ceux qui pourraient devenir nos futurs électeurs. Un contact, une discussion permanente... Un dialogue réel.

Et donc j'ai pensé qu'on pourrait créer des sortes d'ateliers, qu'on appellerait les « Ateliers du temps libre » : des lieux de discussion autour de ce qu'il est possible de faire quand on n'est pas enchaîné par le travail.

Émilien approuve de la tête : l'idée est bonne, évidente. Encore fallait-il l'avoir.

— Un peu partout en France, poursuit Johanna, on pourrait former des gens qui vont en former d'autres pour irriguer tout le territoire de discussions ouvertes, de dialogues non conflictuels, d'espaces de rencontre et de débat autour du temps libre. Et comme ça on ouvrirait une forme d'agora permanente qui nourrirait notre programme tout en faisant résonner la parole du temps libre un peu partout.

— Oui, s'exclame Émilien. Oui c'est parfait : on refait comme à la Révolution, des cahiers de doléances, mais dans l'autre sens. Des cahiers de propositions.

— D'ailleurs, ajoute Éva, on pourrait très bien éditer des *Cahiers du temps libre*, une revue en temps réel de tout ce qui se dit dans ces discussions.

— Vous vous souvenez que *L'An 01* fonctionnait aussi dans un esprit participatif ? demande Émilien. Le film a été fait collectivement, en lien avec les lecteurs de sa bande dessinée hebdomadaire. Là, on ferait pareil avec la campagne. Oui !

Il est ravi. Mais Rémi douche un peu l'enthousiasme :

— En quoi est-ce que ça répond aux patrons ?

— Ça ne répond pas directement, c'est ça qui est bien. Ça répond indirectement : les patrons pensent que c'est le travail qui donne le sens de la vie, et nous on dit que c'est le contraire. Que pour inventer sa vie, il faut justement partir du temps libre, et pas du travail.

Souleymane lève la main, et dit gravement, de sa belle voix de basse :

— Le travail est trop peu sérieux pour écouter ceux qui en font profit.

Rires de tout le monde.

Ce sont des moments rares : on peut tout essayer. Tout désosser. Tout inventer. Tout réinventer. Tout discuter. Et tenter de se projeter dans un monde qui ne se serait pas perdu en route.

C'est un projet ambitieux ; joyeux. C'est comme un cadeau qu'ils se font tous ensemble ; un cadeau pour eux aujourd'hui, et ensuite pour les autres. Pour tous les autres : joyeux Noël !

30 décembre 2020

J - 466

— Ouhhhhhhhh là là trop chou !

Les jumeaux avec Émilien, un dimanche pluvieux, fin d'après-midi. Pour le moment, il n'y a pas encore eu besoin d'aménager les rythmes de la garde partagée avec Christine. Quand Émilien a expliqué à son ex-femme qu'il se lançait dans une campagne présidentielle, elle l'a regardé d'un air plein de commisération mais a convenu que c'était un boulot comme un autre et que leur accord c'était qu'on s'adaptait aux contraintes de l'autre si de son côté on n'en a pas.

— Papa ! Non mais ouhlàlà comme ils sont trop mignons regarde, papa, regarde !

C'était Pierre d'abord puis Augustine puis les deux qui poussent des petits cris hystérico-charmants — cette fois Émilien est fichu, il va devoir se lever de son canapé, où il est plongé dans la lecture d'un épais rapport sur les professions de santé. Il s'est attardé surtout sur le chapitre « Les problèmes nés du passage aux trente-cinq heures à l'hôpital », a noté énormément de commentaires en marge : on ne pourra pas former d'un coup de cuiller à pot des professionnels de la médecine — donc il faudra un système dérogatoire aux quinze heures pour la santé.

Mais si on augmente en début de quinquennat le *numerus clausus* en médecine, qu'on revalorise les salaires des professions médicales à l'hôpital, et en tenant compte, à moyen terme, de l'amélioration de la santé des Français qui, mécaniquement, fréquenteront moins les hôpitaux, alors, oui, ça marchera. Dans une marge Émilien a écrit : « C'est difficile.

Mais c'est faisable. Il faut simplement mettre les priorités dans le bon ordre.»

— Papa! Viens voir!

— Oui ça va, j'arrive. Arrêtez de faire les tyrans...

Il n'aime pas quand c'est eux qui dictent leurs désirs : mais pourtant, un enfant réagit toujours à son rythme, avec son impulsivité — et Émilien oublie trop souvent qu'il faut accepter ça, chez les enfants ; ne pas vouloir les faire entrer trop tôt dans la pondération adulte. Sinon, quel avantage à être enfant ?

Il se lève et se penche vers ses enfants, allongés à plat ventre par terre, en train de regarder un documentaire animalier sur sa tablette. Pas de connexion internet, pas de streaming, pas de zapping : c'est comme ça que ça se passe ici (mais chez maman on a le droit d'aller sur YouTube c'est plus cool!), à neuf ans et demi on ne va pas sur internet seuls, on regarde des vidéos dans leur intégralité, pas en cliquant tout le temps sur d'autres propositions plus aguichantes encore (croyez-moi les enfants un jour vous me direz merci de vous avoir élevés comme ça) : là c'est, téléchargé préalablement par Émilien, le film *Keskison rigolos ces animaux* (c'est un jeu sur le langage les chéris, je pourrais vous parler de Raymond Queneau, bon une autre fois peut-être).

Les enfants sont surexcités. Ils montrent l'écran à leur père :

— T'as vu, papa! Ouille-ouille-ouille comme ils sont choubidou!

C'est une famille de paresseux en train de traverser une route au Costa Rica. Le commentaire explique que le pays a développé depuis quelques années un programme de protection de l'espèce, particulièrement menacée, et à chaque fois qu'un paresseux est en contact avec les humains, ce

sont ces derniers qui doivent s'adapter aux animaux, et non pas le contraire : en l'occurrence, deux policiers costaricains bloquent la route de part et d'autre. Les trois paresseux traversent la route à la vitesse éclair de quatre mètres par minute, soit près de deux minutes pour arriver de l'autre côté. Les voitures sont arrêtées. Un bouchon se forme. Et les trois paresseux passent, mollement, tranquillement, sereinement.

Et enfin la circulation est rouverte.

Émilien prend la tablette, fait pause.

— Attendez les enfants, juste une seconde...

— Mais papa on veut voir la suite ! Papa on doit aller au bout ! Quand on a commencé un film il faut tout voir, c'est toi qui dis ça !

— Oui oui mais...

Il est ailleurs.

Les paresseux. La paresse. C'est évident. C'est ça. C'est eux. C'est nous. Si on est prêts à bloquer la circulation pour les faire passer — comme on est capables de bloquer un pays pour épargner des vies. Alors on peut changer tout. Tout faire changer. Bien sûr ! Mais oui !

— C'est quoi déjà le titre de votre film ?

— *Keskison rigolos ces animaux...* Tu nous rends la tablette ?

— Attendez je regarde où on en est... 25 minutes 10 secondes. Voilà, je vous la rends !

Il empoigne son téléphone : Alphonse Burnous.

— Alfonso ! J'ai une idée qui est soit géniale soit catastrophique !

— Vas-y...

Et Émilien se lance.

Idée géniale, ou idée catastrophique ?

En tout cas, ça se tente.

5 janvier 2021

J - 460

Nadia Ben Arfa est dans les bureaux du *Monde*, le grand immeuble neuf tout juste construit à côté de la gare d'Austerlitz. Au plateau du service politique on est au sixième et avant-dernier étage, privilège du service — mais c'est le même open space qu'aux autres étages, Nadia a un énorme casque avec lequel elle travaille toute la journée, soit parce qu'elle écoute quelque chose, soit parce qu'elle met de la musique pour se concentrer, s'isoler des autres.

Là, elle regarde une vidéo sur YouTube. Une vidéo avec les trois paresseux au Costa Rica et puis le visage d'Émilien Long qui apparaît et qui lance : « On peut arrêter une route pour eux, on a pu arrêter notre pays pour préserver notre santé, alors pourquoi ne pas s'arrêter maintenant pour réfléchir enfin au sens de notre vie ? Le droit à la paresse au *xxi*^e siècle, ce n'est pas ne rien faire, c'est faire les choses au bon rythme, un rythme où l'on écoute nos véritables besoins. Voilà pourquoi je suis candidat à l'élection présidentielle de 2022. Pour proposer une autre société. Une société où le travail devient une composante de la vie, et non plus son centre. Une société mieux organisée, plus harmonieuse, plus sereine. Et cette société, nous pouvons l'inventer ensemble. Un peu partout en France, nous allons ouvrir des lieux de discussion, les Ateliers du temps libre. Pour faire un état général de notre monde. Pour imaginer une nouvelle société, dans laquelle le temps libre l'emportera sur le temps travaillé. Venez y réfléchir avec nous. Parlons-en, tous ensemble. » Et puis Émilien disparaît, remplacé par l'image d'un paresseux

suspendu à une branche par ses quatre pattes. Son regard, insolent, ironique, joyeux, flemmard, intense, s'anime : il cligne de l'œil, et une bulle s'affiche : « Rejoignez-nous sur paresse-pour-tous.fr »

Nadia relance la vidéo ; elle n'arrive pas à savoir si c'est grotesque ou malin, si c'est viral ou ringard, ce truc des paresseux. Et puis ces ateliers, gadget ou véritable démocratie participative ? Et ce dessin style bande dessinée, est-ce vraiment à la hauteur de la campagne d'un prix Nobel ?

Une notification clignote sur son écran : un mail intitulé « Premier sondage 2022, pour publication ». Il y a un message du directeur du service politique qui annonce que ce sera la une du *Monde* demain — le sondage détaillé est en pièce jointe.

Nadia ouvre le PDF. Regarde les chiffres des candidats arrivant en tête, le président, son opposante d'extrême droite, et les autres, droite, insoumis, vert, socialiste, et puis des candidats plus petits. Mais pas d'Émilien Long. Elle vérifie qu'elle ne s'est pas trompée avec la fonction « Rechercher » de son logiciel : il n'est jamais mention d'un « Long » dans ce document.

Nadia compose le 9761, le numéro de son chef de service.

— Oui Nadia ?

— Écoute je viens de regarder le sondage qu'on va publier et... Je ne vois pas, nulle part, de mention d'Émilien Long. Comme s'il n'avait pas été testé...

— Je te confirme : il n'a pas été testé.

— Comment ? Mais pourquoi ?

— Tout simplement parce qu'il n'aura jamais les cinq cents signatures, que c'est une candidature de témoignage, de précampagne, de thématique, tout ce que tu veux, mais pas une vraie candidature. Et, pour ton info, chaque candidat

supplémentaire qu'on teste nous est facturé 3 000 euros. On a donc décidé que c'était une dépense inutile. Ça te va ?

— Mais... C'est idiot... Quand on a sorti l'entretien que j'ai fait avec lui, il y a eu plein de reprises sur les réseaux.

— Oui Nadia, je sais ! Mais là je te parle d'un vrai sondage, pour la vraie élection, pas d'un buzz médiatique. C'est tout. Tu te souviens quand je t'ai annoncé que tu aurais cette place dans la campagne, je t'avais prévenue : c'est pas une sinécure. Tu vas avaler quelques couleuvres. C'est pas toi, c'est le poste qui veut ça.

Nadia grommelle et raccroche, agacée. Elle se connaît, elle pourrait commencer à s'énervier et à parler mal à son chef. Ce ne serait pas forcément une bonne idée.

Elle attrape son téléphone portable. Elle a, évidemment, le numéro d'Émilien. Elle écrit un SMS : « Cher Émilien Long, ce message juste pour vous prévenir que demain on va sortir notre premier sondage et que vous n'êtes pas dedans. Cela a été décidé sans qu'on me demande mon avis, et je tiens à vous faire savoir que je suis contre. Je trouve que votre candidature devrait être testée. Elle est, quoi qu'il en soit, légitime. J'espère convaincre mes chefs de changer leur point de vue. Bien cordialement. Nadia. »

Elle clique sur « Envoyer ».

Est-ce que c'est ce qu'il fallait faire ? Elle a voulu le faire. Elle l'a fait.

*

Émilien repose son téléphone. Il regarde par la fenêtre de son appartement. Le ciel est gris, bas et lourd — décidément rien ne va aujourd'hui, Christine lui a envoyé un mail cinglant parce que les jumeaux ont oublié chez lui leur Scrabble, il a

cassé sa tasse à café préférée, d'un bleu profond et avec une étoile gravée en dessous, et maintenant ce message de Nadia Ben Arfa.

Si je ne suis pas dans les sondages, je n'existe pas. Cette candidature n'existe pas, donc elle ne sert à rien. Donc autant tout arrêter tout de suite. Ne pas se lancer là-dedans. Laisser tomber.

Pourtant l'entretien pour *Le Monde* avait bien marché, plein de messages ont commencé à arriver via le site paresse-pour-tous.fr, des témoignages sur la souffrance au travail, des points de vue contre l'absurdité d'un monde salarial où le salarié ne sait plus à quoi il sert, et puis on vient de lancer l'annonce des Ateliers du temps libre, on a formé les premières personnes capables de monter des moments de discussion, la sauce prend — mais c'est comme si on ne m'autorisait à ne faire que ça. On veut me renvoyer à ma place d'économiste qui peut donner son avis sur le thème qu'il connaît, en discuter éventuellement, apporter des propositions pourquoi pas — mais certainement pas renverser la table. Pas jouer à la table des grands, plutôt. Même pas entrer dans le salon où se réunissent ceux qui ont le droit d'être des vrais candidats. La porte est fermée. Toi tu as droit à la cuisine.

Il faut que j'ouvre cette porte de merde. Il faut que je trouve une solution pour l'ouvrir. Un gros coup de pied dans cette porte de bois massif qui enferme ces briscards de la politique entre eux.

Émilien regarde ces toits marseillais, d'habitude riants et lumineux sous le soleil, mais là tuiles fades et éteintes avec ce ciel gris. Comme toujours, il va vite. Pour avoir une idée. Pour la mettre en œuvre. Il prend son téléphone — il a le numéro de Philippe Martin, le journaliste de France 2 qui l'avait interrogé pour un entretien en tête à tête après son prix Nobel.

— Philippe Martin bonjour, c'est Émilien Long.

— Monsieur Long, enchanté. Qu'est-ce qui me vaut le plaisir?

— Euh... Je voulais vous demander... Vous avez vu passer mon entretien au *Monde* en décembre? L'annonce de ma candidature?

— Évidemment, monsieur Long. Je serais en faute si je ne suivais pas *toutes* les annonces de candidatures, même les plus... disons... les plus étonnantes.

— Justement j'aimerais sortir du champ de l'étonnement. J'aimerais entrer dans le champ du crédible. De la crédibilité.

— Et ?...

— Et j'aimerais être invité au 20 heures de France 2. Pour une interview solennelle où je pourrais donner les raisons de ma candidature...

— Ouh... Vous savez, un 20 heures, ça ne s'obtient pas comme ça, juste parce qu'on veut être candidat. Il faut un peu plus qu'un désir de candidature... Soit un mouvement de soutien massif en votre faveur, je ne sais pas, un appel de grands intellectuels, économistes, ou que sais-je... Ou alors il faudrait qu'il y ait un sondage qui vous crédite disons à 2 ou 3 %, là ça deviendrait possible.

Donc : il faut un sondage pour aller sur France 2, et il faut aller sur France 2 pour avoir un sondage. Émilien commence à trouver tout ça très pénible. Il regarde les morceaux de sa tasse bleu foncé : est-ce que je vais pouvoir la réparer?

Philippe Martin reprend :

— Cela dit, il y a peut-être quelque chose qui pourrait être intéressant. Je ne sais pas si vous savez, à l'automne dernier, on avait reçu la ministre de l'Économie au 20 heures. Je l'avais fait parler un peu de votre livre. Votre... *Droit à la paresse*. Et, hors antenne, je lui avais suggéré d'en débattre

avec vous. Là, ça peut se faire : on invite Élisabeth Crayeville à « L'Émission politique », et vous jouez le rôle de son contradicteur, pendant vingt minutes. Ça pourrait vous tenter ça ?

— Écoutez c'est pas mal. C'est mieux que rien. Moins bien que le 20 heures, mais mieux que rien. Donc oui. Oui, avec plaisir. Ça va être l'occasion d'une véritable confrontation.

— Tout à fait. Très bien, monsieur Long. Je vais en parler à ma rédaction en chef, et puis si ça marche, en fonction de l'agenda de la ministre, on vous appellera. Voilà.

— Merci alors.

Un petit temps. Et avant de raccrocher, Philippe ajoute :

— Vous savez que... je me suis installé à la campagne ? De façon définitive.

— Oui ?

— Eh bien... J'ai lu votre livre. Et je dois dire que... j'ai été... disons qu'il y a beaucoup de choses que j'ai trouvées très intéressantes. Et... voilà, je voulais juste vous dire ça. On pourra en reparler, à l'occasion.

Ils se saluent. Et Philippe, au Puy-Notre-Dame, regarde pensivement vers son jardin glacé. C'est pénible d'être journaliste, parfois. De ne jamais pouvoir vraiment dire ce qu'on pense. Ne pas pouvoir vraiment penser ce qu'on veut — être tout le temps dans l'équilibre des thèmes, des idées, des lignes. Parfois il aimerait pouvoir s'autoriser à se dire qu'il s'est ruiné le moral à travailler comme un forcené à la télé alors qu'il aime tant, là, s'asseoir à côté de son poêle à bois sur lequel son thé à la bergamote reste bien au chaud, et se plonger dans *À la recherche du temps perdu*, qu'il n'avait jamais réussi à lire jusqu'au bout, malgré plusieurs tentatives tout au long de sa vie. Cette fois, il a presque fini : il commence *Le Temps retrouvé*.

Demain il téléphonera à son red chef pour le débat Long-Crayeville. Il rouvre Proust :

« Une fois que j'avais quitté Gilberte assez tôt, je m'éveillai au milieu de la nuit dans la chambre de Tansonville, et encore à demi endormi j'appelai : "Albertine". Ce n'était pas que j'eusse pensé à elle, ni rêvé d'elle, ni que je la prisse pour Gilberte. Ma mémoire avait perdu l'amour d'Albertine, mais il semble qu'il y ait une mémoire involontaire des membres, pâle et stérile imitation de l'autre, qui vive plus longtemps comme certains animaux ou végétaux inintelligents vivent plus longtemps que l'homme. Les jambes, les bras sont pleins de souvenirs engourdis. »

15 janvier 2021

J - 450

Johanna fait grogner une dernière fois le moteur de son Indian FTR 1200 dans la montée de la rue Levat, puis avec l'inertie de sa moto elle va jusqu'au mur, à côté de l'entrée, où elle a l'habitude de se garer. C'est drôle : sa vie a tellement changé, depuis quelques semaines ; pourtant tous les matins elle continue à aller au bureau, elle continue à diriger une équipe, elle continue à réfléchir et à produire des idées ; simplement elle ne va plus au CNRS du côté de Mazargues, ce n'est plus un labo dont elle s'occupe, elle ne fait plus de la sociologie des organisations : elle va dans un vieux couvent installé à côté d'un jardin sauvage, elle est responsable d'une campagne présidentielle, et ses idées tournent maintenant autour du champ de la décroissance généralisée, notamment pour le travail. À presque cinquante ans, c'est une deuxième jeunesse pour elle, comme lorsque, à Nanterre dans les années 1990, elle avait l'impression qu'elle allait changer le monde en faisant de la socio — sa carrière académique, si brillante qu'elle ait été, ne lui a pas vraiment permis d'accomplir son rêve, à moins de considérer que les acquis qu'elle avait imposés dans le labo du CNRS (salaires égaux à tous les niveaux, notamment pour les femmes de ménage noires, qui étaient depuis toujours moins bien payées que les hommes à tout faire ; recrutement de chercheurs issus de ladite « diversité » ; fin du système des primes réservées aux plus diplômés ; et ainsi de suite) lui sembleraient suffisants, au jour de sa retraite, au regard de ce qu'étaient ses aspirations premières.

Cela faisait un moment qu'elle en doutait un peu. Et cette parenthèse qu'elle s'est octroyée, cette mise en disponibilité du CNRS pour aller diriger la campagne d'Émilien Long, c'est comme si elle était une gamine qui voyait son projet impossible devenir possible : pas tant parce que Émilien pourrait être élu, mais parce que enfin elle se bat entièrement dans un écosystème dont elle peut maîtriser les causes, les conséquences, les buts. Les moyens et les fins. Fini la compromission permanente du monde de la recherche où il faut se pousser du col, publier un maximum d'articles, peser dans les instances, exister socialement, au détriment du fond ; là c'est le fond qui impose tout, et on construit la forme en fonction : quel joyeux retournement de paradigme. Cela ne durera qu'un an et demi, peut-être, mais ça valait le coup — même si, quand elle devra retourner au CNRS, elle n'est même pas sûre qu'elle retrouvera la direction de son labo : d'une façon ou d'une autre, ils la lui feront payer, cette liberté qu'elle s'est offerte.

Elle dépose son sac dans son bureau, et va s'installer, la première, dans la grande salle de réunion du couvent où ils doivent se retrouver tous à neuf heures trente. Il fait froid. Très froid : dix-sept degrés. Tous ceux qui arrivent et la rejoignent s'en plaignent. Car il fait froid non seulement dans cette salle, mais aussi dans les petits bureaux qu'ils partagent deux par deux (sauf Johanna et Émilien, privilèges de directrice de campagne et de candidat). En dehors du Baron, retenu à sa ferme (auto)³ pour son assemblée générale annuelle, et Éva, dont le fils est malade à Paris, tout le monde est là. Et tout le monde fait plus ou moins la tête.

— Oui moi aussi je trouve qu'il fait froid mais pour le moment on ne peut pas faire mieux, argumente Johanna.

— Nasser ne peut pas faire réparer cette chaudière de merde ? demande Alphonse.

La chaudière a cassé au début de l'année. Elle a pris feu à moitié : plus de peur que de mal, mais depuis il n'y a plus du tout de chauffage.

— J'ai déjà demandé à Nasser de voir. Il a fait venir un spécialiste, mais en gros soit il faut changer la chaudière, et là c'est 10 000 euros pour notre poche, soit... Eh ben soit on relance la mairie et on prie pour qu'ils acceptent de la changer, mais à mon avis ce ne sera pas avant mars, c'est-à-dire trop tard...

Rémi, qui ne disait rien depuis le début de la conversation, contrarié, les mains au fond de ses poches, prend soudain la parole. Exaspéré :

— Mais putain moi je la paie cette chaudière ! Je vous file les dix mille balles et on n'en parle plus. On ne va pas bosser dans ces conditions de merde tout l'hiver.

Autour de la table, il y a, évidemment, beaucoup d'approbation. Mais Johanna doit incarner son rôle : celui de la relou qui rappelle les règles.

— Alors Rémi tu ne peux pas donner de l'argent à notre structure de financement comme ça : les dons des particuliers sont plafonnés à 7 500 euros par personne et par an, or tu viens de donner, et avec cet argent on a mille autres choses à payer que cette chaudière. Et par ailleurs, si tu payais la chaudière directement, ce serait immédiatement qualifié de don déguisé, et à la fin notre compte de campagne serait invalidé. Il faut qu'on soit rigoureux. Je suis désolée, moi comme vous je ne supporte pas le froid... Mais pour le moment on est bloqués.

Quelqu'un frappe à la porte. C'est Nasser, avec son air malin et réjou.

— Salut l'équipe ! Écoutez j'ai trouvé une solution ! Un début de solution... J'ai mesuré combien de watts on pouvait mettre en plus en électricité. C'est pas énorme mais c'est mieux que

rien : on va faire un système avec des radiateurs électriques à bain d'huile que je vais faire fonctionner par roulement. Je vais mettre dans chaque bureau des programmeurs horaires, pour éviter de faire tout disjoncter, et tous les jours vous aurez des moments avec chauffage électrique, environ trois fois une heure dans la journée.

Souleymane lève les bras au ciel. Sur son boubou, il a passé un énorme gilet à grosses côtes de laine.

— Eh bien voilà comment glorifier le prophète Émilien Long ! On va travailler trois heures par jour... La souris et le chat sont amis enfin ! Bravo Nasser !

Tout le monde rit. Nasser est un peu vexé, évidemment. Johanna doit, *aussi*, jouer le rôle de celle qui apaise tout.

— Non Nasser en vérité c'est une super nouvelle, vraiment ! Merci beaucoup.

Ces réunions ont lieu souvent ; mais Émilien n'y participe pas toujours. Aujourd'hui, il n'est pas là. Il est juste à côté, dans son bureau : il prépare son intervention à « L'Émission politique » en regardant l'ensemble des passages à la télévision d'Élisabeth Crayeville. Les jours précédents, Alphonse a fait pareil, mais dans un but un peu différent : préparer une vidéo mettant en scène les reniements et autres changements de pied de la ministre à l'époque où elle était une cheffe d'entreprise fortement médiatisée et adorant faire parler d'elle. « Il n'y aura jamais de licenciement tant que je serai la P-DG de ce groupe ! », suivi de : « Les syndicats doivent comprendre que ce plan social est la seule solution pour sauver l'ensemble du groupe » ; « J'écoute, je reçois, je dialogue », puis : « Je décide seule, par principe, car être chef c'est avancer » ; « Une entreprise c'est un lieu d'échange, de partage de compétences, d'intelligence collective » et : « Une entreprise ce n'est pas un club de vacances, on est là pour innover et produire » ; et ainsi de suite.

Alphonse finit de montrer à tout le monde la vidéo sur son Mac, puis ajoute :

— Ça cartonne. Depuis ce matin, on est déjà à 95 000 vues. Johanna sursaute :

— Comment ça, « 95 000 vues » ? Tu l'as déjà mise en ligne ?

— Bah oui.. Je l'ai finie cette nuit, et je l'ai postée dans la foulée. Regarde, tu peux voir les commentaires.

— Mais enfin Alphonse, on fait une campagne électorale, pas un *escape game* ! Tu ne peux pas mettre en ligne quelque chose sans qu'on l'ait vu.

Alphonse baisse les yeux comme un enfant pris la main dans le pot de confiture — mais somme toute c'est presque un enfant encore, et YouTube a tout du pot de confiture.

— Bah... Pardon Johanna, mais moi j'ai l'habitude de travailler comme ça, je ne pensais pas que je devais faire valider tous les contenus... Ça me donne l'impression d'être au xx^e siècle... Donc avant de faire un tweet je l'imprime sur une feuille avec une case « validé » et « pas validé » et je le mets dans un parapheur, c'est ça ?

— Alphonse, ne sois pas idiot, tu vois bien qu'une vidéo comme ça, hyper polémique et provocatrice ce n'est pas un tweet d'agenda...

Marguerite, qui bouillait depuis un moment, intervient.

— Moi je trouve que c'est le moment d'interroger la stratégie numérique de la campagne. Puisque c'est mon rôle d'un point de vue technique, j'aimerais poser aussi la question politique. Est-ce qu'il est légitime qu'on utilise les outils de l'ennemi, nous ?

— Quels outils de quel ennemi ? demande Johanna.

Un peu de lassitude : Johanna aimerait bien qu'on suive le déroulé prévu pour la réunion. Mais Marguerite, elle, est en colère :

— Ces petites fontaines à fiel que sont Twitter, Insta, Face de bouc, et ToiTube. Autant de réseaux sociaux dans les mains de multinationales, dont les algorithmes nous sont absolument inconnus, et qui servent simplement à nourrir la bête publicitaire qui est derrière tout cela. Alors qu'internet, je le rappelle, ce n'était pas ça, et aujourd'hui encore ce n'est pas forcément ça pour ceux qui ont envie de résister. Internet, c'est un réseau de communication décentralisé, libre de toute surveillance, autant étatique qu'entrepreneuriale. Pourvu qu'on s'en serve correctement.

— Et ? demande Alphonse, qui ne comprend même pas où Marguerite veut en venir.

— Et je trouve qu'on devrait stopper toute présence sur les réseaux sociaux non libres. Donc, en gros, quitter YouTube pour aller sur PeerTube, Twitter pour Mastodon, Facebook pour Diaspora, Instagram pour PixelFed, et ainsi de suite.

Même Johanna a l'air interloquée. Alors Alphonse...

La directrice de campagne sourit à la responsable du numérique :

— Marguerite, on ne peut pas ne plus être du tout là où tout le monde est. Je veux dire, on cumule pas mal de handicaps, on a quand même besoin d'un peu de visibilité. Si on se prive d'une des rares façons de parler gratuitement et sans filtre à des électeurs potentiels, là on va vraiment se prendre le mur.

Alphonse, en vieil habitué des nombres de vues, renchérit :

— La vidéo des paresseux au Costa Rica avec le lancement des Ateliers du temps libre, c'est 900 000 vues sur YouTube. Sur PeerTube, ç'aurait été... 5 000, disons. Et encore, avec une majorité de non-Français dans les clics.

Souleymane intervient, faisant mine d'être fâché :

— Cessez donc de parler de PeerTube comme si nous le connaissions tous ! Qu'est-ce ? Le tube du pire ?

— Mais non, répond Marguerite avec agacement, sans même faire attention à l'air amusé de Souleymane. « Peer » comme dans l'expression *peer-to-peer* : « pair à pair », c'est-à-dire sans serveur central. Exactement le principe coopératif, appliqué au partage de vidéos : chacun a un petit bout de la vidéo qu'il fait circuler. Du coup, pas de pub, pas de boîte qui contrôle ce qu'on met et qui décide à notre place ce qu'on a le droit de mettre : enfin c'est tout simplement comme ça qu'internet avait été conçu, au début.

— Je comprends l'enjeu technique, répond Johanna. Mais je ne vois pas trop l'intérêt au final : puisque les réseaux sociaux sont gratuits et libres quand même, pour nous je veux dire, à quoi bon s'en extraire ?

Marguerite regarde la directrice de campagne avec un peu de pitié. Il va falloir lui expliquer que quand quelque chose est gratuit, c'est que quelqu'un en tire un bénéfice. Il n'y a pas de *free beer*, pas de bière gratos dans les bars, et pas d'applis « gratuites » sur internet, si elles viennent de multinationales : les boîtes vendent des espaces publicitaires à des marques, et des paquets d'IP ciblées par les pratiques de chacun sur les réseaux sociaux. Devoir expliquer ça à une directrice de labo du CNRS qui devrait pourtant se sentir concernée par le sujet : ce n'est pas étonnant si le monde entier a basculé si facilement vers ces outils de merde. Les logiciels libres, eux, sont gratuits parce qu'ils n'appartiennent à personne, et que personne ne peut donc monétiser quoi que ce soit avec : c'est l'inverse — un bien commun qui ne peut pas être privatisé, pas un service pseudo-gratuit qui pompe nos données privées.

Et puis la porte s'ouvre d'un coup. Émilien entre, le nez plongé dans son cahier Babar.

— Salut mauvaise troupe ! J'aimerais bien tester avec vous quelques idées que j'ai eues pour le débat...

Il regarde son équipe : tout le monde a l'air renfrogné. Mauvaise humeur générale, à un stade avancé.

— Mais dites donc... Qu'est-ce que vous avez l'air ronchons ! Ah mais attendez ! Je vais vous faire écouter la chanson des Ronchonchons, ça va vous détendre.

Sur son téléphone, il lance YouTube et cherche la « chanson des Ronchonchons » :

« T'es ronchonchon...

Toi t'es fâché, toi t'es grincheux,

toi t'es ronchon... »

Émilien triomphe. Pas ses camarades :

— Justement..., dit Souleymane.

— C'était ça..., dit Rémi.

— Dont on parlait..., dit Johanna.

— Quoi, du nombre de ronchons dans le corps électoral français ? demande Émilien.

Les autres rient. Sauf Marguerite :

— Mais non, du fait d'écouter de la musique sur YouTube, de rigoler sur Facebook, de s'informer sur Twitter, de partager des arguments sur Instagram !

Elle termine sa phrase en criant presque. Émilien, qui la connaît bien, sait qu'en bonne timide, il lui arrive de se mettre en colère sans vraiment s'en rendre compte ; il suffit de ne pas se formaliser.

Johanna enchaîne en résumant les arguments de l'informaticienne. Émilien acquiesce :

— Oui, tu as tout à fait raison de poser le problème, Marguerite. On ne peut pas dire on va faire une révolution douce, on va transformer le rapport des Français au travail et au temps libre, et par ailleurs les laisser se coller à leurs écrans pour nourrir la bête.

— Alors toi aussi tu y vois une bête ? demande Souleymane.

Mais quel animal ? Quelle animalité ? Une gorgone poilue ? Un requin-tigre à dents de sabre ? Qui nous emmène dans les tréfonds du numérique ?

Émilien regarde son équipe, ces drôles de personnes qui parlent bizarrement, qui ont des réactions un peu étonnantes, mais qui sont toujours passionnantes.

— Il faut qu'on réfléchisse. Il faut qu'on se demande ce qu'on risque de perdre en se coupant des réseaux sociaux. On pourrait imaginer aussi une forme de sevrage, je ne sais pas. Un truc où au début on poste en parallèle sur les réseaux mainstream et sur les alternatifs, en doublant chaque message sur le mainstream par une formule « dans x jours, on ne sera plus là, seulement sur tel réseau ». Et puis ensuite, on garde nos comptes mainstream, mais à chaque fois on ne fait plus que renvoyer à l'autre réseau. Et enfin on laisse complètement tomber.

— Mais non ! s'énerve Alphonse. Là c'est du sabotage ! On ne peut pas ne plus être du tout là où il y a tout le monde. Imagine par exemple tu fais un meeting, et on ne peut pas poster de tweets, donc on ne peut pas être repris par des retweets. Donc c'est comme si on n'avait pas fait de meeting. Putain, aujourd'hui, un meeting ça n'a de sens qu'avec les reprises sur les réseaux. C'est pas pour les cent clampins dans la salle !

— Ce serait comme dire, je ne sais pas, on ne va pas sur TF1 parce que ça appartient à Bouygues, intervient Rémi. Si à cause de l'éthique, on s'interdit d'utiliser certains porte-voix, on ne va plus du tout être audibles. Je veux dire, on ne peut pas laisser des ayatollahs des logiciels libres décider qu'on doit crever la bouche ouverte.

Marguerite vire au rouge et s'apprête à répondre. Émilien sent que tout pourrait déraiper. Il essaie de calmer le jeu :

— Écoutez, tout le monde a potentiellement raison dans cette discussion, ce n'est pas la peine de manier l'injure. Rémi, je te renvoie à ce qu'on s'est dit sur les dialogues bienveillants : il n'y a aucune raison d'attaquer les autres. Et « ayatollah » est un mot inutilement blessant. Par ailleurs, ce dont on parle là, c'est d'un enjeu qui est éthique, pas seulement stratégique. Il faudrait...

Il laisse sa phrase suspendue. En un instant se bousculent trop de questions dans sa tête : est-ce raisonnable de faire ça ? Va-t-il parvenir à toujours arbitrer pour proposer une campagne cohérente, mais qui parvient à rester efficace ? Pourquoi s'est-il lancé là-dedans ? Pensait-il que si vite il y aurait tant de questions à résoudre ? De questions complexes ? Aujourd'hui ce sont les réseaux sociaux, demain ce sera quoi, l'encre pour coller les affiches (végétale ? avec des solvants ? produite en Chine ?), après-demain les déplacements de campagne (on dort chez l'habitant ? bilan carbone neutre ?), et ainsi de suite ? Paresse pour tous, sauf pour lui, s'il doit résoudre *tous* ces enjeux. Mon Dieu.

Même si Émilien est rapide quand il réfléchit, le blanc a été un peu trop long. Johanna perçoit qu'il est un peu désorienté. Elle prend la parole :

— On pourrait faire un mix entre ta proposition, Émilien, de sevrage, et une ouverture de quelques comptes parallèles sur les réseaux, qui ne seraient pas officiellement à nous, mais qui nous permettraient justement de gérer les reprises.

— Ouh c'est hypocrite ça et l'hypocrisie nous mènera droit dans l'enfer de la politique, déclame sentencieusement Souleymane.

Marguerite, sèchement :

— Sans être hypocrite, on pourrait demander à différents amis qu'on a, enfin que vous avez, parce que moi mes amis ne

sont pas inscrits sur ces horribles plates-formes, on pourrait leur demander de relayer sur leurs comptes à eux nos messages postés dans nos espaces libres.

Alphonse est obligé d'opiner :

— Oui ça ça peut marcher. Moi j'ai quand même un sacré nombre d'abonnés avec mon compte « On decode les codes de l'éco », et je connais pas mal de gens dans le même genre.

— Ça fera comme une deuxième ligne en fait. On avance les pieds dans la gadoue, nous, ironise Rémi, et derrière il y aura ceux qui roulent en limousine.

Cette fois, c'est Émilien qui s'énerve :

— Eh mon pote, on est une bande de cinglés qui défendent le droit à la paresse, il ne faut pas non plus s'étonner si ça nous fait un peu sortir de notre zone de confort.

Un silence. Personne ne sait trop quoi dire.

Émilien comprend qu'il faut détendre l'atmosphère.

— À propos de confort, vous ne trouvez pas qu'il fait un peu froid dans ces bureaux ?

L'équipe explose de rire. Mais un peu jaune.

Le thermomètre affiche dix-huit degrés : tout ce dialogue agité a fait monter d'un degré la température de la salle. C'est déjà ça.

21 janvier 2021

J - 444

Pour lui, c'est un peu intimidant. Un peu seulement, mais un peu quand même. Pour elle, vraiment pas. Pour elle, c'est tellement banal. Tellement habituel, comme pour d'autres aller boire un verre ou se couper les ongles, pour elle être assise devant un miroir avec un bout de papier blanc autour du cou et un être humain qui lui met de la poudre sur le visage et la recoiffe — c'est tellement habituel qu'elle donne des consignes, précises, sèches, claires, concernant la façon dont elle veut que ses cheveux courts qui lui donnent un aspect juvénile et dynamique rendent à l'écran. Et un peu plus de poudre là.

Lui, Émilien, est passé à la télévision plusieurs fois, mais pas aussi souvent qu'elle : elle qui est ministre, qui fut une femme d'entreprise qui n'aimait rien tant qu'aller parler partout où on l'invitait, et on l'invitait beaucoup, son bagout et sa grande gueule, sa grosse tête et ses formules à l'emporte-pièce, tout concordait à faire d'elle ce qu'on appelle une « bonne cliente » pour les médias — étonnante formule qui fait de l'invité un client alors qu'en réalité la clientèle c'est bel et bien le public qu'il faut attirer avec des manières de marchand de poisson. Poissons à la télé, poissons sur les ordinateurs et les smartphones maintenant : poissons partout.

À la sortie des loges, ils se disent bonjour. Avec un peu de froideur, mais sans hostilité : Élisabeth Crayeville adore le combat, elle a plaisir à l'idée de ferrailler avec lui — lui, Émilien, joue gros, sa capacité à faire de sa candidature une réalité : au fond il est beaucoup plus stressé qu'elle, mais en

surface il ne peut s'empêcher de regarder ce petit jeu médiatique avec de la distance. Il se raccroche à ce que lui a dit sa grande sœur Isabelle, qui l'a accompagné et qui est dans le public, aux côtés de Johanna et d'Alphonse : Émi, n'oublie pas que ta faiblesse, c'est une force ; que ta puissance, c'est ton impuissance ; que ta légèreté te donne du poids — et autres formules alambiquées qui avaient fini par les faire rire alors qu'il attendait son tour d'être maquillé. Nin-nin-nin.

La première partie de l'émission est entièrement consacrée à la ministre. C'est un panégyrique. Dans lequel se glissent quelques vagues piques, lancées par Philippe Martin en duplex depuis sa maison du Maine-et-Loire, et deux ou trois colles lancées par le spécialiste économique de la chaîne, colles auxquelles Élisabeth Crayeville répond facilement. De toutes façons, elle utilise le mot « covid » comme un permanent joker — ce qui évite de rendre le débat très complexe : les mois passés, c'est le covid (encore avant, je n'étais pas ministre), les mois à venir il y aura le covid et ses suites ; ah bien sûr s'il n'y avait pas eu le covid tout serait différent ; le covid a bouleversé le projet — « Qui veut aller loin ménage son covid » : est une des piques lancées par Philippe Martin, qui tente de dire à la ministre que dans d'autres pays européens les gouvernements ne s'appuient pas forcément sur le covid pour faire passer toutes les pilules ; évidemment, il y en a d'autres dans lesquels c'est pire qu'ici, je vous l'accorde madame la ministre.

Un petit tour sur son parcours (elle a toujours été ce qu'on appelle une « leader », déléguée de sa classe au collège, présidente du bureau des élèves dans son école de commerce), un poil de vie privée (son compagnon, un directeur de théâtre parisien, parvient à l'humaniser un peu en parlant de leurs

soirées en amoureux — elles n'ont lieu qu'une fois par semaine en moyenne, mais cela le téléspectateur n'en saura rien), une petite page culturelle (son amour des westerns, dont elle parle vraiment avec intensité) et puis arrive le moment du débat.

— Qui sera votre contradicteur aujourd'hui madame la ministre ? Ce n'est pas un homme politique, et pourtant il fait de la politique. Il est auteur de best-sellers, mais ce n'est pas un écrivain. Il est célèbre dans le monde entier mais finalement peu connu en France. Et il défend une idée qu'il proclame être révolutionnaire, et qui le paraît en effet dans notre monde où tant de gens aimeraient bien avoir du travail : il défend le droit à la paresse et le passage à la semaine de quinze heures. Voici Émilien Long !

Émilien s'avance sous la lumière de projecteurs de couleur qui varient stroboscopiquement au son de la chanson « Je ne veux pas travailler »... et ça dure tant qu'il n'a pas rejoint la table où est assise la ministre de l'Économie. Le monde du spectacle. Le spectacle du monde. Il faut en passer par là pour défendre une autre vision de la société ?

La ministre et lui se saluent. C'est la deuxième fois, mais on va faire comme si. En s'asseyant, il essaie de couvrir la voix de China Forbes, du groupe Pink Martini, qui se fait passer pour une Française des années 1930 alors qu'elle chante comme une Américaine des années 1990 : « Je ne veux pas travailler, je ne veux pas déjeuner, je veux seulement l'oublier. »

— Je voudrais ajouter quand même que...

— Vous aurez le temps de parler, monsieur Long, mais je donne d'abord la parole à notre invitée : madame Crayeville, vous avez lu j'imagine *Le Droit à la paresse au XXI^e siècle*, l'ouvrage d'Émilien Long ?

Sourire carnassier d'Élisabeth Crayeville : les fauves sont enfin deux dans la cage.

— Oui je l'ai lu. J'avais dit il y a quelques mois que je l'avais parcouru lors de sa sortie, mais cette fois j'ai fait l'effort de le lire en entier. Par politesse envers vous monsieur Long. Et je dois vous remercier... À cause de mon travail, j'ai toujours manqué de temps pour aller voir des comédies au cinéma, ou je ne sais pas, des one-man-shows au théâtre. Eh bien là j'ai pu passer une soirée à rire comme une baleine bleue ! Ah j'ai ri, j'ai ri. Votre ouvrage est très drôle !

— Écoutez je suis heureux de vous avoir fait rire... J'imagine que ce n'est pas exactement pour de bonnes raisons...

— Attendez monsieur Long ! Je vais vous dire pourquoi j'ai ri. J'ai ri parce que vous êtes un garçon sérieux, raisonnable. Et que votre livre est une sorte de canular géant. C'est le canular d'un calamar ! D'un poulpe provocateur. Vous me suivez ?

Les journalistes sont habitués aux étonnantes formules de la ministre. Le présentateur tente de la recadrer :

— Vous voulez dire que vous n'avez pas du tout pris au sérieux cette proposition de semaine de quinze heures ?

— Ah ah ah ! J'ai tellement ri. Trois heures par jour. Mais évidemment ! On va tous travailler trois heures par jour, et surtout on va retourner à l'âge de pierre. On sera tous des chasseurs-cueilleurs : une heure de chasse, une heure de cueillette, une heure pour ramasser le bois. C'est simple n'est-ce pas ?

— Je...

— Alors votre prix Nobel monsieur Long, il venait récompenser un travail sérieux, quoique légèrement militant, mais disons rigoureux, dans votre analyse de l'évolution du temps de travail au cours des derniers siècles. Évidemment que la productivité a augmenté ! Heureusement que les enfants ne vont plus à l'usine ! Ou que les ouvriers ne travaillent plus

soixante-dix heures par semaine ! Mais là le souci, c'est que votre dernier livre est un pamphlet d'ultragauche, qui ferait passer Mao pour un thatchérien. Taxer les heures supplémentaires jusqu'à 100 %... Limiter les écarts de salaires de un à quatre. Mais attendez, vous avez oublié de proposer qu'on coupe les deux mains de tous les chefs d'entreprise ! Qu'on déporte les cadres supérieurs dans des camps de repos pour les obliger à expier leurs salaires indécents et à renier leur amour du travail !

Émilien se demande s'il va réussir à inverser le cours des choses, ou s'il va se faire massacrer comme ça pendant vingt minutes. Mais le rédacteur en chef lui avait bien promis que le temps de parole serait chronométré, qu'ils auraient l'un comme l'autre une douzaine de minutes. Alors il peut la laisser dérouler encore un peu. Et ensuite il ira. Il se jettera à l'eau.

Elle continue à le démolir. En long. En large. En travers.

Émilien regarde, presque absent, cette femme énergique, les lumières agressives du studio, la caméra automatisée qui tourne autour de lui, le tout petit public serré sur quatre rangs mais qui à l'écran donne le sentiment d'être une foule — public qui lui est majoritairement hostile, hormis ses proches, et un grand échalas au regard ahuri qui fait non de la tête à chaque fois qu'Élisabeth Crayeville dit n'importe quoi. Autant dire qu'on pourrait croire qu'il regarde un match de tennis. Mais pour Émilien, cet inconnu devient une sorte de totem, qui lui donne la force de se concentrer, de resserrer son énergie.

Il se jette à l'eau.

— Madame la ministre. Vos propos sont amusants. Pour vous. Pour ceux qui ont envie de caricature. D'affirmations grotesques. Mais mon livre n'est pas grotesque, lui, j'en suis désolé. C'est un ouvrage qui mérite le débat. Là vous n'êtes pas dans le débat, vous êtes dans la moquerie. Je vous en

laisse la responsabilité. Le propos de mon livre, et le propos de ma candidature à l'élection présidentielle, car c'est ce que je voulais dire en arrivant, rappeler que je suis candidat...

— On va y revenir ! coupe le présentateur qui, en bon journaliste, ne supporte pas de ne pas être maître du conducteur de son émission.

— Oui on y reviendra. Alors évidemment, il n'est pas question d'un retour en arrière. Bien au contraire, chère madame, moi c'est quand j'entends « Travailler davantage et gagner davantage » que j'ai l'impression d'un retour en arrière. D'un retour quinze ans en arrière, si vous voyez ce que je veux dire... Mon livre démontre — et je vous fais remarquer que non seulement vous mais personne n'a pour le moment contredit les calculs que je développe — qu'il est possible de travailler nettement moins en France sans pour autant toucher ni à la compétitivité du pays, ni à sa protection sociale. La seule chose à laquelle il faut toucher — car évidemment, la formule « Rien ne se perd rien ne se crée » fait sens dans les équations économiques — c'est l'écart des salaires. Et, comme vous le dites, la taxation des heures supplémentaires. Quand je dis 100 % c'est pour quelles raisons ? C'est justement pour dire que ceux qui veulent continuer à travailler pourront le faire, simplement l'entreprise sera taxée sur ces heures en plus. Dit autrement : si une entreprise préfère garder un cadre à trente-cinq heures au lieu de quinze heures, il y aura un surcoût pour elle. C'est tout. C'est très simple. Et très juste.

— Ah ah ah ! Juste comme Saint-Just monsieur Long ! Comme couper la tête des honnêtes travailleurs dans ce pays, et il n'en manque pas ! Sans compter que vous proposez de taxer les revenus du capital là encore quasiment à 100 %... Une vaste folie ! Vous vous rendez compte ! Empêcher les créateurs de valeur, les investisseurs, pour que tout un peuple puisse

se la couler douce ! Et vous appelez ça « le droit à la paresse » ! Dites carrément « le droit à la glande » ! Ou « le droit au néant » !

— Madame Crayeville, il y a aujourd'hui une catégorie de gens qui sont les plus paresseux en France : ceux qui vivent des rentes de leur capital. Ils sont propriétaires immobiliers, ou actionnaires, ou que sais-je encore : ils ne font qu'encaisser des revenus sans produire la moindre activité. Ces paresseux-là, qui s'enrichissent sur le dos des autres, ceux-là en effet je souhaite les taxer, et très fortement. Pour moi, ce qu'il faut, c'est le même droit à la même paresse, pour tous ! Aujourd'hui il y a une catégorie de non-travailleurs, d'un côté, une toute petite catégorie qui possède une grande part du patrimoine national. Alors, au choix, je peux vous dire les 1 % des Français qui possèdent 16 % des richesses ; ou alors si on élargit un peu : 5 % qui possèdent 33 % des richesses. Et, de l'autre côté, il y a les véritables travailleurs, qui doivent turbiner huit heures par jour. Sans compter les temps de transport... Vous, vous trouvez peut-être ça normal, mais je peux vous assurer que vous devriez interroger le mot « normal ». Est-ce normal d'hériter de ses parents de plusieurs appartements, de les louer, d'encaisser les loyers, et de ne jamais faire le moindre effort, juste parce qu'on a eu la chance de venir d'une famille plus riche que d'autres ? Vous trouvez ça normal que l'effort de travail soit réparti, dans notre pays, non pas en fonction des mérites de l'individu, mais en fonction de sa famille de naissance ? Vous trouvez ça juste ?

Élisabeth Crayeville a envie de répondre, mais le journaliste donne la parole à Philippe Martin, qui, depuis sa maison du Maine-et-Loire, avec son jardin plongé dans le noir derrière lui, interroge la ministre :

— Madame Crayeville, au-delà du débat sur le temps de travail, pensez-vous que la candidature de M. Long à la

présidentielle est légitime ? C'est-à-dire, si je formule ma question plus explicitement : la pratique politique doit-elle être uniquement dans les mains de ceux qui sont déjà en place ?

— C'est vous qui me demandez cela, monsieur Martin ? Vous qui étiez déjà là sous Pompidou ! Vous exagérez !

— Pardon, mais vous ne répondez pas à ma question.

— La candidature de M. Long pourrait être légitime si elle n'était pas grotesque. Ce qui est grotesque, ce n'est pas qu'un économiste soit candidat à l'élection présidentielle. Ce qui est grotesque, c'est cette candidature-ci.

— Elle n'est pas grotesque, répond Émilien avec fermeté. Elle est légitime. Elle est calme. Je ne suis pas un révolutionnaire. Mais un homme cohérent. J'ai reçu un prix Nobel pour mes précédents travaux. J'ai démontré dans mon dernier livre qu'il était possible que la France change radicalement de modèle de société, sans violence, sans affrontements. Qu'on pouvait ne plus mettre le travail au cœur de la vie, sans pour autant affaiblir économiquement le pays. Et je suis candidat à l'élection présidentielle pour porter cette parole. Pour dire que parmi les Français, il y aura toujours une immense diversité de parcours, de choix de vie, de professions, mais que tout individu aura droit à ne travailler que trois heures par jour en moyenne. Sans réduction de salaire, sauf, évidemment, pour les gros salaires.

— Mais vous appelez des gros salaires des salaires qui ne sont pas gros ! Qui sont simplement justes, ramenés au degré de responsabilité des cadres, des chefs d'entreprise, des hauts fonctionnaires !

— C'est juste vous trouvez ? Vous trouvez que gagner 12 000 euros net, comme c'est votre cas comme ministre, c'est nécessaire ? Vous ne pensez pas qu'avec 6 000 vous arriveriez à manger tous les jours ? Avec des niveaux de loyer qui vont

baisser fortement dans les grandes villes puisque justement je propose un dégrèvement d'impôts pour les propriétaires qui *diminuent* les loyers ! Moi je vais vous dire : en tant que chercheur au CNRS je touche 3 200 euros net par mois. C'est bien assez, madame Crayeville, je suis désolé. J'ai deux enfants en garde alternée, je loue mon appartement à Marseille, et j'ai déjà trop avec ces 3 200 euros par mois...

— Mais petit plaisantin, vous arrivez bien à le dépenser votre argent pourtant ! Ou vous le placez ! Enfin, vous en faites bien quelque chose !

Émilien se sent invincible. Il n'a pas peur d'elle. Pas peur d'être ridicule. Pas peur de se planter : il veut juste dire ce qu'il a à dire.

— Mais non madame, désolé. Je ne place pas mon argent. Hormis la très grosse somme que j'ai touchée au moment du prix Nobel. Et qui me permet d'ailleurs de financer maintenant ma campagne électorale. Mais sinon je ne thésaurise pas mon argent. Le surplus que je n'utilise pas, je le donne chaque mois à des associations. Je vous le dis sans gêne, sans gloriole non plus, je vous le dis car je pense que chaque candidat à la présidentielle devrait non seulement faire état de son patrimoine, mais aussi de ses revenus, et de ses charges. L'argent madame Crayeville, vous le savez, l'argent n'est utile que s'il permet aux gens de se nourrir, de se loger, de se chauffer, et quelques menus plaisirs supplémentaires. Le reste, c'est du luxe. Au-dessus de 6 000 euros net par mois, c'est inutile. Voilà ce que je propose aux Français. De se dire que c'est inutile. D'une part de trop travailler. Et d'autre part de trop gagner d'argent.

— Vous savez, monsieur Long, vous êtes à la limite de la folie. Je veux dire, d'un point de vue psychiatrique. Vous pourriez directement aller en maison de repos ! Vous êtes

en surchauffe! Repos forcé! Cela éviterait à la France de vous entendre. D'entendre les absurdités que vous proférez! Au-dessus de 6 000 euros, c'est du luxe! Mais vous plaisantez! Enfin! Je crois que depuis que j'ai vingt-deux ans, j'ai toujours gagné plus de 6 000 euros!

— C'est peut-être pour ça que vous ne vous rendez pas compte...

Dans le public, Alphonse serre les poings jusqu'à se faire mal. Isabelle triomphe.

— Je me rends très bien compte! La France a besoin de travail! De sueur! De larmes! Nous ne pourrions pas surmonter le covid sans faire encore plus d'efforts!

— En 2008, on devait surmonter la crise des *subprimes*. Aujourd'hui, celle du coronavirus. Demain, ce sera quoi? Le réchauffement climatique? La conquête de Mars? À chaque fois, le libéralisme triomphant propose qu'on souffre encore plus! Qu'on se sacrifie pour sauver un système qui est pourtant absurde. Qu'on nourrisse un monstre incontrôlable et incontrôlé. Moi je propose le contraire. Qu'on inverse la place du travail et du temps libre. Qu'on interroge notre place dans la marche du monde. Vous savez, que l'on soit collapsologue ou pas, et moi je ne le suis pas forcément, on ne peut nier que les choses, en ce moment, *déclinent* dans le monde en général et dans notre pays en particulier : l'espérance de vie n'augmente plus, la qualité des logements diminue, le bonheur mesuré s'effondre... Vous, depuis votre petite citadelle, vous trouvez sans doute cela normal. Mais moi non. Je suis candidat à l'élection présidentielle pour faire entendre cette voix. La voix de ceux qui ne pensent pas que le seul enjeu c'est plus d'Europe ou moins d'Europe, ou plus de fonctionnaires ou moins de fonctionnaires, ou plus de dette ou moins de dette. Non, je parle de la voix de ceux qui veulent que la vie

ne se résume pas au travail, à la croissance, à la consommation. Que la vie soit appréhendable dans son entièreté.

Cela risque de devenir trop philosophique pour France 2. De toutes façons, les deux fois douze minutes de parole ont été consommées. On remercie Émilien Long. C'est terminé pour lui. Il quitte le plateau. Il reste encore une séquence : la ministre va répondre à dix questions posées par dix Français. À nouveau sans réelle contradiction, dérouler son plan en trois parties : 1. le covid, 2. le covid, 3. le covid.

Et puis le direct est fini. Émilien est resté, il boit un verre avec sa sœur, ses amis. Le directeur de France 2 vient le saluer d'un ton un peu paternaliste, et le félicite pour sa pugnacité : les reprises sont bonnes sur les réseaux sociaux.

— Je confirme, lance Alphonse qui a deux téléphones en main, qui surveille Twitter à droite et Instagram à gauche. Bonnes reprises. Bon accueil. Du bruit. Pas mal de critiques sur le thème « Le gros glandeur il délire », mais tout le passage sur « On se sacrifie pour un système de merde » marque énormément.

Le directeur va maintenant parler à la ministre. Émilien, lui, aperçoit Nadia Ben Arfa, qui est venue assister à l'émission. Avec sa collègue du *Monde* chargée de l'économie, qui fera un papier sur la prestation de la ministre dans le journal du lendemain.

— Et sur le débat avec moi, demande Émilien, il y aura quelque chose ?

— Sur le web, oui, un petit papier qu'on va écrire ce soir toutes les deux.

— Vous allez dire quoi ?

— Vous verrez, monsieur Long.

Alphonse s'approche du groupe, ses deux portables à la main.

— Bonjour je suis Alphonse Burnous, le responsable de la communication d'Émilien. Vous avez vu les trends ? Ils sont bons. Très bons.

Nadia lui fait un petit sourire sec.

— Ils n'ont rien de différent par rapport à d'autres invités dans cette émission.

Mais la journaliste éco du *Monde*, une quinquagénaire à l'air sérieux, demande à Alphonse :

— Vous êtes le Alphonse Burnous de la page YouTube ? Ah mais vous avez l'air bien plus âgé dans vos vidéos.

Alphonse, un peu vexé :

— Ah bon ?

— Vous avez quel âge ? insiste la journaliste.

— Vingt et un ans.

— Oh là là... Vous avez un an de moins que mon fils. C'est dingue. Il est fanatique de vous. Il est en master à Assas, il n'arrête pas de me bassiner avec vos vidéos.

— Oui, les étudiants en éco sont assez fans en général.

— Je pourrais peut-être proposer un portrait de vous...

Nadia regarde sa consœur plus âgée avec un peu de tension :

— Un portrait ? Un portrait d'Alphonse Burnous ?

— Bah oui c'est étonnant. Le youtubeur star du champ de l'éco qui prend en charge la com' d'un prix Nobel qui veut se présenter à la présidentielle sur le thème de la paresse. Ça fait un bon sujet ça.

Nadia est un peu agacée, mais elle se contrôle. S'il y a un papier à écrire sur un type qui bosse dans l'équipe de campagne d'un petit candidat, c'est pour elle, normalement.

Émilien et Alphonse, eux, sont ravis.

— Avec plaisir, lance Alphonse. Vous me suivez sur ma chaîne ? Vous m'envoyez un MP ?

Un message privé.

— Non je ne vous suis pas, mais mon fils oui. Je lui dirai de vous écrire pour vous proposer un créneau pour un entretien, d'accord ? Tu viens Nadia, on doit aller écrire notre papier.

Nadia acquiesce, cette fois manifestement exaspérée d'être considérée comme la petite fille à sa maman.

Salutations générales. Émilien reste seul avec Alphonse. Au loin la ministre s'en va, accompagnée jusqu'à la porte du studio par tout l'aréopage de France 2. Émilien a enquillé trois coupes de champagne, sans avoir rien mangé. Cela lui donne de l'assurance. Il marche vers le patron de France 2, et le retient alors qu'il s'apprête à partir :

— Dites-moi, je me suis dit que si on avait un sondage qui sortait dans les jours qui viennent et qui mesure ma candidature, comme ce serait la première fois, quel que soit le chiffre, il sera forcément supérieur à zéro, puisque je n'ai pas encore été testé... Donc tout le monde pensera, et vous laissera dire, que c'est grâce à votre émission que j'ai commencé à exister dans le débat. Non ?

Le directeur de France 2 le regarde avec étonnement : déjà stratège, le novice. Cela dit, il n'a pas tort. Ce n'est pas si souvent qu'on peut faire sortir un candidat de nulle part avec l'émission. Le faire tester, et se débrouiller pour qu'il sorte à 2 ou 3 % (à ce niveau, si proche de la marge d'erreur, on fait un peu ce qu'on veut en réalité), ça aurait de la gueule. « L'Émission politique », seul endroit du PAF qui compte vraiment pour l'année électorale à venir.

Il sourit gentiment à Émilien Long :

— Ce n'est pas idiot, ce que vous dites. Pas idiot du tout...

Plus tard, Émilien rentrera avec sa grande sœur Isabelle qui l'héberge dans son appartement parisien à loyer semi-moderé ; appartement meublé avec un goût semi-bourgeois — et avant qu'ils n'aillent se coucher Émilien tentera de parler à Isabelle de ce qu'il ressent depuis que sa campagne est lancée, ce sentiment troublant d'être tout le temps dans une action et jamais vraiment dans une réflexion, d'être devenu déjà presque comme les autres, une marionnette médiatique, qui pense plus à la stratégie qu'au fond des choses, et puis aussi cette peur qu'il a, maintenant qu'il a lancé le deuxième étage de la fusée, qu'il est assuré de rentrer dans les sondages, d'avoir le droit de continuer, cette peur d'être là simplement pour faire un tour de piste qui doit amuser les foules, qui a le droit de parler de paresse et de temps libre, mais qu'en fait tout est faux, tout est faussé, que sa place lui est déjà assignée, que sa sortie est déjà écrite, un peu comme dans un jeu de télé-réalité où le candidat furieux et provocateur au début semble pouvoir l'emporter mais qu'en fait, évidemment, son éviction est prévue pour l'épisode 5/20 ; et elle aura lieu.

Toutes ces idées confuses qui se cognent dans les espaces libres de son cerveau et qui le laissent parfois un peu ahuri. Il est temps d'aller dormir.

27 janvier 2021

J - 438

Mercredi 27 janvier. C'est leur rituel : le mercredi, quand Émilien est avec les enfants, ils vont au couvent Levat au « nouveau bureau de papa » : Pierre et Augustine ont tout de suite adoré le vieux bâtiment, et que tout le premier étage soit consacré au « nouveau métier de papa », sa candidature à l'élection présidentielle.

Ils ont le droit d'aller de pièce en pièce, de se faire imprimer des énigmes dénichées sur le site de L'Hippopotable ou de jouer à l'ordi de temps en temps, quand il y a un bureau libre (et il y a souvent des bureaux libres, la plupart des membres de l'équipe ne venant pas tous les jours). Il fait froid mais Émilien a prévu des grosses couvertures pour se tenir bien au chaud.

Le mercredi à seize heures, Augustine fait de la trompette et Pierre de la harpe (enfants de bobos, nés au début du ^{xxi}^e siècle) — avant cela, au début de l'après-midi, Émilien a décidé de sacraliser une heure rien que pour eux : tout au long de la campagne, s'il est là, il fera ça. Ils feront ça : une heure de lecture tous les trois, collés sur le sofa. Mercredi, de quatorze heures trente à quinze heures trente.

Émilien a choisi de piocher dans sa collection de *La Hulotte*, accumulée au cours des années (quand il était à Princeton, il avait donné son adresse du cabanon de Sormiou : c'est là que sont arrivés les numéros 94, « La reine des frelons », à 106, « Le lierre »). Il a pris le 105, « La petite chouette », ou chouette chevêche. *La Hulotte*, journal écrit et dessinée par une seule personne, Pierre Déom, et qui consacre un numéro

à un végétal ou à un animal, une à deux fois par an, depuis presque cinquante ans :

— « Ayant besoin des hommes pour à peu près tout, la chèvre se débrouille pour ne pas trop s'éloigner des villages. Il lui arrive même de loger dans une maison habitée — sous les tuiles. Son plaisir, été comme hiver, c'est de faire une sieste au soleil. Si bien qu'à la campagne, chacun a forcément vu un jour ou l'autre sa petite silhouette rondouillarde — deux pommes empilées l'une sur l'autre — perchée sur le faîte d'un toit, tout en haut d'une cheminée ou sur un poteau électrique. »

Cette heure de lecture, Émilien l'a sacralisée officiellement : il a prévenu son équipe qu'il ne devait être dérangé sous aucun prétexte. Ni téléphone, ni toc-toc à la porte : c'est une heure entièrement, absolument off. Une heure consacrée à ses enfants.

— « Le plus extraordinaire, c'est qu'elle peut faire pivoter sa tête vers l'arrière sur cent quatre-vingts degrés et plus, à la manière d'une tourelle de char : en un clin d'œil elle voit ce qui se passe dans son dos. Fantastique pour... »

Toc-toc : la porte s'ouvre doucement. C'est Johanna, qui, également, parle tout doucement :

— Émilien je sais qu'il ne faut pas te déranger, mais le sondage de France 2 est sorti. Et tu...

Émilien la foudroie du regard :

— Johanna j'avais dit que non. Interdit de déranger pendant la lecture ! Johanna s'il te plaît !

Johanna fait un signe effrayé de la main et referme la porte.

— « Fantastique pour repérer les ennemis qui essaieraient de l'attaquer par-derrière, suivant la détestable habitude des prédateurs. » Ah, regardez le petit dessin : « Dans l'école des

chevêches, personne n'ose chahuter, même quand la vieille chouette a le dos tourné.»

Les enfants rient. De bon cœur. *La Hulotte*, sa naïveté assumée, son ton insolent et son militantisme subtil, tout cela en fait un parfait modèle d'éducation à la vie sauvage. Les meilleures armes contre la connerie du monde.

— « Son dernier soin est habituellement de se soulager d'une énorme fiente. Après quoi, elle se laisse tomber dans le vide, ouvre grand ses ailes et part en chasse. » Bon, on s'arrête là, on verra la chasse la prochaine fois, il est trois heures et demie.

Les enfants râlent un peu, pour la forme, mais ils savent que quand leur père leur dit que c'est fini : c'est fini.

— Allez, vous allez faire un petit pipi pour la route, puis vous mettez vos manteaux et on y va ! On se retrouve en haut de l'escalier. Je vais voir Johanna.

Il va rejoindre sa directrice de campagne dans le bureau situé à l'angle opposé. Il va lui demander le résultat du sondage à l'ancienne, comme il dit souvent pour parler de la manière de vivre, d'être, avant que les téléphones portables ne perturbent l'ensemble du champ relationnel humain — lui n'a pas encore touché l'écran de son téléphone, qui est resté en mode « ne pas déranger ». Il marche dans le couloir, laisse glisser sa main sur le vieil enduit peint en blanc, et cette sensation qu'il a, de sentir ce vieux mur qui en a vu d'autres avant lui et qui en verra sans doute beaucoup d'autres après, cette sensation lui fait énormément de bien, alors que son rythme cardiaque évidemment ne cesse d'augmenter à mesure qu'il s'approche de la porte de Johanna, qu'elle va lui donner un chiffre, ou même pas de chiffre, et que de cette donnée-là va dépendre la suite, pas seulement de la journée, la suite tout

court — il s'est décidé à arrêter s'il n'est pas sondé. Mettre un terme à cette histoire idiote.

Johanna est plongée sur son téléphone, l'air perdu.

— Je n'arrive plus à suivre les messages là. Ça tombe de partout !

— Alors ?

— Comment, alors ? Tu n'as pas vu ? Tu es à 4,5 %. C'est absolument dingue.

Émilien la regarde avec presque un peu d'inquiétude. 4,5 % : c'est énorme, comme score pour qui entre pour la première fois dans un sondage.

— Comment c'est possible ?

— Je ne sais pas, ça fait un boucan pas possible, tout le monde est stupéfait. Apparemment c'est ton passage à l'émission et les reprises derrière, les interventions de tout le monde, même les critiques, qui ont construit une réaction en chaîne qui a fait que tout à coup on se rend compte que les Français ont envie d'y croire. De croire à notre projet.

Émilien s'est assis en face d'elle. Il devrait être joyeux, ravi, et pourtant quelque chose le bloque, l'inquiète, quelque chose n'est pas loin de le terrasser. Il va falloir y aller. Il va falloir plonger. Cette fois, ça y est. Cette fois, c'est sûr : il est candidat à l'élection présidentielle. Et une part de la France, toute petite mais non nulle, veut qu'il le soit.

Vertige.

Il rétablit les notifications sur son téléphone. Quarante-trois appels en absence ; dix-huit messages répondeur ; quatre-vingt-sept SMS. Vertige, bis.

— Bon, Johanna je vais emmener mes enfants à leurs activités. Et je reviens. Et on s'y met. Enfin... Qu'est-ce qu'on a à faire ? Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— On a des petits trucs à faire Émilien. On va trouver des trucs à faire. T'inquiète.

Elle sourit. Elle a moins le trac que lui. Et lui, ça le soulage : il sait qu'il va pouvoir s'appuyer sur elle.

Alors il va emmener ses enfants au conservatoire, organiser avec des parents amis qu'ils les récupèrent après les cours et les emmènent jouer avec leurs copains-copines, pour être libre jusqu'à dix-neuf heures trente, et il va travailler avec Johanna. Avec Alphonse. Avec Éva, au téléphone depuis Paris :

— J'ai pensé à quelque chose d'un peu ludique autour de la thématique. Pas un débat, pas une rencontre, mais une sorte de soirée de la paresse, ou alors une nuit du temps libre.

— Non, répond Émilien, non une nuit ça ne va pas, il faut faire une journée du temps libre, pour marquer le coup de l'anti-travail. Une journée, 10 heures-22 heures...

— Ah oui, oui une journée... Ça serait chouette de faire ça dans un théâtre un peu original, un peu sympa. À la Colline ? Tu pourrais en parler avec Wajdi ?

Quand il était à Princeton, Émilien avait participé à une série de rencontres aux États-Unis avec Wajdi Mouawad, autour de la thématique « L'artiste travaille-t-il ? » : il s'était bien entendu avec l'homme de théâtre, sa façon de parler douce et puissante, sa façon d'être dans le système mais d'en refuser la plupart des codes. Depuis, l'un est devenu le directeur du théâtre de la Colline et l'autre est candidat à l'élection présidentielle.

— Oui je pourrais lui demander, c'est une idée sympa, mais la Colline c'est un des théâtres nationaux, il ne pourra jamais soutenir officiellement un candidat à l'élection présidentielle.

— Non, pas un soutien ! Ce serait une journée thématique, un moment de partage, de discussion, d'art aussi. On pourrait imaginer des lectures, des spectacles.

— Des siestes aussi ! lance Alphonse. Il y avait ça au Quai Branly : des siestes, on fait le noir et on écoute de la musique. Je me souviens d'un programme de berceuses du monde entier, c'était super.

— Bon d'accord Éva, on se rappelle demain, tu nous diras.

Puis c'est Souleymane qui appelle depuis sa maison de Bretagne :

— Eh bien voilà que cela nous arrange, mon ami. Pour t'organiser cette tournée mondiale de rockstar. Je vais monter un programme de voyages pour l'année qui vient, en choisissant les continents, les pays, et leur ordre de passage. Et l'oiseau prendra son envol.

Pour Souleymane, comme pour tous les autres, en réalité, il y avait besoin d'un déclic : pour lui aussi, tout cela restait un peu virtuel. Un peu imaginaire. Maintenant on est dans le réel : maintenant Émilien est un véritable candidat.

Puis enfin c'est Rémi qui téléphone. Comme les autres, il est sur haut-parleur ; Émilien est dans son bureau avec Johanna et Alphonse.

Et Rémi lance la phrase qu'il fallait bien entendre à un moment :

— Maintenant il nous faut un slogan de campagne.

Émilien fronce les sourcils. Puis il se souvient qu'il est au téléphone :

— Rémi je trouve ça bof, je te le dis. Je n'ai pas envie qu'on fasse comme tous les autres, des pupitres avec le slogan écrit pour qu'il apparaisse à la télé, je trouve ça tellement formaté. Tellement banal. Un slogan, merde, on ne peut pas resserrer tout ce qu'on cherche à construire dans un slogan.

Au tour d'Alphonse de froncer les sourcils, pour la raison symétriquement inverse :

— On ne pourra quand même pas faire toute une campagne sans slogan. Ça n'a pas de sens, une campagne sans *baseline*.

— Aaaah je déteste ce mot, hurle Émilien en souriant.

— Alphonse a raison, soupire Rémi au téléphone. On ne pourra pas faire la campagne sans slogan. Le mec, il est à 4,5 % et il ne veut pas de slogan. Déconnons pas, quand même.

Johanna, comme souvent, essaie de trouver une solution médiane, qui convienne à tous :

— On pourrait essayer une série de phrases. On en change tous les mois, tous les deux mois, que sais-je, c'est moins rigide et prout-prout qu'un slogan pour toute la campagne, mais ça permet de dire des trucs de temps en temps, de faire passer différents messages.

— Pas mal, concède Émilien. On pourrait écrire un texte et le débiter en tranches.

— Non ! crie Rémi. Ce n'est pas l'Oupopo, l'ouvrier de politique potentielle, le truc. C'est une vraie campagne dans une vraie élection. On peut avoir différentes phrases, mais il faut qu'elles marchent toutes de manière autonome.

— OK, lance Émilien. Alors on va noter. Qui propose quoi ?

— Travailler moins pour gagner plus ! hurle Alphonse.

— C'était le titre de mon livre il y a presque quinze ans, franchement maintenant ça fait démodé...

— Vivre vraiment !

— La France reposée.

— Une seule France.

— Mmh... Ça pourrait marcher pour l'UDI aussi bien.

— Partageons tout.

— Mmoui... Un peu trop utopistes du XIX^e...

- Nos vies valent mieux que nos boulots.
 - Respirer maintenant !
 - Réapprendre à vivre.
 - Allons enfants de la paresse !
 - Paresse, amis, planète.
 - ?
 - Bah oui, plutôt que Travail, famille, patrie.
 - Ah...
 - Arrêtons tout !
 - Quoi, qu'est-ce qu'il y a Rémi ?
 - Non, c'est un slogan que je propose : Arrêtons tout !
- Rires.
- Décroissance générale !
 - J'ai rêvé d'un autre monde.
 - Adieu tristesse.
 - Le pouvoir aux paresseux !
 - Après le covid, le vide-cons.
 - Ça ne veut rien dire ça, voyons...
 - Oui bon il faut bien essayer des trucs...
 - Gare au travail !
 - Le productivisme m'a tuer.
 - Oh non, ça a été tellement repris ce « tuer » avec -er.
 - Qui veut aller loin ménage sa paresse.
 - Ah c'est bien, ça, j'aime bien.
 - Une glande vaut mieux que deux tu bosseras.
 - Glandeurs de tous les pays, unissez-vous !
 - Le travail est l'opium du peuple.
 - Pourquoi perdre sa vie à la gagner ?
 - Merci Debord...
 - Bah et alors, on a le droit de se servir partout, non ?
 - Alors dans ce cas-là : vous ne voterez pas pour moi par hasard.

- Pff...
- À nous de vous faire préférer la paresse.
- La paresse est notre avenir, économisons-la.
- Arrêtez, c'est con !
- Arrêtez de travailler : c'est con !
- Rires de nouveau.
- Le monde est mort, reposons-nous !
- Rien ne sert de courir, il faut vivre à point.
- Travail partout, bonheur nulle part !

Et puis Émilien est rentré chez lui, il a récupéré les jumeaux, qui sont à la douche. Il leur prépare leur dîner fétiche, une *farinata*, plat génois, galette de pois chiche avec beaucoup d'huile d'olive, grillée et poivrée, dorée et croquante. Il ôte l'écume. Met le sel. Il se demande s'il n'a pas perdu le fil à un moment : le droit à la paresse au XXI^e siècle, c'était une idée lumineuse, une notion presque poétique, un projet charnel — et maintenant ce n'est plus qu'un cadre stratégique, une logique implacable sur laquelle il faut greffer des schémas performatifs, des structures programmatiques, des soupentes pragmatiques.

Il enfourne le plat dans le four chaud, deux cent vingt degrés. L'huile d'olive fait de toutes petites taches jaunes translucides dans la pâte jaune opaque : elles tremblent comme mille étoiles lumineuses dérangées dans un ciel sans nuage.

Pourquoi ça me fait peur quand les choses deviennent trop concrètes ? J'aurais dû être poète, comme Souleymane, écrire des odes à la paresse et puis c'est tout.

Allongé sur un lit
 Je ne dors ni ne lis
 Je suis en vie

Je ne veux plus subir
L'outrage du temps
L'appel du rang
Je veux être libre
Libre comme le vent.

Bof. Tout bien considéré, ma place, c'est peut-être bien celle-ci : être candidat à l'élection présidentielle.

— Les enfants ! À table ! La *farinata* est chaude !

4 février 2021

J - 430

Le président de la République est à son bureau. Cet homme jeune, et si vieux pourtant, si jeune d'âge, si vieux dans ses schémas de pensée, ses pratiques politiques, cet homme séduisant et séducteur, cet homme qui a perdu tant de cheveux en quatre ans, cet homme se lève et se dirige vers sa broyeuse à papier. Celle qui fait de documents cruciaux des filaments si fins qu'ils deviennent impossibles à reconstituer.

Il a une feuille à la main. La feuille qu'il vient de finir de lire. Il se penche vers sa broyeuse. Il insère la page dans la fente. Il appuie sur le petit interrupteur gris. Scritch-scratch pendant exactement neuf secondes. C'est terminé. Il l'a lu, mais ce texte n'existe plus. N'existe pas. N'a jamais existé.

Et pour lui aussi, c'est terminé.

Il attrape son téléphone. Un SMS ? Non, quand même. Quand même pas un SMS. Oh, et puis après tout. Après tout pourquoi pas un SMS.

Il a deux mille trois cent soixante-quatre contacts dans son répertoire. Il cherche Crayeville : Élisabeth Crayeville.

Il écrit : « Chère Élisabeth, je t'informe de manière absolument et radicalement exclusive et pour le moment évidemment secrète que je ne vais pas me représenter en 2022. Je vais annoncer que je me retire à la fin de mon mandat. Et que j'appelle les Français à te choisir pour me succéder. Pour qu'enfin une femme soit présidente de la République. Donc : je t'adoubrai comme candidate naturelle au nom de la parité et de tes évidentes qualités pour le job. Et je compte bien sur toi pour être élue. »

Un smiley ? Non, pas un smiley. Restons un peu sérieux, à défaut d'être solennel.

Il envoie le SMS. Elle va sans doute vouloir le rappeler, lui demander des explications. Mais il ne donnera pas d'explications. Ni à elle aujourd'hui, ni à ses proches conseillers dans les jours qui viennent, ni à personne plus tard.

Jamais il ne parlera de ce document qu'il a lu. Jamais il ne donnera la moindre justification à son renoncement. Il ne dira rien. Il dira je renonce et c'est tout.

Il va renoncer et c'est tout. Après tout, son prédécesseur avait fait la même chose. Cela semble devenir une habitude, dans ce pays. Pourquoi ne pas plaider pour un mandat unique, comme cela se pratique ailleurs ? Un sexennat ou un septennat non renouvelable ? En parler à Élisabeth.

Cet homme si jeune, qui n'a même pas quarante-cinq ans, va quitter la piste. Il va être privé du jeu qu'il préfère au monde : se faire aimer. Se faire désirer comme le meilleur d'entre tous. Comme celui qu'on choisit pour diriger.

C'est comme ça. Il n'y a rien à dire. Une autre va prendre le relais. Le jeu continue.

6 février 2021

J - 428

Il fait moins quatre degrés, un peu de neige tombe avec douceur. L'âne Bourrichon avance mollement — il fait la gueule.

— Il fait la gueule, je t'assure, lance Émilien.

— Mais t'inquiète pas pour lui : il en a vu d'autres, répond le Baron.

Ils partagent tous les trois cette marche lente sur la petite route départementale 174 qui mène de Peyrelevade, là où le Baron a sa ferme, à la commune de Saint-Setiers, 285 habitants, dont la maire, Jacqueline Labarre, est une vieille communiste chaleureuse et dynamique — du moins c'est ainsi que le Baron l'a décrite à Émilien, qui ne la connaît pas encore.

Ils partagent cette marche à trois, mais les deux humains ont de gros K-Way à capuche qui les protègent des intempéries. Et surtout, ils n'ont rien de plus à faire que marcher, alors que l'âne Bourrichon, lui, doit en plus tirer la roulotte sur laquelle un magnifique paresseux suspendu a été peint à côté des mots « Émilien Long 2022 » — pas de slogan, sur la roulotte, pas de slogan, mais d'accord pour mon nom car après tout à la fin les gens devront bien mettre un bulletin dans l'urne. Un bulletin avec mon nom dessus. Et « Paresse pour tous » devenait une formule un peu risquée, un peu décalée : il ne s'agit pas de voter pour la paresse, mais pour un projet de société qui ôte au travail sa valeur cardinale. C'est différent.

L'âne Bourrichon et la roulotte de campagne sont dépassés par un SUV gris. Émilien et le Baron regardent le véhicule, rutilant, orgueilleux, famineux, bruyant, qui, en quelques secondes, a déjà disparu de leur champ de vision.

— Parfois je me dis que ça va être impossible, cette articulation entre utopie et réalité, soupire Émilien. Cette équation à je ne sais combien d'inconnues.

— Bien sûr que ça va être impossible, répond le Baron. Mais tu te souviens de la phrase : ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait.

— Sauf que moi je sais que c'est impossible.

— Mais non ! Tu sais que c'est difficile, mais tu crois, au fond, tu crois que c'est possible. Sinon on ne serait pas là. À marcher sous la neige pour aller chercher la toute première promesse de signature de maire... Pourquoi depuis le début tu es capable d'y croire, à ton avis ?

— Pff... Honnêtement je n'en sais rien. Sans doute parce que je suis un peu mégalomane sur les bords.

— Tu es certainement mégalomanie. Mais on ne se lance pas dans une entreprise aussi difficile simplement parce qu'on est mégalomanie. Ce qui s'est passé, c'est que justement, avec ton sacré cerveau furieux, tu as réussi à poser les termes d'une équation qui peut être résolue. L'utopie, oui. La réalité, oui, aussi. Les deux ensemble.

— Mais non Baron ! C'est l'un ou l'autre ! On va finir ce soir avec deux ou trois signatures. Il nous en faut cinq cents ! Cinq cents ! Ça c'est la réalité. L'utopie, c'est ce pauvre Bourrichon et notre roulotte. Sous la neige ! C'est complètement débile.

— Émilien, tu as pensé à ça déjà. On en a parlé en réunion. Je ne vais pas te ressortir tous tes calculs parce que je les ai oubliés, mais ça va marcher, de mêler la caravane en roulotte et les démarches par téléphone. Les deux vont marcher.

— Oui mais comme toujours il va falloir se salir. Se montrer pour un reportage télé, un article de journal, et puis toutes les conneries de vidéos. Moi j'aimerais vraiment aller dans chaque mairie, parler à chaque maire, prendre le temps de les

convaincre, les uns après les autres. Sans bulle médiatique. Juste en parlant. Juste en prenant le temps. Ça c'est l'utopie et je n'aime que ça.

— Non. Tu n'aimes pas que ça. Au fond de toi tu as envie de prouver que c'est possible de rendre cette utopie concrète. Que ce n'est pas parce que personne n'y est jamais arrivé jusqu'à présent que ça n'arrivera pas quand même.

Devant eux les grands châtaigniers blanchis semblent les écouter, graves.

L'enjeu est important. Si Émilien ne parvient pas, une bonne fois pour toutes, à se persuader qu'il a raison d'y croire, pourra-t-il tenir encore plus d'un an ?

— Je ne sais pas Baron. J'ai l'impression d'avoir tellement changé, en quelques semaines. Comme si le passage à l'action me rendait soudain tellement fragile. J'ai tout le temps envie d'arrêter, tu comprends ?

— Mais c'est normal, ça. C'est le contraire qui serait inquiétant. Que tu sois porté par un aveuglement narcissique, comme tous les hommes ou femmes politiques qu'on connaît. Qui avancent par un mélange de cynisme et d'égotisme. Toi, tu avances contre ton gré, parfois. Et c'est bon signe, tu m'entends ! C'est bon signe.

— C'est pas moi, la question. La question, c'est : pourquoi l'An 01 n'a jamais fonctionné. Pourquoi quand Gébé a dit « On arrête tout et on réfléchit », eh ben finalement personne ne s'est vraiment arrêté ? Pourquoi, Baron ?

— Il s'est passé des choses. Il y a eu des mouvements, des mouvements de fond, comme des fonds marins qui avancent sans qu'on les voie. Les années 1970 ont mis en place toute une structure de pensée, sur l'écologie, la remise en question du productivisme, du fric, et ainsi de suite. Les années 1980 ont gommé tout ça, en apparence, mais des graines avaient

été lancées. Tu es le produit de ces graines. Ce qui a manqué, c'est des gens comme toi. Des gens qui ont les armes de l'autre camp, les armes des dominants, et qui acceptent de les utiliser pour le bon camp, celui des dominés.

— Tu crois que c'est ça ?

— Évidemment ! Et c'est pour ça que ça va être si dur. Parce que, en face, ils ne supporteront pas que ce soit quelqu'un comme toi qui porte ce discours. Tu vas faire peur et c'est pour ça que...

— C'est pour ça que je ne vais jamais y arriver ! Le système sera plus fort que moi. Soit je devrai accepter leurs règles, leurs conneries, leurs lâchetés, soit toute cette histoire va faire pschitt...

— Non Émilien. Non. Tu accepteras des compromis lors de la campagne, mais ce sera ce qu'on invente ensemble, ce qu'on cherche ensemble à définir comme ligne médiane. Et c'est beau, ce groupe de cinglés si différents les uns des autres, qui parviennent à avancer ensemble parce qu'ils ont envie justement de conjuguer l'utopie et le réalisme.

— Mais regarde cette vieille et molle France, comme elle est complexe. Les gens sont tellement différents les uns des autres. Certains sont dans un loft dans le IX^e arrondissement de Paris, d'autres dans une ferme à Saint-Setiers, en Corrèze. Comment est-ce que je pourrais gommer toutes leurs singularités pour les amener à une pensée commune ?

— Eh camarade, tu n'es pas le Christ ! Tu ne dois pas les convaincre de rejoindre une religion unique. Tu dois les motiver à voter pour toi pour ensuite simplement proposer de nouvelles règles qui vont régir le pays. C'est un changement technique — ça c'est le réalisme — pour arriver à une nouvelle société — ça c'est l'utopie. C'est pour ça que c'est possible, tu comprends ! C'est la force d'une démocratie : les

gens vont voter pour ta gueule, à charge pour toi d'être celui qui construit ta fameuse révolution en douceur.

Émilien regarde ce vieux fermier de soixante-quatorze ans, ce jeune utopiste de soixante-quatorze ans, avec énormément de gratitude. Cette discussion l'a regonflé. A remis en place, dans sa tête, tout dans la bonne direction : il peut y arriver. L'utopie. La réalité. C'est l'articulation entre les deux qui compte. Il suffit d'y croire. Il faut y croire.

Ensuite ce sera un thé chaud avec Jacqueline Labarre, la maire de Saint-Setiers, son envie à elle de soutenir le projet d'Émilien, son carnet d'adresses qu'elle met à leur disposition (elle est membre de plusieurs associations d'élus) — puis ils repartiront avec l'âne Bourrichon, le Baron fera une photo qu'il enverra à Alphonse (la première journée, une photo seulement, avait décidé l'équipe, plus tard viendra le temps médiatique), ils iront encore à Tarnac, à Sornac, à La Courtine, et à la fin de la journée, avec le maire de Peyrelevade en plus, un vieil ami du Baron, ils auront quatre promesses de signature — cinq, finalement, car le maire de Peyrelevade a un frère jumeau, maire de Sainte-Fortunade en Corrèze, et quand Émilien lui a parlé de ses deux enfants de presque dix ans, ça lui a donné l'idée de l'appeler au téléphone (moi c'est un vrai jumeau ! vous allez voir, avant même que je lui explique il sera déjà d'accord !).

Ce soir, au bout de ce premier soir, ils ont cinq signatures, sur cinq cents : déjà 1 %. Seulement 1 % ? Déjà 1 % !

Émilien reste dormir à la ferme du Baron. Il rencontre la femme de son conseiller à la nature (aux cultures ? à Gaïa ? à la terre ? le Baron n'aime pas son titre et en propose toujours de nouveaux intitulés), Friedke, une Hollandaise, ancienne chanteuse d'opéra qui a une voix encore incroyablement

puissante pour une septuagénaire. Elle chante des airs de Purcell en s'accompagnant au piano. Les deux hommes, fatigués par leur marche, l'écoutent assis dans de vieux fauteuils en velours, à côté du poêle. Le Baron a sorti un bon armagnac.

A Prince ! A Prince of glorious race descended...

Les paroles datent d'un autre temps, d'un autre monde. Mais la musique, elle, est éternelle.

La vie semble, ce soir, éternelle.

Le temps est éternel.

Émilien est apaisé. L'utopie est là : devant lui. Il veut y arriver.

8 février 2021

J - 426

Élisabeth Crayeville est dans son bureau, son immense bureau de Bercy avec les grandes baies vitrées qui donnent sur la Seine et sur le ciel gris de Paris. Dans quelques minutes, dans quelques secondes maintenant, car son assistant lui a dit que toutes les personnes qu'elle a conviées à sa réunion de onze heures trente étaient arrivées, il est 11 h 31, dans quelques secondes elle va les mettre dans le secret.

Ces quatre personnes qui sont la première mouture de son équipe de campagne, quatre hauts fonctionnaires, trois énarques et une normalienne sciences, trois inspecteurs des finances et une docteure en physique nucléaire, deux qui travaillent avec elle à Bercy, un troisième qui est chef d'entreprise (25 000 salariés sous ses ordres, ancien comparse du CAC 40), une quatrième qui est directrice de l'administration du ministère des Armées, ces quatre personnes qui vont devoir fabriquer un premier projet politique pour la présidentielle sans pouvoir, en aucun cas, en parler à qui que ce soit — il en faudra, du talent tactique, pour construire une candidature sans se déclarer.

Il y a quelques jours, Élisabeth a parlé avec le président, ils se sont mis d'accord sur un calendrier — plutôt, elle a accepté le calendrier qu'il lui a proposé : difficile pour elle de le contraindre à faire différemment. C'est lui, après tout, qui lui offre la place.

Six mois de préparation, d'aujourd'hui jusqu'à la fin du mois d'août 2021. Le 28 août, il programme une allocution officielle. Tout le monde se demandera : pour annoncer

qu'il se représente ? Mais pourquoi sous cette forme ? C'est balourd.

Ce ne sera pas balourd : il annoncera qu'il renonce à être candidat (il ne dira pas pourquoi, non Élisabeth, n'insiste pas, à toi non plus je ne le dirai pas), et qu'il a proposé à sa ministre de l'Économie d'être la candidate de la majorité sortante, et qu'elle a accepté — et que son souhait le plus cher est qu'une femme, et qu'une femme de cette valeur, soit élue présidente de la République en avril 2022. Dans les heures qui suivront, Élisabeth quittera le ministère de l'Économie et lancera sa campagne : devra donc avoir tout préparé. Il ne lui restera alors que sept mois et des poussières jusqu'au premier tour.

Les quatre invincibles — c'est ainsi qu'Élisabeth va les appeler dorénavant, elle va le leur annoncer dans un instant ; elle aurait pu tout aussi bien dire « les quatre invisibles » — auront donc pour rôle d'inventer la campagne dans les six mois qui vont jusqu'à fin août : un programme, des équipes, des séquences, des thématiques, des meetings, afin, début septembre, de n'avoir plus qu'à appuyer sur le bouton rouge. Celui de la mise à feu.

Élisabeth adore cela : construire un mécanisme de haute sophistication, qu'elle pourra allumer en une seconde et qui obéira au doigt et à l'œil à ses besoins : souvenirs de la Lamborghini Countach qu'elle avait conduite juste après avoir eu son permis, à vingt ans, cadeau offert par ses parents, une location d'une semaine pour profiter à fond (vraiment à fond) de ce petit papier rose en trois volets lui ouvrant les routes de France et d'ailleurs. Une vie faite de routes ouvertes, toujours.

Élisabeth une feuille devant les yeux, elle a dessiné un organigramme, avec les quatre pôles principaux de sa campagne (com', financement, arche narrative, ressources humaines) : elle a mis l'un des quatre noms sur chaque pôle.

Elle doit leur faire confiance. Pour deux choses somme toute très différentes : qu'ils ne trahiront jamais le secret avant le 28 août. Et qu'ils prépareront bien sa candidature.

Ils doivent être dignes. De cette confiance. D'elle. De cette campagne. De leur avenir commun.

Elle attrape son téléphone.

— Faites-les entrer.

Il est 11 h 32. Tout est en place. La Lamborghini va s'élancer. Quatre secondes et huit dixièmes pour être à 100 km/h.

9 février 2021

J - 425

Souleymane est dans sa maison du cap Sizun, au bout de la pointe du Raz. Il sort souvent marcher sur la pointe, se perdre dans la vue brouillée de l'océan qui vibre et masque, souvent, la toute petite île de Sein où il a hésité à aller s'installer : il aurait bien aimé vivre sur l'île, dans cette commune de deux cents habitants l'hiver, cette communauté bretonne, ouverte et fermée à la fois, ouverte par ses voyages, ses rencontres, ses récits de bateaux traversant la rade ou faisant le tour du monde ; mais fermée, parfois, à l'autre — et là l'autre est un ambassadeur, noir, poète : c'est vraiment un autre. Souleymane s'est fait des amis sur l'île, l'ancien médecin, un homme bourru au grand cœur, l'ancien maire, un capitaine de navire malin et honnête, il aurait certainement fini par trouver sa place ; et il aurait adoré écrire ses poésies après avoir marché, seul, le soir, le long de ces petites côtes déchirées et secouées. Mais : c'est trop compliqué quand on voyage partout, quand on est invité à l'autre bout du monde à tout bout de champ, d'habiter sur une île dont le bateau unique part le soir tard et revient le matin tôt. Alors il s'est consolé avec cette maison-là, cette maison ancrée sur le continent, qui lui permet de sauter dans un TGV pour aller à Canberra ou à Djakarta.

Là, il n'est pas seulement en Australie et en Indonésie : il est sur les cinq continents en même temps. Sur l'écran de son ordinateur il a organisé une réunion numérique avec des amis d'un peu partout : une ancienne ministre de la Culture du Brésil (époque bénie où Lula était président), le gouverneur

démocrate du New Jersey (connu à Princeton), le directeur du *Progrès égyptien* (le dernier quotidien francophone en Égypte), le directeur de la Cinémathèque de Saint-Pétersbourg, la porte-parole du Parti vert irlandais (12 députés sur 160), la directrice du Centre des écrivains de Victoria (à Melbourne), l'ambassadeur du Sénégal à Paris (un vieux copain), la bande fondatrice du CLIJEC (Cercle littéraire des jeunes du Cameroun), le président du Parti démocrate de Mongolie (un auteur de polars, proche du Premier ministre actuel), la directrice du Groupe des écrivains iraniens en exil, la chargée des relations internationales de la ville de Porto, le directeur de l'institut Max-Planck de développement humain à Berlin.

C'est dynamique, polyglotte, étonnant : Souleymane a parlé longuement d'Émilien, de son livre, de ses propositions, en français surtout, mais avec un peu d'arabe, un peu d'anglais, un peu de portugais. La douzaine de petites fenêtres qui lui font face l'écoutent avec attention, lui posent des questions aussi : pourquoi une candidature ? Quelle crédibilité ? Quelle visibilité ? Quelles chances ?

Souleymane, sans jamais perdre sa liberté de ton, son humour, sa langue poétique, déchiffre, démine, détaille. Il veut les convaincre de lire *Le Droit à la paresse au xx^e siècle* (les traductions du livre vont être prêtes, Éva a donné les contacts des différents traducteurs, qui ont accepté qu'on fasse circuler leur travail par mail, avant même la sortie des livres un peu partout dans le monde) — mais aussi que le thème ne vaut pas que pour la France, pas que pour un pays riche postindustriel. Que chacun d'entre eux peut s'interroger sur cette remise en question profonde du travail, qui vaut pour le monde entier : les *bullshit jobs*, il y en a partout, véritablement.

Et puis à la fin, cette proposition :

— Pourriez-vous jouer de vos contacts, de vos connaissances, pour organiser soit une rencontre, soit un entretien téléphonique, entre notre candidat ici et des responsables politiques importants dans vos pays respectifs ? Ministres, membres influents de l'opposition, chefs de parti, diplomates de haut rang ?

Beaucoup ont des pistes, des hypothèses, des noms. Souleymane les regarde avec affection, ces humains qui ont accepté pour certains de se lever tôt, pour d'autres de sauter leur déjeuner, de prendre une pause au travail, pour parler avec lui. Pour parler de la paresse. Souleymane se balance légèrement en arrière sur sa chaise : il a envie de rire, rire de bon cœur, rire pour dire que c'est bon ce qui se passe là, que c'est bon pour le monde qu'ils soient tous ensemble, réunis sur ces écrans si virtuels mais, en même temps, si réels. Là-bas, de l'autre côté des ondes, des câbles, des caméras miniaturisées : si réels.

10 février 2021

J - 424

Dans son cabanon de Sormiou Ange Lecciatto est installé sur la terrasse, au soleil. On est mercredi : Ange a reçu *Le Canard enchaîné*, et fidèle à son emploi du temps de glendeur professionnel, le lit tranquillement en sirotant son café d'après-déjeuner. La page 2, celle des bruits de couloir médiocres et déprimants sur le personnel politique, la page 3 et ses enquêtes, et soudain, page 4, il voit ce petit article :

« Panique à gauche ! Depuis qu'Émilien Long, le prix Nobel d'économie, militant de la paresse et candidat à la présidentielle, tutoie les 5 % dans les sondages, tous les partis de gauche font leurs calculs et en sortent atterrés. C'est la candidature de trop ! Alors, quoi ? Proposer la réduction du temps de travail ? Chez EELV, on pense à intégrer au programme en cours d'écriture la semaine de vingt-huit heures, afin de montrer aux "paresseux" que leur thématique est prise en compte, mais de façon raisonnable et non pas extrémiste. Le Parti socialiste, lui, n'a aucune envie de revivre l'épisode de 2017 où une thématique jugée utopique, le revenu universel, avait brouillé l'ensemble de la campagne, et rejette l'idée de faire de la réduction du temps de travail une thématique pour 2022. Côté France insoumise, on est moins inquiet : comment une candidature aussi baroque, gérée depuis Marseille par une bande d'amateurs découvrant la politique, pourrait-elle aller au bout ? Il n'empêche : trois candidatures à gauche, c'était déjà suicidaire, alors une quatrième, même minoritaire, bloque toute possibilité de figurer au deuxième tour. Il reste à peu près un an pour trouver une façon de faire renoncer

Émilien Long. Convaincre un paresseux d'arrêter de travailler, ce ne devrait pas être très difficile. »

Ange referme son journal, exaspéré. Il prend son téléphone, pour écrire un message de soutien à son ami. Maladroit, certes, mais amical : « Émilien c'est tous des idiots et des jaloux dans le Canard ! T'inquiète pinzutu c'est toi le meilleur ! »

12 février 2021

J - 422

— Allez papa, viens on joue aux télépathes !

Émilien soupire, repose la liasse de papiers qu'il est en train de lire (une thèse de sciences politiques consacrée à la campagne électorale de Coluche lors de la présidentielle de 1981), jette un coup d'œil un peu gêné à leur voisin du carré dans le TGV, un homme au regard intense et au profil d'oiseau, à l'âge indéfinissable, plongé dans un gros volume de Roberto Bolaño. En bon papa à l'écoute de ses enfants, Émilien acquiesce :

— Allez-y les chéris...

Jouer aux télépathes, pour les jumeaux, c'est tout simplement : l'un des deux écrit sur un bout de papier un secret, et y pense très fort. L'autre se concentre, lit dans la tête du premier, et annonce ce qu'il a trouvé, par télépathie. Alors on montre au père (ou à la mère, ils font ce jeu indistinctement avec leurs deux parents) ce qui était écrit sur le bout de papier, et, neuf fois sur dix, c'est bon.

Émilien n'a jamais cherché à savoir s'ils préparaient leurs trucs, s'ils étaient assez malins pour monter le numéro à l'avance en intégrant volontairement quelques erreurs pour rendre les choses plus crédibles (ils en seraient capables, évidemment), ou si pour de vrai leur gémellité rend possible cette lecture du cerveau de l'autre à distance. C'est un point qu'il ne creuse pas — cela arrive, même en 2021, de ne pas chercher à trouver une solution, une réponse, alors qu'il suffirait d'un clic pour savoir comment fonctionnent les cerveaux des jumeaux.

— C'est moi qui commence ! annonce Pierre.

Il écrit quelques mots sur un petit bout de papier. Les deux enfants sont assis côte à côte, face à Émilien, dans le carré : pas de triche possible, il les surveille avec attention — Augustine montre ostensiblement qu'elle regarde par la fenêtre.

Le paysage se fait plus montagneux, au loin : bientôt le Vercors. Ils descendent à la prochaine station, Valence-TGV : ils vont passer le week-end chez les parents d'Émilien.

Pierre a passé le petit papier à son père, qui le garde bien serré dans sa main : c'est le protocole. Augustine fronce les sourcils, se concentre.

— Alors... Ah... Oui, d'accord : on va manger des crêpes au Nutella au dîner ce soir chez papy et mamie.

— Facile, lance Émilien, qui vérifie le petit papier.

« Ce soir crêpes au Nutella. »

— À toi, Augustine.

Elle garde son air concentré en écrivant quelques mots.

Passe le papier à son père.

Pierre ferme les yeux.

— Voyons... Mmh... Attends, sois plus claire... Euh...

Un silence. Il ne dit plus rien. Il soupire.

— Non, non, c'est pas la peine d'en parler. Pas la peine. Pas intéressant. C'est bon !

Ces derniers mots presque avec colère. Émilien le regarde avec surprise.

— Alors c'est quoi ?

— Non, laisse tomber, papa, rends-lui le papier.

Émilien, évidemment, ne rend pas le papier à sa fille. Il lit le texte : « Le papa de Raphaël a dit que notre papa voulait être président. »

L'homme au profil d'oiseau observe avec amusement ce père et ses enfants jumeaux.

— Ah bon, le papa de Raphaël vous en a parlé ? Quand ça ?

— À la sortie de l'école, le jour où tu étais en retard, répond Augustine.

— Non mais laisse tomber, répète Pierre, agacé.

Raphaël est leur vieux pote (depuis deux ans et demi déjà... ils ont tous neuf ans et sont dans la même classe), et leur père est cadre sup dans une foncière de Marseille (on loue 25 000 mètres carrés de bureaux sur la métropole ! on est les deuxièmes sur le marché !).

— Mais non, c'est important chéri. Racontez-moi, il a dit quoi ?

— Pff ! marmonne Pierre.

— Il a dit que tu voulais imposer la paresse à tout le monde. Et que plus personne ne travaille, ni dans les écoles, ni dans les bureaux, ni partout. Que c'était fou comme idée. Et...

Elle a tout dit d'une traite mais n'arrive pas à finir. À côté de sa sœur, Pierre fait une moue de plus en plus marquée, comme s'il était au bord des larmes.

— Et quoi ? demande Émilien à sa fille.

— Et... que c'était dangereux.

Elle éclate en sanglots. Pierre, lui, continue à maîtriser ses émotions, mais il est tout aussi mal en point. Émilien, qui est du mauvais côté du carré, ne peut que prendre la main de sa fille, et de son fils, qui lui font face — sous le regard attendri de leur voisin.

— Les chéris vous vous souvenez je vous avais dit qu'il y aurait des gens qui ne comprendraient pas. Pas du tout ! Mais c'est pas grave, c'est pas méchant, c'est pas des gens méchants, c'est juste que pour certaines personnes c'est un peu trop nouveau ce que je propose.

— Mais pourquoi le papa de Raphaël maintenant il te déteste ? Pourquoi ?

Là c'était Pierre. Et il pleure aussi. Ils pleurent tous les deux. Assez doucement. Émilien leur sourit, et leur dit avec douceur :

— Mais non il ne me déteste pas. Il a un peu peur de mes propositions, c'est tout. Vous savez... moi j'aime beaucoup Rapha, mais son père vous avez remarqué que ce qui l'intéresse c'est surtout de gagner plein d'argent, d'avoir une grosse voiture et de se sentir important. Il a un peu tendance à penser qu'il n'y a que le travail qui compte. Et sans doute ça lui fait un peu peur de regarder sa vie en face, de devoir prendre plus de temps pour lui, pour s'occuper de faire des choses qui ne soient pas seulement du travail pour lequel on est payé. Vous comprenez ?

— Comme quoi par exemple ? demande Augustine, qui aimerait bien pouvoir convaincre au moins Raphaël, qui ne fait que répéter comme un perroquet le discours de son papa.

— Mille choses possibles. Il pourrait faire du bénévolat pour s'occuper de personnes qui ont besoin par exemple d'apprendre le français, ou d'être formées à l'informatique, je suis sûr qu'il est très bon en informatique, hein ? Et puis il pourrait faire du sport, ou aller nettoyer les plages des calanques, fabriquer ses meubles, enfin il y a des millions de choses à faire, c'est à lui de choisir. Le principe, c'est justement qu'il n'aura pas besoin de travailler plus de quinze heures par semaine, tout en étant payé à peu près autant que maintenant. Bon, c'est sûr que lui il doit gagner plus de 6 000 euros par mois, donc il va y perdre un peu, mais y perdre en argent ce n'est pas forcément y perdre tout court.

— Vous êtes Émilien Long, monsieur ? demande l'homme au profil d'oiseau.

— Euh... oui.

— Ah bravo ! Félicitations !

Il se tourne vers les jumeaux :

— Vous avez de la chance d'avoir un papa comme ça, vous savez ! Beaucoup de chance ! Je trouve qu'il propose quelque chose de vraiment passionnant pour notre pays. Et je vais vous dire, moi je vais voter pour lui !

Émilien sourit à l'homme.

— Bah écoutez merci ! Vous pouvez vous inscrire sur notre plate-forme emilienlong2022.fr pour recevoir des informations sur la campagne.

— Mais je suis déjà inscrit ! J'ai même donné un peu de sous pour vous soutenir...

Les jumeaux regardent ce monsieur avec un peu d'étonnement : on dirait qu'il est arrivé là pour les convaincre que tout va bien. Mais d'ailleurs, tout va bien : ils ont parlé à leur père, maintenant il *sait* ce que pense le papa de Raphaël, et il n'a pas peur de lui. Tout va bien.

La voix numérique de la SNCF annonce la gare de Valence-TGV. Émilien salue et remercie leur voisin, et va récupérer la valise installée un peu plus loin.

Augustine et Pierre enfilent leurs manteaux, et s'apprêtent à partir. Bien polis comme leur maman (et leur papa aussi) leur a appris :

— Au revoir monsieur.

L'homme leur fait un sourire complice :

— Eh, au fait... Moi j'ai compris le truc de la télépathie....

Pierre et Augustine lui font un clin d'œil en mettant, sans rien dire, leur index devant les lèvres. Même jeu pour l'homme.

— Allez les chéris, venez, on y va ! lance Émilien, impatient, au bout du wagon.

Sur le quai, papy et mamie sont là.

★

Émilien a couché les jumeaux. Il est redescendu dans la cuisine. Sa mère fait une infusion, son père termine de remplir le lave-vaisselle : Dominique et Dominique Long, cet étrange couple aux prénoms similaires (mais qu'est-ce qu'on pouvait faire, on est tombés amoureux et on s'appelait pareil !), ce couple qui l'a élevé, pour qui il a, bien sûr, une affection filiale, une tendresse — mais tous les deux lui semblent tellement loin. À des années-lumière. Émilien s'est construit tout seul, avec ses lectures, ses modèles, ses contre-modèles : ses parents ne pouvaient représenter ni les uns, ni les autres — ils représentaient un couple banal, parents banals, aujourd'hui grands-parents banals. Émilien ne leur en a jamais voulu : dans les livres et dans la vie, autour de lui, il a découvert assez de personnalités complexes, intenses, néfastes, douloureuses, pourquoi souhaiter rencontrer cela dans son histoire familiale ?

Les dialogues avec ses parents n'ont jamais été très riches. Ce soir, encore :

— Bon, mon chéri, c'est quoi alors cette histoire de candidature ?

Émilien regarde son père avec un peu de surprise, pas mal d'abattement :

— Bah... Je ne suis pas sûr d'avoir envie d'en parler. Je fais ça toute la semaine, si je viens chez vous c'est justement pour avoir droit à une petite pause avec les enfants...

Sa mère apporte trois tasses de tisane. Il y a la tasse de son père, celle de sa mère, et celle de l'invité : il devrait savoir laquelle est laquelle, mais à chaque fois il se trompe, il pense qu'il peut prendre la première qui se présente à lui (mais enfin tu sais bien que c'est celle de ton père !) — alors ce coup-ci il attend que ses deux parents se soient servis. Cela durera le

temps qu'il faut, au moins il ne sera pas pris en flagrant délit d'ignorance.

Dominique (au féminin) regarde son fils avec gravité :

— Là quand même mon chéri tu vas loin ! Si tu savais ce qu'on entend, ici ! Les gens nous parlent tout le temps de ça !

— Oui ben écoutez je suis désolé... Je pense que ça doit être supportable...

— Mais toi, est-ce que tu te rends bien compte du risque que tu prends ? Tu as tout pour toi, le prix Nobel, un poste au CNRS, et voilà que tu te lances dans une aventure folle et...

— ... et un peu ridicule, il faut bien le dire, termine Dominique (au masculin). Qui espères-tu convaincre avec ton histoire de paresse ?

Émilien regarde ce couple de septuagénaires — s'il n'avait pas d'enfants, s'il ne se forçait pas à ce qu'ils partagent un moment avec leur mamie et leur papy, viendrait-il un 12 février 2021, alors qu'il a décidé d'être candidat à la présidentielle, viendrait-il se soumettre à ces remarques ?

— Bon. Je vais me coucher, moi, je suis crevé.

— Mais enfin, tu n'as pas bu ta verveine, lance sa mère, affolée.

— Je vais la prendre. C'est quelle tasse, déjà, la mienne ?

Ses deux parents le regardent d'un air affligé : est-ce si difficile d'apprendre à identifier un élément dans une combinaison de trois possibles ; est-ce vraiment impossible à Émilien Long ?

Son père lui désigne la tasse, vert pomme (évidemment !) :

— Tu ne devrais pas prendre les choses comme ça. On te dit ça pour toi. Si tu renonçais aujourd'hui, tout le monde aurait le temps d'oublier d'ici à l'élection, dans plus d'un an.

Sa mère essaie de le prendre par les sentiments :

— Et tes enfants, tu as pensé à ce qu'ils vont vivre ?

Émilien acquiesce. Évidemment qu'il y pense. Il ne fait rien d'autre qu'y penser.

— Et nous, hein ? Tu imagines le nombre de fois où maintenant on va nous dire : vous avez quelque chose à voir avec Émilien Long ?

— Eh oh. Ça va. Je ne suis pas un terroriste. Vous êtes vraiment...

Il ne termine pas sa phrase. Il devrait pourtant peut-être leur dire qu'il n'y a pas mieux que ce type de discussion pour le convaincre. D'aller au bout.

S'il dérange même ses propres parents. Si leur confort leur semble plus important que les idées qu'il porte, n'est-ce pas le signe qu'elles sont cruciales ? Qu'elles méritent de se battre ?

Il monte se coucher. Sans sa tisane.

Il va falloir arrêter. Mettre un terme à tout ça. Trouver une façon de s'en sortir. D'en sortir.

Michel Colucci, dit Coluche, humoriste, est devenu célèbre sept ans plus tôt, le soir du second tour de la présidentielle de 1974, alors qu'il fallait meubler l'antenne en attendant le discours du candidat défait, François Mitterrand. Son sketch, *L'Histoire d'un mec*, a fait connaître aux Français ce clown râleur et vulgaire, en salopette, qui parle comme un cochon et surjoue un personnage anar, anti-tout.

Depuis le 30 octobre 1980, Coluche est candidat à la prochaine élection présidentielle, celle de 1981. Il a appelé « les fainéants, les crasseux [...] les Noirs, les piétons, les Arabes, les Français, les chevelus, les fous, les travestis, les anciens communistes, les abstentionnistes convaincus, tous ceux qui ne comptent pas pour les hommes politiques » à voter pour lui. Cette candidature, commencée comme une sorte de gag liée au spectacle de l'humoriste (*Mes adieux au music-hall*), a très vite pris une dimension insoupçonnée : soutenu par *Charlie-Hebdo* et *Libération*, Coluche est devenu, en quelques jours à peine, un candidat crédible, puis, bientôt, un candidat important. Le tout premier sondage qui a testé sa candidature, le 2 décembre 1980, l'a crédité de 10 à 12,5 % d'intentions de vote. Le 14 décembre, *Le Journal du dimanche* l'a annoncé à 16 % ! Un groupe d'intellectuels a signé dans *Le Monde* un « Appel pour la candidature de Coluche » ; Deleuze, Guattari, Bourdieu, Marianne Merleau-Ponty, demandant aux maires et aux conseillers généraux d'accorder leur signature à l'humoriste : « C'est une élémentaire question de démocratie. »

Mais, évidemment, une autre presse, d'autres voix, se sont mises en branle : Coluche « avatar du poujadisme » (*L'Express*), « candidat scatologique » (*Le Monde*), « dangereux clown qui politise le rire » (*Le Figaro*), sans compter *Le Matin* qui ira jusqu'à écrire : « On a déjà vu, dans l'histoire contemporaine, des politiciens s'intéresser de très près aux juifs, aux pédés, aux clodos, etc. C'était en Allemagne, dans les années trente. » De nombreux médias ont refusé qu'il soit invité (ou même évoqué) en tant que candidat : TF1, Radio 7, et surtout « Le Club de la presse » d'Europe 1. Le soir du 31 décembre 1980, la direction d'Antenne 2 a fait couper un sketch où Coluche présidait son premier Conseil des ministres. De nombreux journaux ont doctement expliqué qu'il ne devait pas obtenir les cinq cents signatures (non seulement *L'Express* ou *Le Figaro*, mais aussi *Le Nouvel Observateur* et *L'Humanité*, autant dire les bibles des électeurs socialistes et communistes).

Coluche a voulu continuer, vaille que vaille : en février, il donne une interview à l'Association de la presse anglo-américaine. Devant les correspondants parisiens des grands journaux en langue anglaise, il affirme avoir 632 promesses de signatures de maires. En réalité, il n'en a alors qu'une quinzaine. Et aucune chance d'arriver à cinq cents.

François Mitterrand, lui, a pris au sérieux la candidature de Coluche : le premier secrétaire du Parti socialiste a compris l'importance de la blessure narcissique qui meut le comique. Il faut y prêter attention. Le manœuvrer avec douceur. Car, évidemment, il siphonne plus de voix à gauche qu'à droite. Habile, comme toujours, Mitterrand a déclaré à l'AFP : « Je jugerai Coluche sur ses propositions et sa politique. En attendant, j'estime qu'il a le droit en tant que citoyen de se présenter à toutes fonctions, y compris la présidence de

la République, s'il le désire, et que les Français ont le droit de voter pour ou contre lui s'ils le veulent. Je n'ai pas à critiquer sa profession et la façon dont il l'exerce.» Jacques Attali a été missionné pour faire tranquillement changer d'avis l'humoriste, le convaincre que sa candidature, affaiblissant le PS au premier tour, risque de casser la dynamique permettant à Mitterrand de battre Giscard au second. Petit à petit, le message est passé.

16 mars 1981. Coluche n'y croit plus. N'a plus envie de se battre.

Il écrit : « J'arrête. [...] Je suis interdit à la radio, à la télé, tous ceux qui ont essayé de me soutenir se sont fait virer, la grande presse fait le silence, les maires se dégonflent, tout part en couilles. [...] J'ai voulu m'amuser et amuser les autres dans une période d'une grande tristesse et d'un grand sérieux. C'est le sérieux qui gagne, eh bien tant pis. Des gens seront déçus. Je le suis aussi. Je suis déçu de mes droits civiques. J'ai voulu remuer la merde politique dans laquelle on est et je n'en supporte plus l'odeur. [...] J'espère qu'un jour la France aura un gouvernement qui s'occupe des Français plus que des intérêts de sa famille ou de ses copains. J'espère qu'un jour les jeunes pourront se promener dans les rues sans que la police les agresse. J'espère qu'un jour les vieux auront une retraite décente et qu'ils pourront s'arrêter de travailler à un âge où l'on peut encore profiter de la vie. J'espère qu'un jour les journalistes pourront exercer leur métier sans être obligés de cirer les pompes du pouvoir. J'espère qu'on arrêtera les programmes militaire et atomique. J'espère, j'espère, espérons, il n'y a que ça à faire eh bien merde. [...] Messieurs les hommes politiques de métier, j'avais mis le nez dans le trou de votre cul, je ne vois pas l'intérêt de l'y laisser. Amusez-vous bien mais sans moi. »

20 février 2021

J - 414

Philippe Martin est dans son jardin. Il fait un froid doux comme l'hiver dans le Maine-et-Loire au ^{xxi}^e siècle, sept degrés et la terre est tellement mouillée qu'elle colle aux bottes, au bout de trois pas une épaisse couche de glaise s'agglomère sous et autour des semelles, pire que de la neige : mais ici il ne neige plus — Philippe a un voisin de quatre-vingt-dix ans qui lui parle souvent des hivers d'avant, des gros manteaux neigeux qui couvraient la terre plusieurs fois entre décembre et mars, maintenant il arrive qu'il tombe quelques flocons une fois : pendant quelques heures une douce pelli-cule de blanc ouate le paysage, et puis c'est déjà fini.

C'est déjà fini, et ça tombe bien pour Philippe qui a décidé de semer ses bulbes aujourd'hui : aulx (à soixante-sept ans, il a découvert, dans son *Guide de l'autonomie au jardin* que le pluriel d'ail était aulx — ravissement), oignons blancs, oignons rouges, échalotes. Il s'accroupit, ouvre un premier filet, celui rempli de tout petits oignons jaunes, de la taille d'une cerise, qui vont germer, grandir, jusqu'à arriver, l'été prochain, à leur taille finale : c'est son guide qui lui explique ça, qui lui explique tout, et Philippe aime se laisser prendre par la main et lire ces explications claires et rigoureuses. Il apprend ce qu'il n'a jamais pu apprendre, bébé urbain des années 1950, enfant urbain des années 1960, adolescent urbain des années 1970, adulte urbain jusqu'alors.

Il prend un petit bulbe. Son portable sonne. « Élisabeth Crayeville ».

— Madame la ministre ?

— Bonjour Philippe, je ne vous dérange pas ? Je me rends compte qu'on est samedi, désolée.

— Vous savez, pour un paysan comme moi, c'est un peu comme une ministre, la semaine ne s'arrête jamais...

— Comment ça, paysan ?

— Vous savez que je vis à la campagne, maintenant ? Je cultive... J'ai un grand potager. Ce matin je sème mes oignons.

Philippe a fait attention : on sème des oignons, comme des graines, alors qu'on plante ce qui est déjà avec des racines. On ne plante pas un oignon, on le sème : mais ce soin à bien dire les choses, pas sûr que son interlocutrice le perçoive.

— Ah oui c'est vrai, vous êtes à la campagne... Vous êtes où ?

— Dans le sud du Maine-et-Loire...

— C'est à combien de temps de Paris, en voiture ?

— Dans les trois heures et demie, pourquoi ?

Un silence. Élisabeth Crayeville calcule : avec son chauffeur qui n'a pas vocation à respecter les limites de vitesse (mais avec prudence : pas plus de 170 sur l'autoroute, 110 sur les petites routes), elle mettra une heure de moins.

— Est-ce que vous auriez un moment à m'accorder, cet après-midi ?

— Pardon ? Mais je ne suis pas à Paris...

— Oui j'ai compris, je viendrai vous voir.

— Vous viendriez ? Mais pourquoi ? Qu'est-ce que...

— Une visite dans la France profonde, c'est toujours bon pour un ministre. Le week-end, on prend le pouls du pays... Est-ce qu'à seize heures ça vous irait ?

Je demanderai un plateau-repas pour la route. Avec mes dossiers. Et les coups de fil. Je travaillerai peut-être même mieux qu'un samedi ordinaire.

Philippe a accepté ; la ministre transfère la ligne à son secrétariat, pour les questions logistiques. Celles qui ne la concernent jamais.

Il est onze heures.

★

Il est seize heures.

La Renault Talisman noire ministérielle est garée dans la toute petite rue du Puy-Notre-Dame où habite Philippe Martin. Un haut mur en pierre, une petite porte en bois. Le chauffeur et l'officier de sécurité sont dans la voiture, le moteur tourne pour garder le chauffage allumé. Radio Nostalgie. Demi-sieste.

Dans la grande pièce à vivre de sa maison, Philippe a allumé un feu. Pas tant pour la chaleur (il a un poêle à bois, nettement plus efficace) que pour l'ambiance. Il a fait un thé à la bergamote.

Élisabeth Crayeville est assise en face de lui. Elle a expédié la visite de la maison, à peine fait semblant de jeter un coup d'œil au jardin, même pas écouté ce que Philippe lui a expliqué sur le repos de la terre, à l'abri de son manteau de feuilles qui achèvera de se décomposer et de se mêler à l'humus au moment des premiers semis du printemps.

Elle veut lui demander quelque chose.

— Philippe, je voulais vous demander quelque chose, si ça ne vous embête pas... De me raconter les campagnes électorales auxquelles vous avez assisté. Pas l'histoire factuelle, je la connais... L'histoire subjective.

Elle tend un index presque menaçant vers lui :

— Votre histoire. Votre vision des candidats et de leur stratégie. Cela m'intéresse...

Philippe est trop roué pour poser la question directement. Mais il ne peut pas ne pas la poser :

— Cela vous intéresse pour... ?

Il observe le visage de la ministre, en total contrôle d'elle-même. Elle ne lâchera rien. Pourrait-elle imaginer se présenter contre le président sortant ? Lui faire exactement à l'identique le coup qu'il avait fait, lui, depuis Bercy, la fois d'avant ? C'est absurde : il ne se laisserait pas prendre par surprise, lui. Mais alors ? Elle serait chargée de préparer sa campagne à lui ? Directrice de sa campagne ? Oui, ça se tient. Ou alors elle pense à 2027 ? Mais s'y mettre six ans à l'avance, c'est un peu tôt, non ?

— Cela m'intéresse pour... ma gouverne.

Son sourire sec dit qu'on n'ira pas plus loin sur le sujet.

Philippe Martin est journaliste politique. Et rien ne plaît plus à un journaliste politique que de parler politique. Stratégie politique. Cynisme politique. Un journaliste politique est l'être le plus joueur qui soit. Toutes les convictions tombent : c'est le plaisir du jeu qui compte.

Alors il raconte.

1974, la façon dont Giscard, le jeune et séduisant Giscard, a réussi à faire passer Mitterrand pour un homme du passé, un vieux politicard, face à lui qui incarnait le nouveau, qui marquait l'arrivée au pouvoir de la génération des cadres dominants des Trente Glorieuses ; 1981, la revanche de Mitterrand, qui d'homme du passé s'était transformé en sage rassurant et homme d'union — Giscard n'étant plus qu'un homme discrédité, lâché par les siens ; 1988, la rouerie de Mitterrand, son extrême puissance méthodologique pour éliminer calmement tous ses adversaires, trop faibles (Barre) ou trop nerveux (Chirac) ; 1995, le flair de Chirac, sa compréhension de ce qu'était devenue la France à la fin de

ce millénaire las, sa ténacité, sa rage presque quand tout le monde le pensait enterré, et en regard l'extrême aveuglement d'un Balladur mégalo-pompeux n'ayant aucune perception de la réalité d'une campagne ; 2002, l'élection non avenue, le duel annulé entre un Jospin assoiffé de sang face à son ennemi en perte de vitesse, le moins malchanceux des deux ouvrant la voie de ces seconds tours inopérants — la fin aussi des stratégies mitterrandiennes « Au premier tour on rassemble son camp, au deuxième la France », inutile s'il n'y a qu'un seul véritable tour ; 2007, Sarkozy électrisant le débat pendant des mois avant même la campagne, ne laissant aucune chance à quiconque de lui résister ; 2012, une France épuisée par tant d'années de haute tension permanente, préférant se tourner vers un loser devenu magnifique par la disparition d'un dégueulasse triomphant ayant fini par chuter ; 2017, l'étonnant renoncement de ce loser ayant perdu jusqu'au désir de se battre, et l'apparition d'un jeune outsider profitant d'une déflagration explosant la droite qui aurait dû triompher facilement ; en 2022 cet outsider saura-t-il incarner une nouvelle donne, saura-t-il cristalliser un nouveau désir ?

— Saura-t-il cristalliser un nouveau désir ? C'est toute la question, madame la ministre. Mais j'imagine que cette question, vous avez la possibilité d'en débattre avec le principal intéressé.

Élisabeth sourit sèchement.

— C'était passionnant, Philippe, merci. Ce que je trouve particulièrement frappant, c'est la question du destin. Vont gagner ceux qui savent s'écrire un destin. Qui savent incarner un destin.

— C'est vrai, mais attention à la lecture téléologique de l'Histoire. Dans une présidentielle, on part toujours de la fin, de la victoire finale, et on écrit le récit de cette victoire en fonction

des résultats. En 2002, par exemple, à peu de chose près Lionel Jospin était au second tour, et il aurait sans doute battu Chirac assez nettement. Et on sait que l'électorat PS, s'il avait su que son candidat risquait de ne pas être au second tour, aurait évidemment voté pour lui dès le premier — donc avec quelques sondages mieux redressés avant le premier tour, l'Histoire aurait été différente. Selon moi, sur cinq élections où le sortant se représentait ou pouvait se représenter, il n'y a que celle de 1988 où le match était plié d'avance par le sortant. Dans tous les autres cas, hormis cet accident de 2002, le sortant perd. Ce qui est forcément compliqué pour votre candidat...

Élisabeth Crayeville le regarde d'un air absolument inexpressif. Son candidat à elle ne sera pas, comme il le pense, le président sortant. Son candidat, ce sera elle : c'est elle qui veut s'écrire un destin et qui cherche, depuis quelques jours, de toutes les façons possibles, à se nourrir : se nourrir de tout ce qui peut l'aider.

Elle a eu ce qu'elle voulait. C'est fini. Elle veut quitter ce lieu qui la dégoûte un peu, ce feu de cheminée et son odeur âcre, ces poutres en bois presque vivantes, ces fenêtres qui donnent sur toute cette nature opiniâtre, excessive, indomptable.

Elle veut retrouver Paris. La ville. La rigueur. Le bitume.

Ce type est dément. Il vit là toute l'année. Il a quitté un appartement parisien pour s'installer là, de son plein gré. Il est dément. Intéressant, cela dit. Mais dément.

Elle chasse cette idée. Ce qui compte, c'est cette histoire de destin. Comment on se fabrique un destin ? Comment, putain ? Il faut trouver. Allez, go ! J'en peux plus de toute cette verdure. En voiture ! Ce soir je serai à Paris.

2 mars 2021

J - 404

Il fait presque chaud. D'abord parce que ce 2 mars est ensoleillé à Marseille, et ensuite parce que Nasser a fait des prodiges avec son système de chauffage par rotation — il a ajouté une sorte de tableau central qui permet de couper le chauffage des bureaux de ceux qui sont en réunion, ou absents, et de récupérer la puissance électrique ainsi libérée.

Réunion du matin. Ils sont tous là, sauf Souleymane (série de rencontres en bibliothèque) et Rémi (temps libre non précisé, a-t-il indiqué sur la petite fiche qu'ils doivent remplir pour demander une absence à Johanna — mais c'est pure forme : elle dit toujours oui, ce n'est pas dans cette équipe qu'on va être prisonnier de son travail ; temps libre non précisé, en général, pour Rémi, cela à voir avec la vie sentimentale, agitée, multipliée, démultipliée). Depuis quelque temps, ils organisent des réunions thématiques, qui servent, petit à petit, à bâtir un programme complet. À écrire un texte général qui pourrait être une bible de campagne : mais on est dans un « coupe-vent », on ne va pas avoir une bible — ils ont préféré le terme « manuel » parce que ça rappelle à la fois le côté un peu scolaire dans lequel ils assument d'être et, bien sûr, le travail de la main. Ils sont des artisans, somme toute : des artisans d'une nouvelle façon de faire de la politique.

Le thème du jour, c'est la terre. Le sol.

— La Terre. Gaïa, lance le Baron. *Erets* en hébreu.

Il a préparé quelques notes introductives : plaisir pour cet homme qui a près de soixante ans d'expérience dans son domaine de prendre du temps pour théoriser, après une vie

marquée par la pratique, par la mise en œuvre d'une façon de faire une ferme différente, absolument différente. Maintenant chercher à faire la même chose pour un pays entier.

— Il faudrait trouver une façon intelligente d'articuler le lien entre le temps libre et le dialogue avec la terre. Parce que, jusqu'à présent, le temps libre, qui était rare, était utilisé pour faire du tourisme, et le tourisme c'était, en grande majorité, la destruction. Des paysages, des ressources, des espèces.

— Pas seulement, intervient Émilien. L'urbanisation bien plus encore que le tourisme. Je veux dire, si on pense à des pays avec très peu de tourisme, pas la France donc, il y a également eu une forte destruction de l'espace naturel. Par exemple, Oulan-Bator en Mongolie ne cesse de s'étendre et de défigurer la zone sauvage tout autour.

— C'est vrai, répond le Baron. Mais l'urbanisation est liée aussi au travail, non ?

— Bien sûr. On pourrait donc reformuler : la fin du travail, c'est la fin de la destruction de la nature. Voilà pourquoi on a un programme écologiste par principe. Même pas par idéologie. Il n'y a plus besoin d'idéologie. C'est écologiste par principe : il n'y a pas d'autre principe.

Le Baron tique.

— Attention. Pas trop vite. Parce que là tu élimines d'un coup ce que je disais sur le risque que le tourisme fait peser sur la nature.

Émilien sourit : il aime ces moments de discussion qui sont aussi pour lui une façon de verbaliser des idées qui rôdent, s'entrechoquent, s'épaississent dans sa tête et qui, soudain, peuvent devenir des lignes dans un programme radicalement évident.

— Il faut toujours garder à l'esprit que la fin du travail, ce n'est pas le loisir permanent. Ce ne sont pas les vacances tout le temps : c'est une autre articulation, au sein d'une journée,

ou d'une semaine, entre vie et travail. Si tu travailles trois heures le matin, tu ne pars pas l'après-midi. L'idée, c'est que le temps que tu « récupères », je le dis entre guillemets, tu vas le « dépenser », encore entre guillemets, sur place.

— Localisme ! triomphe Alphonse. Voilà un bon mot-clé.

— Tu veux dire un mot-clé qui attrapera les gogos sur internet pour les amener sur notre site ? demande Marguerite avec une pointe d'insolence.

Alphonse ne relève pas. Ils aiment bien se chamailler tous les deux, mais en réalité ils savent que chacun joue un rôle ; joue son rôle.

— Revenons à notre sujet, lance Émilien. Vous savez que depuis le début, j'ai un souci avec la formule de Pétain : « La terre, elle, ne ment pas. » Comment défendre une forme de retour à la terre sans être taxés de pétainistes ?

— C'est très simple, répond le Baron. La terre, c'est l'auto-subsistance, l'autogestion, l'autonomie. Tu te souviens des trois auto- de ma ferme ? C'est une logique de gauche, comme tous les retours à la terre qu'on a pu observer après la fin de l'exode rural.

— D'accord, grimace Émilien. Sauf que ça reste compliqué à manier. La terre, l'authenticité, la main dans la glaise, moi je suis désolé, je trouve que ça pue la droite.

Émilien prend souvent le rôle de l'avocat du diable. Pour faire avancer une discussion : tester les concepts le plus loin possible, pousser les notions dans leurs retranchements ultimes, agiter toute la mauvaise foi possible jusqu'à être sûr qu'on tient une idée qui sera solide.

— Non ! dit Johanna. Il suffit de bien le dire. Le potager individuel, pour les gens, c'est à la fois une source d'économies, et une meilleure santé. Enjeu social, enjeu sociétal : tout d'un coup !

Éva farfouille dans ses papiers.

— J'ai vu ça dans un journal l'autre jour, à propos des tomates que les gens font pousser chez eux : « La production des potagers est estimée à 400 000 tonnes, soit quasi comparable à celle des agriculteurs français. En 2019, les maraîchers en ont cueilli 520 000 tonnes. » Moi j'ignorais ça complètement, que les potagers individuels produisaient à peu près autant que les professionnels.

— C'est vrai, c'est bien, acquiesce Émilien. Mais d'une part, rien n'affirme que cette production individuelle se fait sans dégâts pour la nature et la santé, vu le nombre de saloperies qui sont encore disponibles, même pour les particuliers. Et d'autre part, si on regarde les terres cultivées par des professionnels, là on a les chiffres, et ils sont catastrophiques... 9 % en bio, ce qui veut dire 91 % avec des pesticides.

Le Baron opine :

— C'est sûr qu'il va falloir être radical. Aujourd'hui la France a un plan qui s'appelle « Ambition bio ». Ambition bio, c'est un projet faramineux qui planifie qu'en 2022 il faudra être à 15 %. Et c'est même pas sûr qu'ils y arrivent... De toute façon, si on se fixait un objectif nettement plus élevé, comme, je ne sais pas, 50 % de terres en bio en 2027, c'est un peu comme pour le nucléaire, on sait bien que ces objectifs, en fait c'est du pipeau. En général ça annonce un premier renoncement, où on recule les échéances, ou alors on diminue les pourcentages à atteindre, et puis après un deuxième recul, et ainsi de suite, pour ne quasiment rien faire.

— Mais donc, qu'est-ce qu'on devrait proposer ? demande Émilien.

— Tout simplement : interdiction des pesticides au bout de deux ans. Tous les pesticides, les fongicides, les herbicides évidemment, les néonicotinoïdes absolument. Enfin tout, quoi !

— Yes / crie Marguerite.

Émilien et Johanna sourient.

— C'est assez radical, s'amuse Émilien.

— En même temps, ça a le mérite d'être clair, rétorque Johanna.

— Mais, techniquement, Baron, tu penses qu'en deux ans c'est possible qu'on arrive à se passer de pesticides ? Sans que la production s'effondre ?

— Évidemment ! Ce sont les lobbies, de la FNSEA et d'autres, et les producteurs de produits phyto, qui te font croire que le bio n'est pas productif. C'est débile ! J'ai des meilleurs rendements à l'hectare à ma ferme que tous mes voisins qui sont en conventionnel. Et en plus mes cultures sont bien meilleures au goût ! C'est pas vrai, Émilien ?

— C'est vrai.

Il sourit. Il regarde les autres, leurs yeux enflammés. Il veut trancher : vite. Il tranche :

— Allez, on interdit les pesticides au bout de deux ans. Transition maintenant ! Pas demain, pas après-demain : maintenant.

Johanna acquiesce, un peu soucieuse. Cette tension permanente entre la radicalité et la rigueur, elle a l'impression d'être la seule, parfois, à devoir la surveiller, la régler. Il va falloir contacter des spécialistes, des chercheurs, des praticiens, pour produire un texte qui démontre, à la fois scientifiquement et politiquement, que c'est possible, de se passer des pesticides. En même temps, elle adore faire ça : s'assurer que tout tient. Plus exactement : construire un édifice qui tiendra le choc.

3 mars 2021

J - 403

Souleymane est à Pantin, à la bibliothèque Elsa Triolet. Il a été invité pour parler de la poésie en général, de la sienne en particulier — et en lire, bien sûr, avec sa belle voix grave et intense.

Mais là il parle de la couleur de sa peau.

— Je suis noir. Je suis un écrivain noir. Mais, prenez garde ! ce sont deux choses différentes : je suis un écrivain, et je suis noir. Comme noir, je sais être militant, rappeler encore et toujours le racisme systémique qui irrigue la France de bas en haut, de droite à gauche. Mais comme écrivain, je veux qu'on me laisse libre de faire ce que je veux de ma parole. Je veux qu'un écrivain noir, qu'un poète noir, puisse ne jamais écrire sur la négritude, sur l'Afrique, d'où je viens pourtant — je veux pouvoir écrire des poésies sur le cap Sizun si je veux. Sur mon chien et sa truffe. Sur les oiseaux de Patagonie.

La bibliothécaire intervient.

— C'est ce que vous faites, Souleymane Coly ?

— C'est ce que je fais, mais il y a toujours un doute. Un trouble. Mais pourquoi n'écris-tu rien sur le Sénégal ? Sur ton enfance ? Mais l'enfance n'est pas tout. Surtout pour un écrivain. J'aime la maturité, j'aime la langue qui a roulé sa guenille dans les bosses et les replis du monde, j'aime être libre. Libre de ne pas être noir en étant noir. Libre aussi de ne pas devenir un ambassadeur modèle, un référent d'intégration.

Ils sont installés derrière une table basse, dans la salle de rencontre qui est ouverte sur le hall d'accueil : bonne astuce

qui permet d'attraper au vol les lecteurs qui sont venus simplement emprunter des livres, ou les jeunes qui viennent faire leurs devoirs au calme ici.

Devant eux, une vingtaine de personnes : des retraités, quelques intellos trentenaires, trois ou quatre jeunes que la bibliothécaire connaît bien et qu'elle motive avant chaque rencontre.

Elle reprend :

— Vous faites référence à votre carrière diplomatique ?

— Oui madame. J'ai bien vite compris que la France sarkozyste aimait bien avoir un ambassadeur noir et lettré. Ça les arrangeait bien, les petits messieurs du pouvoir. Oh non nous ne sommes pas des racistes, voyez, nous avons un ambassadeur noir ! L'Afrique n'a pas d'histoire, mais nous avons un noir intello de par chez nous — sans doute imaginaient-ils, ces médiocres gredins, que c'était leur France à eux, bien rassie et confite de sa prétendue grandeur, qui m'avait donné une histoire. Mais vous savez, j'ai quitté la carrière diplomatique un peu après, alors que ladite gauche était au pouvoir. J'ai quitté la carrière car je n'avais pas envie de réussir. Vous connaissez cet instituteur nommé Albert Thierry ?

— Non...

— Au début du xx^e siècle, un normalien littéraire brillant, qui a théorisé le « refus de parvenir ». Plutôt que de faire la grande carrière universitaire à laquelle il était promis, il a décidé d'être un simple instituteur, au service des enfants de la République. Refuser de parvenir, ça veut dire ne pas forcément devenir ce que la société attend que vous soyez.

— Et c'est ce que vous avez fait.

— J'aime trop écrire, madame. J'aime trop la poésie. Je ne voulais plus de ces couloirs, de ces intrigues, de ce pouvoir... De ces vestes, de ces cravates qui serrent la glotte et étouffent

la voix. Ils voulaient me nommer à Berlin, j'allais être au cœur des relations franco-allemandes ; j'ai préféré me retirer dans ma toute petite maison du bout du Finistère, pour écrire. Tout au bout de la terre qui finit la terre.

— Mais pourtant, Souleymane Coly, paradoxalement, vous venez de replonger, en quelque sorte, car vous avez rejoint l'équipe de campagne d'un personnage étonnant, Émilien Long, un économiste qui s'est porté candidat à la présidentielle autour du thème incongru de la paresse.

— Ce n'est pas incongru, madame, pas du tout. C'est le monde dans lequel on vit qui est incongru. C'est cette course à la réussite, à la richesse, à l'objet électronique avec trois yeux photographiques, à la puce qui sait tout de vos déplacements, au vain narcissisme des réseaux sociaux qui laissent chacun sur sa faim car à dialoguer dans le vide on ne peut se nourrir. Le projet d'Émilien Long, c'est d'arrêter tout. Vous connaissez *L'An 01* ? « On arrête tout, on réfléchit et c'est pas triste. » Il faut s'arrêter. Arrêtez-vous ! Écoutez !

Il s'est levé. Sa voix puissante s'entend de loin dans la bibliothèque. Et, en effet, les lycéens, les étudiants, s'arrêtent de travailler. L'écoutent. Et avec eux les emprunteurs, les bobos et leurs enfants, les bibliothécaires, le vigile, les techniciens.

— Reprenons le temps. Libérons-nous. « Le travail est la meilleure des polices », disait Nietzsche. « Plus mes peuples travailleront, moins il y aura de vices », croyait Napoléon. Le travail est un contrôle, la société du travail est une société corsetée, empêchée de se déployer. Il faut prendre le temps de réfléchir, d'inventer, de créer — lorsque j'étais ambassadeur je n'écrivais presque plus, depuis que j'ai repris le contrôle sur mon temps je suis à nouveau poète entièrement. Trois heures de travail par jour, et le reste va nous nourrir,

cette fois spirituellement. « L'âme adore nager », comme dirait Michaux.

Les sièges du public sont maintenant tous occupés, il y a quelques personnes debout ; en tout une soixantaine d'auditeurs.

— Moi je suis poète. Mais vous, vous pouvez être potière. Vous, pianiste. Vous, peintre. Vous, promeneur. Vous, pâtissière. Il y a tant de choses à faire quand on a du temps disponible. Vous comprenez ? Je ne dis pas que nous sommes tous artistes — mais nous sommes tous des êtres sensibles, pouvant faire quelque chose de notre sensibilité. Et pour qu'elle s'exprime, il faut la libérer des contraintes, des horaires de bureau, des privations aussi : il faut une société juste et dégagée. Il faut une société où l'oisiveté rend tout le monde actif. Mais actif dans le bon sens du terme. En actes. Pas actifs comme une catégorie économétrique.

Maintenant il y a quasiment tous les visiteurs et travailleurs de la bibliothèque qui l'écoutent. Une centaine de personnes, passionnées par cet homme majestueux et habité.

— Vous connaissez sans doute ce beau poème de Guillaume Apollinaire. Intitulé « Chantre ». C'est un poème que j'aime car il est le fruit d'un effort tenace. J'aime à croire qu'Apollinaire l'a écrit en une journée, a souffert pendant des heures, l'a repris sans cesse, a malaxé les mots, a joué avec eux, et contre eux aussi. Qu'il s'est autorisé à cela. À passer une journée entière. Pour écrire cela.

Il se lève.

Il va réciter.

Le poème d'Apollinaire.

— « Et l'unique cordeau des trompettes marines ».

Un silence. L'étonnement, pour la plupart des auditeurs, qui ne savent pas que ce poème ne fait qu'un vers.

Souleymane reprend.

— La poésie c'est ça. Passer une journée, ou une semaine, pour écrire ce vers unique et sa perfection. Vous comprenez ? La poésie. Le temps.

Il sourit.

— Ce droit à la paresse, ce n'est pas le droit au rien. C'est, au contraire : le droit à tout. À tout !

Il fait un petit geste, presque timide, pour remercier.

Et le public l'applaudit.

9 mars 2021

J - 397

Éva et Rémi sont avec Marguerite dans son bureau d'informaticienne, rue du Coq à Marseille. Marguerite a gardé les locaux, continue d'héberger les sites et les réunions d'associations dédiées à l'informatique libre ou à la militance contre la société de surveillance, qu'elle vienne de l'État ou des multinationales du web.

Éva, depuis quelques jours, cherche un appartement à Marseille : elle a décidé de venir s'installer là, le temps de la campagne, au moins ; peut-être pour rester définitivement ensuite — son mari est créateur sonore, il passe ses journées devant ses machines avec un gros casque, peu importe la ville autour ; son fils de sept ans a râlé évidemment, changer de classe en pleine année scolaire c'est toujours un peu inquiétant, mais Éva en avait marre de ces allers-retours en TGV, de cette vie entre deux villes, de ce refus d'assumer que, oui, pour le moment elle travaille pour la campagne d'Émilien et pas pour l'édition parisienne. Certes les milieux culturels on les trouve plutôt à Paris, mais puisque toute l'équipe a choisi Marseille comme lieu de travail, pourquoi ferait-elle différemment ?

Pour Rémi, les choses sont plus simples : il peut habiter partout et n'importe où à la fois, il en a les moyens financiers et la vie sentimentale, libre de toutes attaches. Il loue un appartement à Marseille, où souvent il héberge Éva, qui sinon dort par rotation chez Marguerite ou chez Johanna. Alphonse lui s'est carrément installé une petite chambre dans un coin du couvent Levat, sur place.

Marguerite apporte des cafés à Éva et à Rémi. Ils sont assis autour de la grande table en bois brut : là où tout a commencé.

— Mais tu feras quoi, quand la campagne sera finie ? demande Marguerite à Éva. Tu t'imagines retourner à Paris ?

— Je ne sais pas, honnêtement... Je verrai bien...

Rémi sourit.

— Cette campagne c'est vraiment une occasion je trouve de rebondir. Comme si ça nous poussait à nous remettre en question.

Marguerite, un peu sèchement :

— Enfin, toi, on a du mal à t'imaginer remettre en question ta vie.

Rémi glousse.

— Je sais que je suis le vilain petit canard de l'équipe. Le gros méchant riche ! Mais ça pourrait changer un jour, vous savez !

Au tour d'Éva de ricaner :

— Ah bon ?

— Oui, répond très sérieusement Rémi. Je pense qu'après la campagne, je ne reprendrai pas mon fonds. J'en ai un peu marre de tout ça. Même si c'est pour la bonne cause, moi je n'y trouve plus vraiment de sens.

Le fonds d'investissement de Rémi est pour le moment entre les mains d'une structure amie : il ne le gère plus au quotidien, mais en reste propriétaire.

Marguerite, comme souvent quand elle a quelque chose d'important à dire, rougit :

— Mais alors vends-le ! Tout de suite ! Tu te rends compte comme ça ferait du bien à Émilien !

Rémi la regarde avec stupéfaction.

— Du bien ? Quel genre de bien ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Bah c'est la honte d'avoir un type super riche dans l'équipe, tout simplement... Ça plombe notre image : on défend la fin du travail, mais si comme manière de l'illustrer on a un type qui ne fout rien et encaisse des dividendes, c'est pas très convaincant.

Rémi accuse le coup. Il se tourne vers Éva, l'interroge du regard.

— Marguerite n'a pas tort. Ce n'est pas idéal comme situation.

— Mais enfin je connais Émilien depuis vingt-cinq ans. Si ça l'embêtait, il me le dirait.

— Pas forcément, répond Éva calmement. Moi je le connais depuis quinze ans, et je sais que même si ça l'embête, il n'osera pas forcément t'en parler. Parce qu'il respecte ce que tu as fait, ce que tu as construit, et qu'il estime que sa candidature n'implique pas nécessairement que tu renonces à ton fonds d'investissement. Même si, Marguerite a raison, ça ternit un peu notre message.

— Comment ça ?

— Bah écoute l'autre jour je suis allée rencontrer la coordination des intermittents d'Île-de-France, et spontanément ils m'ont parlé de toi, de ton côté *business-angel*. Pas négativement, mais en se demandant pourquoi et comment tu t'étais retrouvé avec nous...

Rémi soupire.

— Mais merde, j'ai pas hérité de cet argent, j'ai jamais rien fait de mal, j'ai juste créé ou racheté des boîtes qui ont marché. Je ne suis pas un sale capitaliste, j'ai toujours fait très attention à la façon dont on gérait les ressources humaines dans les sociétés où j'investissais.

— Tu n'es pas un sale capitaliste, répond Éva, mais tu es un capitaliste.

— Mais attendez, moi je m'en fous, je vends mon fonds, tout de suite ! S'il faut le vendre, je le vends !

— Et ta Maserati ?

Rémi sursaute.

— Quoi ma Maserati ? Mais j'ai l'impression que vous pensez que je suis Bernard Arnault ! Je suis l'exact contraire de ces gros richards dégueulasses.

— Le contraire peut-être, mais tu as la même bagnole qu'eux !

Rémi ne répond rien. Comment ne pas lui donner le point ?

12 mars 2021

J - 394

C'est la fois « médiatique ». C'est la fois où il faut se soumettre, se contraindre. Il y a une équipe de TF1, un journaliste de France Inter, une chroniqueuse de *telerama.fr* (c'est bien, tu sais tu toucheras plus de gens, et plus de jeunes, qu'avec l'hebdo papier, lui avait assuré Alphonse) ; et il y a Nadia Ben Arfa pour *Le Monde*. Il y a aussi l'âne Bourrichon, la roulotte « Émilien Long 2022 », le candidat, le Baron, son conseiller à la terre (au sol ? à la nature ?), et le chargé de la communication, Alphonse Burnous.

La date du déplacement était prévue dans une fourchette de quelques jours, « à affiner en fonction de la météo » : avantage d'un candidat à plus de 4 % (3,5 % seulement dans un nouveau sondage, mais encore 4,5 % dans un autre — le cap des 5 % n'est pas encore atteint), qui peut se permettre de poser une option sur un rendez-vous avec des journalistes. Et ce vendredi 12 mars il fait beau, plutôt frais mais beau ciel clair et soleil qui réchauffe un peu, dans ce coin de la Drôme qui est à la limite du Vercors : la roulotte a marqué un arrêt à la mairie d'Aouste-sur-Sye (une promesse de signature de plus, ç'avait été négocié par téléphone pour être sûrs de ne pas être bredouilles devant les journalistes) et à Mirabel-et-Blacons (pas de promesse, mais la maire s'est montrée intéressée par Émilien, qu'elle ne connaissait pas, ah oui vous avez eu le prix Nobel d'économie je me souviens) ; on monte maintenant vers Beaufort-sur-Gervanne, à cinq kilomètres : donc un peu moins d'une heure.

La route est belle, serpente dans une plaine qui fait face aux montagnes qui s'annoncent, le Diois d'un côté et le

Vercors de l'autre, douceur à droite et puissance à gauche, l'occasion de belles images pour la télé et le web, et aussi pour Émilien de parler un peu. Une sorte de demi-off, pas vraiment officiel mais pas officieux non plus.

— Ce n'est pas de la politique que je fais. C'est éventuellement du politique, au sens où j'affronte des questions fortes qui structurent un espace social, et qui semblent complètement absentes de ce qu'on appelle la politique, justement.

— Mais quelle différence avec le populisme ? demande le journaliste de France Inter. Cette façon que vous avez de rejeter la classe politique, n'est-ce pas ce qu'on entend déjà à l'extrême droite, et à la gauche de la gauche ?

— Je ne rejette pas spécialement la classe politique. J'appelle simplement à redéfinir les lignes. C'est ça qui est important. Vous savez que notre président, qui va être candidat de nouveau, ce n'est un secret pour personne, a théorisé l'idée que la ligne de fracture aujourd'hui n'était plus entre droite et gauche. Eh bien voilà un point de convergence avec moi !

— Ah bon ? demande Nadia, presque effrayée par le parallèle.

— Oui, sauf que selon lui les deux camps en présence c'est nationalistes et progressistes. Ça l'arrange, évidemment, parce que cela lui permet d'éliminer tous les autres candidats pour se projeter dans un duel avec l'extrême droite, et l'emporter ensuite au second tour. Moi je pense que ce n'est pas ça du tout. Que le débat oppose dorénavant les productivistes aux... allez j'allais dire aux paresseux mais je sais que cette expression n'est pas bien comprise, ce n'est pas la bonne. C'était la bonne au temps de Lafargue, mais maintenant elle ne passe plus. Alors disons... les productivistes contre les vivants. Ou contre les réalistes. Voilà : les productivistes

contre les réalistes. D'un côté, tous ceux qui pensent qu'il faut travailler tout le temps, détruire le plus possible la planète, la santé des individus (tant que c'est invisible, que ce n'est pas quantifiable), la notion de bien-être collectif, du moment que le PIB augmente... et je dois dire que c'est à peu près l'ensemble des candidats déclarés ou putatifs. Et de l'autre côté, celui qui défend l'idée qu'être réaliste ce n'est pas demander l'impossible, c'est simplement regarder la vérité en face. Il faut que l'être humain se reconnecte avec lui-même, avec son environnement, avec les autres. Donc qu'il ne consacre pas plus de trois heures par jour au travail productif. Tout simplement.

Le journaliste de France Inter, un quinquagénaire, vieux briscard du journalisme politique, allume son magnétophone numérique : il veut prendre le candidat dans cette énergie-là. Maintenant ce ne sera plus du tout du off.

— Émilien Long, il y a un paradoxe quand on vous écoute. D'un côté, vous avez un discours très structuré, très rigoureux, très convaincant. Un peu comme disons un économiste qui aurait eu le prix Nobel. Mais de l'autre, vous avancez des théories qui semblent disons... farfelues si l'on veut être gentil, voire carrément délirantes. Absolument absurdes !

— D'une part, si c'était absurde, lorsque j'ai sorti mon livre, il aurait dû y avoir un consensus scientifique prouvant que je disais n'importe quoi. Or, à part les fameux « économistes exaspérés » qui ont comme fonds de commerce de s'en prendre à moi, la plupart des analyses ont démontré que mon schéma, tout radical qu'il était, n'en était pas moins applicable.

— Oui, mais la politique ce n'est pas de la science. Vos équations sont peut-être justes, mais on ne gouverne pas un pays comme un modèle économétrique : et vos propositions, elles sont tout de même extrémistes...

Émilien sourit.

— Cher monsieur, souvenez-vous de l'arrivée du covid. On nous disait que confiner une région de Chine c'était de la folie : on l'a fait pour notre pays entier. Jusqu'alors, on nous disait que dépasser les 3 % de déficit c'était dangereux : on est à 11 %. On nous expliquait que demander que l'État intervienne dans les affaires économiques était une aberration : on a monté un plan de relance à 100 milliards d'euros d'un coup de cuiller à pot. Il faut se méfier des étiquettes de folie, d'absurdité, d'extrémisme : ce peut être tout simplement de bonnes idées qui font peur. Moi j'essaie de regarder la peur en face : or le monde actuel fait peur, il court à sa perte, 13 % des Français sont sous antidépresseurs, 10 % sont asthmatiques à cause de la pollution, 15 % sont obèses. Mon hypothèse, et je ne suis pas le seul à la défendre, c'est que si on diminue le travail à quinze heures par semaine, tous ces indicateurs vont évoluer dans le bon sens.

— Le problème, c'est que c'est de la pensée magique, ce que vous dites. On diminue le travail, et tout ira bien. Comme si je disais : on met des chaussettes bleues, et il n'y aura plus de violences conjugales. C'est une promesse qui n'engage que moi.

— C'est amusant. Mais c'est faux. Votre théorie n'est pas une théorie, c'est une plaisanterie. Moi, de mon côté, il y a un consensus scientifique sur les effets néfastes du travail. Cela a été mesuré dans des dizaines de pays, par des centaines d'études. Tiens, je vous en donne une parmi mille : pendant le confinement au printemps 2020 le taux d'enfants nés prématurément s'est effondré. Effondré ! Pas diminué, effondré ! Tout simplement parce que les femmes enceintes étaient chez elles, tranquilles, et elles pouvaient travailler à leur rythme. Loin du stress que représente la vie professionnelle actuelle. Il y a eu deux études différentes, l'une en Irlande, l'autre au Danemark. Vous pourrez aller vérifier.

— Oui...

— Eh oui ! Je suis un scientifique. Je suis un scientifique et un utopiste, vous comprenez ? Les deux peuvent aller de pair. C'est rare, mais il se trouve que là c'est le cas.

La roulotte arrive au pied d'un dernier lacet avant l'entrée dans Beaufort-sur-Gervanne, 400 mètres d'altitude, 471 habitants, et un maire acquis au soutien à Émilien Long (contact téléphonique avec le Baron d'abord, avec Alphonse ensuite pour s'assurer qu'on pourrait prendre des images).

— Prenez le cas de Beaufort : un village qui était mal en point, quasi désertique au tournant des années 2000. Plus de commerces, plus de jeunes, plus rien. Tout le monde était parti... Où ? Quoi faire ? Chercher du travail dans les grandes villes. Et on avait laissé le village mourir. Eh bien, vingt ans plus tard, il y a plein de nouveaux venus, une épicerie solidaire, dans laquelle les habitants viennent bénévolement travailler chacun un peu, une boulangerie bio, un chocolatier artisanal, la réouverture de l'école... Ce n'est pas un miracle, c'est simplement l'idée que quand on construit un modèle hors du productivisme à tout crin, on peut y arriver. Tout le contraire des villes actuelles...

— Voter Émilien Long, c'est voter pour la ruralité alors ? demande le journaliste de France Inter, décidément très provocant.

— Pas spécialement, répond Émilien, qui arrive à ne pas s'agacer. C'est voter pour remettre les choses dans le bon ordre. C'est le réalisme d'aujourd'hui. Sortir du déni d'une société qui s'épuise, qui épuise ses ressources, qui épuise ses habitants. Voter Émilien Long, c'est voter pour moins de travail, mais plus de vie. C'est le réalisme vivant.

Alphonse note sur son téléphone : « Le réalisme vivant ». C'est bien.

La caravane est arrivée sur la place de la mairie. On accroche Bourrichon. Émilien doit parler avec le maire, et pourquoi pas dehors, ça fera des belles images pour TF1. Des images positives. Des images joyeuses. Le maire est chaleureux, emballé par une vision décroissante de la France, à l'image de ce qui a fait tant de bien à son village les dernières années. Ce n'est pas moins d'activité, au contraire : plus d'activités, avec un s, plus de variété de choses, plus de diversité aussi chez les habitants, un village vivant où le bénévolat est fort parce que beaucoup de gens, justement, ne travaillent pas trop dans le système productiviste.

— Moi, cela m'a converti à un autre système. Il y a quinze ans, j'aurais rigolé à l'idée de voir des néo-hippies s'installer ici, je pensais que la solution passait par redonner du boulot aux gens. Et en fait, c'est tout le contraire : moins les gens sont occupés à bosser, plus ils participent à la vie collective.

Émilien l'écoute en souriant. Non seulement TF1 aura ses bonnes images, mais cela fera aussi une bonne interview pour France Inter. Un reportage enthousiaste pour telerama.fr.

Mais. Nadia.

— Je trouve Émilien que vous sombrez dans la démagogie. C'est un peu dommage. Et aussi un peu dangereux.

Ils ne sont plus que trois, Alphonse, Nadia, et Émilien, restés dormir dans le seul hôtel de Beaufort. Nadia a obtenu de son journal de passer deux jours avec le candidat, justement pour échapper aux moments qui ne sont que « médiatiques ». Pour faire un papier plus en profondeur que ceux des autres. Le Baron, lui, est reparti en voiture pour préparer la journée du lendemain, dans le Diois cette fois (Die et ses alentours, et Saillans, qui voterait à 40 % Émilien Long au premier tour si les élections avaient lieu cette semaine : agglomérat d'ultragauchistes, d'alternatifs anti-école, d'intermittents

du spectacle éclairés). Les autres journalistes sont repartis prendre le TGV à Valence. La roulotte est garée dans le parking de l'hôtel. Bourrichon passe la nuit dans la grange d'une ferme accueillante, juste derrière.

Ils discutent tous les trois.

Nadia dit ce qu'elle pense au candidat Long. Lequel accuse le coup :

— C'est dur ce que vous me dites. Vous me traitez de démagogues maintenant !

— Je dis attention. Quand je vous écoute parler aux journalistes, j'ai l'impression que vous jouez un rôle un peu faux, et en effet, pas mal démagogues...

— Mais toi aussi tu es journaliste.

Alphonse : a décidé qu'il avait droit de tutoyer Nadia, de trois ans son aînée. Question de génération. Nadia le rembarre gentiment :

— Oui Alphonse, moi aussi je suis journaliste. Mais je ne fais pas que passer pour un reportage. Je prends le temps de suivre la campagne d'Émilien, et je vois comment il la construit. Et là je trouve que c'est chelou comme façon de faire. C'est tout.

Émilien sourit à Nadia.

— J'aimerais vous citer du Léon Blum... Et c'est pas du off, hein : je serais ravi que les lecteurs du *Monde* puissent lire un peu de Blum, ça leur ferait du bien... C'est Blum au congrès de la SFIO en 1926, son fameux discours où il fait la différence entre la conquête du pouvoir et l'exercice du pouvoir. Je suis en train de relire ses plus grands discours. Et ce que vous venez de me dire me rappelle précisément un passage.

Il attrape sa vieille mallette de cuir qu'il trimballe toujours avec lui depuis sa thèse. Il en sort une série de photocopies de la *Nouvelle Revue socialiste* de 1926, et s'y plonge.

— Voilà... « Il y a quelques mois, j'étais un homme d'une habileté sans égale, d'une rouerie, d'une malice, d'une subtilité machiavéliques. Maintenant, je suis devenu une brute doctrinaire. » C'est un peu le sentiment que vous me donnez, si je me réfère à notre dernière discussion, à Marseille : comme si j'étais passé de trop complexe à pas assez...

— Émilien, vous pouvez citer Blum, ce n'est pas moi que ça effraiera. Et pas mes lecteurs non plus, laissez-moi prendre une photo de l'extrait.

Elle prend la photo avec son portable, sans s'arrêter de parler :

— La question ce n'est pas Blum, c'est vous ! J'ai l'impression que typiquement vous vous retrouvez dans une situation où vous êtes prêt à tout pour conquérir le pouvoir, y compris à faire le guignol pour la télé avec des formules absolument foireuses !

Émilien la regarde avec surprise.

— Pardon Nadia, mais vous me proposez quoi sinon ? Si vous avez un moyen de faire connaître mes idées sans que j'aie besoin de faire le guignol comme vous dites, je suis preneur... Si vous voulez quitter *Le Monde* pour venir faire ma com', avec plaisir !

Son regard croise celui d'Alphonse, offusqué. Émilien se reprend :

— Enfin, avec Alphonse évidemment !

Nadia ne dit rien. Il y aurait beaucoup à dire. Ou rien. Rien à dire.

Elle désigne Alphonse :

— En tout cas c'est malin de votre part d'avoir un youtubeur comme chargé de com'. C'est... vendeur. On l'a vu avec le papier de ma consœur sur Alphonse. Ce qu'on appelle une machine à clics pour le monde.fr.

— Mais dis donc tu exagères, répond Alphonse. C'est quoi ce mépris de classe ? Il y aurait les bons médias, dans les hautes sphères, comme toi, et puis les vils youtubeurs dans mon genre ?

— Je n'ai pas dit ça, répond sèchement Nadia.

— Nadia, j'apprécie votre sens de la rigueur, reprend Émilien. Mais c'est assez facile pour vous, à votre place, de me traiter de vendu. Tous les candidats vendent leur soupe. Moi aussi : la seule différence, c'est que ma soupe elle n'est pas bourrée d'additifs alimentaires, elle est garantie 100 % produits sains. Et elle est garantie entièrement sincère. Et sans ambition.

— C'est facile à dire, ça. Tous les outsiders commencent en disant qu'ils n'ont pas d'ambition, et puis finissent mangés par le système.

— Ce n'est pas tout à fait vrai. Il y a des contre-exemples. Par exemple René Dumont, en 1974 ; ou José Bové en 2007 : dans les deux cas on a des types qui croient vraiment à leur cause, et qui ne s'accrochent pas ensuite.

— Dans les deux cas, on a des scores en dessous de 5 %. Je croyais que vous pensiez faire plus.

— Je compte en effet faire plus.

La conversation est trop tendue. Ils pourraient prendre la tangente, tous les trois, parler du temps qu'il fait, du village, du maire et de ses immenses moustaches, de Bourrichon et de sa bonne bouille, mais Nadia ne peut pas s'empêcher de continuer :

— Au fait, je vous voulais vous dire, Émilien, qu'au journal ils ont voulu que je laisse ma place. Pour vous suivre. À quelqu'un de plus expérimenté.

— Comment ça ? Je ne comprends pas.

— Bah oui, moi j'étais sur les tout petits candidats. Les

minuscules. Les losers. Les moins-que-rien. Les 1,5 % au maximum. Et là vous tutoyez 5 %, vous devenez un vrai candidat. Alors, comme je suis considérée comme une bizuth, ils m'ont demandé de céder la place.

— Mais c'est dingue ce que vous me racontez là... Et alors ?

— Alors j'ai dit non. J'ai dit que c'était se foutre de ma gueule. Et que ça ne me faisait pas rire du tout.

— Et ?

— Et je suis là.

— ...

— Et j'ai été déchargée des petits candidats. Je ne fais plus que vous suivre, maintenant.

Émilien regarde la jeune femme, son air décidé, volontaire, sa force, ses yeux perçants. Il sourit.

— Eh bien bravo !

16 mars 2021

J - 390

Émilien est dans son bureau, cet étonnant bureau dans leur « coupe-vent de campagne », il a une liasse de choses à lire, trente mails à écrire, il faut s'y mettre, il va s'y mettre, mais s'il pouvait un peu repousser, encore, s'il pouvait finir de boire son café en regardant par la fenêtre ce grand jardin sauvage qui se réjouit du soleil chaud.

Je préférerais ne pas. Oh Bartelby moi aussi je préférerais ne pas.

Ne pas travailler. Ne pas être candidat. Ne pas défendre la fin du travail. Ça peut tenir ensemble, tout ça ?

Trouver un truc pour avoir le sentiment que je fais ce que j'ai à faire sans pour autant me contraindre à faire ce que je n'ai pas envie de faire. C'est déjà une façon de poser le problème ; mais pour autant la solution n'est pas évidente.

Il regarde de nouveau le jardin. Il prend conscience de la place qu'occupent, dans la vue de sa fenêtre, les arbres : branches immenses, symétrie déployée ; mille feuilles parlantes ; et les racines et leurs infinies inscriptions souterraines.

Il reprend une gorgée de café.

Ah mais il y a Atelier du temps libre, ce matin, en bas. Ou plutôt, atelier d'atelier : Johanna forme un groupe d'animateurs qui vont ensuite monter des ateliers un peu partout en France, organiser des dialogues autour de la reconquête du temps libre. Si j'allais voir un peu ?

Il descend : dans une grande pièce, l'ancien réfectoire du couvent, il y a une quinzaine de chaises en rond et Johanna qui, debout, fait circuler la parole. Émilien salue tout le monde

de loin, s'assied dans un coin. Il regarde les fiches d'inscription des participants. Il y a des profils extrêmement variés : une septuagénaire qui a fait Mai 68 et n'a jamais lâché la lutte contre l'omniprésence du capital ; une jeune femme née en Chine qui remet en question le surinvestissement de ses parents pour leur commerce ; un prof de collège qui ne comprend pas l'apathie de la société ; une bibliothécaire de Pantin qui a écouté Souleymane deux semaines plus tôt et s'est inscrite dans la foulée ; un couple de néo-boulangers anciens employés dans l'assurance ; une jeune retraitée de la médiation sociale ; une prof de philo qui fait lire chaque année Lafargue à ses élèves ; un éleveur de chèvres passionné d'économie ; une thésarde en architecture qui travaille sur la pression du capitalisme sur l'urbanisme de São Paulo et son mari brésilien qui retraduit *La Disparition* de Perec ; un maire d'une petite ville désindustrialisée au fort niveau de chômage ; ils viennent de Creuse, d'Indre-et-Loire, du Gers, des Côtes-d'Armor, de Seine-Saint-Denis, de Haute-Marne, d'Ar-dèche, du Territoire-de-Belfort, de Paris, de Guadeloupe. Ils sont discrets, volubiles, timides, inquiets, insolents, bavards, hâbleurs, gouailleurs, cinglants. Ils sont grands, gros, maigres, urbains, ruraux, jeunes, vieux, de toutes les couleurs de peau.

Certains militent depuis longtemps, d'autres ont attendu maintenant pour interroger, en profondeur, leur vie — et ils ont envie de se parler, de construire une pensée commune, de s'engager pour le projet que porte Émilien Long. Et c'est ce même Émilien Long, dans le coin de la salle, qui les regarde avec émotion : ils vont porter non pas la bonne parole, ils vont porter le désir de parole, la possibilité d'un dialogue, d'une réflexion commune, collective, sur ce que peut être, ce que doit être une société où le travail n'est plus le concept dominant.

Exactement comme dans une épidémie, mais cette fois c'est positif, ils sont les vecteurs d'un virus qui a pour but de transformer la société en profondeur. Plus ils seront nombreux, plus le virus se transmettra, se diffusera, plus le système tanguera. S'effondrera ?

Émilien retourne à son bureau. Cette fois il est temps de s'y mettre. Sur sa route, il croise Marguerite qui monte vers son bureau, l'air pas bien réveillée, ses dreadlocks en désordre, une tasse de thé fumante à la main.

— Ah Émilien, je voulais te dire... Il faudrait qu'on programme bientôt, vite, une réunion consacrée aux GAFAMANT.

— Aux GAFA ?

— Oui, enfin, il n'y a pas que Google, Apple, Facebook, Amazon, il y a aussi Microsoft, Alibaba, Netflix et Tencent.

— Ah...

— Moi je pense qu'il faudrait les interdire totalement.

— Ah ?

— Mais c'est peut-être un peu radical.

— Peut-être...

— Donc en réunion je proposerai que dans le programme on y aille plus subtilement : plus aucun contact entre un organisme public et une GAFAMANT, ni contrat ni rien du tout, même à titre gratuit. Et évidemment les taxes et réimpositions que tu proposais, mais en les modulant aux clics réels sur le territoire. Bref, c'est un sujet important.

— Oui...

— On pourra le faire à la réunion de jeudi ?

Johanna a institué que tous les jeudis, il y avait une grande réunion, avec toute l'équipe, avec un ordre du jour. On y passe une matinée : de huit heures trente à onze heures trente. Trois heures pile. Les trois fameuses heures. Mais évidemment,

après la réunion, tout le monde travaille encore au moins deux fois trois heures. Pour exercer le pouvoir, il faut le conquérir : ah Léon Blum vois ce que tu nous fais faire !

Émilien fait une petite moue :

— Ce jeudi je pense qu'il n'y a plus de place. Il faut demander à Johanna.

C'est Johanna qui a la main sur le planning ; et en ce moment le planning est chargé.

— D'ac, et d'ailleurs j'aimerais aussi parler d'une idée que j'ai eue pour qu'on trouve des relais dans la population avec une appli open source. Là je vais vous faire une note par mail, OK ?

— OK.

Émilien se demande par quel miracle cet air endormi et embrumé de Marguerite masquait une telle énergie matinale, alors que lui, à l'inverse, a tant de mal à en trouver, de l'énergie. Il continue vers son bureau, devant lequel l'attend Nasser :

— Émi, je te cherchais. J'ai des trucs à te montrer.

Des trucs d'administration, de gestion — cette part pénible mais essentielle à la bonne marche de la campagne. Et Nasser s'en occupe si bien, avec une telle rigueur ; tous les jours Johanna et Émilien se félicitent de l'avoir comme responsable de la logistique.

Ils entrent dans le bureau d'Émilien. Il y a des devis à valider, pour du matériel informatique, et l'impression de tracts et d'une brochure « Vingt idées reçues sur le temps de travail ». Brochure conçue par Éva et toute l'équipe pour que la thématique circule : pas seulement sur les réseaux sociaux, mais aussi dans les boîtes aux lettres un peu partout en France. Tirage : 10 millions d'exemplaires.

Émilien regarde, valide, signe. Et soupire :

— C'est cher Nasser, c'est hyper cher ! N'oublie pas qu'on est fauchés comme les blés.

Nasser le regarde avec un peu de dureté dans le regard.

— Tu sais Émilien, je n'aime pas trop quand tu joues avec ça.

— Avec quoi ?

— Avec l'idée qu'on est fauchés. Alors qu'on a plein de fric.

Pour la campagne.

— Ben non, Nasser, on n'a pas plein de fric. On en a très peu.

— Tu sais ce que c'est, que d'avoir très peu de fric ? C'est quelque chose qui t'est déjà arrivé ?

Émilien le regarde, étonné.

— J'en ai marre de tout ce discours soi-disant prolétaire venant de gens hyper privilégiés. Tu sais ce que c'est qu'être fauché ? Vraiment ?

Émilien ne sait trop quoi dire.

— Euh...

— Vraiment fauché, ça veut dire ne pas pouvoir acheter à bouffer un jour parce que ton compte est bloqué et que tes enfants attendent quand même que tu leur fasses un dîner. C'est recoller une énième fois des baskets pour les filer à ton troisième enfant qui a trop la honte tellement elles sont vieilles. C'est ne pas avoir pu payer l'électricité et avoir la puissance réduite à 3 kilowatts, ce qui fait que tu n'as plus qu'un seul radiateur dans ton appart où il fait seize degrés. C'est ne pas partir en vacances, descendre en bus à la plage et refuser quand tes enfants pour la cinquantième fois te demandent une glace, un simple glace, une seule glace une fois pendant l'été. Tu comprends ?

C'est venu d'un coup. D'une traite. Émilien, d'abord stupéfait, l'a écouté avec attention. C'est vrai qu'il n'a jamais connu ça, ses parents lui filaient du fric quand il était en prépa, puis il a touché un salaire de fonctionnaire stagiaire quand il était normalien, puis une bourse de thèse, puis son salaire de

prof, de chercheur, sans compter le fric des livres, et du prix Nobel. C'est vrai qu'il ne sait pas ce que c'est, que de n'acheter qu'une demi-baguette à la boulangerie parce qu'on n'a pas plus d'argent dans la poche et qu'on ne peut pas aller au distributeur : compte bloqué.

— Mais Nasser, maintenant, ça va, pour toi, non ?

— Maintenant ça va. Depuis quelques années. Depuis que j'ai lancé ma société avec mon associé. Mais ça n'a pas toujours été facile, tu comprends ? Alors il faut que tu fasses gaffe, toi, comme candidat, quand tu joues le pleurnicheur, alors que tu as toujours eu une cuiller en or dans la bouche.

— Tu exagères un peu, quand même.

— Oui, j'exagère un peu. Mais tu comprends ce que je veux dire.

— Je comprends. Je...

Il se tait. Nasser a raison. Mais faut-il avoir connu la misère pour vouloir la combattre ? Pour en parler ? Un goy a le droit de haïr l'antisémitisme, un homme les féminicides, un fonctionnaire les patrons voyous. Mais il a raison : je dois faire attention.

Faire attention à tout. À ça aussi. À tout. Et ne va pas te plaindre : c'est toi qui as voulu être candidat.

18 mars 2021

J - 388

À l'école de la rue Barthélémy, dans le 1^{er} arrondissement de Marseille. Augustine et Pierre sont dans leur classe de CM2. Leur maîtresse fait un cours d'histoire sur la révolution industrielle.

— Avec beaucoup de nouvelles machines, tout à coup on a pu fabriquer plein de nouvelles choses. Et d'abord en Angleterre, ensuite en France et dans d'autres pays, on a vu arriver de très nombreuses inventions qui maintenant sont habituelles : le train, l'automobile, le téléphone. On parle de révolution industrielle, parce que c'est comme une révolution, ça bouleverse les habitudes. C'est le progrès en marche : c'est grâce à ça que maintenant on a tant d'objets pratiques dans la vie de tous les jours.

Pierre regarde Augustine. Augustine regarde Pierre. Ils lèvent la main en même temps.

— Oui, les jumeaux ?

En général, elle leur donne la parole à tous les deux : ils s'organisent très bien pour se la passer.

— Maîtresse... Mais vous ne dites pas que...

— ... que pour faire marcher toutes ces nouvelles machines il a fallu des gens.

— Des gens qui avant travaillaient tranquillement la terre, pouvaient utiliser des biens communs qui appartenaient à tout le monde.

— Et qui ont dû quitter la campagne, aller s'installer à la ville, parce que ces biens communs étaient supprimés.

— Et après ils étaient obligés de travailler à l'usine.

— Et aujourd'hui c'est presque pareil.

La maîtresse regarde les jumeaux. Ils sont touchants et exaspérants : de ressortir le discours de leur père ; de le ressortir aussi bien.

— Oui les enfants, mais...

— Les riches ne peuvent rien faire sans la force de travail des ouvriers.

— Le patron ne travaille pas, les ouvriers sont très fatigués, et pourtant c'est le patron le plus riche.

— C'est injuste.

Les autres enfants, autour, écoutent avec curiosité. Sans forcément tout comprendre de la lecture marxiste des rapports entre travail et capital, ils sentent que l'histoire de la révolution industrielle est un peu plus complexe qu'elle n'en avait l'air.

Augustine et Pierre ne lâchent pas.

— Pendant très longtemps, la société a fonctionné comme ça.

— Mais maintenant il faut que ça change. Il faut inverser les choses.

— Travailler moins, mais gagner autant.

La maîtresse explose de rire. Elle avait acheté *Le Droit à la paresse au xxi^e siècle* sans prendre le temps de le lire. Ce soir, elle s'y met.

25 mars 2021

J - 381

Sept heures trente. Le réveil sonne. Émilien ouvre les yeux. Il pense à Sormiou, où il n'a guère le temps d'aller en ce moment. Il était là-bas, il y a un an pile, le 25 mars dernier. Quand il a décidé d'écrire son livre. Quand tout a commencé. C'était il y a un an. Tant de choses ont changé en un an. Il prend une douche puis son vélo pour aller au couvent Levat.

La réunion avec toute l'équipe dure trois heures. Il est onze heures trente : la réunion est terminée, mais la journée, elle, n'est pas finie. En ce moment, ce qui prend le plus de temps, d'énergie, c'est de téléphoner aux maires de France pour obtenir des promesses de parrainage : on est à soixante-quinze déjà. C'est à la fois beaucoup. Et si peu. On va y aller. Au boulot ! Boulot, boulot, boulot ! Pour le droit à la paresse.

Tout le monde se lève. Mais Rémi prend la parole :
— J'ai apporté une surprise. Un cadeau pour l'équipe. Un cadeau pas très cher, Johanna, je pense qu'il n'y a pas de risque de financement illégal, je te montrerai la facture.

Tout le monde rit. Tout le monde, sauf Johanna qui trouve qu'ils ne devraient pas rire : que ce n'est pas drôle de scruter chaque dépense de peur de faire une connerie.

Rémi s'est levé et brandit triomphalement un carton. Un grand carton, qui semble étrangement léger. Il l'ouvre :
— Ce sont des hamacs ! Des hamacs à suspendre dans le jardin !

Émilien explose de rire.

— Mais oui ! Des hamacs ! Super ! C'est drôle parce que... tu ne pouvais pas savoir, Rémi, il y a un an, jour pour jour, je me balançais dans mon hamac à Sormiou et j'ai eu l'idée du livre qui fait qu'on se retrouve tous ici, aujourd'hui.

— Évidemment que je le savais, banane ! Tu me l'avais raconté !

Ils descendent tous dans le jardin du couvent, rempli d'arbres, et ils installent les hamacs, avec le renfort de cordes que Nasser leur a dégotées. C'est joyeux, c'est fou, c'est improbable.

Il y a neuf hamacs : ils sont neuf, le candidat, les sept membres fondateurs de l'équipe, et Nasser, qui fait entièrement partie de la bande. Neuf hamacs se balancent tranquillement.

Émilien prend la parole. Il parle doucement, mais avec assez de puissance pour que tout le monde l'entende. Depuis son hamac.

— C'est beau ce qu'on est. Ce qu'on fait. Je voulais vous dire ça, vous remercier pour ce qu'on construit ensemble. On est au milieu du gué, maintenant. Il y a un an, j'avais l'idée d'un livre. Dans un an, on sera dans la dernière ligne droite.

Il ouvre son application de compte à rebours annuel sur son téléphone.

— Plus que trois cent quatre-vingt-un jours avant le premier tour. Dans un an, jour pour jour, il nous restera... putain, il nous restera seize jours. Mon Dieu. Seize jours !

25 mars 2022

J - 16

Seize jours !

Il reste seize jours.

Une année a passé. Si vite. Si intensément.

Émilien est là, toujours là. Candidat à l'élection présidentielle. Plus que jamais. Il a eu de la chance. Pas mal de chance.

D'abord le retrait du président sortant — sans que personne n'en comprenne la raison ; toutes les rumeurs ont circulé : raisons de santé, dépit amoureux, casserole politique... Pour Émilien en réalité ça ne changeait pas tant que cela, changement de personne mais programme identique, et médiatisation équivalente ; Élisabeth Crayeville a été adoubée candidate, s'est lancée la fleur au fusil, a fait une campagne correcte quoique un peu étriquée, bloquée entre le soutien obligé au sortant, sans lequel elle ne serait pas là, et la volonté d'incarner un élan nouveau.

Ensuite la droite s'est déchirée sur le choix de son candidat : trop de chapelles, de sous-groupes, de personnalités s'estimant mériter de. Il y a, du coup, deux candidats : l'un est soutenu par le parti, l'autre est dissident, chacun se persuade qu'il est légitime ; haines recuites, attaques permanentes, boulettes puantes, sur les réseaux sociaux, dans les médias, dans les meetings, les épuisent et déroutent leurs électeurs.

La gauche, mais c'est plus habituel, est partie en ordre dispersé, chacun se persuadant qu'il était le meilleur pour représenter le rassemblement : la France insoumise, les écologistes, et au milieu une force hybride un peu écolo, un peu

gaucho, un peu PS, agglomérat portant le nom de « Printemps pour la France » ; trois candidats qui espèrent chacun l'emporter sur les deux autres au premier tour pour rassembler toute la gauche au deuxième.

La candidate d'extrême droite n'a pas cessé ses excès, ses approximations, ses délires, et pourtant elle est toujours bien placée dans les sondages — mystère du pouvoir de la connerie.

Émilien Long, lui, est entre 12 et 16 %, selon les instituts, selon les moments. En quatrième ou cinquième place. Il peut encore. Il pourrait. Il faudrait qu'il.

Élisabeth Crayeville fait la course en tête ; elle domine le premier tour : elle devrait faire entre 25 % et 29 %. La deuxième place reste très ouverte. C'est inédit dans l'histoire de la V^e République : ils sont cinq ou six candidats à pouvoir prétendre accéder au deuxième tour.

Le droit à la paresse fait partie des prétendants. Rien que cela, c'est révolutionnaire : le thème s'est largement imposé dans la société française. Peu à peu, Émilien Long est sorti du rôle de personnage décalé, dont la vocation est seulement d'agiter la campagne : il a réussi à devenir un candidat crédible. Ça fait bien longtemps qu'on ne le compare plus à Coluche — mais plutôt à un Blum des temps modernes. Il a réussi à convaincre des Français très différents : les jeunes, les travailleurs pauvres, toute une part de ce qu'on appelle l'économie de la culture (artistes, intellectuels, journalistes), un nombre important de retraités (c'était moins attendu, mais finalement la fin du travail, ils connaissent très bien et ils sont pour), et puis, là aussi ce n'était pas forcément attendu, une classe moyenne de mauvaise humeur (un coup insoumise, un coup poujadiste, un coup gilet-jauniste) qui trouve dans le

projet d'Émilien Long une façon de se projeter dans une vie plus joyeuse : dans leur vie, tout simplement, et plus dans une soumission à un système dont on ne sait pas très bien qui en fixe les règles. Tout cela mis bout à bout, ça fait plusieurs millions d'électeurs.

Les Ateliers du temps libre ont eu un succès énorme, inespéré : dans toute la France des gens différents, qui ne se connaissaient pas, qui n'étaient pas forcément des mêmes milieux sociaux, de la même couleur de peau, du même âge, se sont retrouvés, les samedis après-midi pendant trois heures (trois heures !) pour réfléchir, discuter, interroger la question du temps libre, d'une société plus mûre, dégagée de l'esclavage salarial ou autoentrepris, de rapports humains où ce n'est plus le profit qui donne le tempo. Qu'ils soient ouvriers ou intellectuels, cadres sup ou enseignants, pauvres ou riches, tous ont aimé se plonger dans une réflexion intense sur ce que doit être la vie à l'heure du non-travail dominant.

De ces discussions dans les ateliers (synthétisées, centralisées via l'équipe de campagne, puis redistribuées pour servir à d'autres ateliers : agora permanente où le « présentiel », comme on dit maintenant, l'emportait largement sur le « distanciel ») est née une notion qui a été largement popularisée par *Les Cahiers du temps libre*, la revue mensuelle publiée sous la responsabilité d'Éva : « l'heure qui nous est due ». Tous les jours, à quinze heures, ils sont de plus en plus nombreux, dans les bureaux, dans les administrations, dans certains chantiers, à ne pas travailler pendant une heure entière. « L'heure qui nous est due » sert à rappeler qu'on donne toujours *plus* de temps à son travail qu'on ne devrait (transports, réponse à des coups de fil ou des messages à la maison, charge mentale alors que la journée est finie, ainsi de suite) : il faut donc récupérer une heure pour soi tous les jours,

en attendant l'élection puis le vote de la loi sur les quinze heures par semaine.

Symboliquement placée à quinze heures, cette heure qui est due à chacun peut être prise en sieste, en pause extérieure au pied des bureaux (pas besoin de fumer pour s'arrêter!), en promenade, etc.

Le Medef a d'abord appelé les patrons à considérer ces heures-là comme des absences : mais la plupart des syndicats sont entrés dans le mouvement, et c'est devenu une heure hybride, entre la grève et l'aménagement du temps de travail — pour le moment, il y a une tolérance de cette heure de non-travail. Mais Élisabeth Crayeville a bien promis, une fois élue, de ne pas laisser cette mauvaise habitude perdurer. On a un Code du travail, ce n'est pas pour les chiens : vous voulez une heure en plus, vous la négociez branche par branche. Il n'y a pas d'argent gratuit. Tout salaire implique travail.

Tous les jours, de quinze à seize heures, le pays est à l'arrêt : le nombre de bus et de métros en circulation diminue brutalement, les téléphones ne sonnent plus dans les bureaux, de nombreux magasins ferment pendant une heure, même certains cafés baissent le rideau un moment. Un graphique est sorti au début de l'année et a démontré l'importance qu'avait prise cette pause dans le pays : la consommation électrique s'effondre de quinze heures à seize heures, avant de remonter tout aussi brusquement. C'est comme un mini-An 01 qui s'est accompli : « On arrête tout — et c'est pas triste » ; pendant une heure seulement, mais c'est déjà ça.

L'équipe de campagne d'Émilien s'est, évidemment, imposé l'heure qui lui est due — de manière claire, et nette : à quinze heures, on s'arrête, quoi qu'il se passe. Un déplacement d'Émilien : pause de quinze heures à seize heures.

Une conférence de presse : commencera à quatorze heures ou à seize heures, jamais à quinze heures. Un entretien avec le candidat : impossible pendant l'heure interdite. On ne répond pas au téléphone. Aucun SMS envoyé (sauf privés, évidemment : c'est une heure, entre autres, à consacrer à ses proches).

Au *Monde*, Nadia prend, elle aussi, l'heure qui lui est due. Ils sont une dizaine, sur les deux cents journalistes du quotidien, à revendiquer ce droit. C'est plus facile pour elle, parce qu'elle est chargée des papiers sur le candidat Émilien Long : de toutes façons, elle n'a *jamais* rien à suivre entre quinze heures et seize heures.

Nadia a pris du galon au journal, évidemment, à mesure que « son » candidat prenait de l'importance — jusqu'à faire la une du *Monde* avec un entretien qu'elle a dû mener avec le chef du service politique et celui du service économique. Émilien Long n'est plus un clown, loin s'en faut.

En revanche, c'est une cible, comme n'importe quel candidat dépassant les 10 % dans les sondages : il est violemment critiqué par tous les autres candidats (comme pour un centriste, il y a des coups à prendre venant d'un peu partout sur l'échiquier politique), notamment lors des débats télévisés : évidemment par Élisabeth Crayeville et ses vitupérations (que M. Long se remette à la science, la science a besoin de lui, la politique s'en passera aisément), par les trois candidats de gauche et leurs regrets (intéressant mais improductif ! intelligent mais inopérant ! inventif mais illogique !), par l'extrême droite et sa vulgarité (le roi des glandeurs ! voilà ce que vous êtes monsieur Long), par la droite et son mépris hautain (ce n'est même pas la peine de répondre à ce tissu d'élucubrations néo-hippies ; pour une fois je partage le point de vue de mon ancien allié).

Il a surtout été durement attaqué, cette fois de manière indirecte, par des campagnes de presse ou des polémiques lancées par des seconds couteaux de différents partis, sur l'argent de son prix Nobel (qu'il n'avait pas placé dans un fonds « éthique » mais dans une banque classique, c'est facile ensuite de faire le malin contre le capital), sur son incompetence politique (il n'a jamais été ni maire, ni député, ni ministre, ni rien : comment pourrait-il devenir président, cela ne s'est jamais vu en France), sur l'inexpérience de son équipe (pas non plus une seule personne qui connaisse vraiment l'administration française) et, évidemment, en permanence, sur le contenu de son programme (tout ce qui pouvait être dit contre la diminution du temps de travail a été dit durant cette campagne).

Émilien savait que ce serait dur : aussi dur que cela, peut-être pas. Mais il apprend vite, en général : là il a appris à se blinder, à ne pas tout prendre comme des attaques véritables, personnelles. Et pour tenir, il s'est appuyé, toujours, énormément, sur son équipe.

Elle a tangué, l'équipe, elle a vacillé : conflits latents, engueulades, désaccords. Mais finalement tout le monde est encore là, un an après. Il a fallu agrandir les bureaux (le deuxième étage du couvent Levat), embaucher plus de permanents, il a même fallu ouvrir une petite antenne à Paris (pour gérer pas mal d'enjeux logistiques en direct) — à un moment Émilien a proposé à Johanna d'embaucher son ami Ange Lecciato, de Sormiou, comme « conseiller à la paresse », mais il a essuyé un refus de sa directrice de campagne. Net. Il ne faut pas exagérer.

Souleymane se démène, sur tous les continents, pour faire connaître le candidat Long et la thématique d'un monde où le

travail n'est plus le centre — les partis de gauche de plusieurs pays d'Europe ont commencé à intégrer la problématique dans leur programme, modestement encore, mais c'est un début. En Amérique latine, toute une partie de la jeunesse adore arborer des autocollants ou des hashtags de réseaux sociaux #yosoyflojo (moi je suis paresseux). Le paresseux de Simon Roussin est devenu une icône mondiale pour dire qu'il n'y a pas que le travail dans la vie. Il n'est pas rare de voir dans des manifestations, des grèves, ce simple dessin collé sur une pancarte, sans texte : force de l'image. Paradoxalement, c'est dans les pays pauvres que Souleymane a le plus de mal à faire bouger les lignes : en Afrique notamment beaucoup ont peur d'être caricaturés en flemmards s'ils soutiennent le mouvement ; en Inde, en Chine, une classe moyenne semble vaguement s'intéresser à la problématique, mais c'est encore très hésitant. *Le Droit à la paresse au xx^e siècle* est sorti en édition chinoise : 2 400 exemplaires vendus, ce n'est pas énorme dans un pays de presque 1,4 milliard d'habitants. Mais c'est un début.

Rémi a réussi à fédérer un mouvement de patrons, petits patrons, moyens patrons, et même quelques grands patrons, en faveur de la semaine de quinze heures — prise de conscience que le monde fonce dans une impasse et que l'argent n'est pas la solution pour en changer la direction. Comme l'avait dit Marguerite une fois, « on a du mal à le croire, mais il existe des riches qui ne pensent pas qu'à l'argent ». À l'image de Didier Pittet, le co-inventeur suisse du gel hydroalcoolique en 1995, qui avait cédé gratuitement son brevet à l'OMS, préférant être utile au monde que de faire fortune, il y a toute une série de chefs d'entreprise qui ont accepté de renoncer à leurs avantages — notamment en basculant, d'ores et déjà, leur société en coopérative, afin que

tous les salariés en soient les propriétaires. Rémi a fait mieux, et plus vite : il a transformé son fonds d'investissement en une fondation qui n'a plus de propriétaire, qui ne redistribue plus de profits, qui ne fait qu'investir dans des nouveaux projets ou soutenir des ONG ou d'autres fondations. Il n'a même pas eu besoin d'en parler avec Émilien : quelques semaines après la discussion avec Marguerite et Éva, sa décision était prise. Il s'est débarrassé, dans le même temps, de sa Maserati : il s'est acheté un vélo électrique pour Marseille, et un autre pour Paris (on ne se refait pas).

Le Baron n'a jamais été aussi jeune. Il court les campagnes françaises, parle dès qu'il le peut d'une nouvelle ruralité, qui ne nie pas la place des agriculteurs, voire même des chasseurs s'ils prennent en compte l'ensemble de la chaîne (il n'y aurait plus qu'une journée par semaine ouverte à la chasse ; avec des quotas de chasse très réduits) ; la fin des pesticides c'est possible regardez telle exploitation qui fait de telle façon ; l'élevage industriel il faut y renoncer tout de suite mais pas encore à toute production carnée (ça viendra un jour, mais on ne peut pas faire tout tout de suite, en attendant on diminue les quantités et on améliore le cadre, même l'association L214 a soutenu la démarche). La FNSEA reste, évidemment, vent debout contre l'ensemble du programme d'Émilien Long. Mais, dans les réunions publiques qu'organise le Baron, il y a de plus en plus de jeunes agriculteurs, des vignerons, des maraîchers, des éleveurs, qui veulent se rencontrer et parler ensemble. Montrer qu'ils ne sont plus si minoritaires que ça. Et qu'ils sont pour la semaine de quinze heures, eux aussi : même si c'est compliqué, s'il y a plein de gens qui viennent filer des coups de main sur leur temps libre (modèle dit des « castors », où l'on participe à un chantier pour apprendre), ça devrait pouvoir marcher.

Alphonse a vieilli, lui. On en oublie qu'il n'a que vingt-trois ans : il a monté une petite équipe de cinq personnes au « coupe-vent de campagne », ils font un travail ingénieux, qui reste parfois un peu trop « marketé » mais qui, la plupart du temps, arrive à ne pas trop subir les sirènes de la com' contemporaine. Il a lancé quelques opérations décalées qui ont bien fait marrer toute l'équipe : une course d'escargots en live sur internet, des siestes connectées (dans le noir, on écoute sur son smartphone des cours de lâcher-prise), un album de reprises de chansons célèbres glorifiant la paresse (*Fuck da travail*), un happening réunissant près d'un million de personnes *ne faisant rien* devant les chambres de commerce de toute la France, etc.

Avec Marguerite, ils se comprennent mieux, travaillent plus facilement ensemble : il n'y a même plus besoin d'expliquer à Alphonse l'intérêt de partager les ressources techniques. Marguerite a gagné en assurance : avec ses dreadlocks et ses éternelles robes kaki, elle donne des directives sans rougir à l'équipe d'informaticiens qu'elle a recrutés. Toute l'architecture informatique de la campagne, tant interne (les logiciels utilisés, souvent conçus pour l'occasion, comme l'outil permettant de gérer les Ateliers du temps libre) qu'externe (les applis, les sites, les réseaux sociaux), est entièrement open source : c'est une première dans une campagne électorale et dans le monde entier on vient interviewer Marguerite sur ce thème. Dans le monde du logiciel libre, c'est devenu une sorte de star — son côté un peu autiste, brillantissime, en fait une personnalité à la fois impressionnante et attachante. Elle est obligée de refuser des entretiens (la version hongroise de *Linux Magazine*, cette semaine).

Éva est marseillaise maintenant : son fils et son mari se sont vite acclimatés à cette drôle de ville, houleuse et

crasseuse, mais lumineuse et vivante, solidaire et originale — Éva, elle, se sent bien mieux loin de la vie parisienne, loin de l'édition aussi, avec ses maigres victoires et ses combats parfois tellement stériles. Elle est de plain-pied dans un projet qui bouleverse non seulement l'édifice productif français mais aussi son équilibre à elle : de toute l'équipe, c'est la seule qui travaille *moins* qu'avant : fini les auteurs appelant le dimanche à minuit, les patrons demandant une fiche de lecture pour le lendemain. Elle apprend à regarder autour d'elle, pas seulement son ordinateur. Elle dit qu'elle a l'impression d'avoir pris dix ans : dans l'autre sens. Dix ans de moins.

Johanna, elle, tient le navire avec cette douce fermeté qui marche si bien : l'équipe s'appuie énormément sur elle, sur sa capacité à dénouer les conflits, à trouver des solutions, à croire au lien entre réel et utopie. Entre projet de paresse et travail de conquête. Entre Émilien et ses doutes. Johanna aussi se sent heureuse d'être à cette place ; en revanche, elle, elle travaille beaucoup trop. Ses journées commencent si tôt, finissent si tard : au couvent Levat, elle est celle qui est toujours là. Qui a réponse à tout. Qui peut tout affronter. Tout ? Depuis quelques semaines, elle semble moins en forme — Éva lui a conseillé de lever un peu le pied, mais c'est difficile. Il y a tant à faire.

Émilien est toujours père célibataire en garde alternée. Les alternances ont un peu tangué, mais Christine s'est montrée plus accommodante que prévu. Les jumeaux ont onze ans maintenant. Ils vont au collège, en sixième. Ils se sont habitués à cet étrange nouveau métier de leur père : candidat à la présidentielle. Ont-ils bien compris que, quoi qu'il advienne, ce métier va s'arrêter pour Émilien ? On n'est pas candidat toute sa vie. Un jour, il y a l'élection.

L'élection ? Il y a quelques semaines, Émilien a hésité : André, le candidat du Printemps pour la France, un type sympathique et honnête, est venu le voir pour lui proposer une alliance. Ils ont beaucoup en commun, ils pourraient fusionner leur programme avec une formule de compromis (la semaine de vingt-quatre heures), Émilien retirerait sa candidature en appelant à voter pour André, mais serait le Premier ministre du gouvernement issu de leur rapprochement. Émilien a longuement réfléchi, seul : il avait envie de dire oui. Il en a parlé à son équipe : elle a dit non. Elle l'a convaincu de dire non. Et il a dit non. Il est toujours candidat, André aussi. Comme l'avait dit Éva, froidement : « Il aurait pu te proposer de rester candidat, de se retirer lui, et d'être ton Premier ministre. » Toujours ce mépris pour le candidat de la paresse.

Philippe Martin a suivi la campagne avec professionnalisme — mais un peu moins de passion, certainement, que les fois d'avant. Il lui est arrivé de louper des interviews sur des chaînes concurrentes, des émissions de débat : parce qu'il était au jardin, parce qu'il se promenait en forêt, parce qu'il lisait un gros livre devant son feu de cheminée. Il a des poules, maintenant ; il hésite à monter une ruche au fond de son jardin. Il s'est abonné à la revue *Abeilles en liberté*, pour une apiculture douce, respectueuse des abeilles. Dans un mois, il sera à la retraite. Enfin.

Dans un mois, leur vie à tous va changer.
Quoi qu'il arrive.

26 mars 2022

J - 15

Ça sent le tabac froid. Le sol est en ciment brut, et n'a pas été lavé depuis plusieurs mois. Dans un coin, il y a des cadavres de bouteilles de bière : quelques centaines. Mais Émilien, comme toujours en jean, avec des vieilles baskets noires et un sweat délavé, n'a pas spécialement l'air de ne pas être sa place.

Cinq entités médiatiques, composant un kaléidoscope de lignes politiques « alternatives » et « radicales », se sont unies, une fois n'est pas coutume, pour proposer à ce candidat pas comme les autres un entretien commun. Il y a là PMO, groupe anti-technologies, CQFD, journal anti-autoritaire, *Panthère première*, revue féministe non mixte, *lundi matin*, webzine antidémocratique, et *Actuel Marx*, revue anticapitaliste.

Pour des raisons de commodité (entre Marseille, Paris, Grenoble), l'entretien se fait à Lyon, dans une salle prêtée par la Guillotière, un squat installé dans une ancienne usine du VII^e arrondissement. C'est bien la première fois dans l'histoire de ces cinq journaux qu'ils se retrouvent à interroger un candidat à l'élection présidentielle. C'est aussi la première fois, en retour, qu'un tel candidat accepte de se faire malmener comme ça par des questions servant si peu sa soupe électorale. Le tout dans un squat, sympathique mais illégal.

— N'êtes-vous pas, en réalité, une sorte de faux nez d'une candidature provocatrice, mêlant mouvement situationniste post-moderne et trotskysme stratégique ? On se demande parfois si ce que vous proposez est réellement sérieux à vos yeux ; on a l'impression que vous jouez avec Paul Lafargue,

devenu une sorte de hochet médiatique, mettant à bas tout ce que le marxisme a produit comme intelligence politique depuis presque deux siècles.

Alphonse, qui accompagne Émilien, est ahuri par la dureté de la question. Émilien, pas du tout. Il s'y attendait. Parce qu'il lit souvent *Actuel Marx*.

Ils sont tous les sept (cinq qui posent des questions, un qui répond, un qui l'accompagne) autour d'une table brinquebaltée, sur des chaises en plastique des années 1980. Mais ce n'est pas la forme qui compte, ici. C'est le fond :

— Question intéressante. Votre référence au mouvement situationniste est tout à fait logique. J'en ai parlé d'ailleurs dans mon livre. Quant au trotskysme, j'entends la nuance péjorative que vous y mettez : j'essaie quant à moi de me souvenir de la place intéressante jouée par Léon Trotski, puis par son mouvement, pour penser la possibilité de l'avènement d'un communisme dans un pays non totalitaire.

Émilien sourit.

— Surtout, je voudrais vous rappeler que ce petit jeu qui consiste à décomposer chaque pensée intéressante, chaque proposition nouvelle, en chapelles, en cases d'inventaire, est une vieille manie, pas seulement française, mais bien française. L'intérêt du ^{xxi}e siècle, à mes yeux, et à mes yeux il n'en a pas énormément, c'est qu'il permet de produire des schémas théoriques entièrement renouvelés, ne tenant pas compte des vieux, mais alors très vieux, dessins représentant les enjeux politiques pendant tout le ^{xx}e siècle. Ma candidature, et je pense que vous pourrez au moins m'accorder cela, ne cherche à coller à aucun mouvement ou à aucune ligne préexistante. Je tente de dessiner un nouveau schéma politique, de redéfinir un espace mêlant une analyse marxiste à une grille de lecture décroissante.

Au tour de *lundi matin*. Un trentenaire au regard percutant ; pas coiffé, pas rasé.

— La formule « Élections, piège à cons » reste féroce-ment contemporaine. Et vous le savez, monsieur Long. Votre volonté de vous inscrire dans le système démocratique nous semble être une tentative du centre-gauche écolo-postindustriel d'empêcher le soulèvement qui permettra d'aboutir à une société réellement nouvelle. Vous nous semblez être un frein aux feux de rébellion qui depuis quelques années ne cessent de briller en France, et qui pourraient avoir envie de s'éteindre à cause de votre discours, mollement convaincant pour certains.

Alphonse se crispe. Ça va aller jusqu'où dans l'opprobre ? Émilien, lui, frétille : il aime être poussé dans ses retranchements. Et il sait très bien à qui il s'adresse ; à quel public il parle. Il parle à cette part minoritaire du corps électoral français qui : 1. vote très peu. 2. produit énormément de pensée. 3. est à la fois extrêmement utile et parfois profondément pénible.

— Je vais manquer de temps pour vous convaincre de l'intérêt, en général, de se confronter au schéma démocratique. Un des avantages que nous avons en France (vous allez finir par croire que je milite au Modem tellement je me satisfais de choses !), c'est que la démocratie n'est pas biaisée, je veux dire au moment du vote. Dans le débat préliminaire, c'est autre chose, et j'en ai fait l'expérience : il n'est pas possible à tout le monde d'accéder au droit à s'exprimer, donc à exister, donc à être candidat. Mais en l'occurrence, j'ai réussi à briser le plafond de verre. Et je pense que dans notre pays, les élections ne sont pas truquées. Elles sont donc un véritable lieu d'expression, dès lors qu'il y a des candidats portant un projet alternatif. Vous me parlez par ailleurs de l'état de

rébellion qui secoue la France régulièrement. Je le constate comme vous. Il m'intéresse comme vous. Mais je note, aussi, l'improductivité répétée de ce type de soulèvement. Hormis quelques miettes concédées par le pouvoir en place après tel ou tel mouvement, tout cela ne donne pas grand-chose — sauf, la plupart du temps, des excitations sécuritaires induites qui affaiblissent les libertés publiques. Moi, je fais la proposition inverse : respecter le jeu démocratique, celui de l'élection, mais en offrant la possibilité d'obtenir beaucoup plus. Dit autrement : je préfère proposer trois heures de travail par jour à un électeur, que de promettre à un mec qui va foutre le feu à l'Arc de Triomphe qu'il va prendre le pouvoir. Quel pouvoir ? Pour quoi faire ? J'aime bien la cohérence programmatique.

Il y a du mauvais café dans des verres en carton. Il y a de la tension, aussi. Personne n'est là pour faire de cadeaux à Émilien Long.

Et certainement pas *Panthère première* :

— Émilien Long, vous êtes un homme, vous êtes blanc, vous êtes, sauf erreur, hétérosexuel, vous avez plus de quarante ans. Comment pensez-vous possible de représenter une lesbienne noire de vingt-deux ans ?

Émilien regarde son interlocutrice, lesbienne noire de vingt-deux ans. À combien d'électeurs s'adresse-t-il avec cet entretien qui va être publié par ces cinq médias ? 10 000 ? 100 000 ? Un demi-million au maximum ? Si c'est un demi-million, ce n'est pas rien. Mais même si ce n'était que 10 000, même pour simplement les cinq personnes en face de lui il a envie d'être convaincant. Question de principe. Même pour cette seule interlocutrice.

— Cela ne m'a pas échappé que j'étais en effet un mâle blanc hétéro presque quinquagénaire. Et je conçois bien qu'en

termes de minorité je ne coche aucune case. Il se trouve par ailleurs que le pouvoir sortant s'appuie sur une candidate, et que pour la première fois de son histoire la France pourrait être dirigée par une femme. Mais il se trouve également que, au-delà des questions de genre, cette femme représente un schéma politique que je combats. Ce n'est pas à vous que je vais expliquer les liens entre capitalisme et patriarcat. Mon projet, qui est post-productiviste, pour le dire rapidement, offre un cadre qui justement donne aux femmes, aux minorités, d'un seul coup, un énorme espace : il n'y a plus de logique de domination possible dans une société où le travail n'est plus central. Le travail a été utile, on le sait, pour la libération des femmes : mais ce travail s'accompagne en général du maintien d'une série d'obligations et de devoirs non partagés par les hommes. S'occuper des enfants, du ménage, etc. La fameuse charge mentale : elle ne pourra plus s'imposer de la même façon dans une journée de trois heures. Comment dans un couple hétérosexuel l'homme pourrait-il encore faire croire que son travail est plus important que celui de sa conjointe ? Comment...

— Vous allez nous sortir de belles salades en faveur des femmes, mais cela ne change rien à ma question première : comment pensez-vous être légitime pour nous représenter ?

— Je ne cherche pas à être légitime. Mais je crois, naïvement peut-être, que les notions sont transmettables. Je crois qu'il est légitime qu'une hétéro fasse voter le mariage pour les homos, qu'un Noir riche vote une loi d'assurance maladie pour protéger les plus pauvres dans un malheureux pays qui ne connaît pas la sécu, qu'un bien-portant s'occupe des aménagements pour les handicapés en ville, qu'une femme décide d'imposer aux hommes de soixante-dix ans de se faire dépister le cancer de la prostate, qu'un Blanc impose le récépissé

pour les contrôles policiers afin de faire disparaître la sélection par le faciès. Etc. Je ne vous parle même pas d'universel, car je sais que je pourrais vous choquer. Je vous parle simplement de donner à un autre que soi la possibilité de faire quelque chose qui sera utile pour soi. Et que ça ait lieu vite. Très vite : et pour ça il n'y a rien de mieux qu'une élection. Ça revient à la question précédente : moi je crois au processus électoral, et je crois qu'il faut qu'il y ait des gens comme vous aux élections. Aux législatives, aux municipales. Vous avez votre place dans l'agora politique, et vous pouvez la prendre. Vous devez la prendre ! Je ne pense pas que Mme Crayeville, elle, ait très envie de travailler avec vous. Moi, si.

Au tour de *CQFD*, maintenant. Un quinquagénaire chevelu, qui vient de se resservir un verre de rouge au cubi posé au bout de la table.

— Vous citez souvent Léon Blum, mais il parlait aux ouvriers, lui ! Il s'intéressait aux prolos, aux cassés, aux losers. Vous, vous n'en parlez jamais. On dirait que vous oubliez qu'il y a des exclus en France, qu'il n'y a pas qu'une classe moyenne qui va pouvoir se lancer dans le macramé grâce à votre réduction du temps de travail.

— Vous avez raison de dire que je peux donner l'impression parfois de simplifier les choses. C'est inhérent à toute prise de parole, surtout lors d'une campagne électorale. Mais en revanche, détrompez-vous : je ne sais que trop bien qu'il y a une France des exclus, des prolos, des prisonniers, des malades, physiquement ou mentalement, des gens seuls, des toxicos, et ainsi de suite. Et c'est aussi à eux que je m'adresse. Vous aurez du mal à démontrer que mes propositions ne permettront pas d'améliorer leur quotidien : d'abord, pour ceux qui travaillent, un resserrement des salaires qui profitera d'abord aux moins bien payés. Ensuite, pour ceux qui ne

travaillent pas, la hausse des minimas sociaux. Et surtout, une société entièrement repensée : dès lors que le travail ne sera plus au centre, alors ceux qui ne travaillent pas ne seront plus les moutons noirs de notre époque. Et, croyez-moi, cela fera une énorme différence : vous le savez comme moi, toute une part de l'exclusion vient du sentiment d'être exclu. Si ce sentiment disparaît parce que la mesure de l'inclusion est modifiée, alors on aura fait un pas de géant.

Pas sûr que le type de CQFD soit complètement convaincu ; ni les autres, d'ailleurs, mais c'est le jeu de l'entretien : on est là pour produire un texte commun de douze mille signes, pas pour débattre pendant des heures. Et pourtant, Émilien ne serait pas contre.

Mais de toute façon, il faut en finir. Dans vingt minutes, le candidat est attendu, toujours à Lyon, à la librairie Le Bal des ardents pour un dialogue avec le dessinateur Nicolas de Crécy, qui a adapté, de son trait ravageur, *Le Droit à la paresse au xx^e siècle* en une petite bande dessinée joyeuse et ironique. Nicolas de Crécy, un de ces artistes flemmards hyperactifs qui hésitent toujours entre se plaindre de faire trop de choses ou pas assez, ne pouvait rester insensible à cette ode à la fin du travail : sa bande dessinée est en train de devenir, à son tour, un best-seller.

Dans le squat de la Guillotière, l'entretien n'est pas fini. Il reste PMO, Pièces et main d'œuvre, un groupe de Grenoble luttant contre la société industrielle.

— Qu'est-ce qui vous différencie d'écologistes opportunistes qui surfent sur la vague anti-industrielle mais qui ne veulent qu'encadrer les « dangers sanitaires » des nouvelles technologies ? Qu'est-ce qui vous sépare d'une gauche qui souhaite l'expansion du techno-totalitarisme du moment qu'il reste dans la main des ouvriers français ?

— Cela tient en un seul mot : l'antiproductivisme. Je suis contre la productivité, contre le fait que de nouvelles inventions sont nécessaires, utiles. Je suis pour un moratoire sur toute une série de technologies : la 5G, les nanotechnologies, contre le transhumanisme, contre le nucléaire évidemment. Pour moi, la fin du travail à tout crin, c'est aussi la fin de la course à l'équipement technophile délirant, qui ne sert à rien. Je suis donc plus proche de vous que vous ne le pensez. Ce qui nous oppose, c'est que, en effet, je crois à la prise de pouvoir pour faire avancer ces idées. Je connais cette phrase de Jacques Ellul que vous appréciez : « Il faut radicalement refuser de participer au jeu politique, qui ne peut rien changer d'important dans notre société. » Ellul était un merveilleux penseur libertaire, mais je pense qu'il n'aurait tout simplement jamais pu imaginer qu'un jour un programme comme le mien se retrouve dans une position éligible. Je ne souhaite pas me soumettre aux règles du jeu politique : je souhaite lui imposer les miennes. C'est très différent.

C'est, en effet, très différent.

27 mars 2022

J - 14

— Nous pouvons changer le monde car — silence — nous — silence — sommes — silence — le monde — point d'exclamation ! Vous voyez ? Vous en dites quoi ?

Émilien observe les membres historiques de son équipe. Nasser assiste à toutes les réunions maintenant ; son intelligence stratégique a fait de lui un pilier central pour la campagne. Ce groupe, Émilien l'appelle « le Grand Huit » : Johanna, Alphonse, le Baron, Éva, Nasser, Marguerite, Rémi, Souleymane. Ceux que les autres dans l'équipe regardent avec un peu de respect, de distance ; parfois un peu d'agacement, aussi.

Ce matin, ils sont tous là, sauf Johanna, qui avait un rendez-vous chez son médecin. Émilien teste le discours qu'il est en train de préparer pour son dernier meeting, qui aura lieu le jeudi 7 avril.

Pendant toute la campagne, c'est lui qui a écrit ses discours. Certes en s'appuyant sur les autres, chacun apportant des idées, des formules, des thématiques — Éva, notamment, faisant un travail de synthèse des idées nées et travaillées lors des réunions. Mais Émilien n'a jamais renoncé au plaisir de prendre son cahier Babar et d'écrire les phrases qu'il entendait dans sa tête : qu'il s'entendait dire en les écrivant. Plaisir de réunir la parole et l'écriture. Je n'ai jamais été un écrivain, mais j'ai pu écrire des phrases pleines de rythme, de bruit, et de fureur : quel plaisir. Les idées qui me semblent importantes, j'ai pu les transformer en phrases que j'ai prononcées. Et si c'était ça, tout simplement, faire de la politique ?

Souvent il teste des morceaux, des fragments, devant son équipe, le Grand Huit et quelques autres. Il travaille régulièrement avec Souleymane : ils se mettent tous les deux côte à côte et ils écrivent ensemble des phrases, des formules, ils inventent des images, des métaphores, des expressions. Mais ensuite Émilien termine tout seul, et il n'y a que Johanna qui relise le texte entier, définitif, une fois qu'il l'a mis au propre sur son ordinateur : plus qu'une coutume, c'est un principe qu'ils ont construit ensemble. Elle est la garante de la cohérence intellectuelle, programmatique, voire juridique (tu ne peux pas annoncer que les noms des entreprises qui abusent des heures supplémentaires seront rendus publics, le *name and shame* c'est inconstitutionnel au niveau gouvernemental) ; il lui fait entièrement confiance.

C'est ainsi, avec ces discours inattendus et singuliers, qu'il a marqué beaucoup de points, durant la campagne. Qu'il est passé du rang d'outsider à celui de candidat crédible.

À Montpellier (plage de Palavas-les-Flots, tout premier meeting politique de l'histoire de France en bord de mer, public en transat et ballon dirigeable avec banderole reprenant les formules les plus frappantes) : « "Elle est retrouvée, quoi, l'éternité ? C'est la mer allée, avec le soleil." Gardons les mots de Rimbaud. Gardons l'éternité qui nous est promise. Mais maintenant l'humanité doit aller avec sa planète. Pour l'éternité ! »

À Eymoutiers (plateau de Millevaches, tout près de chez le Baron : plus grand meeting en zone rurale de France) : « Ce que nous faisons à la terre est similaire à un crime contre l'humanité ! Un crime contre la planète ! Interdiction totale des néonicotinoïdes, des fongicides, des herbicides, des pesticides ! Il n'y aura plus de dérogations, ni pour les betteraves, ni pour les céréales, ni pour les vignes. Nous devons nous

adapter et non pas adapter la terre à nos désirs. Transition maintenant ! »

À Ivry-sur-Seine (il fallait bien sacrifier au meeting parisien : au milieu des immeubles Renaudie, avec un système audio relayé par les téléphones portables de la foule, une appli open source conçue par Marguerite permettant de diffuser le son en fonction de l'endroit où chacun est placé, afin de gérer la distance à l'orateur et le nombre de téléphones retransmettant le discours ; logiciel aussitôt réutilisé par des artistes contemporains un peu partout dans le monde) : « Notre pays est trop riche ! Riche de trop de pauvres, d'exclus, de sans-domicile ! Il est construit sur un schéma inverse, où la pauvreté semble être l'erreur et la richesse la réussite. Mais il n'y a pas de réussite construite sur le dos des autres ! »

À Hénin-Beaumont, volontairement sur les terres de l'extrême droite (meeting le plus lent jamais observé en France, sept heures, avec sieste au milieu et apéro à la fin) : « L'autre, c'est moi. Les autres, ce sont nous. Les étrangers nous enrichissent. L'ailleurs est ici. Ralentir, c'est aussi prendre plus de temps pour recevoir les autres ; ouvrir plus d'espaces pour accueillir les autres. Il faut régulariser tous les sans-papiers présents sur le territoire ! »

Sur la passerelle qui enjambe le Rhin entre France, Allemagne et Suisse, au-dessus de Bâle (meeting le plus international de l'histoire de France, avec du public dans trois pays) : « Le droit à la paresse pour tous est un droit universel. La France va ouvrir cette voie, comme elle a fait en son temps des droits de l'homme une conquête pour le monde entier ! Un jour, dans le monde personne ne travaillera plus de trois heures par jour. Nous serons des pionniers. Et nous serons suivis ! »

À Vassieux-en-Vercors, une des cinq villes « Compagnon de la Libération » (meeting le plus neigeux jamais organisé,

il aurait fallu annuler car la tempête grondait, mais Émilien avait tenu bon, et parlé devant sept personnes, mais aussi des milliers d'autres suivant le meeting en ligne — ils avaient eu presque 100 000 téléspectateurs sur PeerTube, et des millions de reprises un peu partout, reprises de cet homme disparaissant sous le blanc) : « La résistance, aujourd'hui, elle se fait contre un ennemi qui n'a pas toujours de visage ; qui a parfois notre propre visage : nous sommes parfois notre propre ennemi, par nos complicités avec un système que nous réprouvons mais que nous subissons ; mais nous pouvons aussi être notre libérateur, de collaborateurs devenir des résistants. »

Dans un décor numérique recomposé à partir d'images tournées dans une des réserves naturelles gérées par l'ASPAS, une association qui achète des terres pour les rendre entièrement sauvages : « En cinq ans, nous planterons en France 10 milliards d'arbres, soit 1 % de ce que l'humanité entière doit planter pour sauver sa planète. Nous sanctuariserons 5 % du territoire en espaces entièrement sauvages, comme ici. Je dis bien entièrement sauvages, seul moyen de préserver l'ensemble de la biodiversité. Ralentir, ça veut dire aussi refaire vivre ces espèces lentes que sont les arbres et les plantes. »

À Marseille, évidemment, au stade Vélodrome (premier meeting politique au Vélodrome depuis 1988 ! Nasser avait réussi cet exploit de convaincre la ville de Marseille de louer le stade, et encore, à un prix symbolique, au premier candidat marseillais ayant une chance de figurer au second tour de la présidentielle) : « Marseille, tu es la ville qui a tout compris. Au rapport au temps. À la diversité. À la mixité. Marseille, tu viendras avec nous jusqu'à l'Élysée ! Marseille, mais aussi Toulouse, Bordeaux, Lyon, Lille, Nantes ! Et les petites villes ! Et les villages ! La France saura enfin qu'elle est un archipel ! La capitale ne sera plus capitale ! »

Et le dernier meeting ? Il fallait bien trouver une idée — fallait-il que le symbole soit seulement toponymique ? Sur le pont de la Flemme, à Dol-de-Bretagne (Ille-et-Vilaine) ? Au chemin de la Paresse, à Sillé-le-Guillaume (Sarthe) ? À Repos, lieu-dit de la commune d'Urt (Pyrénées-Atlantiques) ?

Ou métaphorique ? Un meeting d'une journée entière en marchant tous ensemble tous ensemble ouais ouais ? Un meeting d'une nuit avec des lits de camp pour le public et pour l'orateur ? Un meeting dans des hamacs ? Oh oui, des hamacs ! Bof, on a déjà fait beaucoup de choses avec les hamacs...

Un symbole géographique ? Le centre de la France ? (Mais alors la France métropolitaine ou la France avec ses territoires lointains ?) Et puis ça raconte quoi finalement ?

Un symbole théorique ? La tombe de Paul Lafargue, au cimetière du Père-Lachaise ?

Pas facile de choisir. De trouver un endroit qui fasse sens. Et puis Émilien s'était souvenu d'un petit livre sympathique qu'il avait lu sur l'Ariège, sa tradition insoumise, ses nombreux habitants refusant la société de consommation, vivant dans des cabanes, dans des granges, certains ne faisant que de la cueillette et refusant tout contact avec la modernité.

Il était allé traîner sur des outils cartographiques divers, celui de l'IGN (plus beau, plus géographique), celui d'OpenStreetMap (plus détaillé, plus intelligent), celui de Google et sa *street view* (seul capable, c'est bien malheureux, de t'emmener par les routes, comme si tu y étais) — et s'était fixé sur le petit village de Camarade.

Camarade, c'est bien. Ça sonne bien. Ce sera un moment de camaraderie. C'est simple, comme idée, et ça marche.

Et, lors de cette réunion du 27 mars, il est 10 h 12 et Émilien parle de ce meeting, de son discours, des thématiques ; des

interventions aussi qu'il doit faire encore dans les médias, ces deux dernières semaines comme un sprint final après un épuisant marathon.

Dimanche 27 mars : maintenant ils font des réunions sept jours sur sept. Pour obtenir le droit à la paresse : travailler sans jamais s'arrêter. Et tous les matins, une réunion ensemble. Sans smartphones, sans connexion internet : c'est une règle, on s'y tient depuis un an, pas de SMS, pas de recherches web, on passe trois heures entièrement concentrés ; la seule entorse qu'a acceptée Émilien, c'est qu'en cas d'urgence, quelqu'un de l'équipe puisse les interrompre — à la différence des lectures du mercredi après-midi, avec les enfants, toujours entièrement sacralisées : ils ont eu le temps de lire, pendant cette campagne, une vingtaine de numéros de *La Hulotte* (même pas un quart du total). Il va falloir continuer. Il n'y aura plus de campagne, mais il faudra continuer.

10 h 13 : dans cette salle de réunion ils ont installé une immense pendule imitant une montre molle de Salvador Dalí — Émilien ne s'y est pas opposé, alors qu'il déteste Salvador Dalí : c'est un cadeau fait par un bénévole qui a rejoint l'équipe il y a quelques mois, un vieux monsieur gentil comme tout, toujours prêt à rendre service pour assurer la logistique lors des réunions publiques : il a un camping-car, et est présent quasiment à chaque déplacement du candidat. Il a offert cette pendule qui dit bien qu'il faut ramollir le temps, déformer les structures, assouplir les urgences.

Quelqu'un toque à la porte.

C'est Michel, un quinquagénaire dynamique chargé auprès d'Alphonse des revues de presse, qui agite un téléphone.

— Émilien, c'est Johanna, elle m'a demandé de vous interrompre, elle a besoin de te parler, c'est urgent.

Émilien acquiesce, étonné. Il tend la main vers le téléphone du permanent, qui fait une tête embêtée.

— Non, elle m'a demandé de te dire de la rappeler.

Émilien n'a pas son téléphone avec lui ; il sort de la grande salle, va à son bureau, un peu surpris. Peut-être qu'elle veut lui parler de son discours, là, maintenant, parce qu'elle sait qu'ils ont la réunion ?

Il l'appelle.

— Johanna, ça va ? Tu as lu le discours ?

— Je l'ai lu Émilien, mais...

Émilien comprend immédiatement qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Elle a une voix blanche.

— Johanna, il se passe quelque chose ? Ça va ?

— Non. Ça ne va pas trop. Il se passe quelque chose, oui. Je...

Elle ne flanche pas ; son naturel reprend le dessus :

— J'ai... Il y a des cellules cancéreuses... Je dois... Il faut que je sois opérée. En urgence.

Émilien se souvient qu'il y a quinze jours, elle lui avait parlé d'un petit nodule qu'elle avait au niveau d'un sein, qu'il fallait analyser — il n'y avait prêté qu'une légère attention.

— Ah merde ! Merde ! Johanna !

— Et... je vais faire des rayons. Je vais être hospitalisée un moment... Je vais m'arrêter. Là, maintenant.

Émilien vacille. Elle va s'arrêter, là ? Mais c'est impossible ! Je ne peux pas m'en sortir.

Pierre Bourdieu expliquait que le propre de l'homme, c'est de ne pas laisser son premier geste prendre le dessus : la civilisation, c'est se reprendre après un rire nerveux quand on voit quelqu'un se faire mal, c'est de ne pas se moquer de quelqu'un qui se présente et a un nom de famille ridicule, c'est de ne pas céder au dégoût devant un clochard édenté. Émilien

s'applique cette théorie : si son premier geste a été de penser à lui, son deuxième geste, son geste d'homme civilisé, c'est de penser à elle, à Johanna. De faire attention à elle. De lui dire qu'il faut qu'elle fasse attention à elle.

— Évidemment, Johanna. Bien sûr ! Mais oui tu vas te soigner, et ça va aller ! Ça va aller.

— Mais Émilien, et la campagne ? Comment tu vas faire ?

Il pense à toute allure : sans elle, c'est foutu. Clairement foutu. Il a tout construit avec elle, en se reposant sur elle : elle était à la fois son interlocutrice première et celle qui serrait les boulons, en permanence. Elle était la rigueur et l'intelligence, elle le comprenait toujours, et lui permettait de faire tout ce qu'il voulait, comme il le voulait. Non, c'est impossible, je ne peux pas continuer sans elle.

C'est foutu.

Et puis d'un coup la culpabilité : c'est ma faute, on a travaillé comme des fous, mais elle encore plus que tout le monde, elle était là la première, avant les autres, elle partait la dernière, après tout le monde, après moi — moi j'ai toujours pris soin de garder du temps pour moi, pour mes enfants. Elle, elle s'est entièrement sacrifiée : pour notre projet, mais aussi pour moi. Pour que je puisse le porter dans des bonnes conditions. Et si elle est tombée malade, c'est à cause de moi, de cette campagne de merde. Merde !

Au bout du fil, Johanna est mortifiée.

— Émilien, je ne sais pas quoi te dire. Je sais que je dois me soigner, mais je ne veux pas vous abandonner...

Émilien doit vite trier toutes les idées qui se bousculent dans sa tête. Il faut la rassurer.

— Johanna, le plus important, c'est toi. Tu es plus importante que tout. Que la campagne, que l'élection, que la France même ! Tu dois penser à toi, uniquement à toi, absolument

à toi. Tout le reste, on s'en fiche. Tout le reste est secondaire.

Et il la couvre de mots rassurants, il lui envoie toute son affection, toute sa sympathie, tous ses vœux. Toute son amitié, évidemment.

Il pense à l'angoisse qui est en elle, maintenant : l'idée que cette maladie va prendre le contrôle de son corps, de sa vie. Il veut qu'elle se batte, entièrement, pour se guérir. Et se battre, ça veut dire, tout simplement : ne plus rien faire. Repos absolu.

Il raccroche. Il se lève, va à la fenêtre. Regarde les hamacs dans le jardin du couvent. Il y en a une trentaine maintenant — trois ou quatre sont occupés par des gens de l'équipe, les autres sont vides. C'est triste, un hamac vide. Un hamac, c'est fait pour être occupé. Allez, je vais chercher l'équipe, et on va tous descendre, se balancer joyeusement.

Il retourne dans la salle de réunion.

Il va leur dire. Johanna lui a demandé de leur parler, au Grand Huit (le Grand Sept ?), là, tout de suite. Il va leur dire. Qu'elle est malade, qu'elle va se faire opérer.

Mais il va leur dire aussi qu'il a envie de tout laisser tomber.

Que c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase de sa lassitude.

Si cette campagne envoie les gens à la mort, alors vraiment, on a complètement merdé. On fait le contraire de ce qu'on devrait. On voulait défendre la vie, et ça se termine comme ça. Quel cauchemar.

Ils encaissent : la maladie de Johanna ; Émilien qui flanche.

Ils ne se laissent pas abattre. Ils réagissent.

Il suffit de proposer des solutions : que Nasser, qui connaît parfaitement la machine, prenne les rênes de la campagne. Et que tous ensemble ils se serrent les coudes, qu'ils surmontent ce moment difficile, qu'ils aillent au bout. Qu'ils se battent pour être au second tour. Il reste quatorze jours pour ça. Quatorze jours à y croire. Quatorze jours pour se battre. On va y arriver. On va le faire, pour elle !

Marguerite est enflammée. Nasser est précis. Éva est subtile. Alphonse est enthousiaste. Souleymane est lyrique. Le Baron est chaleureux. Rémi est implacable.

Mais Émilien, lui, n'est rien de tout cela.

Émilien est découragé, dégoûté, désabusé, épuisé, écoeuré, abattu, las. Si las.

28 mars 2022

J - 13

Fermer les yeux. Ne plus penser à rien. À rien.

Je laisse tout derrière moi. Tout.

Serrer les poings.

Se jeter à l'eau.

C'est glacial. Le corps est saisi, le cœur s'affole, la peau se contracte, mais c'est exactement ça qu'Émilien cherchait : un choc, et ce choc la Méditerranée de la fin mars le lui donne.

Il nage.

Il a sauté à l'eau dans le tout petit port de Sormiou, et il va nager environ un kilomètre, pour traverser la calanque jusqu'à l'anse du Petit Soldat, de l'autre côté, qui donne accès au sentier des douaniers, par lequel il reviendra.

Il nage avec son sac étanche, qui flotte à côté de lui, accroché par une lanière, avec ses habits et une serviette : il fait trop froid pour revenir mouillé.

Il avance dans l'eau glacée. Il laisse tout derrière lui. Ses doutes, sa colère. Et même son téléphone portable : il est totalement seul.

Il a déposé ses enfants à l'école ce matin, il ira les chercher à seize heures trente.

J'ai besoin d'être seul : absolument seul.

Juste avant d'éteindre son téléphone, il a reçu ce SMS de Johanna : « Émilien, je vais arrêter de t'écrire, de vous écrire à tous. Je vais être opérée tout à l'heure. Courage pour la dernière ligne droite. » Il lui a répondu qu'il pensait à elle, qu'il l'embrassait. Que tout irait bien. Il ne lui a pas parlé du reste.

En nageant, il pense à elle. Il adorait cette relation simple et confiante avec elle, sans jamais d'affrontements symboliques, sans guerre de pouvoir ni d'ego — simplement se comprendre, s'épauler, s'enrichir de leurs différences. Sans elle, il n'aurait jamais réussi à mener cette campagne. Sans elle, il aurait abandonné : dix fois, cent fois, c'est elle qui lui a permis de tenir.

Il est au premier tiers de son trajet. Sur sa droite, pas si loin, la plage de Sormiou — et face à lui l'immense falaise de pierre. Il fait des brasses coulées, longues et patientes. Son corps s'est presque habitué au froid.

Il repense à la campagne, à tous les obstacles auxquels ils ont été confrontés, jusqu'à ce dernier épisode — pourquoi est-ce tellement compliqué de tenter de rendre concrète une idée si simple ? Pourquoi ralentir le monde et la folie des hommes demande-t-il tant d'efforts ?

Il se souvient de son plaisir, il y a deux ans, quand il écrivait *Le Droit à la paresse* — les mots venaient tout seuls, les idées prenaient forme, le livre s'écrivait sans le moindre effort : tout était évident. À penser. À écrire.

Ensuite l'excitation à se lancer dans cette course politique. Tenter de faire de son utopie une option possible. Une candidature.

Mais tous ces efforts qui n'auront comme bilan que le cancer de sa directrice de campagne, et rien d'autre. Dans treize jours, s'il est battu dès le premier tour. Et ce « droit à la paresse », ces quinze heures par semaine seront oubliés très vite. Balayés. Tout n'aura servi à rien.

Cette utopie réaliste, est-elle vraiment possible ? Il revoit comme si c'était hier le visage de Johanna ici même, au Château de Sormiou, quand la petite troupe lui avait conseillé

de se lancer dans cette histoire : son enthousiasme, ses certitudes. Il se souvient de sa formule qui lui avait beaucoup plu : la candidature d'après la fin des idéologies, d'après le covid ; d'après l'après. Après l'après : c'est maintenant.

Deux tiers. À nouveau le froid se fait sentir. Émilien force l'allure pour tenter de se réchauffer. La sangle de son sac étanche lui écrase un peu le cou.

Il faudrait retrouver l'idée de début, dans son état chimiquement pur. Revenir à quelque chose de simple. D'immédiat.

Que ce ne soit pas une simple candidature à la présidentielle. Que ce ne soit pas corseté. Que ce soit joyeux, inventif, et performatif.

Pour finir, il faudrait faire mieux qu'un ultime meeting : il faudrait une mise en œuvre de ce que doit être la vie. De ce qu'elle pourrait être. Prendre plusieurs jours et construire comme une sorte de camp de la paresse. Oui, il faut que j'en parle à Johanna.

Merde.

Comment faire sans Johanna ? Elle me comprenait tout de suite. On allait vite. Allez Émilien, arrête. Il faut avancer. Pour elle : elle te l'a demandé.

Et pour les autres, pour cet élan incroyable qui s'est levé en France depuis quelques mois. Ces milliers, millions de Français qui veulent y croire. Et dans le monde entier, grâce aux relais de Souleymane qui ont essaimé, qui ont grandi, qui ont grossi : ces candidats, un peu partout, qui reprennent l'idée d'un droit au temps libre, à l'inversion des valeurs entre bonheur et richesse. Ces intellectuels qui écrivent sur le sujet. Ces citoyens qui s'en emparent. Ces ZAD, ces espaces coopératifs, ces lieux de partage. Ce monde utopique qui pourrait devenir réel.

Devant lui, enfin, l'anse du Petit Soldat.

Le petit soldat. Je dois me battre : c'est ma place.

Il agrippe un rocher. Il reprend son souffle.

Cette fois la sensation de froid est pénible. Il sort vite de l'eau. Ouvre son sac, en sort sa serviette sèche.

Il regarde au loin. Merveilleuse lumière : douce et intense à la fois.

Il se sent gonflé d'énergie.

Il peut rentrer.

Il va continuer.

— Oh pinsout'! On fait une pétanque ou tu es trop occupé? Tu n'as pas l'air. On dirait pas que tu es candidat.

Devant le cabanon, Ange Lecciato. Et ses boules de pétanque.

— Détrompe-toi mon ami. Je suis tout à fait candidat. Et je suis très occupé. Dans ma tête. Tout seul, mais avec tous ceux qui sont dans ma tête, on est nombreux tu sais. Et on avait des choses à se dire.

— Alors quoi? Pétanque ou bien?

Et pourquoi pas? Pourquoi pas une petite pétanque à treize jours du premier tour? Une pétanque pour fêter la campagne qui reprend?

Le bouldrome à Sormiou est un espace plat (difficile à trouver dans ce paysage accidenté) qui sert depuis plusieurs générations (l'oncle de mon grand-père y jouait déjà, assure toujours Ange avec sérieux) — Émilien a dû y faire sa première partie avec des boules de plastique il y a environ quarante ans. Là c'est du métal, et du haut de gamme : Ange ne transige pas là-dessus.

Émilien, lui, a rebranché son cerveau à son agenda. Il pense au discours qu'il devait écrire hier soir, et qu'il va écrire là, juste après la pétanque.

— Ange, tu savais que 50 % des Français habitaient à moins de huit kilomètres de leur lieu de travail ?

— Tu comptes ceux qui ne travaillent pas du tout là-dedans ? Moi, c'est zéro kilomètres !

— Non, je suis sérieux. Eh merde, tu as le point !

Émilien retourne tirer, sans s'interrompre :

— Huit kilomètres, c'est précisément ce qui est indolore à vélo pour une personne lambda. Entre vingt et trente minutes de trajet. Donc, demain, on pourrait avoir la moitié de la population active qui irait travailler à vélo. Tu te rends compte de ce que ça signifierait en termes d'allègement sur les routes et dans les transports en commun ?

— Mais Émi tu dis ça parce qu'on habite à Marseille. Imagine dans le Nord... Il pleut tout le temps.

Pour un Marseillais, le Nord commence un peu au-dessus d'Avignon. À cent kilomètres de la Méditerranée.

— Ange, tu sais que c'est un cliché ça ? Les Hollandais sont le peuple d'Europe qui pratique le plus la bicyclette, alors que leur climat est pourri. En fait, il n'y a véritablement aucun argument qui tienne contre l'usage du vélo. Ni le climat, ni la pénibilité, ni la question de la sueur, tout est absolument et parfaitement réfuté par les militants pro-vélo depuis longtemps. Il faut simplement, là aussi, accepter de changer de modèle de société. Que les boîtes subventionnent l'achat d'un vélo au même titre qu'une carte de transports en commun. Qu'elles ne proposent plus de parkings gratuits pour les bagnoles de leurs employés mais des systèmes d'accroche. Et ainsi de suite...

— Eh pinsout', tu te concentres sur le jeu ou tu discutes ? Ça fait déjà cinq à zéro.

— Oui oui je me concentre ! Mais tu vois, en fait tout ce qu'on vit depuis des décennies c'est qu'on s'impose des schémas d'impossibilité. Collectivement. Alors que, collectivement, on pourrait — on devrait, même — faire le contraire. Se construire des schémas de possibilité. Faire un plan vélo radical. Taxer les sociétés d'autoroutes pour développer le vélo sur tous les autres types de routes. C'est simple putain. Tout est simple ! Il suffit de vouloir. D'y croire.

Ange prend le cochonnet et le brandit devant le visage d'Émilien. Il est en colère.

— Émilien, maintenant tu me dis si on joue à la pétanque ou si tu fais du discours ? La pétanque, c'est sérieux. Et là tu n'es pas sérieux ! Ce n'est pas possible !

Émilien regarde son ami avec un peu d'étonnement, et pas mal d'affection. C'est vrai que c'est sérieux, la pétanque. C'est sérieux, la paresse. C'est ce qu'il essaie de dire à tout le monde depuis un an et demi.

— OK Ange, on finit cette partie. Et après je te parle de mon plan vélo. Je vais faire un meeting entièrement vélocipédique, entre Marseille et Aix, pour annoncer toutes les mesures possibles.

— Essaie déjà de marquer un point !

29 mars 2022

J - 12

Elle n'est plus ministre. Elle est candidate. Elle est presque déjà présidente. Elle sera en tête au premier tour, c'est une certitude. Et, pour le moment, aucun sondage ne l'imagine perdante au second, quel que soit le candidat en face.

— Vous avez vu ? Je vous avais promis que je serais calme. Raisonnable. Patient. Serein. Eh ben voilà ! J'ai gagné mon pari. J'ai jamais déconné, jamais insulté un syndicaliste ni humilié un travailleur précaire. La classe, quoi !

Élisabeth Crayeville : une humilité.

Son directeur de campagne, énarque de la même promotion qu'elle, plus raide qu'un missile nucléaire, lui fait un sourire sec.

— Élisabeth bravo. Mais vous savez qu'il n'y a rien de plus difficile que la dernière ligne droite. Rien de plus risqué. Rien de plus dangereux. Alors je vous prie de prêter une attention extrême à votre langage dans les jours qui viennent.

— On va les enculer ces glandeurs ! On va les niquer ces réacs ! On va les exploser ces fachos ! On va les démolir ces écolos ! On va les émasculer ces socialos ! Ce genre de remarques ? C'est ça qu'il faut que j'évite ?

Tous les membres de son équipe de campagne savent que ces réunions sont des moments essentiels pour elle. De décompression. De défoulement. De liberté de langage. Une sorte d'équivalent au « gueuloir » flaubertien, adapté au combat politique. Et, de fait, ça a très bien marché pour Élisabeth Crayeville, qui a réussi à faire une campagne volontariste, sans tomber dans les provocations qui avaient fait d'elle un

personnage médiatique particulièrement visible, dans les quinze années précédentes — pendant la campagne, elle a testé en petit comité toutes ses provocations, et son équipe proposait à chaque fois un équivalent dicible à ce qu'elle souhaitait pouvoir dire : « Marre des privilèges des régimes spéciaux de retraite » devenu « Il faut repenser une solidarité globale entre tous les régimes de retraite », « Le Code du travail étouffe l'économie » devenu « Il faut assouplir certaines rigidités dans le marché de l'emploi », « Les pauvres ils n'avaient qu'à faire de meilleures études » devenu « Un système libéral bien pensé promeut l'égalité des chances dès la maternelle », « Les Français sont des râleurs et des glandeurs indisciplinés » devenu « Je souhaite redonner à la France le goût de l'effort et le respect d'un savoir-vivre ensemble », « Je vois de plus en plus de mosquées » devenu « Chaque religion peut évidemment se vivre individuellement, dès lors qu'aucun financement venant d'un pays étranger ne tente d'infléchir une pratique religieuse en tension géopolitique », et ainsi de suite — à l'infini.

Ils ont embauché un « écrivain » médiatique, un romancier de chez Grasset qui adore passer à la télévision et qui a écrit quelques discours pour Élisabeth — écrit, pas tout à fait : il a fait travailler des jeunes plumes qu'il a sous-payées et dont il a masqué l'existence auprès de l'équipe Crayeville. Ce sont ces plumes, ces « écrivains fantômes », qui ont pondu quelques belles formules centristes mais percutantes permettant de donner un tour plus brillant à une campagne qui manquait un peu de classe. Et c'est l'écrivain connu qui en a reçu tout le mérite. Privilège de caste.

À J - 12 du premier tour, alors que beaucoup de candidats cravachent pour espérer figurer au second, Élisabeth et son équipe travaillent déjà sur l'entre-deux-tours. Mais elle souffre

d'un léger désavantage : n'importe lequel de ses concurrents qui sera qualifié au second tour sait qu'il devra l'affronter. Elle est dans la situation inverse : c'est n'importe lequel qui peut être face à elle, donc cela fait autant de schémas potentiels qu'il faut étudier, disséquer, préparer.

En réunion préliminaire, Élisabeth avait souhaité que la candidature d'Émilien Long ne soit pas retenue dans leurs schémas de travail :

— Au dernier moment ça va s'effondrer. Il n'y a pas assez de bobos cinglés et de prolos allumés pour voter pour un fou furieux. Il est fini. Sa candidature, c'est une comète dont la queue termine de brûler : on la voit encore, mais elle est déjà morte !

Mais son directeur de campagne avait tenu bon : on prépare toutes les options potentielles de second tour, Émilien Long en est une. Aussi.

Ce matin, c'est ce schéma qui est étudié.

— Il faut faire attention à la dualité que Long rêve d'installer : les productivistes contre les modernes.

— Mais comment peut-il se dire moderne en recyclant du Paul Lafargue ? s'énervait Élisabeth. C'est d'une connerie sans nom. Qui peut croire à ces salades marxissimes ?

— Décréter que la modernité c'est envisager la société d'après le travail, c'est un schéma très malin. Beaucoup plus efficient que vous ne le pensez, Élisabeth. N'oubliez pas que si on met bout à bout les chômeurs, les travailleurs faiblement diplômés, et les petits fonctionnaires qui se sentent à moitié déclassés à leur poste, on a une majorité de la population active. Si Long leur dit que l'avenir c'est moins de travail et plus d'attention à leur propre vie, ce n'est pas évident que notre discours qui assure la sécurité, économique et dans les rues, l'emporte vraiment.

Élisabeth regarde son directeur de campagne avec agacement :

— Enfin ! On dirait que vous trouvez qu'il a une chance !

— En tout cas il parle à certains électeurs. Pour le moment, dans une logique d'avant-premier tour, il est en dessous de 20 %. Mais attention, ce n'est pas l'extrême droite, bien au contraire : on sait bien que si vous avez le RN en face de vous, toute une part de l'électorat de gauche va faire l'effort de venir voter pour nous. Et même face à la droite, on sait qu'on va récupérer des voix un peu partout. Mais si on a Long devant nous, le réservoir n'est pas si large : on aura simplement les voix de droite, et un peu de centre-gauche disons, chez les cadres sup et les hauts fonctionnaires, qui seront effrayés par la société de la paresse. Mais à l'inverse, tout le vote protestataire, de quelque origine qu'il soit, pourra aller vers lui.

— Mais vous dites n'importe quoi, là. Vous voulez jouer à nous faire peur ? Il n'y a pas eu un seul sondage où j'étais en dessous de 56, ou 57 % même, contre lui au second tour. C'est pour ça qu'à mon sens on perd du temps en travaillant sur cette hypothèse.

— Élisabeth, on en a déjà parlé. Attention à ce premier tour. Attention à l'effet 1995 : on sera en tête mécaniquement, mais cela n'assure pas la victoire finale. Les sondages d'aujourd'hui pour le second tour ne veulent encore rien dire.

Élisabeth se lève, exaspérée. Ils ont choisi comme local de campagne une gare de la petite ceinture du XIX^e arrondissement, histoire de montrer aux bobos parisiens que, somme toute, ils sont proches d'eux.

Elle donne des petits coups de poing nerveux sur les poutres en métal aux gros rivets.

— Mais enfin s'il est au second tour, on va agiter le chiffon blanc de la crise énorme, de l'explosion sociale, de l'émeute

permanente, de l'exil des chefs d'entreprise... On va faire peur : tous les retraités, tous les CSP+, et une part de la France rurale va voter comme un seul homme pour moi. Non, franchement, vous n'arriverez pas à m'inquiéter.

Elle glousse, maintenant.

— Et au débat, imaginez qu'il soit au débat...

— Justement, Élisabeth, vous vous souvenez de l'émission l'an dernier ?

— Bah je l'ai mangé tout cru...

— Pour nous, oui. Mais je vous rappelle qu'à ce moment-là soudain la France l'a découvert. Et a pensé que le mec était intéressant. Et il a pris la place du candidat mystère, le populiste épousant les préoccupations poujado-dépressives de toute une part du corps électoral. Attention Élisabeth, je vous mets en garde sur l'idée que les Français sont ce qu'on voudrait qu'ils soient. Il y a ce vieux fond bastillais, communal, FTP, soixante-huitard, gilet jaune, toujours prêt à se soulever contre l'ordre en place. Et l'ordre en place, là, c'est nous. Regardez les écolos, leur percée dans le débat il y a une dizaine d'années : et si maintenant c'était le tour de la fin du travail ? Si soudain les Français massivement se disaient qu'ils en ont marre de trimer pour des salaires médiocres alors que leurs charges ne cessent d'augmenter ?

Toute l'équipe regarde ce face-à-face entre la candidate et son directeur de campagne : sorte de Zelig rigoureux et souple, le voilà à promouvoir le droit à la paresse, juste avant d'expliquer qu'il y a trop d'immigrés en France, puis ensuite qu'il faut ouvrir des usines pour produire *made in France*.

Élisabeth se dompte. Elle se rassied, l'air pincé.

— Très bien, alors maintenant on fait le contraire. Maintenant je joue Émilien Long et vous Élisabeth Crayeville, pour que je voie ce que vous pensez que je devrais faire.

— D'accord.

Sourire gourmand de la candidate qui regarde son directeur et lui lance :

— Madame Crayeville, je vous le dis, vous êtes d'un monde qui est fini. Qui n'en finit plus de finir. Qui finira mécaniquement, que je l'emporte au soir du 24 avril ou non. Un monde à bout de souffle, qui a vidé la Terre de ses ressources naturelles, pétrole, gaz, bois, terres cultivables ; qui a démantelé l'équilibre climatique qui en faisait une planète tempérée. Qui a usé des générations de travailleurs au profit d'un petit groupe de capitalistes qui, pendant des siècles, n'ont fait que recevoir le fruit du labeur des autres. Et c'est vous, madame Crayeville, qui représentez aujourd'hui ces profiteurs, ces paresseux au sens premier du terme, ceux qui n'ont rien fait. Et c'est moi, Émilien Long, qui veux simplement partager cette paresse pour tous. Vous m'entendez : il faut partager autant le travail que le temps libre, la flânerie, la beauté des choses. Tout le monde doit pouvoir vivre et profiter. Et cette révolution aura lieu un jour. Si ce n'est pas le 24 avril, ce sera bientôt. Bientôt.

Elle pose le bras qu'elle avait levé comme une sorte d'appel à une foule silencieuse et approbatrice. Toute son équipe la regarde avec stupéfaction : c'est si convaincant, en réalité.

C'est pas possible. Il faut chercher des arguments. Il faut trouver quelque chose. S'il est en face de nous, on va en chier en fait.

31 mars 2022

J - 10

Émilien arrive sur le boulevard du Coq-d'Argent, au sud d'Aix. Sur son vélo hollandais un peu lourd, trois vitesses seulement, il trime. Il ne fait pas si chaud, mais il est en nage.

Il a un casque-micro et autour de lui des militants de l'association marseillaise Vélo en ville, historiquement la plus active sur la métropole, transportent des haut-parleurs retransmettant son discours. L'équipe d'Émilien attendait quelques centaines de vélos ; il y en a autour de trois mille, venus de toute la région, de plus loin encore. La préfecture, qui avait donné son accord pour bloquer les routes pendant quelques minutes, n'a pas eu d'autre choix que de décupler les temps de circulation : d'où bouchons, klaxons, mauvaise humeur des automobilistes.

Un ami de Marguerite a monté un petit émetteur pirate de FM et sur 107.7, la fréquence habituellement réservée aux sociétés d'autoroutes, il diffuse le discours d'Émilien, dans un rayon de quelques kilomètres. Dans les embouteillages, les cadres énervés, les professions libérales stressées, les retraités étonnés entendent la voix d'Émilien en train de pédaler :

— L'effort physique, on sait que ça fait du bien. Du bien au moral, grâce à la production d'endorphines. Du bien à la santé : un chercheur a prouvé que quelqu'un qui choisit de passer de la voiture au vélo pour aller au travail, s'il double son temps de trajet, va perdre sur l'ensemble de sa vie active 0,6 année à cause du vélo, mais gagner 2,5 années d'espérance de vie : le temps perdu est plus que regagné ! Du bien à la planète, évidemment : non seulement le vélo ne pollue pas

quand il roule, mais très peu lors de sa fabrication, et a un degré d'usure minime. Du bien aux accidents de la route, qui sont systématiquement dus aux véhicules à moteur. Du bien à l'humeur, parce qu'on profite enfin de la route, de son temps de transport. On ne se fait plus transporter : on se transporte ! Dans tous les sens du terme.

Une petite côte. Émilien ralentit. À côté de lui, une bande de jeunes, garçons et filles cyclistes aguerris, l'encouragent gentiment.

— Eh oui je m'essouffle ! Eh oui je fatigue ! De Marseille à Aix à vélo, c'est trente kilomètres. Je les sens passer, je vous l'assure. Ils souffrent mes mollets pas assez entraînés ! Mais je dois vous le redire ! Sentir qu'on fait quelque chose, ce n'est pas mauvais, c'est bon. Notre monde a voulu tout virtualiser : on est enchaîné toute la journée au travail, mais on ne se rend plus compte qu'il y a une géographie (le GPS s'en occupe !), qu'il y a des côtes (le moteur les avale !), qu'il y a un environnement autour de nous (on parle avec des collègues via une oreillette Bluetooth !) — de la même façon qu'on ne veut plus faire la cuisine, la vaisselle, passer l'aspirateur, mettre un disque : pour tout ça on a des robots ! On n'a plus rien à faire, et pourtant on n'est pas heureux ! On gaspille sa journée au boulot où l'on s'épuise à ne rien faire d'utile, puis on laisse les robots faire à notre place tous les gestes qui nous rendaient humains, tout en pestant parce qu'on manque de temps. On a gagné quoi ? On a gagné quoi à être dans nos grosses bagnoles avec nos gros GPS et nos kits mains libres ? Hein ? On a gagné quoi ?

— Rien ! crient les cyclistes réunis autour de lui.

— La bagnole, ras-le-bol !

— LA BAGNOLE, RAS-LE-BOL !

Émilien et son cortège arrivent sur le cours Mirabeau, en plein centre d'Aix. Il y a là une sono qui retransmet le discours pour toute la foule venue voir ce candidat sérieusement cinglé.

— Le vélo est le seul moyen qui pourra réconcilier les prolos et les bobos ! Ceux que j'appelle les prolos, ce sont ceux qui se sont exprimés depuis le mouvement des gilets jaunes : parce qu'ils paient l'essence trop cher. Les bobos, ce sont les privilégiés des hyper-centres. Eh bien les uns et les autres peuvent avoir le même but : un pays à vélo ! Il suffira de décider que tout service essentiel (poste, commerce alimentaire, coiffeur, café, tabac, pharmacie) devra être à moins de huit kilomètres de toute commune de plus de mille habitants ! On inventera des taxes et des détaxes pour reconstruire un territoire à sa juste mesure. Et il y aura des voies vertes, prévues uniquement pour les vélos ! Seuls les très gros axes seront encore dédiés à l'automobile. On va inverser la France ! Non, on va la remettre dans le bon sens ! À l'endroit ! Encore un projet qui n'est pas si compliqué à mener : il suffit de le vouloir ! D'y croire ! Et de s'y mettre !

Nadia est dans la zone des journalistes, sur une petite tribune à côté de la scène. Elle regarde avec amusement Émilien rouge écarlate, dépoitraillé, les cheveux trempés de sueur, exultant : il a posé son vélo au bas de l'estrade, et il est monté terminer son discours sans s'arrêter.

Nadia jette un coup d'œil aux autres journalistes à côté d'elle, maintenant des dizaines, à faire des images, à prendre des notes, du son : Émilien est le candidat tendance. Celui qui assure un sujet en or, à chaque fois, et aujourd'hui encore — ça fera un merveilleux reportage, plan vu du ciel avec les milliers de vélos, gros plan sur le candidat souffrant dans les côtes, et ce final en apothéose.

Nadia, sa rigueur, son intelligence, son agacement : n'est-il devenu qu'une marionnette médiatique ? Qu'une machine à fournir des sujets pour chaînes d'info ? Est-il l'idiot utile de cette campagne, celui qui attire l'attention mais qui ne fait pas vraiment peur ?

Nadia se demande si elle aime vraiment ça, le journalisme. Si elle ne voudrait pas devenir actrice de la vie, plutôt que spectatrice. Il sera temps d'y repenser. Plus tard. Après l'élection. Quand Émilien sera redevenu un économiste parmi d'autres. À moins que?... Non, c'est absurde. Comment pourrait-il devenir président ?

— À vélo, à pied, en train s'il le faut, quand c'est pour aller loin. Toujours au juste rythme. Dans les bonnes proportions. C'est ça qu'il faut que nous soyons capables de faire. Renoncer à ce que des multinationales anonymes nous font passer pour du confort mais qui ne sont que des prothèses inutiles destinées à affaiblir nos perceptions, nos sensations, notre présence sur terre ! N'utiliser la voiture que si elle est *vraiment* nécessaire. Ne suivre un GPS qu'en cas de *véritable* problème. Ne prendre l'avion que s'il le faut *absolument*. Et ainsi de suite : ce sont des maximes simples, facilement applicables par tous ! Ce que mon programme a de révolutionnaire, c'est justement d'articuler quinze heures de travail par semaine avec la promesse que le temps ainsi libéré permet de profiter de la vie dans toutes ses composantes. Je sais bien qu'il restera des riches et des pauvres, des rapides et des lents, des gros et des maigres, mais le bien public, ce qu'on appelle « les communs », tout le monde pourra en profiter : la vue des étoiles dans le ciel le soir, parce qu'on n'est pas obligés de se lever à cinq heures le lendemain matin ; le vent dans les arbres parce qu'on a décidé de consacrer son après-midi à une

promenade en forêt ; le chant des oiseaux, simplement parce qu'on s'arrête et qu'on les écoute.

Et là : Émilien fait un grand geste de silence. Il se tait. La sono est éteinte, pour arrêter son bourdonnement. Et la foule, toute la foule, parfaitement silencieuse, écoute : et, oui, quelques timides chants d'oiseaux se font entendre. Émilien, ravi, reprend :

— Vous le savez peut-être, j'ai toujours refusé d'avoir un slogan, un unique slogan pour résumer l'ensemble des enjeux que ma candidature porte. Nous avons donc, pendant plus d'un an, proposé une série de maximes correspondant à notre projet. Nous voilà au bout : il ne reste plus que dix jours avant le premier tour de l'élection. Et pour cette course finale, pour ce dernier effort à fournir avant notre révolution démocratique, voilà quelle formule nous allons lancer. Voilà quels seront les mots qui accompagneront mon nom sur la profession de foi que les 44,5 millions d'électeurs français vont recevoir. Voilà le meilleur résumé de mon programme. Je vous propose : LE TEMPS DE VIVRE !

Les bénévoles distribuent à la foule des paquets de cartes postales avec un dessin, le nom d'Émilien Long et ces simples quatre mots, slogan final qu'avec l'équipe ils ont choisi la veille au matin, juste le temps de lancer l'impression des documents. Pour la première fois, ils ont dû trancher sans Johanna. Mais, avec le Grand Sept, ils s'en sortent : galvanisés par l'idée qu'ils font ça pour leur directrice de campagne — son opération s'est bien passée, pour le moment tout va bien ; elle reste à l'hôpital, a entamé un cycle de rayons. Ils croisent les doigts.

Le temps de vivre. Émilien Long 2022. C'est simple : ça ne ressemble pas à un slogan politique. Ça ressemble à une

phrase qui ne s'applique pas uniquement au candidat, mais à tout le monde. Ça ressemble à plus qu'une croyance, plus qu'un espoir : ça ressemble à ce qui devrait advenir.

3 avril 2022

J - 7

TGV de Marseille à Lyon ; puis l'Interloire, un Corail qui met cinq heures pour aller de Lyon à Saumur. De là un car TER jusqu'au Puy-Notre-Dame. Huit heures et douze minutes après avoir embrassé ses enfants (sa sœur Isabelle est descendue passer le week-end avec eux), Émilien Long est chez Philippe Martin : il a proposé que l'entretien pour France 2 se fasse non pas en studio à Paris mais au Puy-Notre-Dame chez le journaliste. Quand on a un QG de campagne à Marseille, on est forcément solidaire de tous les décentralisés du pays, jusqu'au fin fond du Maine-et-Loire.

Il y a deux chaises installées dans le jardin. Il fait doux, il y a une petite menace de pluie, mais dans ce cas tout est prévu :

— On s'installerait dans la grande remise. Ce serait simplement un peu moins sympa, explique Philippe, pas peu fier de faire le tour du propriétaire.

Émilien jette un lointain coup d'œil au jardin.

— Je vous fais la visite ? demande Philippe.

Émilien ne répond pas. Il réfléchit. Il demande :

— Il y a deux caméras ? L'une peut être mobile ?

— Oui, pourquoi ?

— Alors on fera la visite à l'antenne, d'accord ?

Philippe regarde Émilien avec surprise, un peu d'inquiétude. Y aurait-il un piège ?

Il n'y a pas de piège.

Il est 20 h 12, et Paris donne l'antenne à Philippe Martin. Émilien et lui sont assis dans leurs sièges, bien éclairés, bien maquillés.

— Émilien Long, bonsoir, merci d'avoir accepté notre invitation. Et merci d'être venu jusque dans ma maison du Maine-et-Loire pour répondre à cet entretien.

— Merci à vous de m'avoir invité. Puisque nous sommes là, est-ce que vous auriez la gentillesse de nous faire visiter un peu, à moi et aux téléspectateurs, votre jardin ? Je pense que ce serait intéressant.

Philippe ne se démonte pas.

— Eh bien, pourquoi pas ? Avec plaisir, mais nous souhaitons vous entendre ce soir, à une semaine du premier tour, sur votre programme, sur vos concurrents, sur vos chances aussi.

— Oui ! On va en parler. Mais on va d'abord regarder ce que vous avez planté.

Les deux hommes se lèvent.

Philippe fait les présentations :

— Alors, nous sommes début avril. Trop tôt encore pour tout ce qui est légumes fruits, sauf en serre. J'ai une toute petite serre là-bas, au fond du jardin, mais c'est trop loin pour le câble de la caméra. J'y ai planté quelques tomates, quelques courgettes et aubergines. Mais en vérité je préfère planter en pleine terre, après les saints de glace, à la mi-mai.

— Là vous avez des épinards ?

— Oui, des épinards, vous voyez, à côté des fraisiers, parce que ce sont des bons compagnons. Vous remarquerez aussi qu'il y a de l'ail au milieu des fraisiers : les deux s'apprécient beaucoup.

— Et là ?

— Là ce sont mes pois. Petits pois, pois gourmands, pois chiches. Vous voyez, il faut tuteurer, parce que ça monte un peu.

— Et ce petit bloc, là ?

— Ah ! Je tente ça cette année, c'est une première. C'est un

procédé qui s'appelle « la milpa », ou « trois sœurs », qui est pratiqué en Amérique centrale depuis toujours. Une association de trois légumes qui profitent chacun les uns des autres : là, vous voyez les maïs, qui ont déjà une vingtaine de centimètres. À leur pied, j'ai semé des haricots grimpants, qui vont monter le long du pied de maïs et enrichir la terre en azote, et des courges, qui couvriront le sol et m'éviteront de devoir biner et pailler. C'est magique. La permaculture, une notion qui est très à la mode depuis quelque temps en France, est en fait vieille comme les Mayas !

Les poules de Philippe s'approchent timidement de la caméra.

— Merci, sourit Émilien en se dirigeant vers les deux chaises. Si je vous ai demandé de nous montrer votre jardin, c'est parce que je crois que c'est une très bonne illustration de ce que peut représenter un potager individuel dans une société où le travail n'est plus dominant. Où, chaque jour, on peut passer une ou deux heures à travailler la terre, pour se nourrir, pour nourrir aussi la terre, selon vos procédés de permaculture, qui permet d'enrichir ce qui nous nourrit. Il y a vingt millions de jardins individuels en France : ça fait déjà vingt millions de potagers disponibles pour vingt millions de foyers. C'est énorme ! Et, pour les autres, particulièrement les habitants des grandes villes, eh bien nous achèterons des terrains, nous installerons de la terre sur les toits, et nous louerons ces espaces pour un euro symbolique à tous ceux qui veulent en profiter : nous ferons des jardins potagers pour ceux qui veulent travailler la terre — les autres pourront en profiter, grâce aux circuits courts ainsi fabriqués. Voilà typiquement une petite révolution simple à faire, mais qui changera énormément de choses. Imaginez que tous les enfants français, dans dix ans, sauront tous semer

des carottes ou planter des choux ! C'est une sorte de révolution d'un seul brin de paille, pour reprendre le titre d'un livre célèbre.

Les deux hommes sont de nouveau assis. Émilien est lancé.

— Tout mon programme fonctionne de cette façon : c'est à la fois très simple à mettre en œuvre, et profondément révolutionnaire.

— Vous seriez donc une espèce de centriste radical ?

Émilien sourit.

— Centriste, c'est un terme qui est plutôt péjoratif dans notre pays. Mais je crois qu'une société de la fin du travail est tout le contraire d'un extrémisme. L'extrémisme, il est de l'autre côté. Ça me semble extrême de travailler huit heures derrière une caisse de supermarché, ou dans un entrepôt à porter des caisses. Trois heures, c'est beaucoup plus raisonnable.

— Mais Émilien Long, vous dites « raisonnable », mais est-ce raisonnable de vouloir plafonner les salaires à 6 000 euros ? Pourriez-vous citer un seul pays démocratique qui ait proposé une idée aussi radicale ? Il me semble que depuis Mao, ou peut-être Pol Pot, ça ne s'est jamais vu !

— Vous voyez, c'est exactement le type de caricature dont je parlais. Vous me rappelez les journaux de droite qui en 1945 essayaient de démontrer qu'instaurer la Sécurité sociale en France c'était faire pire encore que Staline ! Il faut faire attention à ne pas chercher à délégitimer une idée en la transformant en épouvantail, mais en argumentant. Or, quels sont les arguments contre le plafonnement des salaires ?

— Eh bien, la fuite des cadres dans d'autres pays.

— Quels cadres ? Ceux qui estimeront que gagner 6 000 euros par mois en travaillant trois heures par jour, c'est moins bien que de gagner 9 000 euros en travaillant quinze

heures par jour ? Il y en aura, je n'en doute pas. Mais, c'est aussi une certitude, ils seront très peu nombreux. Et certainement pas assez nombreux pour déstabiliser notre économie.

Émilien se sent invincible aujourd'hui.

Rien ne l'arrêtera.

Rien ne l'arrête. Il est excellent, drôle, chaleureux, convaincant.

Rien ne l'arrêtera : sauf lui-même ?

C'est la dernière question de Philippe Martin.

— C'est ma dernière question. À vous écouter, vous avez un programme exceptionnel, qui peut séduire 95 % des Français — en gros, tout le monde sauf quelques rentiers —, qui va reconnecter les gens les uns aux autres, à la terre, à la culture, qui va mettre fin aux cancers, aux ulcères, aux dépressions, aux suicides, aux violences. Bref, seriez-vous, Émilien Long, une sorte de Jésus-Christ du ^{xxi}e siècle ?

Émilien rit, sans répondre. Philippe insiste :

— Vous vous rendez compte qu'à vous écouter, tout est excellent dans ce que vous proposez, et on ne voit pas comment la victoire pourrait vous échapper. Est-ce que vous ne souffrez pas d'une certaine arrogance ?

Émilien cette fois se crispe.

— Vous savez, Philippe Martin, il y a un paradoxe dans ce qui m'arrive. Je me retrouve à porter seul, je veux dire comme candidat à l'élection présidentielle, un projet qui représente tout le contraire de l'idée du pouvoir solitaire. Ou royal. Je ne souhaite absolument pas être un homme providentiel. Je ne le suis pas. Je ne le serai jamais. Je suis là simplement pour proposer qu'on change les règles du jeu. Et il faut le faire, vite. C'est une urgence. Or, dans ce pays ultra présidentiel qu'est la France, je n'ai pas trouvé d'autre façon de faire que d'être candidat à cette élection. Mais ce n'était pas de gaieté de cœur,

croyez-moi. Moi je n'aime pas être candidat. Je n'aime pas cette place. Qui de sain pourrait l'aimer?

Silence étonné de Philippe Martin. Alphonse, derrière la caméra 2, a le visage qui se décompose. Émilien le voit. Il est allé trop loin. Il lui reste trois secondes pour corriger le tir.

— Mais... mes états d'âme, j'essaie de les surmonter. Je suis candidat pour le projet que je représente. Je suis au service d'un monde absolument, radicalement nouveau, qui peut advenir. Ce que vous appelez mon arrogance, c'est peut-être tout simplement ma conviction. Et je pense que c'est aussi celle de beaucoup de Français.

— Merci, Émilien Long.

— Merci à vous.

Le direct est coupé.

*

Philippe a proposé de raccompagner Émilien et Alphonse à la gare de Saumur.

Dans la voiture, le même silence troublé qui a accompagné les dernières paroles du candidat.

Ils arrivent au sud de Saumur, à la zone commerciale de Distré. Des dizaines d'hectares de grands magasins, de restaurants Courtepaille, de jardineries.

Émilien se tourne vers Alphonse :

— Et si on faisait une pastille contre les centres commerciaux ? Là ?

Il leur reste une heure avant le train du retour. Ce soir, ils dorment à Paris : il n'y avait plus de train pour Marseille si tard.

Émilien n'attend pas la réponse d'Alphonse, il se tourne vers Philippe :

— Philippe, vous pouvez nous laisser là ? On appellera un taxi pour aller à la gare.

Ils sont sur le parking du centre commercial. Il est vingt heures quarante-cinq. La nuit tombe. Tout est fermé. Il n'y a quasiment aucune voiture. Des lampadaires, et ces immenses boîtes en tôle pleines d'objets à vendre, vides de toute humanité.

Comme c'est triste.

Émilien marche sur le béton. Seul. Las. Alphonse filme.

Le candidat regarde la caméra :

— Voilà pourquoi nous avons perdu nos centres-villes. Voilà pourquoi nous vivons dans des rues mortes, maintenant. Voilà pourquoi nous ne pouvons plus vivre sans voiture. Voilà pourquoi nous avons perdu la notion même de sociabilité. À cause de ça.

Il fait un geste large autour de lui. Un geste trop large. Il titube.

— Je...

Il trébuche.

Il tombe.

Alphonse comprend que ça ne va pas. Il fonce vers Émilien.

— Qu'est-ce qui se passe Émi ?

— Je...

Il n'arrive plus à parler.

Alphonse est livide.

— Tu peux plus respirer ? Tu vas mourir ?

★

— Il ne va pas mourir, bien sûr que non. C'est juste un malaise vagal, aucune inquiétude à se faire.

Émilien est installé sur le lit de l'ambulance des pompiers. Les gyrophares trouent la nuit qui est bel et bien tombée, cette fois. L'enseigne de Bricoman clignote sous les assauts d'un bleu sinistre.

Alphonse est rassuré. Il faut appeler tout le monde maintenant.

Pour Émilien, ce sera deux jours de repos à l'hôpital. Malaise vagal : lorsqu'il est de cette intensité, sans aucune autre raison médicale, survient en général quand le patient est en surchauffe, notamment à cause de son travail. On parle aussi de *burn-out* ou « syndrome d'épuisement professionnel ».

*

— Merde alors ! Faire un *burn-out* ! C'est pas vrai !

Émilien va bien. Il se repose encore aujourd'hui à l'hôpital de Saumur. Il sortira demain. Isabelle a pu rester s'occuper des enfants. Il leur a parlé en visio : tout va bien les chéris. Il se repose : et ça lui fait du bien. Deux jours off. Les médecins l'ont autorisé à faire son grand meeting le 7, mais seulement s'il lève un peu le pied d'ici là.

Rémi est venu voir Émilien à l'hôpital. Un peu comme toute l'équipe, il est sous le choc.

D'abord Johanna, puis maintenant Émilien.

— Écoute Rémi, c'est rien, rien du tout. Ça n'a rien à voir avec Johanna. Elle, c'est sérieux. Moi c'est juste un coup de mou.

— Un peu plus qu'un coup de mou, quand même... Tu es à l'hosto, mon pote. Toi aussi, tu as trop travaillé.

Émilien regarde son ami avec affection. Il se sent en pleine forme aujourd'hui : ce choc lui a presque fait du bien. Tout a explosé ; tout a été remis à zéro. Toute sa tension négative semble avoir disparu. Plus qu'un épuisement, c'est sans doute une angoisse qui a lâché : angoisse d'être si près du but, angoisse d'être responsable de la maladie de Johanna, angoisse de décevoir tous ceux qui croient au projet s'il se prend le mur le 10 avril.

Rémi sourit gentiment à Émilien.

— On a bien fait de garder ça secret. Tu imagines dans *Le Canard*? « Le paresseux surmené » ! Ou alors « Trop de paresse tue le paresseux » !

Un silence.

Il y a autre chose, et Émilien, qui connaît bien son ami, le sent bien.

— Rémi, qu'est-ce qu'il y a ?

— Émi, je suis embêté. J'ai un truc... Je ne sais pas comment te dire.

— Mais vas-y mon pote, tu ne vas pas faire des manières avec moi...

Rémi est presque rouge, intimidé.

— Je... Bon, l'histoire c'est : à un Atelier du temps libre, j'ai rencontré une femme, que j'avais croisée il y a une dizaine d'années. Elle était à l'époque journaliste à *Challenges*. Bon. Elle a arrêté, elle est partie de Paris, elle s'est installée dans un tout petit village d'Indre, Reuilly. Elle est potière maintenant.

Émilien l'écoute en souriant.

— Voilà, je suis hyper amoureux d'elle. C'est vraiment le coup de foudre à l'ancienne. Je veux dire, je l'ai vue, et je me suis dit que je voulais vivre avec elle. Ça ne m'était jamais arrivé. Jamais... Tu le sais...

— Mais c'est génial Rémi !

— Elle s'appelle Suzanne. Elle a mon âge... Et... c'est quelqu'un d'incroyable. Elle est venue aux Ateliers du temps libre parce qu'elle est militante, depuis un moment : après son départ de Paris, elle a radicalement changé de vie. Elle n'a pas de portable, pas de voiture, pas de télé évidemment, pas de carte bleue. Elle adore notre projet : elle s'astreint à ne faire que trois heures de poterie par jour. Pas une minute de plus.

Rémi Lachemise, amoureux — pour de vrai. Qui l'eût cru ?

Émilien ferme les yeux un instant. Autour de lui, tout le monde semble transformé par cette campagne — parfois en bien, parfois en mal. Et lui ? Lui n'a rien d'autre à faire qu'à attendre l'élection. Serrer les poings jusqu'au bout.

J'allais sous le ciel, muse, et j'étais ton féal.

7 avril 2022

J - 3

Passé Le Mas-d'Azil la route s'est encore resserrée. Et puis le village est apparu.

Émilien est sur son vélo. Seul. Seul, mais il a accepté la demande d'Alphonse, il y a un drone qui le filme d'en haut et qui retransmet les images, sur le grand écran au village, mais aussi sur les chaînes d'info. Sur les quatre chaînes d'info françaises !

Émilien a un vrai vélo, cette fois : cadre en carbone, dix-huit vitesses — les médecins lui avaient dit que le sport c'était bien, sans forcer, une dizaine de kilomètres à vélo, avant le meeting, très bien, ça vous détendra, ça vous chauffera, vous serez en parfaite condition en arrivant.

Et c'est le cas. Il arrive à l'entrée du village, il pose son vélo sur la pancarte « Camarade ». Pas sur la pancarte, en réalité : il y a une dizaine de vélos déjà déposés là. Et d'autres encore, derrière, au loin, des centaines. Et des voitures aussi, des camping-cars.

Il marche dans le village. Jeudi 7 avril 2022, il est dix-huit heures trente — ce n'est pas seulement un meeting, c'est « Trois jours pour le temps de vivre », trois jours autour de la notion de temps libre, de partage d'expérience, de dialogues et de rencontres, et aussi de spectacles, de lectures, de cinéma ; trois jours de fête utopique, trois jours hors du temps capitaliste, productiviste : le principe étant, pour les salariés, de poser trois jours de congés, du mercredi au vendredi, pour ensuite rentrer chez soi le week-end et aller voter dimanche.

Ce jeudi à dix-huit heures trente on est au milieu du gué : Émilien aurait voulu, lui aussi, participer aux trois jours entiers, comme un visiteur lambda il aurait coché le mercredi l'atelier « Mieux comprendre les arbres », puis la projection de *Out 1 : Noli me tangere*, la version longue du film de Jacques Rivette, douze heures, de vingt et une heures jusqu'à neuf heures le jeudi, puis l'initiation à l'accrobranche, l'atelier « Broder pour se faire entendre, du Mexique au Maroc », les rencontres littéraires « Écrire ou agir ? », le spectacle de trapèze à la bougie le jeudi à vingt et une heures, l'atelier « Faire son pain simplement » vendredi matin, le grand déjeuner « Galettes et crêpes du monde entier », et enfin le concert final le dernier soir, mêlant vieilles gloires (Manu Chao, Arthur H., Jane Birkin) et jeune génération engagée autour de la candidature d'Émilien (Angèle — et sa fameuse chanson « Flemme » —, Big Flo & Oli, Pomme) — malheureusement Émilien n'est pas un visiteur lambda, il a des entretiens à donner encore, tant que la campagne officielle dure, jusqu'au vendredi soir, et aussi la visite qu'il avait promise depuis bien longtemps à La Ruche, à Besançon, une résidence pour handicapés mentaux et moteurs qui fonctionne sans horaires fixes, avec beaucoup de souplesse, une sorte de Summerhill du handicap : il y sera demain, vendredi.

La scène est dressée à côté du cimetière, au-dessus du village proprement dit.

Émilien marche, toujours tout seul. Il voit Alphonse, en régie. Et Nasser. Et Éva. Marguerite. Le Baron. Souleymane (ah oui j'aurais voulu aussi aller à la lecture de poèmes faite par Souleymane ce matin). Johanna n'est pas en régie, mais elle regarde, dans sa chambre d'hôpital à Marseille, sur la télé, le meeting. Elle lui a envoyé un SMS : « Forza ! » Rémi, lui, est

resté à Reuilly avec son amoureuse — devant la télé aussi, chez une voisine : ils se sont parlé tout à l'heure.

Émilien monte sur la scène. Il n'y a pas d'annonce, pas de musique triomphante — il a toujours refusé, en meeting, ces mises en scène tapageuses et envahissantes. Il arrive sur scène, comme ça, il commence à parler, dans le brouhaha. Et puis petit à petit le silence se fait. Ou alors, comme à Aix, il parle en mouvement, sans tambour ni trompette pour l'annoncer.

Je ne suis et ne serai pas le messie. Je suis un type qui s'est fait le porte-parole d'une idée. De cette idée. Ils peuvent m'écouter pour savoir à quoi ils s'engagent s'ils votent pour moi, mais je ne deviendrai pas une rockstar. Je ne suis pas un homme providentiel. Je ne suis pas un demi-dieu. Je ne suis qu'un porte-parole. Pour ce projet.

Émilien est au milieu de la scène. Il a pris le micro. Devant lui, il y a déjà mille ou deux mille personnes. D'autres arrivent.

Il commence très doucement. Presque en chuchotant. Tout le monde ne l'entend pas, à Camarade. Mais tout le monde l'entend à la télévision.

— Nous voulons changer le monde. Nous pouvons changer le monde. Car.

Il attend. Il monte un peu la voix.

— Nous.

Même jeu.

— Sommes.

Même jeu.

— LE MONDE!

Le public explose.

Il peut y aller.

Il peut dire ce qu'il avait à dire. Il peut prendre le temps de le dire, comme il veut, sans être interrompu, sans devoir faire court, sans commenter les petites phrases.

Il peut parler.

De la culture et des cultures : articuler une pensée de la terre et une pensée du développement humain ; l'un ne peut aller sans l'autre, et vice versa. L'humain doit se cultiver comme il doit cultiver : pleinement mais sans rien détruire. S'enrichir en enrichissant.

Du monde numérique : chaque abonné Français coûtera une taxe à chaque GAFA. Ils veulent exploiter vos données gratuitement ; ce sera terminé, ils nourriront le budget de l'État. Et, évidemment, plus aucune puissance publique, nationale ou locale, ne travaillera avec ces multinationales : nous aurons un *cloud* local, des logiciels libres et ouverts, un contrôle de toutes les technologies. Et puis un jour, si nous sommes assez nombreux à y croire, nous nous passerons de tous ces emprisonnements numériques, nous quitterons les réseaux fermés, et nous tenterons aussi de nous détacher des écrans, autant que faire se peut.

Des migrants : bien sûr que ma sœur est à la Cimade. J'en suis fier. Mais ce n'est pas ma grande sœur qui m'a convaincu de proposer la régularisation de tous les sans-papiers en France. C'est le bon sens, tout simplement.

De la paresse : dites l'oisiveté si vous voulez. Dites l'*otium*, si vous êtes latiniste. Dites le repos. Dites le temps libre. Dites la fin du travail. Dites ce que vous voulez, du moment qu'on inverse l'état de notre société. Que l'activité est choisie et non plus subie. Que la vie est intense et non plus écrasante. Que le matin on se lève en sachant pourquoi.

Des sujets dits régaliens : qu'on arrête de nous bassiner avec l'idée que la paresse risque d'emmener la France dans un

épouvantable laisser-aller face à l'insécurité galopante. C'est absurde : réduire les inégalités et la souffrance au travail donnera une société plus apaisée, pas le contraire.

De cette opposition frontale avec tous les autres candidats, tous ceux qui veulent détruire pour produire : peu importe qu'ils aient le projet de corriger un peu (ceux de gauche) ou presque pas (les autres) cette destruction massive des humains et de la planète qu'ils habitent. La France n'a plus besoin de se débattre dans l'aporie d'une croissance dite verte, d'une solidarité semi-libérale, d'un esprit « start-up » qui ressemble à un « end-down » en réalité. La France peut se construire par le moins. Moins de destruction. Moins de travail. Moins de fuite en avant.

Et ainsi de suite.

Dire, une dernière fois, tout ce qu'il a dit pendant toute cette campagne. Le dire avec joie, avec bonheur : le bonheur d'être dans cette générosité, de savoir qu'au fond il y a tant de Français capables de la comprendre, de la vouloir, cette générosité. Et qu'enfin cela a lieu. Enfin il se passe quelque chose : qui va dans le bon sens.

Devant lui, le public du meeting. Ses électeurs. Ses sympathisants surtout, ceux qui depuis un an ont participé aux Ateliers du temps libre, ont pris « l'heure qui nous est due », ont évangélisé autour d'eux les productivistes. Sont venus l'écouter ici ou là durant la campagne ; ces camarades, aujourd'hui, tous réunis devant lui.

Ils sont différents, multiples, infinis.

C'est eux la France ; c'est eux.

C'est nous.

C'est vous, lecteurs.

Il avait promis à ses médecins qu'il ne ferait pas plus d'une heure et demie. Et à Alphonse, aussi : à vingt heures il faut laisser la place aux JT.

Nous ne serons plus esclaves du temps subi...

Il n'y aura plus le monde du travail d'un côté...

Cette force commune vous la percevez comme moi...

Quelle place peut-il y avoir pour une pensée autre...

Et puis, de nouveau :

Car.

Nous.

Sommes.

Le monde !

Dans trois jours : premier tour.

10 avril 2022

J

Il va être vingt heures sur la pendule molle du couvent Levat. Tout le monde attend les résultats.

Émilien sait parfaitement ce que veulent dire les chiffres qu'il reçoit depuis quelques dizaines de minutes. Il connaît le résultat. Il a voulu faire comme si, il a dit à son équipe de ne pas s'échauffer. De ne pas triompher. D'attendre sereinement.

Il a vraiment écrit deux textes différents, l'un pour prendre acte de sa défaite, l'autre pour célébrer sa qualification au second tour. Mais il sait très bien que c'est ce dernier qu'il va prononcer. Les chiffres, ils ne font plus de doute maintenant. Il sait qu'il a gagné son pari : emmener le droit à la paresse au second tour d'une élection présidentielle.

En bas, devant les hamacs, tout à l'heure, ils allumeront des lumières et les journalistes, qui sont pour l'instant parqués de l'autre côté, à l'entrée du couvent, viendront s'installer pour filmer sa déclaration en direct.

Il veut prendre son temps. Pas seulement pour savourer. Aussi pour montrer que maintenant, vraiment, c'est son rythme à lui qui va s'imposer — et plus celui des chaînes d'info, des tweets et des hystéries de l'information en temps réel.

Il est presque vingt heures. Philippe Martin a rendu l'antenne sur France 2. Le téléphone d'Émilien, qui ne cesse de vibrer depuis une heure, vibre de nouveau : SMS de Philippe Martin qui commence par « Bravo ! ». Pas le temps de le lire. De tous les lire.

Émilien pense à Augustine et Pierre, chez leur maman, sans doute devant la télévision. Il devrait peut-être les

prévenir ? Non. Ne pas leur mettre cette pression supplémentaire, de leur donner les résultats *avant*. Les laisser croire qu'il ne sait pas, comme eux.

Élisabeth Crayeville : 24 %.

Émilien Long : 19 %.

Puis le RN, 18 %, le candidat officiel de droite, 13 %, le Printemps pour la France, 12 %, tous les autres en dessous de 10 %.

Trop de candidats, trop de dispersion de voix. Mais, clairement, deux personnes en tête. L'une plus basse que prévu ; l'autre, plus haut que prévu.

L'autre : c'est lui.

France 2, toujours :

— Il est maintenant vingt heures. Les deux candidats en tête de l'élection présidentielle de 2022 sont...

Deux images tournoient virtuellement jusqu'à faire apparaître ces deux visages, une femme d'autorité, un homme décroissant. Et leurs noms : Élisabeth Crayeville et Émilien Long.

— Eh bien oui, le second tour opposera dans deux semaines la candidate de la majorité sortante, ce solide centre de l'échiquier politique, en faveur du travail et du productivisme, à l'outsider le plus étonnant de l'histoire politique française, le candidat de la fin du travail, de l'écologie radicale et du blocage des salaires. C'est véritablement une nouvelle ligne dans notre pays qui se dessine, une nouvelle page qui s'écrit. Même s'il semble évident qu'Élisabeth Crayeville va faire la course en tête...

Émilien tape du poing sur la table. C'est reparti pour deux semaines de propagande. Deux semaines où, toujours et encore, il va devoir rester calme, faire preuve de pédagogie, rappeler que l'utopie réaliste c'est possible. Qu'il est

économiste. Prix Nobel. Que des dizaines de scientifiques ont validé ses modèles. Que toutes les études, qu'elles soient économiques, climatiques, éthologiques, démontrent que l'humanité va dans le mur. Sauf si on change vraiment de modèle.

Ou alors s'énervier encore plus. Ne même plus répondre. Ne plus parler que sur internet. Et créer une sorte de gazette qui serait distribuée dans la rue. *Le Paresseux*, sous-titre : « Paraît peu, paraît quand il peut ». C'est bien, ça. Et on rajoute : « Émilien Long dit ce qu'il veut ».

Toc-toc à la porte.

C'est Nasser.

— Émi, on donne quel horaire pour ta déclaration ?

Émilien le regarde avec un peu d'étonnement :

— Bah, et l'émotion, alors ?

Nasser explose de rire ; de tensions — il est presque en larmes. Il prend Émilien dans ses bras.

— On a réussi ! Tu es au deuxième tour ! C'est fou !

Émilien descend rejoindre l'équipe dans la grande salle du bas, l'ancien réfectoire. Applaudissements, joie, larmes. Alphonse et Nasser sont dehors en train d'organiser le direct à venir. Marguerite a les joues rouge carmin. Le Baron et sa femme se tiennent par la main, joyeux. Souleymane passe de groupe en groupe, son boubou sur son corps lourd semble léger comme le vol d'un colibri. Éva danse avec son fils et son mari. Tout le monde rit, parle fort, répond à des messages. Quelqu'un montre à Émilien une photo de Rémi et de sa potière en train de trinquer avec leurs voisins d'Indre : là-bas aussi, c'est la fête.

De tous les téléphones, celui d'Émilien vibre le plus, mais voilà qu'il sonne : c'est Christine, la mère de ses enfants. Elle est la seule à qui il a laissé le mode sonnerie, au cas où il se passerait quelque chose d'important.

Il décroche.

C'est les jumeaux :

— Bravo papa ! Tu as gagné ! Papa, tu vas être président ?

Les remercier. Les calmer. Les embrasser. Leur promettre que demain il viendra les chercher à l'école. Raccrocher.

Remonter terminer d'écrire son discours.

Mais avant cela, évidemment : appeler Johanna. La remercier. Lui dire que tout cela c'est grâce à elle. Et maudire le destin : elle devrait être là, avec eux, et pas dans une chambre d'hôpital, à la Timone, entre deux séances de rayons.

*

Dans la cour à l'arrière du « coupe-vent », tout est prêt, les caméras sont installées. Il y a une estrade, avec une guirlande lumineuse et des lampions de toutes les couleurs : on dirait une guinguette plutôt qu'un QG de campagne. Nasser a été parfait.

Il y a l'équipe d'Émilien, et plein de Marseillais, du quartier de la Belle-de-Mai ou de plus loin. Il y a des journalistes de vingt-trois pays différents. Il y a deux thésards en sciences politiques qui ont choisi cette campagne comme objet d'étude. Mais quoi, je ne suis finalement qu'une souris de laboratoire, destinée à être mesurée, étudiée, scrutée ?

Émilien marche au milieu de cette joyeuse foule. Il est en espadrilles. Le candidat arrivé deuxième au premier tour de l'élection présidentielle est en espadrilles ! Ça fait une info sur le *live* du *figaro.fr*. Ça fait beaucoup de tweets. Beaucoup de commentaires.

Et pourquoi pas en espadrilles ? J'ai passé la journée en espadrilles, ce matin quand je suis allé voter à l'école des Abeilles, il y avait des journalistes mais personne n'a relevé que j'avais des espadrilles. Ce n'était pas si important. Ça ne

l'est pas plus maintenant. En quoi avoir des espadrilles aux pieds serait-il la mesure d'une bonne ou mauvaise capacité à gouverner ?

Émilien marche très calmement. Il prend le temps de traverser la petite foule qui est là (Nasser a imposé qu'on respecte la jauge de trois cents personnes, ce sont les règles officielles au couvent Levat, fixées par la mairie de Marseille) en saluant les gens, en discutant un peu.

Sur France 2, le chroniqueur Philippe Martin s'amuse :

— Comme à son habitude, Émilien Long prend son temps. Il dicte son temps. Il refuse l'obligation de parler dès qu'il est à l'image, de répondre à chaque sollicitation. Il est fidèle à sa ligne de conduite. À son projet politique. Et c'est intéressant, car cette cohérence est aussi son arme. Moins il est soumis aux règles habituelles de l'habitus politique, plus il séduit une partie de l'électorat qui ne veut plus de la société telle qu'elle s'est dessinée depuis l'après-Seconde Guerre mondiale. Ce qui explique son score très élevé ce soir, et, *a contrario*, le score plutôt faible de celle qui termine en tête, mais une tête moins triomphante que prévu.

À vingt heures dix, Élisabeth Crayeville a fait sa déclaration : sobre, presque un peu abattue — il a fallu ruser pour ne pas parler de déception, alors que son score est plus faible que ce que tous les sondages avaient annoncé. Difficile d'être dans le triomphalisme ; facile en revanche d'appeler tous ceux qui ne peuvent se résoudre à une société de la flemme (pas « glande », Élisabeth, « flemme » !) à la rejoindre au second tour.

Toutes les télés ont ensuite convergé vers Marseille, où la fête bat son plein. La Canebière s'est remplie de monde, la foule descend vers le Vieux-Port, comme si l'OM avait remporté la Ligue des Champions. Sur France 2, l'image rebascule au couvent Levat, sur Émilien au milieu de la foule, dans le

jardin. Le présentateur tente de meubler un peu et puis lance à son équipe sur place :

— Vous pourriez peut-être vous approcher du candidat pour que nous ayons le son ?

L'ingé son s'approche d'Émilien : à l'image, on voit ce technicien pointer son micro en direction d'un couple de trentenaires en pleine discussion avec le candidat.

— Oui c'est sûr qu'avec seulement trois vitesses je souffre dès qu'il y a un peu trop de côtes.

— Mais vous pourriez avoir un vélo plus léger, tout simplement.

— Non, j'adore le type hollandais, la façon dont on se tient très droit. Et puis les vitesses se passent dans le moyeu, ça ne déraile jamais, c'est hyper confortable.

— Il y a des modèles similaires moins lourds, en carbone, le vôtre doit bien avoir quarante ans. Il doit peser au moins vingt kilos !

— Je sais bien, je l'ai vu avec celui qu'on m'a prêté dans l'Ariège. Mais pour ici, à Marseille, non. Vous savez, parfois on préfère du vieux matériel lourd que du performant un peu moche.

Sur France 2, le présentateur est stupéfait. Et il décide de le dire aux neuf millions de personnes qui le regardent :

— Alors toute la France attend la déclaration d'Émilien Long, et en fait il est en train de parler de son vieux vélo à des inconnus...

Émilien n'entend pas ce commentaire ; ne le saura que plus tard. Ce qu'il fait, ce n'est même pas calculé. C'est sincère : c'est comme ça. Pourquoi ne pas parler de son vélo ? Est-ce moins important que le reste ?

Il continue à bavarder avec les gens en avançant, tranquillement, longuement.

Puis il arrive sur l'estrade. Il monte avec Marguerite, avec Éva, avec le Baron, avec Souleymane. Nasser est en régie, là-bas. Et Alphonse avec les dizaines de journalistes qui sont là : caméras, micros, smartphones.

La foule applaudit ce petit groupe emmené par Émilien.

Qui sourit calmement :

— Le.

Il laisse un petit silence.

— Temps.

Un autre silence.

— De.

Encore un silence.

— Vivre !

Ovation.

— Oui, prenons le temps de vivre. Acceptons d'être en vie. De ne plus être des appendices consuméristes d'une société en roue libre. Acceptons d'exister par nous-mêmes, pour nous-mêmes.

Il a posé son cahier devant lui, sur le pupitre : c'est déjà son troisième cahier Babar. Qui aurait cru que l'éléphant l'emmènerait aussi loin ? Sur le pupitre, le pupitre que regarde en ce moment en direct une vingtaine millions de téléspectateurs français (et un ou deux millions de plus un peu partout dans le reste du monde), au lieu qu'il soit écrit « Émilien Long 2022 », comme chez chacun de ses concurrents candidats, il y a simplement le paresseux dessiné par Simon Roussin. Et rien d'autre.

Émilien regarde son cahier. Moue dubitative. Il le referme : il a presque l'impression que Babar lui fait un clin d'œil.

— Allez, plutôt que de parler, on n'a qu'à chanter ! Tous ensemble, vous ici, et vous, devant vos écrans. Chantons ensemble une chanson d'une époque si lointaine et si proche.

Et il commence :

— Quand nous en serons au temps des cerises
Et gai rossignol et merle moqueur
Seront tous en fête
Les belles auront la folie en tête
Et les amoureux du soleil au cœur
Quand nous chanterons le temps des cerises
Sifflera bien mieux le merle moqueur.

Il prend son temps. Avant de se remettre à parler.

— Oui, il est venu, le temps des cerises. Souvenez-vous qu'avant 1936 la notion même de congés payés n'existait pas. L'être humain devait travailler sans jamais avoir droit au repos s'il voulait continuer à gagner sa croûte. Un jour peut-être, nos descendants se souviendront du temps où il y avait des salariés. Où il fallait aller au travail. Et ils riront. Ils riront tellement.

Et il rit. Il se laisse aller à un rire, énorme, interminable. Et, comme tous les rires, c'est communicatif : son équipe rit. Son public rit. Les journalistes même se mettent à rire. Nadia rit.

Et, un peu partout en France, devant télévisions, téléphones, tablettes, des gens rient.

Le temps : de rire.

17 avril 2022

Dans les hamacs. Dans le jardin du coupe-vent. Qui n'a jamais porté aussi mal son nom : le mistral souffle fort aujourd'hui. Mais Émilien a proposé une réunion là, dehors.

Une réunion ? Ce n'est pas vraiment une réunion. On a expédié les discussions autour du débat du second tour, ça fait une semaine que c'est le sujet principal des discussions. On a fait le tour.

Émilien voulait qu'on parle d'autre chose. De tout autre chose.

Ils imaginent le monde d'après. Si Émilien ne gagne pas, si tout s'arrête le 24 avril. Ce qu'ils feront, les uns et les autres. L'hypothèse inverse, il est interdit d'en parler. Émilien y pense, lui : c'est obligé. Mais, par superstition, personne n'en parle. Personne.

C'est Alphonse qui commence :

— J'avais le projet de m'associer à Rémi pour créer une agence des bonnes pratiques, une sorte de plate-forme qui recense et met en relation tous les gens qui font des choses bien, différentes, intéressantes, mais maintenant qu'il est avec sa potière, c'est fichu...

Marguerite devient toute rouge :

— Et pourquoi tu ne me proposes pas ? On pourrait monter un super outil open source, qui marcherait pour le monde entier.

Alphonse sourit :

— Mais oui, Margot ! Ce serait super de le faire tous les deux !

Souleymane sourit :

— Le monde entier, il faut y aller ! Moi j'y crois aussi. Si on n'a pas réussi à convaincre les Français, on pourrait essayer de faire bouger le monde. Créer un bureau international de la paresse. J'ai envie de réfléchir à ça. J'ai envie d'être un oiseau migrateur qui porte partout la bonne parole. Partout ! Adieu le couvent Levat, je dois partir ! Je m'envole.

Il fait semblant de se lever et de battre des ailes. Se recouche dans son hamac.

Ils le regardent tous avec affection. Ils savent que, quoi qu'il arrive, cette histoire-là, celle qu'ils ont vécue tous ensemble, elle est finie. Ils ne se retrouveront plus jamais dans cette cour, dans ces petits bureaux. Ils ne rigoleront plus ensemble dans cette cour. Ils n'inventeront plus de formules magiques, de slogans marrants, d'idées géniales, pour changer la face de ce pays.

Au tour d'Éva :

— Moi je vais rester ici, à Marseille. Et je vais monter ma propre maison d'édition. J'ai plein d'envies de livres, d'objets aussi, j'ai envie d'être libre de faire des choses comme ça vient, de ne pas être dans un modèle formaté. J'ai envie de redevenir une artisane. De bricoler du rêve.

Ce sont tous des poètes, en fait. Ils ont des étoiles dans les yeux ; tous, avec des façons différentes de l'exprimer.

Nasser, lui, hésite. Hésite encore :

— La logique voudrait que je reprenne la boîte de transport avec mon associé. Mais je ne sais pas si j'y crois encore. Je ne sais pas si j'ai encore envie. Je me demande si je ne peux pas monter une structure associative pour les gamins d'ici, un truc qui combine aide pour les devoirs, ouverture à des loisirs, culturels, sportifs, et qui incite au débat, à la prise de parole. C'est tellement nécessaire, pour les quartiers nord.

Le Baron opine :

— Moi j'aimerais bien vous aider, tous. Chacun de vos projets me plaît, et moi je n'ai plus le courage d'en lancer un nouveau. Alors je viendrai vous voir et vous filer des coups de main, si vous avez besoin de moi.

— Bien sûr qu'on aura besoin de toi !

Un silence. Un long silence.

Tout le monde attend qu'Émilien prenne la parole. C'est le seul qui n'ait rien dit.

Un tout petit bruit, comme un murmure, comme un piaillage de moineau. Comme un couinement de souris. Comme un vrombissement d'abeille.

Comme s'il chantait tout doucement dans son hamac.

« Je ne veux pas travailler... »

19 avril 2022

La lumière l'éblouit, mais ça lui fait presque du bien. Il s'y accroche comme à un talisman. Une pierre philosophale.

Débat du second tour : une vingtaine de millions de Français regardent cet étrange face-à-face, ces deux étonnants candidats qui vont s'affronter. Qui vont tenter de les convaincre. L'attente est forte — ce n'est pas une élection comme les autres ; c'est rare que le choix soit aussi tranché entre deux conceptions antagonistes du monde.

Le tirage au sort a offert l'ouverture à Élisabeth Crayeville. Elle attaque fort.

— Je suis très heureuse de ce débat. De cet ultime moment de confrontation. De ce temps de clarification obligatoire. Enfin. Enfin, monsieur Long, les Français vont pouvoir se rendre compte que votre programme, sous des dehors chatoyants, est une catastrophe absolue pour notre pays. Un danger effroyable. Une mise à bas de ce qu'est la France, de ses capacités, de ses réussites. En un mot, que vous êtes un agent de la défaite. Que vous avez le projet de détruire l'économie française. Que votre appel à la flemme est grotesque, pathétique, pitoyable.

Au tour d'Émilien.

Il sourit.

Il lève la main, lève la main d'un geste ferme, une main les doigts légèrement ouverts en mouvement vers son visage et puis il replie tout sauf l'index qui vient se placer devant sa bouche — et il se tait. Il se tait, c'est incroyable : en direct sur les plus grandes chaînes de France, et un peu partout dans le monde, devant des dizaines de millions de téléspectateurs : le silence.

Les présentateurs aimeraient interrompre cette attente, mais Émilien leur fait aussi le geste de se taire. Et ils se taisent. Et même Élisabeth Crayeville se tait.

Puis Émilien :

— Le silence. Vous savez ce que c'est, le silence ? On n'écoute plus le silence, dans notre monde, avec notre mode de vie. On ne croit plus au silence. On ne croit plus qu'au bruit, à la notification permanente, à l'information perpétuelle, à la communication infinie. Et on se trompe, madame Crayeville. Vous vous trompez. Je ne suis pas dangereux. Mon programme n'est pas dangereux. Ce qui est dangereux, c'est notre mode de vie actuel. L'état de stress, de tension permanente. La pollution, sonore, chimique, visuelle. Les pesticides. Les taux de cancers qui sont délirants. Les quantités d'antidépresseurs ingérés qui sont ahurissantes. Aujourd'hui, le danger, il est de votre côté, madame Crayeville. Je ne vous accuse pas, vous personnellement. Mais j'accuse le modèle que vous représentez, le modèle productiviste, celui qui consomme plus de ressources qu'il n'y en a de disponibles. Ce modèle est, quoi que vous en pensiez, terminé. Il ne pourra guère aller plus loin. Voilà pourquoi il me semble...

La présentatrice, incisive trentenaire, l'interrompt :

— Attention, monsieur Long, vous avez déjà consommé beaucoup plus de temps que madame Crayeville. Avec votre... moment de silence, vous en êtes à presque quatre minutes, contre moins de deux pour votre adversaire.

Émilien regarde les journalistes en souriant :

— Vous avez décompté le silence de mon temps de parole ?

— Évidemment, monsieur Long, car c'est vous qui avez souhaité ne pas parler alors que c'était votre tour.

— Le silence est à tout le monde. Il n'a pas d'auteur : c'est

ce qui est beau avec le silence. Mais soit. Soit : vous pouvez compter le silence comme mon temps de parole, ça va.

En coulisses, dans deux pièces différentes, les deux équipes des deux candidats sont réunies, et ponctuent le dialogue de commentaires. Côté Long, on n'est guère surpris : Émilien s'était entraîné plusieurs fois, face à Éva ou face à Souleymane qui mimaient la candidate — à chaque fois, même s'il avait annoncé qu'il tenterait une option plus « classique », il n'avait pas pu s'empêcher de se laisser aller à cette façon de faire : sa façon de faire, en réalité, son caractère, son envie de ne pas accepter de trop tout prendre au sérieux. Même un débat comme celui-là. Surtout un débat comme celui-là.

Côté Crayeville, en revanche, on n'avait pas imaginé ça : dans les tests des jours derniers, personne n'avait tenté un joker aussi décalé que ce que se permet Émilien ce soir — tout simplement parce que, parmi les énarques et communicants qui entourent Élisabeth, personne n'est capable de fantaisie. D'ironie. De légèreté.

— Monsieur Long, vous êtes ce fameux candidat populiste que nous prenons l'habitude, et c'est bien malheureux, d'avoir en France maintenant presque à chaque fois au second tour. En 2002, en 2017, et maintenant en 2022, un candidat qui représente le prurit d'une petite proportion d'électeurs qui se croient écoutés par un épouvantail qui promet tout et le contraire pour se hisser au second tour. Ce furent deux populistes d'extrême droite, père et fille, et maintenant c'est un populiste d'extrême gauche, qui au lieu de s'en prendre aux étrangers ou à l'Europe, s'en prend aux travailleurs. Avouez qu'on n'a guère progressé, d'un point de vue intellectuel.

— Madame Crayeville, je vais vous proposer un nouveau temps de silence. Il est pour vous. Mais il est aussi pour les téléspectateurs ; un petit temps de réflexion ; de méditation

intérieure. Dans la mesure du possible, je vais vous demander, vous qui êtes derrière votre télévision, de ne pas commenter entre vous, mais bien de réfléchir individuellement. Pourquoi qualifier de populiste un programme politique qui propose de diminuer fortement le temps de travail ? Pourquoi vouloir mettre sur un pied d'égalité un programme qui promeut le rejet des autres, des étrangers, et mon programme qui est au contraire un projet qui remet au centre le mot « fraternité », qui, ne l'oublions pas, conclut la devise de notre pays. Ce temps de méditation, il peut être consacré à se demander pourquoi mon projet fait peur, alors qu'il est d'une absolue sérénité. Pourquoi il pousse Mme Crayeville à me qualifier d'extrémiste alors que je défends un projet d'abaissement des contraintes : moins de travail, moins de bruit, moins de violence, moins de maladies. On va donc prendre un petit temps de silence, et, évidemment, chers présentateurs, vous allez, de nouveau, le compter sur mon temps de parole.

Cette stratégie, tout incroyable qu'elle paraisse, est tout à fait pertinente : Élisabeth Crayeville se noie dans les critiques, les attaques, alors qu'Émilien, grand prince, demande à chacun de prendre le temps de réfléchir à son programme. Or, c'est moins la nervosité bruyante que la concentration tranquille qui permet de prendre de bonnes décisions. En l'occurrence : savoir pour qui voter.

Mais cela n'exclut pas, côté Émilien, des phases un peu plus offensives.

Élisabeth Crayeville est en train de l'attaquer :

— Monsieur Long, la présidence de la République, ce n'est pas une galéjade. C'est un poste d'extrême responsabilité. C'est le poste où on appuie sur le bouton rouge, celui de la bombe atomique. Moi je suis désolée, je n'aimerais pas qu'un

farceur qui veut mettre des potagers un peu partout soit aussi celui qui décide s'il faut lancer une bombe atomique sur un pays ennemi.

— Vous pensez que parce que je propose le développement des potagers individuels, je ne serais pas en mesure de gérer la défense de notre pays ?

— Pour tout vous dire, je pense que vous ne connaissez pas du tout ce sujet. Vous êtes obsédé par votre proposition de flemme généralisée, et ça fait peur, vous comprenez ! Que feriez-vous si demain vous deviez présider un Conseil de défense, face à une attaque ennemie ?

— J'aurais, comme n'importe quel président, une équipe. Un état-major. Un cabinet de défense. Par ailleurs, je vous rappelle que je suis économiste de profession. Que j'ai reçu le prix Nobel pour mes travaux. Je ne suis pas un clown du cirque Zavatta. Je pense connaître le sujet de la défense de la France aussi bien que vous.

Sourire gourmand de la candidate, qui se plonge dans ses notes.

— Très bien, alors, voyons... Quelle est la puissance totale des armes nucléaires françaises ?

Émilien la regarde très calmement.

— Trois cents têtes nucléaires, dont une cinquantaine en missiles air-sol moyenne portée, le reste réparti sur nos quatre sous-marins nucléaires lanceurs d'engins.

Elle fait des yeux ahuris. Comment pouvait-il savoir que j'allais demander ça ? Il y a une taupe chez moi ? Elle continue :

— La liste des pays qui possèdent l'arme nucléaire ?

— À eux seuls, la Russie et les États-Unis ont 90 % des stocks d'armes atomiques. Les autres pays membres du club sont, outre le nôtre, le Royaume-Uni, la Chine, la Corée du

Nord, le Pakistan, l'Inde et Israël. Sachant que ce dernier pays ne l'a jamais reconnu officiellement. Sans oublier que l'Afrique du Sud a eu des armes atomiques mais n'en a plus. Et que l'Iran continue, évidemment, ses recherches.

— Quel est le dernier traité de dénucléarisation ?

— Traité New Start, en avril 2010. Avancée modeste, qui n'a pu être que prolongée, jamais améliorée. Voilà typiquement un sujet sur lequel je compte m'investir comme président : relancer les négociations de dénucléarisation.

Elle est exaspérée, cela se voit. Pour Émilien, c'était facile : depuis toujours il retient toutes les données qu'il voit passer quand il lit un article, un livre, quand il discute avec un spécialiste. Et il a parfaitement préparé ce débat : il a balayé l'ensemble des questions, des thématiques, des données qui sont cruciales en France. Il peut répondre à tout, il a un avis sur tout — il n'est pas seulement l'homme de la paresse, il est un homme réfléchi, qui défend son projet tout en parvenant à l'articuler avec l'ensemble des enjeux qui structurent cette élection.

Et puisqu'elle veut jouer à ça :

— Et pour le traité « Ciel ouvert », vous proposez quoi ?

Élisabeth Crayeville blêmit. Merde, « Ciel ouvert » c'est quoi ? C'est météorologique ?

Elle fait un geste de dédain. Il reprend :

— Le programme international de vols de surveillance non armés. Il date de 1991, mais Trump en a retiré les États-Unis à la toute fin de son mandat et pour le moment les négociations pour remonter un programme similaire sont au point mort. Comme quoi, une ministre de l'Économie peut aussi ne pas tout savoir sur les relations internationales. Mais je ne m'inquiète pas, je suis certain que vous sauriez, si vous étiez au pouvoir, vous entourer d'une équipe compétente.

Les journalistes qui couvrent le débat et ceux qui le commentent en direct ne savent pas très bien sur quel pied danser : Émilien domine-t-il ? Ou au contraire ne fait-il que convaincre ceux qui penchaient déjà pour lui ? Difficile de bien analyser ce qui se passe : ce candidat qui semble parfois allumé, parfois *control-freak*, est-il rassurant ou inquiétant ? Et elle, la favorite de départ, est-elle en train de perdre des points ? Combien ?

En coulisses, chaque camp se persuade que son champion fait la course en tête : les énarques côté Crayeville ricanent face à l'étrangeté d'Émilien ; les poètes côté Long se réjouissent des limites de l'ancienne ministre.

— Monsieur Long, j'ai une question pour vous, et j'espère cette fois que votre amour du silence ne va pas encore vous amener à répondre sans rien dire, ce qui vous arrange bien, soit dit en passant. Bon. Ma question, pardemblem, la voilà : si vous vous rendiez compte, au bout d'un an ou deux de mandat, que vous êtes en train de ruiner la France avec vos quinze heures de travail par semaine, est-ce que vous accepteriez de faire machine arrière ? C'est-à-dire que je vous demande si votre orgueil pourrait accepter de s'incliner devant la matérialité des faits : que votre programme est une catastrophe.

— Qu'appellez-vous ruiner la France ? Serait-ce empoisonner ses cours d'eau, ses nappes phréatiques, qui nous permettent de boire ? Serait-ce appauvrir ses terres en leur imposant des rendements délirants, des millions d'hectares de maïs destinés à nourrir des animaux qui surprotéinent nos repas, affaiblissant notre santé ? Serait-ce couper ses arbres et ses haies, ceux-là mêmes qui empêchent l'érosion des sols

et accueillent le petit gibier si nécessaire à la biodiversité ? Serait-ce polluer l'atmosphère et nos aliments, à coups de gaz carbonique et de pesticides ? Serait-ce tuer tous les insectes sans lesquels nos fruits, nos légumes, nos fleurs, ne seront plus pollinisés ? Serait-ce couvrir de béton tout notre sol, remplacer les forêts par des centres commerciaux ? Serait-ce laisser des familles entières, sous prétexte qu'elles n'ont pas de titre de séjour, vivre dans des tentes aux abords des villes ? Serait-ce creuser le déficit de l'assurance-maladie en remboursant des millions de cachets d'anxiolytiques alors que les alternatives naturelles, largement plus efficaces, yoga, méditation, plantes, ne sont pas remboursées ? Serait-ce conserver un système éducatif privé inégalitaire dont les enseignants sont payés par le budget de l'État ? Serait-ce permettre aux plus riches de ne pas payer le moindre impôt par une série de dispositifs légaux d'évasion fiscale ? À mon sens, c'est cela, ruiner la France. Or c'est votre France, celle que vous défendez, celle que vous prônez, qui fonctionne ainsi. Ma France, c'est facile, elle ferait tout le contraire. Ma France serait, sera riche de ses véritables richesses, la solidarité, la fraternité, le partage, la santé, la beauté, la vie.

— Mais la vie, monsieur Long, la vie est précaire, comme le travail. Comme l'amour. Comme le temps que nous passons tous sur cette terre.

— C'est bien parce que la vie est précaire qu'il faut faire attention à ce qu'elle soit belle. Qu'elle ne soit pas entièrement consacrée à trimer pour faire tourner le cycle infernal crédit-consommation-charges.

Il y a quelque chose d'extrêmement serein dans le visage d'Émilien. Il n'a presque plus l'impression d'être au débat. D'être face à une autre candidate. Il a presque l'impression d'écrire, de décrire, un monde rêvé qui pourrait advenir.

Elle est là, devant lui, cette fameuse utopie réaliste dont il avait parlé avec le Baron il y a bien longtemps. Il n'y a plus que quelques pas pour entrer dedans.

C'est demain. Demain que tout s'arrête. Ou que tout commence. Demain : c'est le second tour. Mais aujourd'hui n'a rien à voir. Aujourd'hui est un jour magique. Un jour béni. Ce samedi, Émilien Long a emmené Augustine et Pierre passer le week-end à Sormiou. Moins qu'un week-end, en réalité. Un jour et une nuit. Vingt-quatre heures hors du temps, de l'attente, des tensions.

La campagne électorale est terminée depuis la veille au soir. Émilien n'a plus le droit de prendre la parole en public. Il savoure. Le silence, vous savez ce que c'est ? — cette question, Émilien, la pose souvent aux jumeaux. Aujourd'hui, plus que jamais, la réponse est intense. Enfin le silence. Enfin écouter le silence. Garder le silence. Le silence, je le garde. Émilien aime cette expression, comme s'il était le gardien, aujourd'hui, de son propre silence.

Il a garé sa voiture au parking des Baumettes. Il a voulu descendre à la mer à pied. Il a voulu pouvoir percevoir chaque particule du temps, de l'effort, de la distance.

— Mais papa, on a le droit de passer par la route ! Pourquoi on y va à pied ?

Ronchonnez les chéris tant que vous voudrez ; un jour vous serez émus en pensant à cette descente avec les sacs à dos pleins de nos trois repas à venir, un jour d'avril 2022. À ces vingt-quatre heures, à Sormiou, loin de tout.

Arrivée au col. Tout à coup le paysage s'ouvre : la mer, presque un à-plat bleu, vue d'aussi loin. Et les deux barres rocheuses qui enserrent la crique : la calanque. Sa calanque.

Leur calanque. Il se souvient de ce que lui avait dit une voisine de cabanon, une vieille dame qui ne vient que l'été : « Même la personne la plus riche du monde ne peut pas s'acheter ça » — ce n'est vrai qu'à moitié malheureusement, car certains droits au bail ont changé de famille par la grâce de gros chèques. Mais, quand on a hérité du droit au bail, pas besoin d'être riche pour avoir son cabanon : le loyer est dérisoire. Lorsque Émilien a rempli sa déclaration de charges et revenus de candidat, après le loyer de son appartement (1 187 euros charges comprises), il a rajouté une ligne : « Résidence secondaire, 115 euros par mois ». Quelques journalistes retors ont cherché à savoir plus : d'où toute une série d'articles sur Sormiou, son histoire, son présent — l'Association des Cabanonniers de Sormiou n'a que modérément apprécié cette exposition médiatique. Mais, à l'inverse, avoir un résident candidat à la présidentielle, quand même.

Mais aujourd'hui Émilien n'est pas un candidat. C'est un papa quadragénaire qui respire avec bonheur en descendant le petit chemin pierreux avec ses deux grands bambins qui se sont lancés dans une série de calembours autour du mot « patte » :

- Patte... achon!
- Patte... ibulaire!
- Patte... à tarte!
- Patte... atras!
- Patte... inoire!
- Ah mon Dieu vos calembours me tuent les enfants!

Augustine et Pierre ne comprennent pas pourquoi leur père ne supporte pas les calembours. Il n'arrête pas de les empêcher d'en faire. Et pourtant :

- Arrêtez un peu d'épuiser votre patte... ernel!
- Ils rient tous les trois.

— Papa si tu es président on devra t'appeler « président » ou on pourra continuer à dire « papa » ?

Émilien sourit. Et pourtant : toutes ces inquiétudes — ce n'est pas si amusant.

— Les chéris, si je deviens président, ça ne changera absolument rien. Rien du tout du tout ! dans nos rapports. Je vous aimerai toujours autant, vous m'appellerez pareil, et je continuerai à vous demander de ranger vos chaussettes dans le tiroir à chaussettes. Président, vous savez, c'est juste un métier, je ne deviens pas roi ou empereur. J'aurai plus de travail, ça c'est sûr... On aura moins de temps pour aller à Sormiou.

— Ça c'est cool ! lance Pierre.

Émilien ne relève pas.

— On a commencé à parler avec votre maman. Normalement, si je suis élu — mais on ne sait pas si ça va arriver les chéris hein on est bien d'accord ? — votre maman viendra s'installer à Paris, et on restera dans une garde alternée, simplement de mon côté il faudra que je trouve quelqu'un pour s'occuper de vous, pour le goûter, pour les repas, parce que je n'aurai plus autant de temps qu'avant pour faire la cuisine, les devoirs, et tout.

— Mais papa, s'agace Augustine, tu dis que tu défends la paresse et tu vas devoir travailler plus ! C'est injuste !

Émilien sourit.

— On en a déjà parlé les chéris... Je sais que ça semble absurde, mais disons que je vais un peu me sacrifier pour que tous les Français puissent obtenir ce qui me semble juste. Moins de temps de travail. Plus de temps de vie. Mais, vous savez, un mandat de président ça ne dure que cinq ans...

Augustine s'arrête brusquement. Pierre aussi. Ils regardent tous les deux leur père : dans ce cas la télépathie marche

parfaitement — Augustine a une question à lui poser et Pierre peut très bien s'en charger :

— Papa, tu crois que tu vas gagner ?

Émilien soupire. Sourit. Soupire.

— Honnêtement... Je... Je ne sais pas.

Cette fois Augustine :

— Papa, on n'avancera plus si tu ne nous dis pas ce que tu penses vraiment.

Il reste une petite trotte jusqu'au cabanon, peut-être dix minutes. Émilien a un peu chaud, il a envie de poser son sac, d'aller se baigner dans l'eau froide.

Mais d'abord il doit répondre. Sinon ils ne bougeront pas.

— Vraiment ? Je pense que je ne vais pas gagner. Je pense qu'au dernier moment, il va y avoir une sorte de réflexe de peur chez beaucoup de gens, et qu'ils vont voter pour l'autre.

— La craie des villes ? Pff...

— Mais je vais vous dire un secret les enfants : si je gagne, c'est bien pour la France, pour le monde en général. Je pourrai faire avancer des choses, faire du bien. Mais si je perds, moi je serai heureux, j'aurai plus de temps pour moi, pour continuer à faire ce que j'aime faire, lire, nager, bricoler, et plus de temps à passer avec vous.

— Mais papa, tu es bête alors ! Pourquoi tu t'es présenté si tu n'as pas envie de gagner ?

C'est vrai, ça. Je suis bête.

*

Les enfants sont restés jouer au cabanon. Au Jarnac, un jeu de lettres qui se joue face à face. Émilien est descendu se baigner tout seul. Réellement tout seul : il n'y a personne dans l'eau. Absolument personne. Mais au loin, deux policiers en

civil se sont installés pour surveiller que tout va bien. On ne laisse pas un candidat qui est au second tour de la présidentielle se balader tout seul dans la nature. On le protège.

L'eau est froide, mais moins que la dernière fois qu'il est venu, il y a un mois.

C'est vrai, je suis bête. Pourquoi je me suis présenté si je n'ai pas envie de gagner ?

Non, c'est plus compliqué que ça en fait.

J'ai envie que mes idées gagnent mais je n'ai pas du tout envie de m'en occuper. Donc c'est un piège. J'ai été pris à mon propre piège.

Il fait beau. Il fait doux. Émilien nage. C'est si bon : de pouvoir se couper de tout. De ne devoir réfléchir à rien. Plus de meetings, plus de réunions, plus de dialogues. Plus de questions à se poser. De réponses à donner.

Ce serait tellement bien de ne pas gagner.

Il ferme les yeux, se laisse couler lentement. Il n'est plus vraiment homme, il est méduse, il est calamar, il est homard, il veut rejoindre ses compagnons, ses comparses, au fond de l'eau, et laisser les humains se débrouiller entre eux pour savoir qui, qui, qui sera choisi.

Lundi, s'il n'a pas gagné, il reviendra à Sormiou pour une semaine entière : ils ont convenu avec Christine qu'il n'aura pas les enfants, *au cas où* il gagne (enfin Émilien tu n'as absolument aucune chance, c'est ridicule, j'ai bien voulu qu'on discute de la garde alternée dans *l'hypothèse où*, mais c'est tellement impossible voyons).

Une semaine entière à Sormiou. Marcher. Nager. Dormir : j'ai un siècle de sommeil à rattraper. Ce sera tellement bien.

Et puis, est-ce son équipe qui se connecte télépathiquement à sa conscience ? Émilien, ne pense pas à toi, pense au bien de l'humanité. Tu dois gagner, tu dois te sacrifier. Et puis,

qui sait, tu pourras inventer une pratique du pouvoir qui sera différente — tu ne seras pas un président comme les autres, puisque tu es un candidat pas comme les autres.

Il se met en boule dans l'eau, fait demi-tour : il n'a pas pris de serviette, il a promis aux enfants qu'il revenait vite pour préparer le déjeuner.

Couper un concombre. Laver des radis. Éplucher des carottes. Préparer des tartines de fromage. C'est la vie.

C'est ma vie. Ne me l'enlevez pas.

— À table les chéris!

Ils vont se mettre tous les trois sur le banc de la terrasse, avec la vue sur la mer.

Ne me privez pas de ça, putain. Votez pour l'autre, voilà!

24 avril 2022

Il referme la porte du cabanon. Les jumeaux sont partis devant. Il est dix heures, dimanche 24 avril 2022, jour du deuxième tour de l'élection présidentielle. Il regarde une dernière fois cette terrasse, la vue sur la mer, le hamac.

Le hamac !

Il se détourne. Il s'en va. Monter à pied jusqu'au parking des Baumettes, retourner en voiture jusqu'au centre de Marseille, déposer les enfants chez leur maman, aller voter : c'est parti !

Alphonse l'attend avec la tribu de journalistes qui veulent faire des images, à l'école des Abeilles. Ce dimanche, Marseille est l'épicentre de l'attention médiatique du monde entier. De Mexico à Moscou, de la Malaisie au Mozambique, des centaines de millions, peut-être des milliards de téléspectateurs vont entendre prononcer le nom de Marseille — enfin, s'il gagne. Sinon, ce sera de nouveau Paris, comme d'habitude. Crayeville. Productivisme. Une femme, au moins. Déjà ça. Mais lui ?

Aujourd'hui, il est de nouveau combatif. Aujourd'hui, il a envie de gagner. Il pense que ce serait bien qu'il gagne. Bien pour tout le monde, pour les productivistes, pour les paresseux, pour les retraités, pour les enfants. Même pour ses enfants.

Alors, au bureau de vote numéro 182 de la rue des Abeilles, il vote pour lui. Comme il y a quinze jours, étrange sensation de mettre un bulletin avec son propre nom dans une enveloppe, et d'entendre ce même nom, mais cette fois prononcé à l'oral par le chef du bureau.

A voté.

*

Attendre.

Le temps suspendu : ne rien pouvoir faire ; ne pouvoir rester à rien faire.

Regarder sur internet un bout de la demi-finale France-Allemagne à Guadalajara en 1986 (défaite, mauvaise idée).

Marcher en rond dans la cour du couvent.

Dans un hamac, relire « Le Bateau ivre » de Rimbaud :

« J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles

Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur ».

Au pied d'un cyprès, écouter « Le Chanteur » de Daniel Balavoine :

« J'veux mourir malheureux

Pour ne rien regretter ».

Émilien Long : né en 1974. Pourra-t-il être le président de ceux qui écoutent Charles Aznavour, et de ceux qui aiment Soprano ?

Pourra-t-il ? Voudra-t-il ?

Va-t-il ?

*

Recevoir des premiers chiffres. Pas sûrs.

Attendre encore. Encore tourner en rond, mais cette fois, seul, dans son bureau.

Ne voir personne. Ne parler à personne. Se tendre comme un arc : seul.

*

Des nouveaux chiffres. Plus précis. Plus optimistes.
Ce n'est pas possible ?

*

Et puis maintenant : si, ça semble sûr.
Qu'il a gagné.
C'est dingue.
Il a gagné.
Cette élection.
50,8 %.

*

C'est officiel.
Élisabeth Crayeville a reconnu sa défaite.
Il est élu président de la République.
C'est dingue.

*

Dans le jardin du couvent Levat, Émilien a terminé de parler.

De parler aux trois cents personnes qui sont là, aux deux cents millions qui l'écoutaient en direct un peu partout dans le monde. Il a été digne. Calme. Sérieux.

Il a rendu hommage à Élisabeth Crayeville. À tous ceux qui n'ont pas voté pour lui. Il n'y a pas de clivage. Il n'y a qu'une seule France, et mon rôle c'est de la faire se comprendre, se respecter. Croire enfin à une communauté de

destins. Cette communauté qui va se construire sur un autre socle que celui du travail.

Il a été applaudi.

Se rend-il vraiment compte de ce qui se passe ?

Son téléphone n'a pas cessé de vibrer dans sa poche. Il le sort.

C'est Isabelle. Il prend.

— C'est fou Émi ce que tu as fait ! C'est incroyable !

Émilien sourit.

— Isabelle, tu promets que même quand je serai président tu continueras à me dire « nin-nin-nin », hein ?

Puis la sonnerie du numéro de Christine. Il prend. D'abord elle :

— Bravo Émilien. Je te félicite.

Ce n'est pas glacial. Mais pas ce qu'on appelle chaleureux non plus.

Puis les enfants :

— Papaaaaaaaaaaaaa ! Trop cooooooooool ! T'es trop fort ! Papa président !

Il est ému. Il pleure.

Il prend conscience aussi : si ses enfants lui disent, c'est sans doute que c'est vrai.

C'est vrai ?

Il y a deux cents SMS, non, déjà trois cents. On verra plus tard.

Dans la cour du couvent, il y a une sono. Il y a tout le monde. Ils veulent danser. Nasser surveille l'installation. Alphonse répond à des interviews pour le monde entier. Le Baron et sa femme, très amoureux, regardent toute cette jeunesse avec gratitude. Éva est un peu trop bien habillée. Souleymane parle

à des inconnus, et son rire, énorme, s'entend de l'autre bout de la cour. Rémi doit être là, quelque part dans le fond du jardin avec son amoureuse.

Et puis Johanna apparaît : vêtue d'un grand châle, un peu pâle, un peu fragile, mais là. Vivante. Souriante. Elle serre Émilien dans ses bras. Ils pleurent tous les deux. Tant de choses se jouent dans cette seconde. Tant de choses pour elle. Tant de choses pour lui.

Ils ne se disent rien. Rien. Simplement, Johanna lui dit : « Merci. » Et Émilien, à son tour, lui dit merci.

Et Johanna va embrasser tous les autres du Grand Huit. C'est tellement émouvant, tellement étrange évidemment pour elle, d'être là. D'être dans ce bonheur sans pouvoir totalement s'y plonger.

Du côté des journalistes, Nadia regarde Émilien, au loin : ce drôle de type, ce type drôle — et elle lui fait un geste simple, un V de la victoire ; elle est contente pour lui, stupéfaite évidemment par ce résultat final, mais somme toute, il y a une logique derrière tout cela : au bon moment il a proposé la bonne thématique et il a su la dérouler sans jamais faiblir. Aujourd'hui, il est élu, et c'est justice ; mais de justesse : les soucis commencent pour lui, maintenant que la conquête du pouvoir est terminée, salut Léon Blum, bienvenue dans l'exercice du pouvoir, ça va être compliqué. Ça va être intéressant à suivre, aussi. Au *Monde*, Nadia sait qu'elle sera chargée de couvrir l'Élysée — pas mal, pour la petite jeunette qui passait son bac, dans son lycée de Zep, il y a quelques années. Mais est-ce qu'elle a vraiment envie d'être accréditée à l'Élysée ? À voir.

Il y a des flics en civil. Il y a des journalistes qui ne cessent de filmer, de photographier.

Il y a de la joie. C'est parti pour la musique. C'est parti pour la danse.

On va ouvrir les portes du couvent : on va laisser tout le monde faire la fête ce soir. Le coupe-vent s'ouvre à tous les vents.

Marseille est le centre du monde !

Émilien regarde toute cette folie, toute cette joie, avec un tout petit peu de distance. Comme s'il était un peu ailleurs. Il va danser ? Il a toujours détesté la danse. Mais s'il ne danse pas aujourd'hui, il n'aura plus jamais l'occasion.

Alors oui, il va danser, il va rejoindre son équipe, ses amis, qui lui font un triomphe. Il les remercie. Il ne pleure plus. Il est déjà passé à l'étape suivante.

Il est président.

Le droit à la paresse est enfin reconnu : au XXI^e siècle.

Pour tous les Français, même ceux qui n'ont pas voté pour lui, voici venu : le temps de vivre.

Le temps de remettre le monde en ordre.

Paresse pour tous.

Sauf pour lui, évidemment.

Adieu Sormiou. Adieu le hamac sur la terrasse. Adieu les trois heures de travail par jour.

Demain, tout commence.

Demain, pour la France : *Liberté, égalité, fraternité, paresse.*

Il va falloir rendre tout ça possible, maintenant.

Avec qui ?

Comment ?

Une utopie peut-elle devenir réelle ?

Une utopie doit-elle devenir réelle ?

À suivre...

Émilien Long vous recommande :

Généralités

Karl Marx, *Le Capital*, 1867

Thomas Piketty, *Le Capital au ^{xx}^e siècle*, 2013

Travail, paresse, oisiveté

Sénèque, *De la brièveté de la vie*, ¹^{er} siècle

Robert Louis Stevenson, *Une apologie des oisifs*, 1877

Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse*, 1883

William Morris, « Travail utile ou peine perdue ? », 1884

Clément Pansaers, *Apologie de la paresse*, 1917

Kasimir Malevitch, *La Paresse comme vérité effective de l'homme*, 1921

John Maynard Keynes, *Lettre à nos petits-enfants*, 1930

Bertrand Russell, *Éloge de l'oisiveté*, 1932

Joseph Kessel, *La Paresse*, 1929

Paul Morand, *Apprendre à se reposer*, 1937

Collectif Adret, *Travailler deux heures par jour*, 1977

Bob Black, *L'Abolition du travail*, 1985

Os Cangaceiros, *La Domestication industrielle*, 1987

Raoul Vaneigem, *La Paresse*, 1996

Comité invisible, *L'Insurrection qui vient*, 2007

Philippe Godard, *Toujours contre le travail*, 2010

Alastair Hemmens, *Ne travaillez jamais. La critique du travail en France de Charles Fourier à Guy Debord*, 2019

Décroissance, écologie, vélorution

René Dumont, *L'Utopie ou la mort !*, 1973

Ivan Illitch, *Énergie et Équité*, 1973

Pierre Clastres, *La Société contre l'État*, 1974

Alain Gras, *Fragilité de la puissance. Se libérer de l'emprise technologique*, 2003

René Riesel et Jaime Semprun, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*, 2008

Frédéric Héran, *Le Retour de la bicyclette*, 2014

Coll., *Aux origines de la décroissance*, 2020

Laurent Vidal, *Les Hommes lents. Résister à la modernité xv^e-xx^e siècle*, 2020

Raphaël Meltz, *Histoire politique de la roue*, 2020

Littérature

Rabelais, *Gargantua*, 1534

Xavier de Maistre, *Voyage autour de ma chambre*, 1794

Herman Melville, *Bartleby*, 1853

Ivan Gontcharov, *Oblomov*, 1859

Joris-Karl Huysmans, *À rebours*, 1884

Cesare Pavese, *Travailler fatigue*, 1936

Albert Cossery, *Les Fainéants dans la vallée fertile*, 1948

Italo Calvino, *Le Baron perché*, 1957

Georges Perec, *Les Choses*, 1965

Gébé, *L'An 01*, 1972

Hadrien Klent, *La Grande Panne*, 2016

Presse

La Hulotte, « Le journal le plus lu dans les terriers », lahulotte.fr

CQFD, « Mensuel de critique et d'expérimentation sociales », cqfd-journal.org

Lundi matin (site internet et revue papier), lundi.am

Panthère première, « Revue indépendante de critique sociale », pantherepremiere.org

Ballast, « Tenir tête, fédérer, amorcer », revue-ballast.fr

Jef Klak, « critique sociale et expériences littéraires », jefklak.org

Pièces et main d'œuvre, « Atelier de bricolage pour la construction d'un esprit critique grenoblois », piecesetmaindoeuvre.com

Silence, « Écologie, alternatives, non-violence », revuesilence.net

Quel Sport ?, « Section française de la critique internationale du sport », quelsport.org

Le Paresseux, « Paraît peu, quand il peut » (1993-2015, actuellement en sommeil)

Internet, nouvelles technologies, open source

<https://degooglisons-internet.org>

Franck Frommer, *La Pensée PowerPoint. Enquête sur ce logiciel qui rend stupide*, 2010

Coll., *Divertir pour dominer*, t. I et II, 2010 et 2019

Cédric Biagini, *L'Emprise numérique. Comment Internet et les nouvelles technologies ont colonisé nos vies*, 2012

Coll., *Histoires et cultures du Libre. Des logiciels partagés aux licences échangées*, 2013 (téléchargeable via framasoftware.org)

Sherry Turkle, *Seuls ensemble. De plus en plus de technologies, de moins en moins de relations humaines*, 2015

Manfred Spitzer, *Les Ravages des écrans. Les pathologies à l'ère numérique*, 2019

André Rouillé, *La Photo numérique. Une force néolibérale*, 2020

Musique

Aristide Bruant, « Léopard » (J'peux pas travailler, ça m'emmerde) ; Lou Reed, « Don't Talk To Me About Work » ; Coluche, « Sois fainéant » ; Georges Moustaki, « Le droit à la paresse » ;



ACHEVÉ D'IMPRIMER

« La paresse, ce n'est ni la flemme, ni la mollesse,
ni la dépression. La paresse, c'est tout autre chose :
c'est se construire sa propre vie, son propre rythme,
son rapport au temps — ne plus le subir. »

Paresse pour tous a été imprimé
sur offset par les imprimeries Corlet,
en Normandie, en juillet 2021.

ISBN : 978-2-37055-269-3.

Dépôt légal : hiver 2021.

N° d'imprimeur : 21060699

Pogomarto, « Je n'irai pas travailler » ; Angèle, « Flemme » ; Social Bastards, « Malade de travailler » ; Pink Martini, « Je ne veux pas travailler » ; Jacques Dutronc, « La Paresse » ; Henri Salvador (paroles de Boris Vian), « Je peux pas travailler », etc.

Permaculture, alimentation

Masanobu Fukuoka, *La Révolution d'un seul brin de paille*, 1975

Le Guide Terre vivante de l'autonomie au jardin. Savoir tout faire au potager, poulailler, rucher..., 2015 (et leurs autres ouvrages)

Abeilles en liberté, revue au service de la biodiversité ordinaire, abeillesenliberte.fr

Au Puy-Notre-Dame : vins Jonathan Maunoury, 02 53 85 91 61

Et si on ne travaillait plus que trois heures par jour ?

Telle est la proposition iconoclaste d'Émilien Long, prix Nobel d'économie français, dans son essai *Le Droit à la paresse au XXI^e siècle*. Très vite le débat public s'enflamme autour de cette idée, portée par la renommée de l'auteur et la rigueur de ses analyses. Et si un autre monde était possible ? Débordé par le succès de son livre, poussé par ses amis, Émilien Long se jette à l'eau : il sera le candidat de la paresse à l'élection présidentielle. Entouré d'une équipe improbable, il va mener une campagne ne ressemblant à aucune autre. Avec un but simple : faire changer la société, sortir d'un productivisme morbide pour redécouvrir le bonheur de vivre.

Roman porté par une érudition joyeuse et un regard taquin sur nos choix de vie, *Paresse pour tous* imagine un pays qui renverse ses priorités et prend le temps d'exister. Après *La Grande Panne* (Le Tripode, 2016), récit visionnaire d'une France qui se retrouve à l'arrêt, Hadrien Klent offre cette fois-ci le portrait d'une France qui se remet en marche, mais pas vraiment comme certains le voudraient.

« En 2008, on devait surmonter la crise des subprimes. Aujourd'hui, celle du coronavirus. Demain, ce sera quoi ? Le réchauffement climatique ? La conquête de Mars ? À chaque fois, le libéralisme triomphant propose qu'on souffre encore plus ! Qu'on se sacrifie pour sauver un système qui est pourtant absurde. Qu'on nourrisse un monstre incontrôlable et incontrôlé. Moi je propose le contraire. Qu'on inverse la place du travail et du temps libre. Qu'on interroge notre place dans la marche du monde. Je suis la voix de ceux qui veulent que la vie ne se résume pas au travail, à la croissance, à la consommation. »

Émilien Long



LE TRIPODE

978-2-37055-269-3 **19€**

